ŒUVRES BADINES,

COMPLETTES,

DU COMTE DE CAYLUS.

AVEC FIGURES.

TOME SIXIEME.

ŒUVRES BADINES,

COMPLETTES,

DU COMTE DE CAYLUS.

AVEC FIGURES.

SECONDE PARTIE.

TOME SIXIEME.

A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

Chez VISSE, Libraire, rue de la Harpe, près de la rue Serpente.

M. DCC. LXXXVII.

SUITE DU RECUEIL

DE

CES MESSIEURS.

SUITE DU RECUEIL
DE
CES MESSIEURS.

IL NE FAUT JAMAIS COMPTER SUR RIEN.

Aventure très-véritable arrivée dans la Province de Picardie.

PARIS & la Cour ne fourniſſent pas toujours les meilleures hiſtoires. Les perſonnages en ſont trop connus, & leurs ridicules vous excedent avant de produire un événement qui vous amuſe. Je prends le parti de raconter une aventure de province; j'y paſſe ſix mois de l'année, les ſots m'y divertiſſent quelquefois, & me font trouver un petit

air de nouveauté aux fats que je revois à mon retour.

J'étois en Picardie dans un de ces châteaux antiques, où les maris croient leurs femmes en sureté, parce que le soir on leve le pont-levis, & où les meres répondent de leurs filles, parce qu'elles couchent souvent sous le même rideau.

Pour se prêter à mon histoire, il faut que les habitans du quartier de Richelieu & du fauxbourg sachent que dans les campagnes éloignées il y a peu de chambres qui n'aient plusieurs lits, & qui ne ressemblent plutôt à une maison qu'à un appartement.

La maîtresse du lieu où j'étois avoit beaucoup d'usage du monde; elle passoit tous ses hivers à Abbeville, faisoit pendant l'automne quelques petits voyages à la ville d'Eu, & s'étoit même trouvée à Sainte-Menehoult au passage du Roi. Vous jugez bien que M. d'Ormeville, son mari, avoit une très-grande considération pour elle; c'étoit un homme instruit, qui recevoit exactement les Nouvelles à la main, & le Journal de Verdun. Mais les savans ont souvent peu de génie, il étoit dans le cas. Et de son propre fonds c'étoit un être à figure humaine, qui n'avoit reçu la faculté d'articuler que pour fournir la preuve qu'il n'avoit pas celle de penser.

Mademoiselle d'Ormeville leur fille. . . . Ah,

Mademoiſelle d'Ormeville étoit charmante ! J'en devins amoureux, c'eſt-à-dire, je voulus l'avoir; je prive mon Lecteur de la fineſſe de ma déclaration, de la ſolidité de la réponſe, de mes inſtances & de la réſiſtance. J'ai beaucoup d'eſprit, je ſais dire de jolies choſes, je ne ſais point raiſonner; ainſi je la perſuadai.

Les conventions étoient faites, on vouloit bien me rendre heureux; il s'agiſſoit de le pouvoir, c'étoit le point critique. Mademoiſelle d'Ormeville couchoit dans la même chambre que ſa mere; M. d'Ormeville, *quoiqu'il eût été* Chevau-Léger, & par conſéquent, homme de Cour, paſſoit toutes les nuits avec Madame.

Malgré tant de difficultés, il fut conclu que je tâcherois de m'introduire la nuit à côté de la fille, & que je goûterois mon bonheur, en obſervant un ſilence auſſi exact que celui qu'on devroit garder lorſqu'il eſt paſſé. On ſoupe, on ſe retire, minuit ſonne, tout étoit calme dans la maiſon; j'ouvre bien doucement la porte de ma chambre, on ne voyoit ni ciel ni terre, j'avance deux pas, je m'arrête, je regarde comme ſi je pouvois voir. Je marche à tâtons, je crois toujours que l'on m'obſerve, je gagne l'eſcalier, je me crois perdu, parce que les degrés qui étoient de bois craquoient ſous mes pieds, à la fin je me trouve deſcendu; j'arrive à la porte, je cole mon oreille contre la ſerrure, je triomphe,

j'entends M. & Madame d'Ormeville qui ronflent en duo ; je passe légèrement la main sur cette porte, & je sens qu'aussi-tôt elle s'entrebaille par gradations, jusqu'à ce qu'il y ait assez de place pour me couler dans la chambre. C'étoit l'adorable d'Ormeville qui m'attendoit ; je la saisis par sa robe de nuit, j'ai toujours cru que c'étoit sa chemise. Nous faisons les cinq ou six premiers pas avec tout le succès possible, nous touchions au but quand je rencontre une maudite chaise qui me fait tomber à la renverse. M. & Madame d'Ormeville se réveillent & crient, qui va là, qui va là, avec toute la force des gens qui ont bien peur. La fille qui avoit tout l'esprit imaginable, s'avise aussi-tôt de contrefaire le chat. Ah ! c'est un maudit chat qui est ici, dit le pere, & qui fait tout ce vacarme, je vais le chasser. Non, non, mon pere, dit la fille, je vais le faire sortir. Pendant cette conversation, elle m'avoit amené jusqu'à son lit, dans lequel je m'étois glissé ; elle fit quelques tours de chambre, en contrefaisant toujours le chat ; le pere & la mere ne cessoient de crier : tirez, vilain chat, à chat, à chat. Mademoiselle d'Ormeville dit : ah, le voilà dehors, & vient aussi-tôt me rejoindre. Pendant tout ce tems je pâmois de rire, & je mordois ma couverture de peur qu'on ne m'entendît ; j'aurois certainement éclaté si l'idée du plaisir dont je me voyois près, ne m'en eût empêché.

Il fallut attendre cependant que M. & Madame d'Ormeville fussent rendormis. Mademoiselle d'Ormeville étoit à côté de moi, & par conséquent à portée de juger, sans que je parlasse, avec quelle impatience j'attendois le sommeil de ses parens. Nous crûmes nos voeux remplis, parce que depuis quelques momens nous n'entendions plus M. d'Ormeville differter sur l'incommodité des souris, qui rendent nécessaire l'inconvénient des chats. J'allois être heureux, quand tout-à-coup nous sentons la chambre fortement ébranlée par plusieurs secousses qui paroissoient venir de dessous terre. Voilà nos bonnes gens réveillés plus que jamais; M. d'Ormeville assure que c'est un tremblement de terre, Madame d'Ormeville, saisie d'effroi, s'écrie : ma fille, ma fille, c'est un tremblement de terre, nous allons périr. Sentez-vous le remuement qui se fait? Oui, ma mere. Ah! ma chere fille, disons l'oraison du P. Guilmenet, sur le tonnerre. M. d'Ormeville se leve, sort, appelle les domestiques, demande de la lumiere; moi je saisis ce moment, je m'esquive; j'écoute sur l'escalier, & j'entends un valet qui rapportoit une chandelle de la cuisine, & qui disoit que ce tremblement de terre n'étoit autre chose que trois chiens qu'on avoit enfermés sans y prendre garde, & qui s'élançoient après un quartier de mouton pendu à un crochet qui tenoit au plancher, & qui répondoit

à la chambre ; je pris le parti de me coucher ; je me fis raconter l'aventure le lendemain, comme si je l'avois ignorée. Mais Mademoiſelle d'Ormeville n'eut pas la force de prendre ſur elle de m'introduire une autre nuit ; ainſi je partis ſans avoir reçu une ſeule des faveurs dont j'avois lieu de croire que j'allois être comblé ; & M. & Madame d'Ormeville ne mangerent point leur mouton : ce qui fait voir qu'il ne faut jamais compter ſur rien.

NOUVELLE ESPAGNOLE. (1)

Le mauvais exemple produit autant de vertus que de vices.

ALPHONSE le jeune, convaincu par le désordre général qui régnoit dans le royaume de Castille à la mort d'Alphonse le cruel, que l'extrême sévérité n'est pas le meilleur soutien des loix, se proposa, en montant sur le trône, de calmer les esprits, de rassurer les cœurs, & de faire autant d'heureux que son prédécesseur avoit fait de misérables.

Né, comme tous les hommes, avec ce penchant à la domination, que l'on nomme tyrannie quand les Rois en abusent, Alphonse auroit peut-être été injuste & sanguinaire, s'il eût succédé à un bon Roi : son goût pour la société étoit contrarié par son penchant à la défiance; l'un & l'autre soutenus par l'autorité, précipitoient également son indignation & sa bienveillance; violent, absolu, inhumain, il tempéroit ces défauts de la royauté par un heureux naturel, aidé de cet amour-propre

(1) On prétend que cette Nouvelle a été fournie à la société de *ces Messieurs* par Madame de Grafigny.

éclairé, qui fait trouver une volupté plus délicate dans les victoires que l'on remporte sur ses passions, que dans le plaisir de les satisfaire.

Il fallut plusieurs années pour rétablir la confiance & ramener à la Cour ces fiers Castillans que les proscriptions, ou l'esprit d'indépendance en avoient éloignés.

Dom Pedre de Médina y parut un des derniers; son pere avoit perdu la tête sur un échaffaut, par les ordres d'Alphonse le Cruel: resté dans un âge fort tendre sous la conduite d'une mere vertueuse, il avoit partagé ses malheurs & sa tendresse avec une sœur aimable, dont le caractere, vrai, noble & généreux, ne se développoit que sous les dehors de la naïveté, de la douceur & de la confiance.

Les contrastes forment plus de liaisons intimes que les rapports d'humeur; nous cherchons dans les autres les vertus & les bonnes qualités qui ne disputent rien aux nôtres; l'indulgence, pour les défauts que l'on n'a pas, donne une apparence de supériorité qui dédommage de ce qu'ils font souffrir.

La fierté du caractere de Dom Pedre inspiroit à sa sœur cette fermeté d'ame, aussi négligée dans l'éducation des femmes, que nécessaire à leur conduite: la raison d'Elvire, soutenue du charme de la persuasion, tempéroit l'humeur altière de son frere; si elle trouvoit en lui ce qui pouvoit satis-

faire son goût pour les belles connoissances (que les femmes acquierent rarement, & toujours trop tard). Dom Pedre trouvoit dans la confiance naïve de sa sœur, les délices d'une société aussi pure qu'intéressante; ainsi, nécessaires l'un à l'autre, les liens du sang n'entroient presque pour rien dans leur attachement réciproque, peut-être n'en étoit-il que plus solide.

Elvire avoit dix-huit ans, & son frere vingt-cinq, lorsque leur mere mourut, & qu'Alphonse les rappella à la Cour, en rétablissant Dom Pedre dans les charges que son pere avoit possédées; il quitta moins sa solitude qu'il n'en fut arraché par l'intérêt de son aimable sœur : son caractère indépendant lui auroit fait préférer l'espece d'empire qu'il s'étoit formé dans sa retraite, aux honneurs partagés avec ses égaux; mais trop juste pour condamner Elvire à une obscure médiocrité, il ne balança pas à obéir aux ordres du Roi.

Ils furent reçus à la Cour comme on y reçoit toutes les nouveautés. Quoiqu'il y eût de très-belles femmes, la régularité de leurs traits fut bientôt effacée par la modestie, la noblesse & les graces de la physionomie d'Elvire; elle avoit ce qu'on appelle une figure intéressante : la curiosité, l'admiration & le desir de lui plaire se confondirent, presque en même tems, dans le cœur des hommes; la crainte, la jalousie & le dépit dans celui

des femmes : tous ne parloient que d'Elvire.

Le Roi ne connoiſſoit de l'amour que les goûts paſſagers ; auſſi ſe trompa-t-il long-tems ſur celui qu'il commençoit à ſentir pour Elvire : en honorant le frere de ſa faveur, en le comblant de ſes graces, il croyoit donner à la généroſité ce qu'il n'accordoit qu'à ſa paſſion naiſſante pour ſa ſœur. Dom Pedre s'attribuoit de bonne-foi la faveur de ſon maître : comment s'en ſeroit-il défié ? Le bandeau de la préſomption eſt bien plus épais que celui de l'amour.

A l'égard d'Elvire, il n'étoit pas ſurprenant qu'elle fût encore moins pénétrante, une jeune perſonne à ſon entrée dans le monde, eſt trop occupée à concilier les idées qu'elle en reçoit avec celles qu'elle s'en étoit formées, pour voir au-delà des apparences.

Elvire raiſonnoit, mais ſon cœur n'avoit pas encore été éclairé par ce ſentiment infaillible, indéfiniſſable, ſupérieur à la raiſon, que l'on devroit peut-être nommer inſtinct : il falloit une occaſion pour le développer, elle ſe préſenta bientôt.

Le royaume commençoit à devenir aſſez tranquille pour que le Roi pût donner quelque tems aux plaiſirs; il les crut même néceſſaires à ſa politique ; il falloit occuper, ou diſtraire des Courtiſans oiſifs : c'étoit donc par raiſon d'état qu'il donnoit des fêtes ; mais Elvire ne paroiſſoit à la Cour que

ces jours-là, & il en donnoit très-souvent.

Sur la fin de l'automne il y eut une chasse, où le Roi invita toutes les dames; Elvire qui n'aimoit pas les plaisirs bruyans, laissa passer tout ce qui s'empressoit à suivre le Prince, afin de pouvoir s'écarter librement. Quand elle crut n'être pas remarquée, elle proposa à Isabelle de Mendoce de venir se reposer avec elle. Après avoir donné ordre à leurs gens de les attendre, elles s'enfoncerent dans le bois, & s'assirent au pied d'un arbre, dont le feuillage épais formoit une espece de berceau.

Tandis qu'Elvire livroit son ame aux charmes de la nature, & qu'elle goûtoit délicieusement la fraîcheur de l'air, la douceur du silence, la tendre obscurité qui régnoit dans la forêt, Isabelle étoit toute entière à raccommoder une plume de son chapeau: leurs occupations les caractérisoient.

Ce n'est pas qu'Isabelle n'eût tout ce qu'il falloit pour être mieux; mais son esprit, ébloui par le feu de son imagination, déplaçoit ses bonnes qualités, & même ses défauts: Coquette de bonne-foi, sa franchise étoit plus dangereuse que l'art le plus adroit; pour servir ses amis elle sacrifioit tout, jusqu'à leur secret: officieuse, aussi empressée qu'imprudente, elle nuisoit avec les meilleures intentions, sa bonté lui donnoit des amis, sa sincérité lui donnoit des amans; elle étoit par-tout, on l'aimoit par-tout.

Elvire la voyoit souvent, autant par amitié que

pour flatter la passion que son frere avoit pour elle.

Le plaisir de s'entretenir avec elle-même auroit fait garder long-tems le silence à Elvire; mais Isabelle, qui ne pensoit qu'en parlant, le rompit bientôt. Vous rêvez, dit-elle à Elvire, (en tirant de sa poche une boëte à mouches, pour voir s'il n'y avoit rien de dérangé à sa parure). Eh! qui n'admireroit de si belles choses, répondit Elvire? Quoi donc, que voyez-vous, reprit vivement Isabelle? Ces arbres, dit Elvire, ce gazon, cette verdure, ce calme délicieux qui ravit les sens.... Quoi! interrompit Isabelle en éclatant de rire, ce sont-là les objets de votre profonde méditation? Est-il quelque chose de plus admirable, répondit Elvire, que les ouvrages de la nature? Ah! beaucoup, répondit Isabelle, je ne vois rien de si ennuyeux que son éternelle répétition, on vivroit des siecles sans espérance de voir du nouveau, ce sont toujours les mêmes objets travaillés sur le même dessin. Les animaux ne diffèrent de nous que par quelques nuances extérieures. On dit même qu'il n'y a pas jusqu'aux plantes qui n'aient des ressemblances avec les êtres vivans. Si vous admirez tout cela, pour moi, je n'y vois rien que de fort maladroit. Cet ordre des saisons que l'on trouve merveilleux, ne me présente qu'une succession de mille incommodités différentes. Le printems me paroîtroit

assez agréable, s'il étoit mieux entendu, mais toujours des feuilles, toujours du verd, toujours du gazon, cela est insupportable. Je conviens cependant qu'il y a dans tout cela de quoi faire de fort jolies choses ; avec du goût, sans presque rien changer, je voudrois rendre la nature aussi belle que l'art.

Par exemple, je laisserois à-peu-près la figure des arbres telle qu'elle est, mais tous auroient leurs feuilles en camayeux de différentes couleurs : l'un, couleur de rose, l'autre, bleu, un autre, jaune ; si les nuances me manquoient, j'en imaginerois tant de nouvelles qu'aucun ne se ressembleroit : au lieu de cette écorce rude, inutile, désagréable, celle de mes arbres seroit de glace de miroirs ; avec cinq ou six jolies femmes & autant d'hommes, une forêt seroit aussi animée qu'une salle de bal : plus ingénieuse que la nature, je rendrois mes bois aussi amusans la nuit que le jour, en garnissant toutes les branches de mes jolis camayeux de ces insectes luisans qui feroient là un effet admirable.

Je voudrois aussi qu'il fût très-vrai qu'on ne marchât que sur des fleurs ; je les ferois toutes aussi basses que le gazon, & de couleur encore plus variées que mes arbres ; enfin que n'imaginerois-je pas pour donner des graces à cette insipide uniformité de la nature ?

Isabelle auroit sans doute poussé beaucoup plus

loin la réforme de l'univers ; mais elle fut interrompue par un cri que fit Elvire, en se levant avec précipitation ; Isabelle en fit autant, sans savoir ce qui causoit la frayeur de sa compagne. Elles songeoient à fuir, quand un jeune homme couvert de sang, vint tomber presque à leurs pieds.

La compassion succéda à la frayeur ; demeurons, dit Elvire, ce malheureux périroit peut-être faute de secours. Toutes deux s'en approcherent & le trouverent sans connoissance : Je crois qu'il n'est qu'évanoui, dit Isabelle, je vais le faire revenir : Tout de suite elle tira de sa poche un flacon rempli d'un élixir violent, qu'elle lui répandit sur le visage ; en effet, comme c'étoit principalement à la tête que le jeune homme étoit blessé, la douleur excessive que cette eau lui causa rappella bientôt ses sens.

Elvire fut le premier objet qui se présenta à sa vue, ses yeux s'y arrêterent, ils sembloient se ranimer, mais le sang qu'il perdoit en abondance, le fit bientôt retomber dans son premier état ; ses regards expressifs, tendres, languissans, porterent un sentiment plus vif que la pitié dans le cœur d'Elvire : elle s'assit à côté de lui, & d'une main soutenant sa tête, de l'autre elle essayoit d'arrêter son sang avec un mouchoir, dont elle pressoit ses blessures : Allez, dit-elle, ma chere Isabelle ; allez appeller nos gens ; ils donneront à ce malheureux

Nouvelles Espagnolle. *Tome 6. page 22.*



Allez ma chere Isabelle, allez appeller vos gens.

Marillier, Pinx. *Patas Sculp.*

des secours plus efficaces que les nôtres; sans doute il mérite tous nos soins.

Au moment qu'Isabelle s'éloignoit, le Roi qui cherchoit Elvire arriva suivi de toute sa Cour; elle rougit en le voyant, posa doucement à terre la tête de l'Inconnu, se leva, & courant à ce Prince, Ah! Sire, s'écria-t-elle, ordonnez que l'on secoure ce jeune homme, il est dangereusement blessé : le connoissez-vous, Madame, demanda le Roi avec un air aussi froid que celui d'Elvire étoit empressé? Non, Sire, répondit-elle en baissant les yeux; mais pour être secourable, il ne faut connoître que le malheur. Vous avez raison, Madame, dit le Roi avec un peu d'embarras, vous serez obéie. En même tems il ordonna à ses Chirurgiens de visiter les blessures de l'Inconnu.

Elvire profita de ce moment pour tirer Dom Pedre à l'écart : Mon frere, lui dit-elle, écoutez-moi avec bonté; il semble que le destin de ce malheureux l'ait conduit à mes pieds; je ne puis me résoudre à l'abandonner, les ordres du Roi seront surement mal exécutés; faites-le conduire chez vous, je vous en conjure; pour connoître qu'il ne mérite pas son sort, il n'y a qu'à le regarder. Je partage votre pitié, ma sœur, répondit Dom Pedre, je vais demander au Roi la permission.... mais il faut la demander vivement, interrompit-elle, afin qu'il ne puisse vous la refuser. Vous serez contente,

reprit Dom Pedre en la quittant pour ſe rapprocher du bleſſé, que le Roi regardoit panſer avec attention.

Si l'empreſſement d'Elvire avoit paru déplaire au Roi, il n'avoit pu voir l'Inconnu de plus près ſans s'intéreſſer à ſon malheur. L'inſtinct toujours vrai, ne produit de mauvais effets que dans les ames médiocres; d'ailleurs la mine, la taille, un air noble qui perçoit à travers le déſordre du bleſſé, ne laiſſoient pas douter qu'il ne fût d'une naiſſance au-deſſus du commun. Le Roi auroit bien voulu en ſavoir davantage; mais à toutes les queſtions qu'on lui faiſoit, il ne répondoit que par des ſignes de reſpect & de reconnoiſſance.

Dès que le premier appareil fut poſé, Dom Pedre obtint du Roi, non ſans quelque difficulté, la permiſſion de le faire tranſporter chez lui; la chaſſe étoit finie; on ne s'entretint pendant le retour que de l'aventure du bleſſé; à la Cour, plus qu'ailleurs, on épuiſe les conjectures; Elvire rêveuſe, ſans ſe mêler de la converſation, n'en faiſoit peut-être pas moins, mais elle ne les communiquoit à perſonne.

Son premier ſoin, en arrivant chez elle, fut de donner des ordres exprès & cent fois répétés, pour que l'Inconnu fût ſervi avec toute l'attention que demandoit ſon état; Elvire pour la première fois vouloit être obéie; le cœur veut bien plus déterminément que l'eſprit.

On sut en peu de jours qu'il n'y avoit aucun danger pour le malade; mais il ne parloit point; les Chirurgiens démontroient qu'une de ses blessures offensoit considérablement les organes de la parole & de l'ouïe, toujours affectés l'un par l'autre : le malade cependant n'étoit point sourd, mais selon eux, il devoit l'être, & ne pouvoit guérir que par un miracle de l'art.

Cette circonstance altéroit la joie qu'Elvire avoit d'apprendre qu'il n'y avoit plus de danger pour sa vie; il ne parlera jamais, disoit-elle tristement, cela est bien incommode.

Depuis la rencontre de l'Inconnu, Isabelle ne quittoit plus Elvire; elle affectoit avec lui un redoublement de coquetterie qui désespéroit Dom Pedre, & donnoit de l'inquiétude à Elvire; mais la facilité qu'elle lui procuroit de passer les après-midi dans la chambre du malade, où la bienséance l'auroit empêchée d'aller seule, le plaisir que Dom Pedre avoit de la voir plus souvent, les dédommageoient l'un & l'autre des chagrins qu'elle leur causoit. Ces quatre personnes ne se quittoient qu'autant que le devoir de Dom Pedre l'appelloit à la Cour.

Il est naturel de croire que les gens qui ne parlent pas, n'entendent point : ce préjugé joint aux raisonnemens des Chirurgiens, faisoit oublier que l'on parloit devant un tiers.

Un jour que Dom Pedre faisoit de violens reproches à Isabelle sur un long entretien qu'elle avoit eu à la Cour avec Dom Rodrigue, son ennemi & son rival, on vint de la part du Roi s'informer de la santé de l'Inconnu. Dom Pedre sortit pour aller lui-même en rendre compte au Prince. Isabelle se voyant libre, dit à Elvire : Votre frere devient de jour en jour plus insupportable, sans l'amitié que j'ai pour vous, je romprois tout-à-fait avec lui. Mais a-t-il tort, reprit doucement Elvire ? Vous connoissez la haîne que Dom Rodrigue a pour nous; vous savez que cet homme est dangereux, & vous avez avec lui l'air de la plus grande intelligence : vous portez la coquetterie jusqu'à vouloir plaire à cet Inconnu, qui ne pourra jamais vous dire s'il vous aime, ajouta-t-elle en soupirant : Que mon frere est malheureux ! Vous n'avez nul ménagement pour lui, cependant il vous adore : Belle raison, reprit Isabelle, s'il faut mesurer l'amour que l'on prend sur celui que l'on donne, vous aimez donc le Roi à la folie. Vous prenez un mauvais détour, reprit Elvire (avec un petit mouvement d'impatience); le Roi ne m'aime pas, & quand il m'aimeroit.... Eh bien ! interrompit Isabelle, quand il vous aimeroit? Achevez comme s'il étoit vrai; hors vous, personne n'en doute; que feriez-vous ? Pendant qu'Isabelle parloit, Elvire qui étoit assise vis-à-vis de l'Inconnu, rencontra

ſes yeux qu'il baiſſa avec tant de triſteſſe, que ſon dépit en augmenta; elle répondit encore plus vivement : Quand il m'aimeroit, je ne l'aimerois jamais; il y a trop d'éloignement de ſon caractère au mien. Eh ! qu'importe pour un Roi, reprit Iſabelle, cela n'importe même guère pour un particulier; aime-t-on tout ſon amant ? Cela ne ſe peut pas, les agrémens perſonnels & les belles qualités ſont trop partagés. Vous voyez que j'aime dans votre frere la nobleſſe de ſon ame, ſa bonne-foi; j'aimerois dans un autre la jolie figure, la douceur de la phyſionomie; je ne m'engage avec perſonne, je leur dis naturellement ce qui me plaît ou me déplaît en eux; & ſi j'étois à votre place, en diſant au Roi que je l'aime.... Eh ! mais je ne lui dis point, s'écria Elvire; en vérité votre obſtination me déſeſpère; je ne lui dis point, & je ne lui dirai jamais. Tant pis, reprit Iſabelle; ſi vous n'accoutumez votre cœur à s'amuſer de tout, au premier mouvement de ſympathie que vous rencontrerez, vous aimerez ſérieuſement.

Ce ſeroit la ſeule façon dont je voudrois aimer, répondit Elvire; comme l'amour involontaire peut ſeul être excuſé, je me croirois moins coupable d'aimer beaucoup que d'aimer médiocrement. Ah ! vous irez plus loin, s'écria Iſabelle : une fois ſéduite, vous craindrez de n'aimer pas aſſez. Que je vous plains ! que vous ſerez malheureuſe, quand les défauts de votre

amant viendront défigurer l'agréable idole que votre cœur s'en sera formée ! Je ne m'en croirois pas plus malheureuse, reprit Elvire ; il me semble que l'on doit voir les défauts de ce que l'on aime, du même œil que les siens propres : l'amour qui s'en offense n'est qu'une foible amitié. Vous ne desirez donc pas un amant parfait, répliqua Isabelle en riant ? Je ne desirerois pas une chimère, répondit Elvire ; les vertus qui méritent l'estime générale auroient les mêmes droits sur la mienne ; je m'imagine d'ailleurs que le bonheur qui consiste dans la tendre union des ames, dépend d'une sincérité irreprochable ; & de la confiance la plus intime ; j'en exigerois beaucoup, & je me croirois aimée foiblement si l'on n'en exigeoit autant de moi : je voudrois aussi que mon amant eût assez de candeur pour n'essayer de me convaincre de ses sentimens, qu'après s'en être convaincu lui-même : je ne sais, ajouta-t-elle, en baissant les yeux, si je ne voudrois pas qu'il fût malheureux. On ne rend point assez heureux quelqu'un qui l'est déjà. Fort bien, dit Isabelle en se levant, avec cette façon de penser on fait le bonheur des autres, mais on ne fait assurément pas le sien. Vous sortez, dit Elvire ? Non, répondit Isabelle, attendez-moi : je vais dans ce cabinet écrire une chanson que j'ai faite sur l'humeur de votre frere ; je veux la lui donner : je ne serai qu'un moment.

Elvire voulut la suivre, mais en passant auprès du lit de l'Inconnu, il la retint doucement par sa robe. Arrêtez, adorable Elvire, lui dit-il assez bas pour n'être entendu que d'elle, je suis ce malheureux qui auroit droit de vous plaire, s'il suffisoit de vous adorer. Vos charmes ont séduit ma raison; une juste indignation contre les hommes m'avoit condamné à garder avec eux un silence éternel, l'amour seul pouvoit me le faire rompre : si l'offre des premiers voeux d'un coeur pur vous offense, je reprens le dessein que j'avois formé, rien ne pourra m'en distraire.

Elvire à la voix de l'Inconnu fut saisie de tant de différens sentimens, qu'ils suspendirent réciproquement leur effet. Elle sembloit vouloir s'éloigner, mais l'Inconnu la retenant toujours : Pardonnez-moi, Madame, continua-t-il, la violence que je vous fais : voici le moment décisif de ma vie ; je ne suis pas assez téméraire pour espérer, mais je suis trop malheureux pour avoir quelque chose à craindre. J'ai parlé, belle Elvire, vous seule le savez ; que tout autre l'ignore ; gardez mon secret, c'est la seule grace que je vous demande à présent, me la refuserez-vous ? Répondez-moi, charmante Elvire ; que j'entende de cette belle bouche un mot qui me soit adressé ; quel qu'il puisse être, il sera cher à mon amour. Je garderai votre secret, répondit-elle d'une voix timide, permettez-moi seulement

de le communiquer à mon frere ; il ne doit rien ignorer de ce que je sais, & vous lui devez votre confiance. Vos volontés sont mes loix, Madame, reprit l'Inconnu; dites mon secret à Dom Pedre: mais, adorable Elvire, (ajouta-t-il avec une tendre timidité) le lui direz-vous tout entier? Je ne lui cache rien, répondit-elle. Ah! Madame, s'écria l'Inconnu, que mon amour vous touche peu! Que je suis malheureux ! Mais pourquoi, dit Elvire, s'appercevant alors pour la premiere fois qu'elle s'attendrissoit? Craignant d'en trop dire, elle s'échappa des mains de l'Inconnu, si agitée, qu'elle n'osa entrer dans le cabinet où étoit Isabelle; elle alla s'enfermer dans le sien.

A peine, remise de son trouble, commençoit-elle à sentir cette joie du cœur, qui naît du développement d'un sentiment agréable, que Dom Pedre arriva.

Ah! mon frere, s'écria-t-elle en courant à lui, l'Inconnu m'a parlé, vous serez surpris de l'entendre : il vous aime; il a un son de voix charmant, vous ne vous repentirez jamais de lui avoir sauvé la vie, vous l'aimerez, j'en suis sure; mais il faut lui garder le secret, je l'ai promis. Quel secret, demanda Dom Pedre? Sa naissance seroit-elle obscure, n'oseroit-il l'avouer? Ce n'est pas cela, répondit Elvire; il ne veut parler qu'à nous, nous aurons seuls sa confiance; notre amitié lui

tiendra lieu de tout : un juste mépris pour les hommes.... Que voulez-vous donc dire, ma sœur, interrompit Dom Pedre? Je ne vous entends point; mais enfin quel est son nom & sa naissance? Je ne *le* sais pas, répondit-elle, aussi surprise de son ignorance qu'embarrassée de la question. Vous ne le savez pas, reprit vivement Dom Pedre, & qu'a-t-il donc pu vous dire? Pourquoi vous confier des secrets avant que de se faire connoître? Quel est l'embarras où je vous vois? Expliquez-vous, ma sœur, éloignez, s'il se peut, des soupçons.... Ah! mon cher frere, interrompit Elvire, n'intimidez pas ma confiance, vous saurez tout; je ne veux rien cacher à un frere que j'adore : l'Inconnu.... Quoi toujours l'Inconnu, reprit Dom Pedre avec colere? Ce n'est plus que sous son nom que je puis recevoir des confidences, je vais le faire expliquer. Nul éclaircissement ne me convient avant celui de sa naissance.

Il sortit en même tems, & laissa Elvire dans une situation bien nouvelle pour son cœur. Etonnée, interdite, elle s'appuya sur une table, & sembloit en se cachant le visage de ses mains, vouloir se dérober à elle-même une partie de sa confusion. La colere de Dom Pedre avoit éclairé son cœur: la crainte de s'être méprise sur l'objet de sa tendresse, lui rendit plus de timidité que le plaisir d'être aimée ne lui en avoit fait perdre; cette passion

qui s'exprimoit un moment auparavant par une joie si naïve, lui parut un crime, & peut-être une bassesse.

Comment s'étoit-elle aveuglée sur les circonstances de la rencontre de l'Inconnu ? Un homme seul, couvert de blessures qu'il avoit peut-être méritées, ne devoit exciter que de la pitié. Sur quel fondement avoit-elle pu le croire d'un rang égal au sien, lorsque tout lui annonçoit le contraire ? Ce silence affecté n'étoit-il pas la preuve d'un caractère dangereux, ou d'une fausseté méprisable ? Cependant elle l'aimoit ; le moindre doute là-dessus l'auroit soulagée ; elle n'en trouvoit plus.

Elle passa deux heures dans les mortelles agitations que donnent les remords, la honte, la raison & l'amour, quand ils se rassemblent dans un cœur vertueux.

La crainte de revoir Dom Pedre, la faisoit tressaillir au moindre bruit. L'impatience d'être tirée de sa mortelle incertitude, lui faisoit desirer son retour : enfin elle l'entendit revenir d'un pas précipité, qui la glaça d'effroi. Au moment qu'il entra, elle étoit tombée demi-morte sur le sopha où elle étoit assise. Rassurez-vous, ma sœur, s'écria Dom Pedre, effrayé de l'état où il la trouvoit : votre cœur ne s'est point trompé ; Dom Alvar de las Torres peut être aimé sans honte d'Elvire de

Médina. Quel est ce Dom Alvar, demanda-t-elle d'une voix tremblante ? C'est l'Inconnu, répondit Dom Pedre ; j'en ai les preuves nécessaires pour tranquilliser votre ame & mon amitié. Ah ! mon cher frere, s'écria tendrement Elvire (en prenant une de ses mains qu'elle voulut baiser), que votre sœur est malheureuse ! Elle ne put en dire davantage, elle laissa tomber sa tête sur l'épaule de Dom Pedre, qui s'étoit assis à côté d'elle ; elle y resta quelque tems immobile, le visage baigné de ces larmes paisibles, qui remplissent si tendrement l'intervalle de la douleur au plaisir. Ecoutez-moi, ma sœur, dit Dom Pedre en la relevant, j'en vois assez pour ne pas retarder un entier éclaircissement.

Dom Alvar de las Torres, est fils de Dom Sanche de las Torres, dont la fin tragique est sue de tout le monde : mais nous en ignorions les circonstances que je viens d'apprendre. Ce fameux Ministre de Ferdinand Roi de Portugal, eut le malheur de plaire à Laure de Padille, maîtresse de ce Prince. Plus violente & plus cruelle encore que lui, elle commença par faire empoisonner la mere de Dom Alvar, pour ôter tout prétexte à la vertueuse froideur de Dom Sanche; mais cet attentat qu'il ne put ignorer changea son indifférence en horreur. Laure, désespérant de pouvoir le toucher, se porta aux dernieres extrémités. Après avoir essayé

en vain de jetter dans l'eſprit du Roi des ſoupçons ſur l'intégrité de ſon miniſtère, elle forgea elle-même un projet de conjuration, qu'elle fit trouver dans les papiers de Dom Sanche, par un complice infâme de ſes cruautés.

Le Roi, ſur ce ſpécieux témoignage, fit trancher la tête à ſon Miniſtre; mais la vengeance de cette perfide femme n'étoit pas aſſouvie : elle vouloit éteindre en Dom Alvar le reſte du nom de las Torres. Il ne lui eût pas été difficile de le faire périr, tous les amis de ſon pere l'ayant abandonné : un ſeul lui reſta, qui eut le courage d'enlever le jeune Alvar : il vint le cacher dans la forêt où vous l'avez trouvé.

Ce fidele ami a conſacré ſon bien, ſon eſprit & ſes talens à l'éducation de ſon éleve; une cabane leur a ſervi d'azile contre les fureurs de Laure, juſqu'au jour où l'inexpérience du malheureux Alvar a donné lieu à la plus horrible cataſtrophe. Il chaſſoit aſſez loin de leur habitation, lorſqu'il rencontra des gens inconnus, qui le croyant de la ſuite du Roi, le queſtionnerent ſi adroitement, que parlant pour la première fois à des hommes, la défiance générale que ſon ami lui avoit inſpirée, ne ſuffit pas pour le garantir de leurs artifices. C'étoient des émiſſaires de la cruelle Laure; ils tirerent des paroles de Dom Alvar des inductions ſuffiſantes pour découvrir la retraite de ſon vertueux ami, & partirent

partirent promptement pour aller consommer leur crime par un infâme assassinat.

Quel spectacle pour le malheureux Alvar, en entrant dans la cabane, de trouver son tendre ami prêt de rendre le dernier soupir! il ne lui restoit de forces que pour lui apprendre d'où partoient les coups, & pour l'exhorter à s'en garantir. Le désespoir de Dom Alvar augmenta par la connoissance de la part qu'il avoit à son malheur : dès qu'il eut vu expirer dans ses bras ce miracle d'amitié, ne se connoissant plus lui-même, il erroit comme un furieux dans la forêt, quand il rencontra des Piqueurs du Roi. Ils voulurent brutalement le faire retirer : Dom Alvar, qui ne cherchoit qu'à mourir, se livra à leurs coups, & vint tomber à vos pieds. Votre seule vue, ma sœur, l'a engagé à recevoir les secours que vous lui avez procurés; son jeune cœur, quoique prévenu contre les hommes, n'a pu résister à l'amour que vous lui avez inspiré; il a été d'autant plus violent, qu'il le ressentoit pour la premiere fois : mais en se livrant à nos soins, il s'est proposé d'observer, en gardant le silence, si les hommes étoient tels qu'on les lui avoit dépeints; & de ne le rompre, que lorsqu'il auroit trouvé où placer son estime. Nos procédés ont déterminé son choix. Votre mérite a redoublé son amour pour vous, & la reconnoissance a produit l'amitié qu'il vient de me jurer. Au

reste, ma sœur, sa sincérité ne peut être suspecte; j'ai vu avec douleur les preuves de sa malheureuse histoire; il les a toutes conservées avec soin, hors le fatal projet de la conjuration qui a coûté la vie à son pere, qu'il a cherché inutilement.

Voilà, ma sœur, quel est l'amant que le sort vous présente; il est digne de vous; & il est digne de moi de remplacer la perte de son ami : il partagera ma fortune, jusqu'à ce que les bontés du Roi lui en aient fait une convenable à son rang. Tout mon crédit ne sera désormais employé qu'en faveur de la vertu malheureuse.

Ah, frere trop généreux ! s'écria Elvire, en tombant à ses genoux.... Dans ce moment ils entendirent un grand bruit. Un Officier entra suivi de plusieurs Gardes; il venoit arrêter Dom Pedre de la part du Roi.

Il est difficile d'exprimer la surprise du frere & de la sœur, à un événement si peu attendu. Dom Pedre, sûr de son innocence, obéit sans résister. On le conduisit dans une tour, où l'on avoit ordre de l'enfermer.

Elvire, que son propre intérêt avoit abattue, reprit tout son courage à la vue du péril qui menaçoit son frere. Aucun obstacle ne put retarder son zele, elle courut se jetter aux pieds du Roi.

De quel crime, Sire, punissez-vous mon malheureux frere, s'écria-t-elle? en est-ce un que

l'amour qu'il a pour un maître, encore plus digne d'être aimé par ses vertus que par ses bontés ?

Le Roi releva Elvire, avec cet air de bienveillance, qui n'est ordinairement chez les Princes qu'une dissimulation perfide : vertu sur le trône, vice honteux dans la société ; mais qui n'étoit alors qu'un effet de la passion de ce Prince. J'aimai votre frère, Madame, lui dit-il, l'aveu de son crime peut encore lui rendre mon amitié : sa grace n'est qu'à ce prix. Mais s'il l'ignore, Sire, reprit Elvire, en versant des larmes qu'elle ne put retenir. . . . . Le Roi touché, plus qu'il ne vouloit le paroître, alloit s'éloigner sans lui répondre, lorsqu'elle le retint, en se jettant une seconde fois à ses pieds : Je le vois bien, Sire, lui dit-elle, la perte de mon frere est résolue ; la seule grace que j'implore, c'est la permission de le voir, ordonnez que sa prison me soit ouverte ; soumis à votre justice, nous attendrons ensemble la même destinée.

Le Roi, prêt à céder à son amour, lui accorda la liberté de voir Dom Pedre ; & se retira, sans écouter les tristes remerciemens qu'un usage barbare exige des malheureux, quand on ne leur fait pas tout le mal qu'on peut leur faire.

Aussi-tôt que le Roi fut sorti, Elvire se fit conduire à la tour où son frere étoit enfermé. A la vue de ce séjour affreux, où tous les sens blessés ne portent à l'ame que des idées révoltantes,

Elvire pensa expirer. Ses pas mal assurés la conduisirent à peine jusqu'à la porte, dont l'aspect funeste fait trembler également l'innocence & le crime. Dès qu'elle fut ouverte, le frere & la sœur se jettant dans les bras l'un de l'autre, y demeurerent pénétrés d'une douleur muette, trop sentie pour être exprimée; mais Dom Pedre, reprenant bientôt sa fermeté naturelle : Eh bien, ma sœur, lui dit-il, puisque je vous vois, je vais sans doute triompher de mes ennemis. La tyrannie n'accorde jamais de consolations aux malheureux, qu'au moment où ils ne le sont plus. Ma vengeance sera trop juste pour que le ciel ne la favorise pas ; mais quand je devrois en mourir, je serai satisfait.

Ne pensons pas encore à nous venger, répondit Elvire : hélas ! mon frere, nous ne sommes pas à cet heureux moment; le Roi vous aime, il est vrai; mais ce n'est, dit-il, qu'à l'aveu de votre crime qu'il peut en accorder le pardon, votre grace n'est qu'à ce prix. Qu'à l'aveu de mon crime ! s'écria Dom Pedre; ah! si j'en avois pu commettre, il seroit de ceux que l'on avoue sans honte, & qui bravent les menaces. O ciel! c'est le Roi qui m'accuse! c'est moi qu'il soupçonne! moi! Eh! qui ne connoît la pureté de votre ame, dit Elvire ? Mais, mon frere, les Rois s'offensent aisément : puisque votre grace n'est qu'au prix d'un aveu, examinez avec soin s'il ne vous seroit pas échappé

quelque trait équivoque, qui, rendu ſous les couleurs du crime, pouvoit en avoir les apparences. Non, ma ſœur, répondit Dom Pedre, je ſuis innocent, puiſque je ſuis ſans remords; mon cœur eſt plus sûr que ma mémoire. O dieux! que ferons-nous donc, s'écria triſtement Elvire! comment fléchir le Roi? Je l'ignore, reprit Dom Pedre, je ne veux pas même le ſavoir; je n'ai dû la faveur d'Alphonſe qu'à ſon choix, je ne devrai mon ſalut qu'à ſa juſtice. Attendons tout, ma ſœur, avec un courage digne de nous.

Le frere & la ſœur s'entretinrent de leurs affaires & de leur tendreſſe mutuelle, juſqu'au moment où l'on vint avertir Elvire qu'il étoit tems de ſe retirer; ſa douleur, juſques-là ſuſpendue par la préſence de ſon frere, ſe réveilla avec plus de violence qu'elle n'en avoit auparavant.

Les événemens funeſtes qui pouvoient l'en ſéparer pour jamais, ſe préſentant à ſon imagination, porterent dans tout ſon corps un friſſon mortel, qu'elle prit pour le préſage d'un éternel adieu. Ses yeux attachés ſur ſon frere avec une morne avidité, ſembloient ſe raſſaſier de ſa vue pour la derniere fois. Dom Pedre attendri par des marques ſi touchantes de l'attachement de ſa ſœur, ne voyoit que le danger où la mettoit l'excès de ſon affliction; tremblans l'un pour l'autre, remplis d'idées funeſtes qu'ils n'oſoient ſe communiquer, ils ſe

séparerent sans proférer une parole. Les malheureux le seroient beaucoup moins, s'ils ne voyoient que leur malheur.

Elvire se trouva chez elle sans s'être apperçue qu'on l'y eût conduite; abîmée dans le seul objet dont elle étoit occupée, ceux du dehors ne pouvoient se peindre à son ame, son cœur en étoit si rempli, qu'il sembloit n'y rester aucun vuide : mais lorsque ses gens, en lui rendant compte de ce qui s'étoit passé pendant son absence, lui apprirent que Dom Alvar avoit été enlevé par les ordres du Roi, presqu'en même tems que Dom Pedre, elle sentit qu'à quelque degré que soit la douleur, elle peut augmenter : il n'en est pas de même des plaisirs, leurs bornes sont prescrites.

Elvire n'avoit pas encore éprouvé le besoin d'être aimé, que la nature a donné aux belles ames, & qui redouble dans les malheurs. Jusques-là l'amitié de son frere suffisoit à sa confiance : en le quittant, un sentiment vague, indéterminé, la faisoit compter (sans même qu'elle s'en apperçût) sur les consolations qu'elle trouveroit dans le cœur de Dom Alvar; il l'aimoit, elle pouvoit sans contrainte s'entretenir avec lui de leur malheur présent, & peut-être de l'espérance de leur bonheur à venir; quelqu'affligée qu'elle fût, elle pouvoit porter de la joie dans le cœur de son amant, en lui apprenant les dispositions favorables de son frere à son

égard, & en le laiſſant même appercevoir des ſiennes. On n'eſt pas tout-à-fait malheureux quand on peut procurer du bonheur à ce qu'on aime.

Elvire ne diſtingua bien ces idées flatteuſes qu'au moment qu'il fallut les abandonner. L'abſence de Dom Alvar, jointe à celle de ſon frere, lui parut une privation totale : elle ne vit plus rien qui l'environnât, elle ſe crut ſeule dans l'univers. L'excès de ſon accablement devint une eſpece d'inſenſibilité. Ses femmes la mirent au lit, ſans qu'elle donnât aucun ſigne de connoiſſance.

Elle paſſa une nuit telle qu'on peut l'imaginer; cependant elle en appréhendoit la fin; elle craignoit que le jour n'interrompît le calme affreux dont elle jouiſſoit, en lui apprenant de nouveaux malheurs qu'elle ne ſe ſentoit pas la force de ſupporter.

Iſabelle fut la premiere qui entra dans ſon appartement; elle s'aſſit ſur ſon lit, en verſant quelques larmes. Vous pleurez, dit Elvire d'une voix foible, ſuis-je au comble du malheur? Je n'ai rien de nouveau à vous apprendre, répondit Iſabelle; votre état & celui de votre frere ſuffiſent pour m'affliger. Le Roi m'entretint hier fort long-tems; il cherchoit à démêler ſi je ne ſavois rien du prétendu crime de Dom Pedre; de mon côté, je tâchois de découvrir de quoi il l'accuſoit; mais il eſt là-deſſus d'un ſecret impénétrable : je lui fis des reproches ſur ſon injuſtice, qui n'eurent pas grand ſuccès.

Nous nous séparâmes fort mécontens l'un de l'autre. Vous a-t-il parlé de l'Inconnu, demanda Elvire ? Non, répondit Isabelle, il est trop occupé de votre frere pour penser à d'autres ; je crois même que vous lui êtes devenue très-indifférente : car le moyen de croire que l'on aime les gens quand on les persécute ? Mais à propos, continua-t-elle, je vais passer dans la chambre du malade ; je reviendrai vous dire de ses nouvelles. Eh quoi, dit Elvire, vous ignorez donc ce qui s'est passé ? Je ne sais rien, répondit Isabelle ; parlez, qu'est-il arrivé ?

Elvire étoit trop malheureuse pour être prudente. Elle ne résista point à l'attrait de soulager son cœur, en confiant toutes ses peines à Isabelle. Elle lui avoua sa tendresse pour l'Inconnu, ses inquiétudes sur son enlévement ; elle la pria avec tant d'ardeur d'employer ses soins à découvrir le sort que le Roi lui préparoit, qu'Isabelle en fut touchée. En vérité, dit-elle, vous avez eu tort de dissimuler ; si j'avois été instruite de votre passion, je me serois bien gardée de vous dérober le moindre regard de votre amant : je n'aime point à faire de la peine à mes amies ; si le sort nous rassemble, vous serez contente de moi : je vous aiderai même à gagner votre frere. Cela ne sera pas nécessaire, répondit Elvire, je ne fais rien sans son aveu. Bon, dit Isabelle, l'aveu de votre frere ! Ah ! vous ne me persuaderez pas que Dom Pedre,

haut comme il eſt, approuve jamais votre goût pour un homme iſolé : non, non; pour lui plaire il faut un mérite fondé ſur une longue ſuite d'aïeux bien reconnue; que cela ne vous inquiete pas cependant; duſſé-je l'épouſer, je le ferai conſentir à votre bonheur ; je vous aime aſſez pour vous en faire le ſacrifice.

Elvire, ſans s'arrêter à ce qu'il y avoit d'inconſidéré dans le diſcours d'Iſabelle, ne balança pas à juſtifier ſon choix, en lui découvrant le ſecret de Dom Alvar ; enſuite elle la conjura de nouveau de s'informer exactement de ſa deſtinée, mais avec diſcrétion & ſans la compromettre; elle promit tout, & ſortit pour aller exécuter ſa commiſſion.

Elvire, ſoulagée par cet entretien, ſe crut aſſez de force pour aller adoucir par ſa préſence la captivité de ſon frere ; elle ſe leva, mais une fievre violente qui la ſaiſit, l'obligea de ſe remettre au lit.

Iſabelle vint le ſoir même lui dire qu'elle n'avoit rien appris de particulier de Dom Alvar; que l'on diſoit ſeulement à la Cour que le Roi avoit eu, ces deux jours-là, de longs tête-à-tête avec un homme qu'il tenoit enfermé, que ſans doute c'étoit Dom Alvar. Mais, demanda Elvire, ne dit-on point les raiſons qui ont porté le Roi à le faire arrêter ? Non, dit Iſabelle, juſqu'ici rien n'a tranſpiré.

Il faut donc tout attendre du ſort, dit Elvire en pouſſant un profond ſoupir : mais, ma chere Iſabelle, écrivez, je vous prie, à mon frere, inſtruiſez-le de ce qui m'empêche d'aller le voir ; votre lettre adoucira ſa peine, ſi vous ne lui refuſez pas quelques mots qui flattent ſon amour. En vérité, répondit Iſabelle, cela ne me coûtera rien ; ſes malheurs m'attendriſſent, je n'ai pas daigné parler à un homme depuis qu'il eſt priſonnier ; vous voyez le peu de ſoin que je prends de ma parure ; s'il étoit long-tems malheureux, je ne répondrois pas que je ne l'aimaſſe ſérieuſement. Je ne veux plus vous faire parler, ajouta-t-elle, voyant qu'Elvire ſouffroit beaucoup ; je vais écrire à votre frere, je ne vous quitterai pas ; un livre, ou mes idées m'amuſeront.

Dès que le Roi eut appris la maladie d'Elvire, il envoya l'aſſurer qu'elle n'avoit rien à craindre pour ſon frere ; que tout reſteroit ſuſpendu juſqu'à ce qu'elle fût en état de l'aider de ſes conſeils ; & qu'il deſiroit autant qu'elle de le trouver innocent. Elvire avoit beſoin de cette aſſurance pour pouvoir ſupporter les maux dont elle étoit accablée ; mais cette foible conſolation fut bientôt altérée par un nouveau genre de tourment, du moins auſſi cruel que ceux qu'elle avoit déja éprouvés.

Iſabelle, qui ne quittoit Elvire que pour aller s'informer des nouvelles qui pouvoient l'intéreſſer,

revint un soir plus tard qu'à l'ordinaire : après avoir fait sortir les femmes d'Elvire avec beaucoup d'empressement ; réjouissez-vous, lui dit-elle, je viens vous apprendre des choses charmantes de votre amant. Il a paru aujourd'hui chez le Roi, beau comme l'amour, paré comme une idole, avec toutes les apparences d'un favori décidé : c'étoit une chose à voir que l'étonnement des Courtisans, & l'admiration des femmes. J'ai vu jusqu'à notre vieille Gouvernante le suivre pas-à-pas, le cou allongé, les yeux retrécis, minaudant de la bouche, & ne cessant de lui parler sans en être entendue ; il est vrai que sa figure est éblouissante, ses yeux fins & languissans adoucissent la fierté de sa mine ; la majesté de sa taille est embellie par mille charmes répandus sur toute sa personne ; la noblesse regne dans tous ses mouvemens, les graces dans sa politesse : enfin, c'est un homme charmant ; si j'étois contente de lui.... Il vous a parlé, sans doute, interrompit Elvire ? Non, répondit Isabelle en souriant : Ah ! ne me cachez rien, ma chere Isabelle, je vous en conjure, reprit Elvire, que vous a-t-il dit ? Rien du tout, répondit Isabelle ; n'ayez point de jalousie : je me trompe fort, si la faveur du Roi ne l'enivre de façon à lui faire oublier ses amis ; il m'a vue sans me regarder, sans me donner le moindre signe de connoissance ; il a un air indolent que l'on prendroit pour de la tristesse, si l'on

pouvoit être malheureux avec l'applaudiſſement général. Comment ! il ne vous a pas parlé, demanda encore Elvire ? Il ne m'a pas dit un mot, répondit Iſabelle ; faut-il des fermens pour vous le perſuader, ajouta-t-elle en riant ? Votre folie me divertit ; votre amant eſt libre, il eſt heureux, de quoi vous inquiétez-vous ?

Où prendre des forces pour ſoutenir tant de maux à-la-fois, s'écria Elvire ? Dom Alvar eſt ingrat ! Dom Alvar préfere la fortune à Elvire ! il oublie qu'elle eſt malheureuſe ! O dieux ! que je ne voie jamais la lumiere. Iſabelle étonnée, ne ſavoit que penſer de la douleur d'Elvire ; cependant elle voulut la raſſurer par des diſcours généraux, plus propres à irriter une véritable douleur qu'à la ſoulager. Il n'y a que les victimes de l'amour qui ſachent en adoucir les peines.

Elvire, ſans mouvement, les yeux fermés, n'entendoit pas même les conſolations mal-adroites que ſon amie s'efforçoit de lui donner. On auroit douté ſi elle vivoit, ſans un torrent de larmes qui s'échappoient de ſes yeux. Iſabelle appella du ſecours : en eſt-il contre les maux dont la cauſe eſt dans l'ame ?

Elvire ne tarda pas à éprouver les effets de ce nouveau chagrin. En peu de jours on déſeſpéra de ſa vie ; mais que ne peut la nature ſoutenue du déſeſpoir ? Elle refuſa conſtamment de prendre

aucun des remedes, dont on l'auroit accablée si elle eût eu le moindre desir de vivre. Son opiniâtreté produisit le contraire de ce qu'elle en attendoit. En très-peu de tems elle se trouva dans un état de convalescence, qui répondoit du moins de sa vie, s'il ne promettoit rien pour sa santé : les progrès en étoient suspendus par la profonde tristesse où la plongeoient ses réflexions inépuisables sur la conduite de Dom Alvar.

Le Roi l'avoit fait arrêter en même tems que Dom Pedre, le croyant complice du crime qu'on lui imputoit; mais la jalousie qui se multiplie par elle-même, avoit fait tant de progrès dans son cœur depuis la rencontre de cet Inconnu, qu'il n'étoit peut-être pas fâché de s'autoriser d'une raison d'Etat, pour venger son injure particuliere.

D'ailleurs, le silence de Dom Alvar lui paroissoit renfermer quelques mysteres. Ce fut pour s'en éclaircir par lui-même, qu'au lieu de le rendre prisonnier, ainsi que Dom Pedre, il se contenta de le faire garder dans une chambre de son palais.

L'impétuosité de ses mouvemens l'y conduisit presqu'en même tems que Dom Alvar y arrivoit. Sa contenance noble, tranquille & assurée frappant Alphonse d'étonnement, calma tout-à-coup son ame; il lui fit avec douceur toutes les questions qu'il crut propres à l'obliger de parler; mais Dom Alvar ne lui répondit que par un silence aussi ferme

que respectueux. Désespéré de ne rien obtenir par sa priere, le Roi voulut essayer si le sentiment auroit plus de pouvoir.

Il se tourna vers son Ministre de confiance (qui seul avoit la permission de le suivre :) *Je ne veux*, dit-il, d'autres preuves du crime de Dom Pedre, que le silence obstiné de son complice. L'artifice est l'unique ressource des ames lâches, continua-t-il; que Dom Pedre soit conduit au supplice, & que sa sœur.... Dom Alvar, frappé de ces terribles paroles, les interrompit en se jettant aux pieds du Roi. L'amitié allarmée, la vérité naïve, la noble assurance parlerent avec tant d'énergie pour la justification de Dom Pedre, qu'Alphonse pénétré d'admiration, & d'une sorte de respect que les Rois mêmes doivent à la vertu, lui ordonna de se lever & de lui apprendre son nom, son rang & son sort; Dom Alvar satisfit sa curiosité autant qu'il le put, sans blesser le secret qu'il se devoit à lui-même; ensuite il supplia modestement le Roi de n'en pas exiger davantage. Ses paroles, le ton dont il les prononçoit, la candeur peinte sur son visage, avoient si puissamment remué le goût naturel du Roi pour la vertu, que regardant Alvar avec bonté : Tu me causes tant de surprise, lui dit-il, qu'il faut que tu sois un homme extraordinaire. Je n'exige pas de plus grands éclaircissemens sur ton sort; mais au moins que je sache les motifs

d'un silence si singulier? Alors Dom Alvar lui dit que ses malheurs ayant devancé sa naissance, il ne devoit son éducation qu'à un citoyen, peut-être ennemi trop zélé de la fausseté des hommes, puisqu'il l'avoit beaucoup mieux instruit de leurs vices que de leurs vertus; que cependant, malgré la défiance qu'il lui avoit inspirée pour ses semblables, il avoit causé la mort de son bienfaiteur par une indiscrétion impardonnable, & qu'autant pour s'en punir que pour éviter de nouveaux pieges, il avoit résolu de garder un silence éternel; mais qu'il avoit dû rompre son engagement pour employer la vérité à la défense de Dom Pedre. Les Rois entendent si rarement le langage de l'honneur & de la vertu, qu'ils doivent nécessairement en être frappés. Alphonse, depuis cette premiere entrevue, ne passa aucun jour sans en donner une partie à Dom Alvar.

Ce Prince, qui joignoit à une grande pénétration, un desir sincere d'éprouver les charmes de l'amitié, donna bientôt des marques du choix qu'il avoit fait de Dom Alvar pour remplacer Dom Pedre dans sa confiance, en le comblant de ses bienfaits: il exigea seulement qu'il n'auroit aucun commerce avec le frere & la sœur; il attacha des conditions si cruelles à l'infraction de cette loi, que quand Dom Alvar auroit été plus habile dans l'art du monde, il auroit été retenu par la timidité que sa premiere indiscrétion lui avoit laissée.

Dès son entrée à la Cour, sa faveur étoit montée au plus haut degré ; son mérite étoit si précisément celui qui plaît à tout le monde, que l'envie même n'auroit pu condamner le choix du Roi.

Un esprit sage, mesuré, & cependant agréable, ne laissoit appercevoir ni vuide ni longueur dans sa conversation; toujours vrai, sa franchise n'étoit ornée qu'autant qu'il le falloit pour n'être pas choquante, & l'égalité de son humeur étoit presque une démonstration de la pureté de son ame : n'ayant jamais vu la Cour, son cœur étoit exempt de ces lâches artifices que les grands transmettent à leur postérité bien plus surement que leur sang. Alphonse charmé de trouver tant d'excellentes qualités réunies dans un seul homme, ne goûtoit de douceur que dans son entretien ; & Dom Alvar reconnoissant des bontés du Roi, ne paroissoit occupé qu'à lui plaire : cependant ils n'étoient pas contens l'un de l'autre. Dom Alvar ne cherchoit point à dissimuler le chagrin qui le dévoroit, & le Roi ne pouvoit s'empêcher de lui en faire souvent des reproches.

Eh quoi ! lui dit ce Prince, un jour qu'il paroissoit plus triste qu'à l'ordinaire ; je vous ai élevé au plus haut point de grandeur ; j'ai prévenu tous les souhaits qu'un sujet peut former ; je vous ai donné ma confiance plus intimément que ne l'a

jamais

jamais eue Dom Pedre; je vous aime, Alvar, & je ne puis vous rendre heureux ! Ah ! Sire, répondit-il, il n'y a rien d'égal à ma reconnoiſſance; je n'avois pas l'idée d'un Roi tel que vous; mon amitié, (puiſque vous ordonnez que j'emploie ce mot pour exprimer mon reſpectueux attachement) mon amitié eſt le fruit de mon admiration; mais, Sire, puis-je voir ſans douleur, qu'avec tant de vertus & tant de bonté on puiſſe faire des miſérables? Je ne puis regarder les graces dont vous me comblez, que comme les dépouilles d'un ami généreux, qui ne doit ſon malheur qu'à la calomnie; je l'avoue, Sire, ſa perte empoiſonne vos bienfaits.

Vous m'offenſez, Alvar, & vous ajoutez un nouveau crime à celui de Dom Pedre; des avis ſurs, donnés à propos, l'ont empêché de conſommer ſon premier deſſein; mais puiſqu'il traverſe ceux que j'ai ſur vous, je le punirai de m'ôter le plaiſir de vous rendre heureux. Ah ! Sire, s'écria Dom Alvar en ſe jettant aux pieds du Roi, ce n'eſt que par mes larmes que je puis exprimer la tendreſſe que m'inſpire l'excès de vos bontés. Plus je les éprouve, plus la diſgrace de mon malheureux ami me paroît affreuſe; apprenez-lui ſon crime, Sire, ſa juſtification ſuivra de près; puiſque vous connoiſſez le prix d'un cœur, Dom Pedre pourroit.... Non, dit le Roi, je le connois, la conviction de ſon attentat ne le porteroit qu'à me braver; un reſte

de pitié me parle encore en sa faveur ; l'amour que j'ai pour Elvire m'engage à différer de le punir ; mais sans l'aveu que j'exige de lui, rien ne retiendra ma vengeance : Non, Sire, reprit Dom Alvar, votre Majesté est trop juste.... Arrêtez, dit le Roi, n'abusez pas des droits que ma bonté vous donne : sur-tout observez exactement la seule loi que je vous ai imposée ; je ne puis trop vous le répéter, plus d'un intérêt m'en feroit punir sévèrement la transgression : quand l'amitié & l'autorité n'exigent qu'un sacrifice, il doit être sans réserve.

De semblables conversations, souvent répétées, étoient peu propres à diminuer le chagrin de Dom Alvar. Aussi, tout ce qui venoit chez Elvire, ne l'entretenoit que de la singularité du nouveau favori ; les femmes, sur-tout, l'accabloient de ridicules. Pouvoit-il leur plaire ? il n'en avoit trompé aucune.

Elvire trouvoit une légere consolation de s'attribuer l'indifférence générale qu'on lui reprochoit. Mais comment justifier son silence ?

L'intérêt de Dom Pedre, & peut-être le desir de voir comment Dom Alvar soutiendroit sa vue, la déterminerent à sortir plutôt que ses forces ne lui permettoient ; elle se fit porter à la Cour : Dom Alvar étoit auprès du Roi lorsqu'elle y arriva.

La santé d'Elvire étoit trop altérée, pour soutenir tout à-la-fois l'émotion inséparable de la vue de ce qu'on aime, & celle qu'éprouve une ame

noble, quand elle eſt forcée de s'humilier. Auſſi ſeroit-elle tombée, en ſe jettant aux genoux du Roi, ſi Dom Alvar (oubliant toute autre conſidération) ne l'eût priſe entre ſes bras, & ne l'eût portée ſur un ſopha, avant que le Roi eût le tems de s'étonner de ſa hardieſſe. Dès qu'Elvire eut repris ſes ſens, il ordonna à ceux qui l'environnoient de s'éloigner. Ce Prince ne put réſiſter davantage aux ſentimens que lui inſpiroit la vue d'Elvire, pâle, mourante, & qu'un modeſte embarras rendoit encore mille fois plus intéreſſante.

Vous vous plaignez de moi, Madame, lui dit-il; mais ſi vous connoiſſiez mon cœur, que je vous inſpirerois de pitié! J'aime encore votre frere, & je vous adore; j'ai cherché à vous plaire par toutes ſortes de moyens, dont vous n'avez pas daigné vous appercevoir. Je partagerois mon trône avec vous, ſi je pouvois en diſpoſer: mais, comme le reſte des mortels, je n'ai qu'un cœur à vous offrir. Juſqu'ici le reſpect m'a obligé de me taire, jugez s'il eſt extrême, Madame, c'eſt votre Roi qui vous parle en amant timide. Que ne m'en a-t-il pas coûté pour vous affliger, en puniſſant votre frere? J'aurois pardonné ſon crime, s'il n'étoit connu que de moi; mais j'en dois compte à mes ſujets. Que Dom Pedre autoriſe ma clémence par un aveu & un repentir ſinceres, je lui fais grace. Employez-y, Madame, tout le pouvoir que vous

avez ſur lui : allez le voir, apprenez-lui que je veux bien l'entendre ; avertiſſez-le que je le ferai conduire devant moi : trouvez-vous avec lui ; vous reconnoîtrez l'un & l'autre que je ſuis encore plus votre ami que votre maître. Ne me répondez point, Madame, continua le Roi voyant qu'Elvire vouloit parler, je ne me ſens pas la force d'être généreux, ſi je trouvois autant d'ingratitude dans le cœur de la ſœur que dans celui du frere. Laiſſez-moi la foible ſatisfaction de compter ſur votre reconnoiſſance. En même tems le Roi fit ſigne que l'on vînt aider Elvire à marcher.

Les Courtiſans s'empreſſèrent, mais Dom Alvar les devança. En ſe levant, Elvire laiſſa tomber le mouchoir dont elle eſſuyoit ſes larmes : Dom Alvar le ramaſſa précipitamment, & profita de cette occaſion pour lui donner un billet ; mais ce ne fut pas ſi adroitement, que le Roi n'en eût du ſoupçon. La fatigue que la démarche d'Elvire lui avoit cauſée, le trouble où l'avoit jettée le billet qu'elle venoit de recevoir, l'impatience de le lire, ne lui permirent pas d'aller voir ſon frere. Elle ſe fit conduire chez elle. A peine fut-elle arrivée, qu'elle l'ouvrit : il contenoit à-peu-près ces mots :

BILLET.

Vous me croyez ſans doute le plus coupable des hommes, adorable Elvire ; je ne ſuis que le plus

malheureux. Décoré de toutes les apparences de l'ambition satisfaite, mon cœur ne sacrifie qu'à l'amour & à l'amitié. Je n'ai rompu le silence, je ne parois sensible à la faveur dont le Roi m'honore, que dans l'espérance d'être utile à Dom Pedre : si je puis pénétrer le secret du crime qu'on lui impute, c'est assez pour dévoiler son innocence ; je me flatte d'y réussir dans peu. Il falloit un motif aussi puissant vour me faire obéir à la tyrannique défense que le Roi m'a faite, d'avoir aucune relation avec les seules personnes pour qui la vie m'est chere. Il y va de la perte de tous trois, s'il découvre la moindre intelligence entre nous. Peut-être j'ai poussé trop loin la prudence ; mais, Madame, à qui pouvois-je confier mon secret? Etranger dans cette Cour, observé de toutes parts, me défiant des hommes, ne les connoissant point, j'ai préféré le malheur affreux de vous paroître ingrat, au danger où mon peu d'expérience auroit pu vous exposer : je ne sais même si je pourrai faire parvenir ce billet jusqu'à vous ; mais, belle Elvire, je mourrai de douleur si je ne vous apprends pas l'excès de mon amour.

La lecture de cette lettre apporta dans l'ame d'Elvire un changement inexprimable. Dom Alvar n'est point ingrat, disoit-elle avec transport : mon frere touche au moment de faire éclater son inno-

cence; je les verrai tous deux partager les bontés du Roi & ma tendresse ! Dois-je m'inquiéter de l'amour d'Alphonse ? Il est généreux, il ne pourra jamais nous haïr.

Les sentimens agréables renaissans dans le cœur d'Elvire, sembloient faire couler un autre sang dans ses veines ; sa santé se trouva presque tout-d'un-coup rétablie. Elle passa une nuit aussi agitée par des idées agréables, que les précédentes l'avoient été par ses cruelles inquiétudes.

Elle se leva de bonne heure, & se préparoit à sortir pour aller avertir Dom Pedre de tout ce qui se passoit, lorsqu'Isabelle arriva. Venez, lui cria Elvire, dès qu'elle l'apperçut, venez, ma chere Isabelle, partager mes espérances, comme vous avez partagé mes peines : je brûle d'impatience de vous entretenir. Je sais tout, lui dit Isabelle, Dom Alvar vous avoit perdu tous trois, le glaive étoit levé sur vos têtes, mais j'ai eu l'adresse de le détourner. C'est pour vous apprendre cette bonne nouvelle que je me suis levée si matin. Mon Dieu, que les amans sont mal-adroits, continua-t-elle ! Ils croient tout voir sans être vus; on les voit sans qu'ils s'en doutent. Expliquez-vous, reprit Elvire alarmée, qu'avons-nous encore à craindre ? Rien, répondit Isabelle : ne vous ai-je pas dit que j'avois paré le coup ? Mais tirez-moi d'inquiétude à votre tour : qu'avez-vous fait du billet de Dom Alvar ?

Vous étiez, dit-on, si troublée !... Et comment savez-vous que j'ai reçu un billet, interrompit Elvire encore plus effrayée ? Je le sais du Roi, répondit Isabelle.... *Du* Roi ! s'écria Elvire, Ah ! nous sommes perdus ! Vous ne voulez donc pas m'entendre, reprit impatiemment Isabelle ? Ecoutez-moi ; vous verrez que l'étourderie que l'on me reproche ne s'étend pas sur les choses importantes ; je sais parler à propos, quand il faut servir mes amis ; vous n'en serez persuadée que quand vous jouirez du bonheur que je vous ai préparé ; car votre prévention.... Mon Dieu, dit Elvire, je croirai tout ce que vous voudrez, mais expliquez-vous.

Le Roi, reprit Isabelle, parut de fort méchante humeur hier, quand vous l'eutes quitté. Il demanda plusieurs fois où j'étois ; on m'en avertit, je courus à la Cour. Dès qu'il me vit, il me tira à part ; il me fit beaucoup de questions adroites sur vos liaisons & celles de votre frere avec Dom Alvar : je l'assurai que vous n'en aviez aucune. Eh bien, me dit-il d'un ton ironique, je suis mieux instruit que vous. Ensuite il me conta avec une colere qu'il s'efforçoit en vain de dissimuler, que Dom Alvar vous avoit donné un billet en sa présence ; qu'au trouble que vous aviez fait paroître en le recevant, il ne doutoit pas que vous ne fussiez tous deux complices de je ne sais quel projet séditieux que l'on impute à votre frere. Il finit par de grandes

menaces contre vous trois. Il falloit toute ma préſence d'eſprit pour n'en être pas déçoncertée ; le tems étoit cher ; une ſeule réflexion m'a fait ſentir que l'aveu de la vérité étoit le ſeul remede à vos maux : j'ai pris tout-d'un-coup ma réſolution, au lieu de la contenance timide que le Roi s'attendoit ſans doute à me voir prendre, je lui dis tranquillement que ce n'étoit pas la peine de faire tant de menaces pour un ſimple billet d'amour. Un billet d'amour ! s'eſt-il écrié, avec un viſage auſſi froid qu'il étoit agité auparavant : Oui, Sire, lui ai-je répondu ; ſi Dom Alvar a donné un billet à Elvire, ce ne peut être que cela. Il a continué à me queſtionner, je lui ai conté comment vous aviez pris du goût l'un pour l'autre. Enfin il m'a quittée en m'aſſurant que ma franchiſe ne lui étoit pas ſuſpecte. Vous voyez bien que vous touchez à votre bonheur : il aime Dom Alvar à la folie ; que peut-il faire de mieux pour le rendre heureux, que de vous donner à lui ? En faveur de votre mariage il accordera la grace de Dom Pedre ; je ne me croirai plus obligée de l'épouſer, puiſqu'il ne ſera plus malheureux : nous ſerons tous contens. En vérité, il eſt bien tems que la joie revienne parmi nous ; ce n'eſt preſque pas vivre que de ſe plaindre toujours ; c'eſt mourir que de s'ennuyer.

Iſabelle continuoit ſes agréables conjectures ; Elvire, plongée dans la plus profonde rêverie,

l'écoutoit à peine, lorſqu'on vint leur ordonner de la part du Roi de monter dans un carroſſe qui les attendoit pour les conduire dans le lieu choiſi pour leur exil. En même tems on ordonna aux domeſtiques de préparer ce qui étoit néceſſaire pour partir promptement.

Elvire, aſſommée de ce coup imprévu, ſembloit ne prendre aucune part à ce qui ſe paſſoit. O mon frere! ô Alvar! s'écria-t-elle douloureuſement, qu'allez-vous devenir?

Il y a des momens où l'ame emportée loin d'elle avec trop de rapidité, ne s'apperçoit plus de ſon exiſtence. Elvire ne ſentoit que les peines de ce qu'elle aimoit.

Iſabelle, au contraire, ne ceſſoit de crier à l'injuſtice; elle aſſuroit qu'elle n'obéiroit pas, qu'elle vouloit parler au Roi, qu'aſſurément elle lui feroit entendre raiſon. Ses plaintes furent inutiles, il fallut partir.

Elvire demeura pendant tout le chemin dans l'eſpece d'égarement où elle étoit tombée en recevant les ordres du Roi. Iſabelle exhaloit ſon impatience d'une façon qui, dans toutes autres conjonctures, auroit été plaiſante.

La nuit étoit déjà fort avancée quand elles arriverent; on les conduiſit dans une chambre immenſe, dont le délâbrement, auſſi bien que celui des meubles, auroit effrayé des perſonnes moins

délicates. Tout étoit égal à Elvire, elle ne s'informoit de rien ; mais Isabelle, par ses questions réitérées, obligea des especes de fantômes destinés à les servir sous l'habillement de duegne, à satisfaire sa curiosité. Elle crut voir ouvrir son tombeau, en apprenant qu'elles étoient à la Cour de la Reine douairiere, grand'mere du Roi. Elle fit à Elvire mille reproches mêlés de larmes. Son chagrin redoubla le lendemain, en se voyant dans un château, moins affreux encore par son extrême antiquité, que par le peu de soin que l'on prenoit de l'entretenir.

La vieille Reine, attachée aux étiquettes & aux anciens usages, rendoit la vie insupportable à celles que la proscription y conduisoit, sous le prétexte de lui former une Cour. Tout y respiroit la gêne, la tristesse & l'incommodité.

Les longues peines dégénerent ordinairement en langueur ; lorsque l'ame n'est pas tirée d'une agitation pénible par quelque événement agréable, la nature supplée à la raison, en rallentissant un mouvement qui entraîneroit sa destruction. Elvire menoit une vie languissante, mais elle vivoit.

Dom Alvar n'étoit pas moins malheureux. Alphonse excessivement irrité de la confidence qu'Isabelle lui avoit faite, n'écoutant que son premier mouvement, s'imagina qu'il banniroit aussi facilement de son cœur que de sa présence les objets de sa jalousie.

Après l'exil d'Elvire, il ne retarda celui de Dom Alvar, qu'autant de tems qu'il le crut nécessaire pour l'empêcher de suivre ses traces : Dépouillé alors des bienfaits du Roi, il eut ordre de se retirer & de ne reparoître jamais.

Plus surpris que touché, il ne balança point sur le choix du lieu de sa retraite. Son esprit se tourna avec complaisance vers la cabane où il avoit été élevé ; son cœur fatigué, avide de repos, crut qu'il y retrouveroit ces jours de paix, toujours chers à son souvenir, & qui s'y retraçoient alors comme le seul bien desirable.

Le goût de la solitude ne doit son origine qu'au chagrin qui tient à la honte ou au ridicule.

Dom Alvar, plein de confiance sur le bonheur tranquille dont il alloit jouir, tourna précipitamment ses pas du côté de la forêt, asyle de ses premiers malheurs ; mais à mesure qu'il en approchoit, il sentoit affoiblir l'idée séduisante qu'il en avoit conçue d'abord : tout ce qu'il avoit vu & éprouvé depuis son entrée dans le monde, se présentoit à son imagination ; mais les traces aussi-tôt effacées qu'apperçues, laissoient aux images qu'elles formoient la confusion d'un songe : Elvire même ne s'y représentoit que dans l'éloignement.

Ce torrent de pensées tumultueuses ne cessa qu'en arrivant à sa cabane : frappé de sa vue, il resta immobile ; ses yeux attachés sur ces objets se

remplirent de larmes. La perte de l'ami vertueux qui l'avoit élevé, celle de ſa liberté, la répugnance qu'il ſentit tout-à-coup pour une ſolitude totale, la comparaiſon des ſentimens de ſa jeuneſſe avec ceux qu'il avoit acquis dans le monde ; tout affligeoit ſon ame, tout déchiroit ſon cœur. Cependant, faiſant un effort ſur lui-même, il entra dans ce lieu deſiré, & redouté en même tems.

Les premiers jours ſe paſſerent à rappeller dans ſon ſouvenir les préceptes de ſon ami, & à vaincre ſa délicateſſe ſur la privation des commodités, qui ne ſont rien que quand on ne les connoît pas, mais dont l'uſage fait des beſoins. Son amour reprit bientôt, dans le calme de la ſolitude, ce qu'il avoit perdu d'empire dans le trouble de l'orage. Dom Alvar ne penſa plus qu'aux moyens de découvrir le ſort d'Elvire, il en eſſaya pluſieurs inutilement. Trop près de la Cour, dans un lieu où le roi chaſſoit ſouvent, pouvoit-il faire quelques démarches ſans riſquer d'être découvert ? Il crut que dans un endroit habité, il pourroit faire agir des gens inconnus, dont les recherches auroient plus de ſuccès que les ſiennes.

Il n'eut pas plutôt formé ce projet, qu'il partit pour l'exécuter, en obſervant de ne point ſuivre les routes ordinaires.

Il avoit déja marché près de deux jours, lorſque traverſant un bois, il vit tout-à-coup fondre ſur

lui un homme l'épée à la main, qui sans lui donner le tems de se reconnoître, lui cria : Traître, défends une vie que tu aurois dû perdre par le plus infâme supplice : Dom Alvar étonné, se mit en défense; mais reconnoissant en même-tems Dom Pedre, loin d'attenter à ses jours, il ne fit que parer les coups qu'il lui portoit avec une fureur inexprimable. Arrêtez, Dom Pedre, lui crioit-il, quelle est votre erreur? reconnoissez le malheureux Alvar; venez plutôt recevoir dans ses bras le témoignage de son amitié & de sa tendre reconnoissance.

Dom Pedre étoit trop animé pour l'entendre; comme Dom Alvar ne se défendoit que foiblement, il le saisit au collet, le terrassa, le menaçant de lui ôter la vie s'il n'avouoit tous ses crimes.

Dans ce moment, une troupe d'Archers qui étoient dans le bois, à la poursuite de plusieurs brigands, arriverent dans cet endroit; les prenant pour ce qu'ils cherchoient, il les enchaînerent, les forcerent de marcher, sans aucun égard pour les menaces de Dom Pedre, ni pour les raisons que Dom Alvar employoit à leur faire connoître leur méprise. On les conduisit dans un fort assez près de-là, on les mit dans le même cachot, en attendant, leur dit-on, qu'on les transférât dans la capitale, pour servir d'exemple à leurs semblables.

Ce fut-là que Dom Alvar, sans penser à se plaindre, plus occupé des reproches de son ami,

que de son propre malheur, lui en demanda l'explication.

Dom Pedre, désespéré de l'ignominie où son emportement venoit de le conduire, ne la lui donna qu'avec toute l'amertume dont son ame étoit remplie.

Il lui apprit, qu'après son départ, il avoit été resserré plus étroitement dans sa prison; que plusieurs jours s'étoient passés en confrontation de témoins qu'il avoit tous confondus; qu'enfin, le Roi ne trouvant pas de preuves suffisantes pour le convaincre d'aucun crime, s'étoit contenté de l'exiler; qu'on ne lui avoit pas même permis de rentrer dans sa maison, qu'il avoit seulement appris qu'Elvire & Isabelle n'étoient plus à la Cour.

En cet endroit, Dom Pedre, dont l'humeur altiere s'aigrissoit par le récit de ses malheurs, dit sans ménagement à Dom Alvar, que la conduite qu'il avoit tenue dans le tems de sa faveur, prouvoit assez son ingratitude & sa perfidie, pour qu'il pût l'accuser sans injustice d'avoir enlevé sa sœur & sa maîtresse, qui étoient disparues le même jour que lui. Il ajouta à ce reproche tout ce que la prévention peut arracher à un cœur tendre, mais violent.

Il ne fut pas difficile à Dom Alvar de se justifier. Le simple récit de ce qui s'étoit passé, ses regrets sur la perte d'Elvire; enfin la vérité, toujours

apperçue quand elle eſt pure, ne laiſſerent aucun ſoupçon dans le cœur de Dom Pedre : L'amitié, les remords, les excuſes ſuccéderent à ſon emportement ; Dom Alvar auſſi généreux que tendre, ne penſa qu'à effacer du cœur de ſon ami le noble déſeſpoir qu'il témoignoit de l'avoir offenſé. Réunis tous deux par la confiance, & même par le déſeſpoir, ils ne penſerent dès-lors qu'à ſe conſoler mutuellement ſur leur horrible deſtinée, & qu'à imaginer les moyens de faire revenir Alphonſe de ſes injuſtes préventions.

Le bonheur des Rois répondroit aux apparences, s'ils ne trouvoient en eux-mêmes les bornes de leur pouvoir. Alphonſe, qui faiſoit tant de malheureux, ne l'étoit moins que par l'impoſſibilité de l'être autant. Plus de ſix mois s'étoient écoulés, avant que les chagrins qu'il s'étoit occaſionnés lui-même fuſſent diminués ; il crut enfin avoir acquis aſſez d'indifférence pour ſoutenir ſans foibleſſe la préſence d'Elvire ; ou plutôt ſe trompant lui-même, il cherchoit à flatter ſon cœur par la vue d'un objet qu'il ne pouvoit en arracher.

Il fit avertir la Reine douairiere qu'il iroit le lendemain lui rendre une viſite. Il lui donnoit rarement cette marque de reſpect ; auſſi cet événement répandit une joie générale dans ſa triſte cour. La vieille Reine, qui, comme tous les gens de ſon âge, tenoit encore au monde pour en ſavoir les

nouvelles, mesurant la quantité qu'elle en apprendroit par la durée du tems qu'elle resteroit avec son petit-fils, voulut prévenir son arrivée ; elle fit apprêter ses équipages, aussi délâbrés que son château ; & le jour marqué, elle se mit en chemin pour aller à la rencontre du Roi : Elvire & Isabelle étoient du voyage.

La triste Elvire rêvoit profondément aux moyens de tirer du Roi ou de quelqu'un de sa suite, des éclaircissemens sur le sort de son frere & de son amant ; jusques-là elle n'avoit pu en apprendre aucunes nouvelles.

Ses regards étoient sans dessein, quand tout-à-coup frappée de la rencontre la moins attendue, elle fit un cri en s'élançant hors de la voiture, qui par bonheur étoit fort basse. Elle fut en un instant au milieu d'une troupe d'archers qui conduisoient deux prisonniers ; le changement de leurs visages, l'horreur de leurs habillemens, les fers dont ils étoient chargés, ne l'avoient pas empêchée de les reconnoître. Mon frere ! s'écrioit-elle, ô dieux ! mon cher frere ! est-ce vous ? Elle le tenoit dans ses bras, qu'elle en doutoit encore. Son premier mouvement fut la joie de retrouver tout ce qu'elle aimoit ; mais bientôt frappée de l'appareil d'infamie qui les entouroit, il sembla que sa vie ou sa raison alloient l'abandonner. Saisie d'effroi, elle les quittoit pour appeller le ciel & la terre à son secours. Elle revenoit à Dom Pedre, le serroit plus étroitement

dans

dans ses bras, nulle suite dans ses pensées, nul ordre dans ses paroles, sa douleur étoit un délire.

Dom Pedre montroit moins de foiblesse, mais le désespoir étoit peint dans toute son action; des mots entrecoupés exprimoient tour-à-tour sa fureur, sa honte & son attendrissement. Dom Alvar, malgré le poids de ses chaînes, étoit aux pieds d'Elvire, il tenoit une de ses mains qu'elle lui avoit abandonnée, il la baignoit de ses larmes; Elvire jettoit de tems-en-tems sur lui des regards mêlés de complaisance, d'horreur & de tendresse: Alvar, disoit-elle, que nous sommes malheureux! Ils étoient tous trois trop occupés d'eux-mêmes pour appercevoir ce qui se passoit auprès d'eux.

La Reine surprise de la fuite précipitée d'Elvire, avoit fait arrêter pour en savoir la cause. Isabelle, après avoir reconnu les prisonniers, étoit descendue; elle couroit pour joindre ses caresses à celles de son amie, lorsque le Roi arriva.

Ce Prince avoit vu de loin ce qui s'étoit passé; il avoit cru reconnoître Elvire; mais ne comprenant rien à sa démarche, il avoit poussé son cheval pour s'éclaircir plutôt; son impatience ne lui avoit pas permis de s'arrêter avec la Reine; il ne fit que la saluer en passant, & rejoignit Isabelle au moment qu'elle arrivoit. Voyez, lui dit-elle, le fruit de vos caprices. Vous en devriez mourir de honte & de regret; mais vous êtes Roi.

Alphonse reconnoissant alors ses malheureux favoris, se sentit combattu de sentimens si opposés, que ne voulant céder à aucun, il alloit s'éloigner, lorsque Dom Pedre levant les yeux à la voix d'Isabelle, plus saisi de fureur que d'étonnement de se voir près du Roi, il lui cria avec le ton du désespoir : Arrêtes, cruel, repais tes yeux de l'état horrible où tes injustes préventions nous ont conduits ; tu veux usurper le nom de Pacifique, & tu mérites mieux celui de Cruel que ton prédécesseur ; il n'a versé que du sang, & tu déchires les cœurs ; ton amitié est une tyrannie, tes bienfaits sont des malheurs, & notre reconnoissance un supplice.

Au premier mot que Dom Pedre avoit prononcé, Elvire éperdue l'avoit quitté pour se jetter aux genoux du Roi, qu'elle tenoit fortement embrassés : Ah ! Sire, lui crioit-elle, ne vous offensez pas des paroles que le désespoir arrache à mon malheureux frere ; son crime ne commence que de ce moment, pardonnez tout à l'excès de son infortune ; vous l'avez aimé. Ah ! dieux ! jettez les yeux sur lui ! vous aimez la vertu, secourez-la. Mes larmes .... ma douleur .... nos malheurs ... hélas ! ils sont sans bornes !

Le Roi, plongé dans une profonde rêverie, ne répondoit que par des regards sombres & distraits, qu'il jettoit alternativement sur le frere & la sœur. Elvire persuadée qu'ils annonçoient la perte de ce

qu'elle avoit de plus cher, n'écoutant que son désespoir, fut se jetter entre son frere & son amant. Je ne veux plus t'entendre tyran inflexible, continua-t-elle en parlant au Roi, nous expirerons à tes yeux; mais tu ne seras pas le maître du moment, nous te ravirons le plaisir barbare de l'ordonner....

Non, vous ne mourrez pas, s'écria le Roi, vous êtes plus mes tyrans que je ne suis le vôtre; mes regrets me rendroient plus malheureux que vous, si mon juste ressentiment triomphoit de ma clémence. Voyez, Madame, continua le Roi en s'approchant d'Elvire, voyez si votre frere étoit coupable; voyez s'il mérite la grace que je lui accorde. Elvire prit un papier que le Roi lui présentoit, & que Dom Alvar reconnut aussi-tôt pour le fatal projet de conjuration qui avoit coûté la vie à son pere. Ah! Sire, s'écria-t-il, quelle preuve plus convaincante pouviez-vous avoir de l'innocence de Dom Pedre? En même-tems il apprit au Roi l'origine de ce funeste écrit; il lui fit remarquer qu'étant sans nom & sans date, il n'avoit pas été difficile aux ennemis de Dom Pedre d'en imposer au Roi, en rapprochant les circonstances. Cela doit être vrai, Sire, dit Isabelle quand Dom Alvar eut cessé de parler, car j'ai trouvé ce papier dans la forêt, le même jour que nous y rencontrâmes Dom Alvar; voyant qu'il étoit écrit en Portugais, que je n'entends pas, la curiosité me le fit donner à Dom Rodrigue pour le traduire. Mille occupations sérieuses

que j'ai eues depuis, m'ont fait oublier de le lui reprendre. Voilà comme les Rois, ajouta-t-elle en hauſſant les épaules, croient faire grace quand ils ne font que juſtice.

O ciel ! s'écria Alphonſe, que le trône renferme d'écueils pour la vertu ! Me pardonnerez-vous mon erreur, belle Elvire, lui dit-il en prenant ſa main qu'il préſenta à Dom Alvar ; ne ſuis-je pas aſſez puni par la perte de votre cœur ? en vous uniſſant à ce que vous aimez, eſt-ce aſſez expier mon crime ? Allons, continua-t-il, (en détachant lui-même les fers de ſes favoris, & ne dédaignant pas de les embraſſer) venez éprouver ſi la vertu m'eſt chere. L'excès de mes bontés ſurpaſſera celui de vos malheurs : Aimez-moi, s'il ſe peut ; mais duſſiez-vous être ingrats, le bonheur d'en faire, ſurpaſſe la peine d'en rencontrer.

LA VÉRITÉ AU FOND D'UN PUITS.

HISTOIRE ÉGYPTIENNE.

CERTAIN habitant des bords du Nil avoit pour toute fortune une petite maiſon, un grand enclos, un beau canal, & l'ame naturellement gaie; il ſe trouvoit fort riche. Un jour, c'étoit pendant le grand chaud de l'été, s'étant retiré dans une grotte qui étoit au bord de ce canal, il vit une belle grande carpe, mais grande comme une perſonne : ce qu'on remarquoit encore davantage, c'étoit ſes yeux; jamais on n'en avoit vu de ſi tendres. C'eſt de-là qu'on a dit des amans qui regardent tendrement leur belle : *qu'ils font des yeux de carpe frite.*

L'Egyptien enchanté de cette merveille, ne put ſe contenir. La curioſité entend quelquefois aſſez mal ſes intérêts; il s'avança hors de la grotte, & la carpe diſparut. Il ſentit alors un trouble qu'il ne pouvoit comprendre. Par les trois Graces, s'écria-t-il, quelle charmante carpe! Au mot de charmante, la carpe revint un moment, & du bout de ſa queue fit jaillir

de l'eau jusques sur le nez de l'Egyptien, mais en très-petite quantité; comme si c'étoit un remerciement de la fleurette qu'elle venoit d'entendre.

La nuit arrivoit, elle se passa, & l'Egyptien qui n'avoit pas fermé l'œil un moment, étoit avant le jour à considérer, au travers d'une jalousie, le canal où la carpe s'étoit replongée.

A peine le soleil fut-il un peu élevé sur l'horizon, qu'un grand aigle vint s'abattre au bord du canal. La belle carpe sauta sur le rivage, l'aigle s'approcha & lui présenta un billet qu'elle prit avec empressement. L'Egyptien attentif, comme on peut le juger, la vit à plusieurs reprises, lire, s'interrompre, & chaque fois faire un saut extrêmement agréable; c'est ce qu'on a appellé depuis, *le saut de la carpe*; elle prit tout de suite la parole : Mon fils, dit-elle au grand aigle, dites à Jupiter que Vénus est charmée de cette agréable nouvelle : Nous pourrons bientôt nous démétamorphoser, continua-t-elle en voyant arriver trois autres animaux qui la joignirent. Venez, auguste Junon, (c'étoit une vache) approchez, sage Diane, (c'étoit une chatte) & vous aussi Mercure, (c'étoit un grand oiseau 1). Enfin les Géans sont foudroyés, leur chef seul respire encore, mais avec assez de difficulté; il a sur la poitrine

1 L'oiseau appellé Ibis chez les Egyptiens.

deux fort grandes montagnes : de façon qu'on ne lui donne guère que quinze jours à vivre.

L'Egyptien enchanté de ce qu'il venoit d'entendre, courut se présenter à la troupe travestie : Mon cœur vous avoit reconnue, dit-il à la belle carpe, Vénus ne sauroit se cacher. Vénus & sa troupe le reçurent à merveilles, & passèrent quelques jours dans sa retraite, gardant encore leur figure empruntée. Enfin la mort de Typhon déclarée, les métamorphoses cessèrent; mais avant que de quitter l'Egyptien, on songea à lui faire des présens considérables. Diane voulut montrer l'exemple; elle prit dans sa dépouille de chatte les deux pattes de devant : mortel heureux, dit-elle, je vous donne ces deux admirables griffes; apprenez de quelle importance elles vont être pour les mœurs. Une femme qui sera assez heureuse pour les avoir portées un seul jour en pendans d'oreilles, n'aura jamais rien à craindre des hommes les plus aimables & les plus pressans; s'ils osent lui adresser des lorgneries, ou lui écrire des déclarations, à l'instant une griffe ira leur crever un œil tout au moins. Vous concevez bien qu'un pareil talisman sera recherché par toutes les dames de la cour d'Egypte. Elles s'empresseront d'être de vos amies.... Je vous suis garant, dit Mercure, qu'il vivra comme un hibou s'il n'a que ce moyen de se faire valoir dans le monde. Les femmes réellement vertueuses n'ont pas besoin de

griffes, leur conduite suffit pour les défendre. À l'égard des femmes moitié foibles & moitié rigides, que leur serviroient toutes les griffes du monde ? N'auroient-elles pas toujours la ressource de faire *patte de velours*.

Junon alloit prendre la parole pour n'être de l'avis ni de l'un ni de l'autre, lorsqu'elle apperçut une grande figure qui traversoit les airs, enveloppée dans plusieurs voiles, la plupart fort épais, quelques-uns à travers desquels on pouvoit la reconnoître. Eh ! voilà la Vérité, s'écria Junon ! Les Géans l'ont contrainte d'abandonner le ciel : Elle vient à point nommé, pour nous acquitter de ce que nous devons à ce sage mortel. Nous allons vous laisser la Vérité, dit-elle à l'Egyptien, vous la promenerez dans le monde, & les mortels enchantés iront au-devant de vous. Les mortels, interrompit Mercure, vous leur faites bien plus d'honneur qu'ils ne méritent : je vous déclare qu'ils recevront fort mal la Vérité. Croiriez-vous bien qu'avec toute ma friponnerie, (je veux dire mon éloquence) j'ai une peine infinie à leur faire supporter la moindre critique sur leurs plus légères imperfections ? Jugez du succès qu'aura la Vérité, quand naïvement & sévèrement elle fera le procès aux vices, ou démasquera de fausses vertus. Donnez-lui du moins la Prudence pour compagne, & que ce soit cette dernière qui porte la parole.

Mercure ne fut point écouté, & comme il avoit raison, il abandonna volontiers son sentiment.

Voilà donc la Vérité habitante de la terre avec l'Egyptien. Sa première démarche fut de se manifester dans les cours ; c'étoit débuter avec courage, elle n'y fit pas long séjour, l'air des cours lui étoit, dit-on, extrêmement contraire ; c'est tout ce que son conducteur a rapporté de cette partie de leurs voyages. Il ajoute seulement que dans telles cours où les souverains mêmes se plaisoient avec elle, on lui faisoit faire tant de détours lorsqu'on étoit obligé de la mener aux pieds du trône, que le plus souvent elle y arrivoit exténuée au point de n'être point reconnoissable.

La Vérité, fort mécontente de sa première sortie, revint dans la solitude de l'Egyptien ; elle lui faisoit de grandes excuses des dégoûts qu'il avoit éprouvés à sa suite. Ne vous reprochez rien, lui dit-il ; quand on est assez heureux pour vous aimer, on s'attache à vous pour vous-même. Après quelques jours de repos, ils voulurent tenter une seconde sortie ; ils allèrent se mêler parmi les simples citoyens. La Vérité avoit promis de se taire, à moins qu'elle n'eût occasion de dire des choses obligeantes ; elle tint parole, c'est-à-dire, qu'elle étoit des jours entiers sans ouvrir la bouche. Cette conduite cependant lui réussit fort mal. Il n'étoit pas en elle de changer de physionomie : Dès qu'elle trouvoit

de ces gens qui se parent d'un faux dehors de vertu ; ou qui croient montrer de l'esprit quand ils disent des misères avec confiance, ce qu'elle pensoit se peignoit si naïvement sur son visage, qu'ils y lisoient à découvert tout leur manége, toute leur fausseté ; & ce qui les mortifioit encore davantage, tous leurs ridicules ; ainsi la Vérité ne tarda guère à se voir décriée assez généralement : Les uns, & c'étoit les gens modérés, convenoient qu'effectivement elle étoit grande tracassière ; d'autres, fâchés de ce qu'on la jugeoit avec trop de sévérité, assuroient que ce qu'elle avoit de rebutant venoit plutôt d'une sorte de naïveté bête, que d'un fond de méchanceté. On prétend qu'il y a encore de ces bons caractères, qui ne vous défendent sur un défaut que vous n'avez point, & dont on vous accuse, qu'en vous jettant un ridicule qu'on ne s'étoit pas encore avisé de vous donner.

La Vérité imagina un moyen de ne plus révolter les esprits. Je vais, dit-elle à l'Egyptien, me montrer aux hommes sous des formes différentes de la leur. Cette nouveauté les engagera à m'écouter ; ils ne seront pas en garde contre mes leçons, ils en profiteront sans croire les avoir reçues. Ce projet arrêté, ils se logèrent dans une grande salle qui donnoit sur une place publique. L'Egyptien se manifestoit sur la porte, & tenant en main une baguette, il montroit un tableau sur lequel étoit cette inscription,

Palais de la Fable; c'eſt le nom que la Vérité avoit pris. Entrez, diſoit-il aux paſſans, *vous verrez ce que vous ne croirez point voir*. On entroit, & la Vérité prenoit différentes figures : tantôt elle étoit à-la-fois, *renard*, *corbeau & fromage*; dans d'autres occaſions, *bœuf & grenouille* : & joignant à ces fauſſes apparences un langage ingénieux, elle débitoit les mêmes maximes que les hommes avoient rebutées lorſqu'elle leur parloit ſous ſa propre figure. Cette ſingularité réuſſit d'abord aſſez; gens de bel air voulurent avoir une ménagerie de pareils animaux; mais de tels ſuccès ne durèrent pas long-tems; les animaux parlans furent bientôt réduits à n'avoir de commerce qu'avec *les mies & les petits enfans*, qui répétoient, sans y rien comprendre, les converſations *du loup & de l'agneau*. Les parens s'extâſioient d'admiration, les ſpectateurs bâilloient d'ennui, l'enfant ne devenoit que plus ſot; c'étoit-là tout le fruit de cette comédie.

La Vérité ainſi méconnue, négligée, reprit une forme humaine, mais pour intéreſſer les gens qui ſavoient penſer; elle voila ſes oracles ſous des idées ou des faits qui donnoient quelqu'exercice à l'eſprit; il fallut prendre encore un nom ſuppoſé, elle imagina de ſe faire appeller *l'allégorie*.

L'Egyptien marque dans ſa relation qu'il y avoit alors à *Memphis* quelques maiſons où le ſavoir, les talens faiſoient le fond du commerce; mais ſans

exclurre aucun autre genre de mérite. Si on y montroit de l'eſprit, c'étoit uniquement parce qu'on en avoit, & non par l'ambition d'en faire paroître; ainſi l'eſprit évitoit les trois défauts qu'il a le plus à craindre, il n'étoit jamais déplacé, mépriſant, ni tyrannique.

L'hiſtorien dit enſuite qu'il y avoit d'autres maiſons où les gens n'étoient qu'eſprit : ce n'eſt pas qu'ils en euſſent ſupérieurement, mais c'eſt qu'ils vouloient en avoir ſans ceſſe.

C'eſt dans cette dernière ſociété que la Vérité fut d'abord produite ; comme on y cherchoit à plaire ſurtout aux nouveaux venus, après avoir étalé tout ce qu'on croyoit propre à enlever ſon ſuffrage, on l'engagea à dire ſon ſentiment ſur le mérite de l'eſprit ; elle prit ainſi la parole :

Jadis un triſte autel, chez un peuple aſſez ſage,
  Au dieu de l'ennui fut dreſſé ;
On croyoit, lui rendant un volontaire hommage,
  S'exempter d'un culte forcé.
La fête eſt annoncée, on demande un grand-prêtre :
  Perſonne ne s'offrit à cette dignité,
Les ennuyeux n'imaginent point l'être.
  Un philoſophe conſulté,
Leur dit : Hé, prenez-moi : ſans doute que j'ennuie ;
Mais j'ai bien des rivaux dans la ſociété.
  Venez, venez, gens qui paſſez la vie

A rechercher l'eſprit dans vos moindres propos;
Vous ennuyez, s'il faut que je le die,
Mieux encore que ne font les ſots.
On le crut; à l'inſtant dans ce temple funeſte
Ces ſacrificateurs ſont inſtallés par lui.
Les autels ne ſont plus; mais hélas! il nous reſte
Bien des miniſtres de l'ennui.

Il ne fallut pas beaucoup d'imagination pour ſentir ce que l'allégorie vouloit faire entendre. On ſe ſouleva contre elle, elle fut perſiflée, éconduite, & malheureuſement, dans d'autres ſociétés où elle employa de pareils ſubterfuges, on ne la traita pas avec plus d'égard. Ne nous décourageons pas, dit-elle, pour guérir les mortels de leurs erreurs, ſervons-nous de leurs erreurs mêmes. Je commence ma nouvelle carrière; regardez-moi bien. A ces mots elle fut changée en une petite vieille qui avoit tout-à-fait l'air de gaieté.

Sous cette nouvelle forme, & s'appuyant ſur ſon fidele compagnon, elle arriva dans le palais d'une princeſſe de *Phénicie*; on lui demanda qui elle étoit: mon nom, répondit-elle, c'eſt la bonne *Fée*, & mon métier, c'eſt de faire des choſes merveilleuſes.

Dans ce tems-là les princeſſes étoient fort ſujettes à s'ennuyer. *Aſtérie*, c'eſt le nom de celle-ci, envoya chercher la bonne Fée, la vit, la queſtionna,

ne l'écouta point, la trouva ennuyeuſe, & ſe mit à entretenir une grande autruche qu'elle avoit élevée: Princeſſe, dit la petite vieille, prêtez un moment d'attention à la bonne Fée: Croiriez-vous bien que toute décrépite qu'elle eſt, ſa condition vaut encore mieux que la vôtre? Vous tombez alternativement dans deux extrémités bien fâcheuſes, à dire vrai; plongée dans une langueur léthargique, tout vous devient indifférent, hors votre état qui vous paroît toujours inſupportable; ſortez-vous de cet accablement, c'eſt pour être agitée par des fantaiſies qui ne vous durent qu'autant qu'il faut pour en être tourmentée, les perdre avec dégoût, & retomber plus triſtement que jamais dans ce malheureux abattement qui vous déſole. Il eſt vrai, répondit Aſtérie, que ſi les princeſſes pouvoient s'occuper des choſes qu'elles aiment, & ſe paſſer de celles dont elles ne ſe ſoucient pas, elles ſe croiroient les plus heureuſes perſonnes du monde. Si vous pouviez prendre confiance en moi, repliqua la bonne Fée, vous ſeriez bientôt délivrée des miſères de votre condition: Tenez, *voilà une épingle*; portez-la ſur votre manche gauche, la pointe tournée du côté du coude; voici quelle en eſt la propriété, tous les ſouhaits que vous formerez intérieurement, elle les accomplira auſſi-tôt. Mais ce préſent eſt bien plus conſidérable encore; promettez-moi de n'en faire uſage que quand vous vous verrez dégoûtée de l'autre.

C'étoit une petite table de ſaphir couverte d'une plume de phénix. La princeſſe ſe jetta ſur les préſens, promit avec autant de précipitation, & la bonne Fée ſe retira.

Aſtérie croyoit poſſéder dans l'*épingle* tout ce qui fait le bonheur inaltérable : elle n'avoit qu'à ſouhaiter; il ſemble que rien n'eſt ſi ſimple & ſi facile : c'eſt ce qu'il faut approfondir.

Comme Aſtérie n'avoit pas la tête bien rangée, & que les choſes arrivoient ſelon le déſordre de ſes idées, toute ſa journée étoit remplie par une confuſion d'événemens précipités, bizarres, ridicules, qui ſe croiſoient, qui ſe détruiſoient l'un l'autre. Cette agitation l'amuſa d'abord, & ne tarda guère à l'impatienter *à mourir*, c'étoit ſa manière d'exprimer la moindre petite peine qu'elle éprouvoit, ainſi que la plus grande. On ne le croiroit pas : pour ajouter au malheur des gens qui ne ſavent pas ſe rendre heureux, il ne faudroit que leur donner le pouvoir de réaliſer toutes leurs fantaiſies.

Enfin Aſtérie ſe détermina à ſe défaire de l'épingle enchantée; elle fit venir la Fée. Regardez la tablette de ſaphir, dit la petite vieille, vous y trouverez le ſeul remede à votre maladie. La princeſſe apperçut des caractères formés par des étincelles de lumière, qui ſe renouvelloient ſans ceſſe, & elle lut les vers que voici :

Dans vous-même cherchez le bonheur véritable,
Tout autre enchantement n'eſt qu'une trahiſon ;
L'épingle la plus ſecourable
L'eſt beaucoup moins que la raiſon.

Ah ! de la raiſon, dit la princeſſe : Et qui êtes-vous, pour me propoſer de la raiſon ? Hélas ! répondit la petite vieille, j'ai le malheur d'être la Vérité. Dites la mauvaiſe humeur, l'injuſtice, la ſatyre, s'écrièrent tous les courtiſans. Alors ſe rappellant toutes les aventures fâcheuſes que la Vérité s'étoit attirées depuis qu'elle étoit ſur la terre, grands & petits ſe mirent à l'outrager, à la pourſuivre, tant & ſi bien qu'en fuyant elle fut trop heureuſe de rencontrer un puits où elle ſe précipita. Quelqu'un veut-il l'en tirer ?

LETTRES PILLÉES.

LETTRE A M[de]. ***

VOUS m'avez ordonné, madame, de vous écrire à votre campagne ; je ne puis vous donner des nouvelles de Paris, il est si désert, qu'il seroit difficile de trouver quelque événement digne de vous être mandé. Les affaires, l'inquiétude ou la maladie y retiennent le peu de monde que l'on y voit encore ; & les gens plus heureux sont allés, aussi bien que vous, jouir de cette douce liberté que j'envie si fort : c'est donc de la campagne que nous attendons à présent les nouvelles agréables ; & je n'ai d'autre ressource pour vous obéir, que d'avoir recours à mon peu d'imagination. On ne peut être moins assuré que je le suis, de réussir dans mon projet ; mais je compte sur votre indulgence & sur celle de votre aimable amie, qui est si digne de partager votre délicieuse retraite. J'ai vu que vous aimiez les contes de fées, recevez

quelques fragmens que je viens d'imaginer : amusez-vous à les achever, à corriger, à supprimer, vous en êtes capables l'une & l'autre, & je suis sûr de retrouver, avec un grand plaisir, une ébauche que vous aurez si heureusement terminée.



FRAGMENS DE ZÉPHIRE ET DE NOMPAREILLE.

CONTE.

Il étoit une fois un prince & une princesse, j'ignore absolument l'heureux pays qui les fit naître; je sais que Zéphire étoit le nom du prince, & qu'il vint au monde en faisant un grand éclat de rire; & que la princesse Nompareille, étant plus posée, ne fit rien d'extraordinaire en paroissant au jour, suivant ce que j'en ai pu découvrir. Ils furent très-bien élevés dans les différens pays qui leur donnèrent le jour; ils se virent, & ce fut apparemment dans un voyage que fit le prince; ils s'aimèrent sans peine, car ils étoient aussi beaux que bien faits; & leur amour éprouva plusieurs traverses, plus considérables pour eux-mêmes qu'intéressantes pour l'histoire. La plus grande, & celle

qui mérite le plus d'être rapportée, leur fut causée par une princesse connue sous le nom d'infante Déterminée. On sait que ce nom convenoit parfaitement à son caractère ; elle étoit vive, emportée, incapable d'être retenue par aucune considération, prenant sur-le-champ son parti, & n'écoutant jamais ni scrupule ni remords : il me semble, car dans la vérité je n'en suis pas certain, qu'elle étoit cousine de Nompareille ; mais il est vraisemblable que sa parenté étoit la seule cause des égards que la princesse avoit toujours eus pour elle. Cette infante, emportée sans doute par quelque fantaisie nouvelle, dont vous aurez la bonté de nous donner le détail, voyageoit depuis six mois, au grand soulagement de tout le royaume, car il n'y avoit ni grand ni petit qu'elle n'incommodât. Elle trouva le prince établi à la cour quand elle y revint ; & sans examiner ni ses goûts ni son humeur, encore moins le rapport qu'il pouvoit y avoir entr'eux, elle résolut de l'aimer, ou, pour mieux dire, de s'en faire aimer. Elle ne fut pas long-tems sans apprendre l'amour qu'il ressentoit pour la belle Nompareille : cette découverte lui fit avoir recours à la vieille fée Mordante, qui n'avoit point de plus grand plaisir que celui de brouiller les amans, & même les amis quand elle pouvoit y réussir : elle se plaisoit dans le trouble, semoit la division, & aimoit les tracasseries, qu'elle regardoit comme une voie

ſûre pour conduire à la haîne ; elle avoit auprès d'elle un grand nombre de jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe ; elle les avoit choiſis à tête légère, & les douoit de la plus grande curioſité ; elle ne s'occupoit que du ſoin de les rendre bavards ; & quand elle les trouvoit aſſez formés, c'eſt-à-dire, inſupportables, elle les envoyoit dans le monde, avec ordre de lui rapporter exactement tout ce qu'ils avoient vu, entendu, remarqué, & même imaginé : car malgré ſon pouvoir, elle ne pouvoit être partout. Enſuite elle faiſoit uſage elle-même des nouvelles qu'elle avoit appriſes, non ſans avoir indiqué auparavant à ces jeunes gens l'interprétation maligne qu'il falloit donner aux démarches les plus ſimples, le point ſur lequel il falloit appuyer, la façon dont il étoit néceſſaire de ſous-entendre dans la converſation pour établir un doute, donner un ſoupçon, le tout avec l'air de l'intérêt & la demande du ſecret ; ſuivant enfin toutes les regles de cet art pervers, le tourment des ſociétés, & qui ſemble, depuis que cette vieille fée l'inventa, s'être perpétué juſqu'ici dans ſa force. Je ne dois point finir cet article de la fée Mordante, ſans dire qu'elle avoit pour principe que rien n'étoit indifférent, & pour excuſe, que l'on pouvoit juger de ce que l'on voyoit. Elle écouta donc avec plaiſir tout ce que l'infante Déterminée lui raconta ; & quoique cette princeſſe fût déja très-en colère de voir ſes charmes

& ses avances méprisées par Zéphire, qui n'étoit occupé que de Nompareille. Mordante fut aisément la révolter encore davantage. Malgré son goût pour la méchanceté, elle lui préféroit souvent la tracasserie, celle-ci étant presque toujours d'une plus grande durée, & souvent plus difficile à détruire : mais quand elle fut bien instruite par l'infante, elle trouva que deux amans qui s'aimoient si parfaitement, & dont la confiance étoit si bien établie, étoient fort difficiles à brouiller ; il lui parut aussi qu'il étoit fort dangereux d'avertir le roi, père de Nompareille, & de chercher à l'irriter contre l'amour de Zéphire, suivant les projets de l'infante Déterminée : le mariage de ces heureux amans étoit convenable de tout point, & il falloit bien se garder de faire aucune démarche qui pût en hâter la conclusion. L'affaire étoit d'autant plus délicate, qu'il étoit dangereux de rien proposer de trop sérieux dans la cour de ce roi ; on auroit par ce moyen terminé le mariage au plutôt, dans la seule vue de n'en plus entendre parler. On dansoit continuellement à cette cour, ou plutôt on y sautoit toujours ; c'étoit l'usage établi dans ce pays, c'étoit la marque du plus profond respect, & les plus belles cabrioles étoient la preuve du plus grand dévouement ; le service de Sa Majesté auroit pu souffrir d'une telle démarche : on ne lui présentoit donc aucune des choses qui lui étoient nécessaires, qu'à

cloche-pied, l'adresse & la jeunesse étoient par conséquent indispensables pour posséder les plus grandes charges de sa maison; au reste, tous les applaudissemens que l'on donnoit à ce monarque, ne se témoignoient que par le bruit des castagnettes, par des chants & par le son des instrumens; tous, jusqu'aux sifflets, étoient reçus, & quand on n'en savoit pas jouer, on en étoit quitte pour faire ce que les Musiciens appellent un *a vuide*; ainsi l'on entendoit continuellement un concert, ou plutôt un bruit qui n'étoit pas toujours agréable, car la flatterie habitoit les cours dès ces tems reculés. Il faut cependant avertir que pour éviter le charivari, suite nécessaire d'un aussi grand nombre d'instrumens, le grand-maître de la maison du roi avertissoit la cour, & disoit tous les matins : c'est en *A mi la*, en *G re sol fa* que le Roi veut être loué aujourd'hui. Malgré cette sage précaution, on doit être persuadé qu'il ne fut jamais de cour plus bruyante, plus en mouvement; & dans laquelle une tracasserie fût plus difficile à établir. Quelque accoutumé que l'on fût à sauter, la plus grande partie des courtisans sautoient encore d'une façon très-maussade, & rien n'étoit si pesant, ni si ridicule que les sauts des magistrats des chambres de justice & des parlemens, qui vouloient obéir & conserver leur dignité, sur-tout quand ils venoient faire des remontrances au roi sur des affaires qui pouvoient être d'autant plus susceptibles de repré-

sentations, qu'elles avoient toujours été déterminées en sautant.

L'amour, au contraire, régla tous les pas de Zéphire, & comme il étoit né avec de la grace à tout ce qu'il faisoit, il inventa la véritable danse, & sut former des pas agréables & convenables aux différens motifs dont il étoit animé auprès de Nompareille; ainsi Zéphire, qui s'étoit aisément conformé à l'usage de cette cour, abordoit la princesse avec des coulés, & la conduisoit dans les appartemens avec des balancés & des pas de menuet, &c. Cependant la fée Mordante n'oublioit point la parole qu'elle avoit donnée à l'infante Déterminée, de ne rien négliger pour brouiller & séparer ces deux amans; elle savoit très-bien qu'une tracasserie par son essence doit avoir une minutie pour objet, & que plus cette minutie est légère, non-seulement son auteur a plus de mérite, mais que l'altercation qu'elle a fait naître, rend les éclaircissemens plus difficiles. Elle imagina donc un enchantement, ou plutôt un tournois d'une nouvelle espece. Des chevaliers à barbe blanche parurent un jour dans la salle du château, ils précédoient quarante belles demoiselles qui descendirent de leurs haquenées, selon l'usage des anciens romans. Elles s'acquittèrent de leur compliment avec tant de graces que le roi leur accorda le don qu'elles lui demandèrent; elles établirent en conséquence un grand arc de triomphe dans

la cour du palais, & déclarèrent que c'étoit l'enchantement de la veillée, pour remporter le prix qui consistoit en une belle paire de galloches de diamans; il falloit veiller trois jours & trois nuits. Une cour aussi alerte & aussi animée que celle dont je viens de donner une légère idée, accepta la proposition avec beaucoup de joie, & tout le monde trouva que les galloches étoient trop faciles à gagner. L'extérieur de l'arc qui fut élevé étoit de la plus belle architecture, le dedans étoit délicieusement orné, il parut éclairé de mille bougies, les parfums, les agrémens recherchés & les commodités de la vie y brilloient de toutes parts. On accourt de tous les côtés, & l'on s'empresse tous les jours pour voir des objets moins agréables que celui-ci. Toute la cour se trouva dans le sallon au jour marqué, & redoubla les sauts pour s'y rendre; les hommes avoient, suivant l'ordre prescrit, leurs écus, & les femmes, pour obéir au même réglement, n'oublièrent pas leurs éventails; jamais la cour ne parut si magnifique: les quarante belles filles & les chevaliers qui devoient donner le prix au vainqueur, n'en diminuoient point l'éclat, & comme le sallon représentoit & supposoit la nuit, le roi y donna toutes sortes de libertés, dispensa de sauter, & permit de jouer, de manger, & de s'entretenir à son gré; ainsi la conversation, la danse, la bonne-chère & la vivacité brillèrent à l'envi dans tous les coins de ce superbe sallon.

Tout le monde avoit ſauté tout le jour; auſſi, malgré tant de beaux objets & tant de choſes agréables, tous les hommes ne purent réſiſter au ſommeil; Zéphire lui-même ſuccomba, non des premiers, mais enfin il s'endormit malgré tous les efforts de la plus belle réſiſtance. Nompareille en fut piquée, & c'eſt la première tracaſſerie que le prince & elle eurent enſemble; quelques femmes de la cour ſuccombèrent auſſi, & l'on vit le lendemain, ſur la porte de l'arc de la veillée, tous les écus & les éventails de ceux qui n'avoient pu réſiſter au ſommeil, ſur leſquels on liſoit: Tel a veillé tant de tems, mais il a dormi. Enfin les galloches ne furent accordées à perſonne; car les femmes étant ſorties d'impatience, on pouvoit ſuppoſer qu'elles étoient allées dormir; cependant elles étoient en général trop piquées d'avoir été témoins d'un ſommeil qu'elles avoient l'injuſtice de regarder comme une inſulte à leurs appas: ainſi la troupe partit & emporta ſes belles galloches, en diſant qu'elle alloit chercher un pays plus éveillé; Mordante n'avoit voulu que faire naître quelque diviſion entre Zéphire & Nompareille, elle y réuſſit, c'eſt tout ce que j'en ſais; j'ignore les détails de leurs reproches, il me ſuffit pour ce moment d'être aſſuré qu'une choſe auſſi peu conſidérable, dans ſon commencement, fut ſuffiſante pour établir une tracaſſerie que la fée eut grand ſoin d'entretenir & de conduire juſqu'aux reproches amèrs, & même juſqu'à l'aigreur.

L'amour surmonte ordinairement ces petites altercations, & ce n'est même qu'à la longue, & faute d'éclaircissemens qu'elles peuvent inspirer de l'éloignement & du dégoût. Cette façon d'agir n'étant pas assez vive au gré de l'infante Déterminée, qui vouloit absolument se venger des mépris de l'un & des avantages que l'autre avoit sur elle, elle trouva le secret de les séparer ; j'avoue que j'ignore les moyens qu'elle employa pour y parvenir, mais on ne m'a point caché que dans tous les malheurs qu'ils eurent à soutenir, une bonne fée qui avoir doué Nompareille, la fit passer par l'enchantement de l'espérance : on n'a pu m'en donner la description, dieu veuille que vous me l'envoyiez de votre retraite.

Cette même fée pour sauver Zéphire & Nompareille d'un danger éminent, les fit voyager d'une façon nouvelle, mais sure, car elle les renferma dans un grelot. Une autre fois, pour soulager les rigueurs d'une absence, elle leur fit présent à chacun d'une bague qui refléchissoit toutes leurs actions dans la lune, ce qui leur fut d'un fort grand secours : je trouve enfin dans mes mémoires qu'ils furent conduits dans le lit des merveilles par l'infante Déterminée elle-même ; la bonne fée voulut absolument contraindre cette princesse à cette cruelle démarche pour la punir, & cette punition lui parut en effet si terrible, que de rage elle se jetta par la fenêtre. Ce dernier trait est vrai, cependant bien des gens sont persuadés que

cette princesse fut mariée, & qu'elle a laissé une postérité fort étendue.

Voyez, madame, combien vous avez de choses à faire pour rendre cette bagatelle amusante, vous serez peut-être plus sensible au plaisir de critiquer ces fragmens, qu'à la peine d'y travailler : qu'importe, si l'un vous amuse plus que l'autre; je n'ai, je vous jure, aucun autre objet que votre amusement.

J'ai l'honneur d'être...,

SUR DES FEUILLES

DE

SPECTATEURS.

MONSIEUR,

Les corsaires ont coutume de s'éviter quand ils sont à la mer, mais quand ils s'acharnent au combat, ordinairement il devient terrible. C'est à un de ces combats que je compare notre dernière conversation; vous êtes misanthrope, reconnu pour tel, charmé de l'être, puisque le goût & le tempérament vous y portent également. Quant à moi je le suis, & peut-être plus que vous, quoi qu'avec moins d'affectation. Que ne dois-je donc point vous avoir dit, à vous, monsieur, que je connois (& qui m'avez permis de vous le dire) pour un philosophe rustique, bourru, indocile, & qui vous trouvez amoureux; & de qui? bons dieux! d'une femme, à la vérité, charmante par la figure & par l'esprit, mais qui n'a que l'art en recommandation, qui méconnoît les sentimens, & qui s'amuse de vous quand elle n'a rien de mieux à

faire; enfin, c'est une femme que, selon votre propre aveu, l'on peut citer pour le modele de la plus parfaite coquetterie.

Nôtre conversation ne se borna pas aux seules réflexions morales & critiques, que me présenta votre situation, plus outrée que celle que Molière a mis sur la scène; je vous attaquai sur l'ouvrage que vous entreprenez, & voici les propres paroles dont je me servis : Que les folies à la mode possedent nos femmes, qu'un pompon, qu'une coëffe en carillon, fassent l'objet de leurs desirs & le sujet de leur conversation, elles font leur charge, j'y souscris; je fais plus, je m'en amuse quelquefois: mais que cette même mode séduise jusqu'aux gens d'esprit, c'est-à-dire, que dans le moment qu'une reconnoissance a paru avec succès sur notre théatre, il faille aussi-tôt que j'en essuie dans toutes les pieces nouvelles. Quoi! parce qu'un auteur a réussi par la fiction, je suis sûr que tout ce que je verrai pendant un certain tems ne sera plus que romanesque, sans trouver dans l'ouvrage nouveau aucune étude de la nature, non plus que des sentimens qu'elle inspire! Et que vous-même, monsieur, vous tombiez dans un pareil inconvénient! c'est, je vous l'avoue, ce que je ne vous pardonne point. Un Anglois compose des feuilles détachées, il les rassemble & leur donne le titre de Spectateur; son livre réussit & mérite son succès: aussi-

tôt Spectateurs de paroître ſous le titre de François, d'Inconnu, de Suiſſe, &c.; & vous-même vous ſoumettant au torrent, vous donnez dans un travers que vous blâmeriez dans tout autre : c'eſt encore une fois ce que je ſouffre impatiemment.

Vous ne pouvez encore avoir oublié ce que je vous ai dit ſur ce ſujet; mais puiſque je ne vous ai pas convaincu, puiſque vous ſuccombez à l'envie d'être auteur, & que vous imitez un genre d'écrire que vous croyez qui vous convient, & qu'enfin vous ne choiſiſſez un tel genre que parce qu'il ajoutera, ſelon vous, une nouvelle force à la miſanthropie dont vous jouiſſez dans le monde; acquittez-vous du moins de l'emploi que vous vous propoſez, & ſoutenez votre caractère. Mais point du tout, l'amour vous tourne la tête, & l'on ne voit, dans les feuilles que vous m'avez confiées, que des ſentimens alambiqués; il ſemble que vous ne jugiez de l'amour que par l'eſprit, ſans oſer vous abandonner aux ſentimens du cœur. Vous avez peu d'uſage du monde, & vous vous rempliſſez la tête de métaphyſique pour ſuppléer à cette légèreté & à ce badinage qui conviennent ſi fort aux gens du monde. Après tout, quelle néceſſité trouvez-vous (pour moi je ne la comprends pas) de parler toujours de vous, & pourquoi faut-il que vous faſſiez confidence au public de toutes les pauvretés que vous penſez? Si vous êtes cepen-

dant déterminé à donner votre portrait, croyez-moi, faites-vous peindre par un autre, je vous réponds de l'effet qu'il produira. Ne parlez jamais de votre amour qu'à votre maîtresse, c'est un bon conseil que je vous donne dans tous les cas. Mais puisque vous voulez travailler en ce genre, vous avez mille bonnes choses sur lesquelles vous pouvez écrire ; soyez utile à la société en lui représentant sans cesse ses défauts, faites vos efforts pour chasser les plus grossiers & les plus incommodes : quelquefois un tour nouveau donné à une chose mille fois critiquée, en peut, en un moment, corriger toute une ville. Les mœurs, la mode, les événemens, les ouvrages d'esprit, les loix, les usages, le style même, tout est soumis à vous, tout est de votre district : frondez, par exemple, les pointes, les épigrammes, & le genre d'esprit dont nous accablent les écrivains aujourd'hui. Mais ils sont au premier rang, me direz-vous, ils ont séduit une partie de la ville, tout leur est presque soumis. Tant mieux, vous dis-je, attaquez, vous le devez. Eh ! que doit craindre un misanthrope ? Si vous voulez vous égayer dans une autre feuille, & faire tomber votre critique sur des gens moins redoutables, mais qui n'ont pas moins besoin de conseils ; faites voir aux gens du monde combien, à force de vouloir dire, ils disent peu. Que vos écrits leur fassent sentir avec honte combien il est

ridicule de dire, par exemple : Je l'adore ; en parlant d'une navette ou d'une autre baliverne ; demandez-leur ce qu'ajoute à ce mot celui de *passionément*, dont une infinité de gens se servent. Une autre fois, faites-vous expliquer ce que veut dire, *je l'aime à la fureur*, & mille autres phrases dont rougiroient ceux qui s'en servent, s'ils savoient seulement les noms de ceux qui s'en sont servis les premiers. Il est encore d'autres moyens pour vous acquitter avec honneur de l'ouvrage que vous entreprenez. Ecoutez cette histoire, & voyez ce que vous pensez vous-même d'une chose que l'usage ordonne dans ce pays.

Deux familles considérables résolues de s'unir pour leur intérêt, & pour redoubler mutuellement leur crédit, après avoir mûrement consulté la qualité du bien, & nullement considéré le rapport des caractères, font un mariage de leurs enfans, qui jeunes & fort aimables consentent, selon l'usage, à la volonté de leurs parens. Le hazard ou la jeunesse de leurs cœurs voulut qu'ils s'aimassent infiniment dans le commencement de leur mariage ; mais les amis de Philinte, (c'est le nom du jeune homme) & quelques plaisanteries de nos dames les plus titrées firent si bien, que lui représentant avec énergie la honte qui regne dans Paris pour un mari qui aime sa femme : Philinte, dis-je, s'attacha d'abord (pour être du bon air) à quel-

ques-unes de nos dames qui ſont toujours à l'affût de la jeuneſſe qui entre dans le monde, & que l'on connoît pour être ce que l'on appelle ſur le trottoir : Enfin peu-à-peu Célidamie devint tout-à-fait la femme de Philinte, c'eſt-à-dire, qu'elle ne vit plus ſon mari que dans des maiſons étrangères où le hazard les faiſoit rencontrer ; elle ſouffrit d'abord impatiemment, avec douleur même, les froideurs de ſon mari. Enſuite ſon amour-propre fut offenſé des femmes qu'il lui préféroit ; enfin quelques amies prêchant d'exemple, & qui ſur le rouge comme ſur les amans, tourmentent également une jeune perſonne, lui repréſentèrent l'inutilité & la platitude d'une douleur qu'il eût été honteux de laiſſer appercevoir, & lui propoſèrent la douce conſolation d'aimer & de ſe venger ; Célidamie ſuccomba, elle aima, fut aimée, quitta, fut abandonnée, fut à la mode, & donna pluſieurs enfans à un mari qui ne manquoit pas d'en donner à d'autres ; c'étoit le meilleur ménage de la ville ; les femmes, & tout ce qu'on appelle la bonne compagnie applaudiſſoit. Qu'arriva-t-il ? Philinte tomba malade, la petite vérole ſe déclare ; Célidamie s'enferme avec lui, & non-ſeulement entretient un commerce de lettres avec ſon amant, mais, qui plus eſt, le reçoit toutes les nuits dans la maiſon du malade, ne s'entretient que des agrémens du veuvage, trop à la mode & trop deſiré, me ſemble,

pour la façon dont on s'en passe à Paris. Philinte meurt, & quatre jours après Célidamie est attaquée du même mal ; cette cruelle maladie est terminée par le même événement.

Dois-je estimer Célidamie de s'être enfermée avec son mari ? ce trait d'un amour conjugal, démenti par-tout ce que je vous ai représenté, n'est-il pas une fausseté épouvantable autorisée dans Paris ? Elle est même devenue nécessaire, puisque l'on y attache une sorte d'honneur ; mais elle est d'autant plus affreuse qu'elle ne peut tromper ni dieu ni les hommes. A regarder ce procédé d'un autre côté, se peut-il rien de plus cruel à l'humanité que d'exposer à une mort presque certaine une mère qui seroit du moins chargée de l'éducation de ses enfans & du soin de leurs affaires ? Un usage aussi barbare, aussi pervers, s'il nous étoit rapporté par un voyageur, comme un fait pratiqué journellement chez les Illinois, seroit frondé, il seroit cité avec raison comme le plus opposé à la société : cependant, il est tous les jours sous nos yeux, il ne frappe personne ; c'est l'usage enfin, il faut s'y soumettre.

Voilà, monsieur, le genre de critique dont on peut faire usage ; comptez qu'il est mille choses de cette force, & que si vous voulez m'employer à critiquer, quand ce seroit vous-même, je suis toujours à votre service.

AVIS.

Les deux lettres que l'on vient de lire font un essai tiré d'un grand recueil que l'auteur, homme fincère & de bonne-foi, a raffemblé fous le titre de *léttres pillées*. Si le public approuve cet effai, le recueil entier paroîtra bientôt avec une préface, ou plutôt avec une differtation fur le plagiat, les différens fecours, les fources des idées, & autres efpeces de vols dont prefque tous les livres font remplis. On aura foin de citer & de donner des exemples tirés des ouvrages les plus goûtés, les moins connus du public pour être plagiaires; ce qui ne fera peut-être pas beaucoup d'amis à l'auteur. Au refte, la première de ces deux lettres eft une réminifcence & un affemblage de tous les contes de fées, que l'on connoît d'une piece de la foire, & d'une autre jouée fur un théatre particulier; elle auroit embelli ce recueil fi l'auteur avoit voulu la donner, & l'on voit aifément que la feconde lettre n'auroit jamais été écrite fans le fecours du Mifanthrope de Molière, & de tous les Spectateurs qui ont inondé la fcène il y a vingt ans.

DIALOGUE.

OVIDE, TIBULLE.

TIBULLE.

Non, Ovide, jamais vous ne me persuaderez que vos idées sur l'amour aient été raisonnables.

OVIDE.

Rome n'a pas pensé comme vous, & n'a pas crû quand elle lut mon art d'aimer, que les mystères de ce dieu, que nous avons tous deux servi si bien, quoique d'une façon différente, ne me fussent pas connus.

TIBULLE.

Je ne suis pas surpris du succès qu'eut votre ouvrage. Vous y donniez des leçons de coquetterie, & vous n'ignorez pas qu'on la met plus souvent en usage que le sentiment.

OVIDE.

C'est parce qu'elle est plus amusante : tout amour sérieux est nécessairement triste. On commence par

s'occuper du plaisir d'être aimé avec cette ardeur, cette violence, cette fureur, qui ne laissent vivre que pour vous l'objet que vous avez touché; mais ce plaisir, qui, dans le fonds, ne flatte que la vanité, ne peut pas nous satisfaire long-tems. D'ailleurs, plus il est doux d'inspirer de tendres sentimens, moins on doit se borner à ne les inspirer qu'à une seule personne, qui ne peut jamais vous offrir que le même spectacle, de qui les idées, au bout de quelques jours, n'ont pour vous rien de plus neuf & de plus piquant que ses charmes, & qui vous afflige sans cesse de l'ennuyeux spectacle d'un amour que vous ne partagez plus.

TIBULLE.

En vérité, il est bien étonnant qu'avec un libertinage si décidé, & que vous dissimuliez fort peu, vous ayiez pu plaire à tant de femmes.

OVIDE.

Et moi, je suis au contraire bien surpris qu'avec cette façon de penser, que vous blâmez tant, je n'en aie pas eu davantage.

TIBULLE.

Mais au moins, une femme veut être aimée, & il n'y en avoit pas d'assez vaine ou d'assez dupe pour espérer de vous fixer.

OVIDE.

Peut-être même celle de toutes sur laquelle j'ai fait la plus vive impression, n'a-t-elle pas desiré que je fusse ni constant, ni fidele; mais quand cela ne seroit pas, mon inconstance loin de me nuire auprès d'une beauté que je voulois mettre dans mes fers, ne devoit être pour elle qu'une raison de plus de se défendre moins contre moi. Rien, il est vrai, ne m'avoit fixé; mais étoit-il pour cela bien décidé que rien ne pût arrêter ma légèreté? Beaucoup de jolies femmes que j'avois toutes servies, mais dont je n'avois aimé aucune, pouvoient & devoient croire que celles qui leur succéderoient ne seroient pas plus heureuses qu'elles-mêmes ne l'avoient été; mais celle que j'attaquois pouvoit-elle penser que le miracle de me rendre constant ne fût pas réservé à ses charmes? Ce seroit d'ailleurs une grande erreur de croire qu'il est si difficile de persuader à une femme qu'elle nous touche vainement. La plus modeste de toutes, celle même qui auroit le plus de raison de l'être, a toujours plus de vanité, ou qu'elle n'en croit ou qu'elle n'en devroit avoir; & je suis contraint d'avouer que la plus austère, ou la moins vaine des femmes auxquelles j'ai adressé mes vœux, ne m'a jamais coûté ni plus de trois jours, ni plus d'une chanson.

TIBULLE.

Grands dieux! & j'ai trouvé des cruelles!

OVIDE.

Et vous en êtes surpris!

TIBULLE.

Et le moyen, Ovide, que je ne le sois pas, quand je me rappelle avec quelle tendresse, quelle vérité, quelle ardeur j'aimois!

OVIDE.

Et c'est par cette raison même que vous deviez vous étonner moins de n'avoir pas toujours réussi. Dans le siecle où nous vivions tous deux (& j'en conviens, j'avois aidé passablement à l'éclairer,) il y avoit bien des femmes qui croyoient inspirer de l'amour ou faire naître des desirs, c'est une chose à-peu-près égale; quelque chose qu'il y eût à gagner pour leur vanité à voir un homme les aimer passionément, elles craignoient encore plus sa tendresse, qu'elles n'en étoient flattées, & je suis sûr qu'aimable, comme vous l'étiez, il n'y a pas de femmes dans Rome que vous n'eussiez subjuguées, si vous aviez eu en amour aussi mauvaise réputation que moi.

TIBULLE.

Je ne vous reproche pas une façon de penser dont vous n'avez été que trop puni, puisque rien dans le fond ne vous a tiré de votre indifférence. Non, Ovide, vous n'avez jamais connu ces plaisirs enchanteurs, cette volupté si vive, si touchante, dont une ame tendre est pénétrée; vous n'avez jamais éprouvé ces douces émotions, ces désordres charmans, dont j'ai quelquefois joui. Comblé de faveurs, vous n'avez jamais su être heureux; & vous étiez en effet plus à plaindre, lorsque l'on accordoit tout à vos desirs, que je ne l'étois lors même que j'éprouvois les plus cruelles rigueurs.

OVIDE.

Ah, Tibulle! vous n'avez jamais connu ce plaisir si flatteur de courir sans cesse d'objets en objets, de les soumettre tous, & de n'être soumis par aucun, de se conserver toujours assez de liberté, pour que l'inconstance de la femme même qui vous touche le plus, ne puisse vous coûter seulement le plus léger soupir; d'aller, sans être troublé par aucun remords, ranimer auprès d'une beauté nouvelle, un cœur que les bontés d'une ancienne maîtresse avoient usé; de triompher, dans le même-tems, de l'innocente & de la coquette, de jouir, avec l'une, du désordre que jette dans son

ame une paſſion qu'elle ignoroit ; de tromper la vanité de l'autre, en paroiſſant la flatter ; d'être enfin toujours occupé de projets agréables, & de les voir toujours ſuivis du ſuccès. Si ce n'eſt pas là de l'amour, Tibulle, c'eſt au moins du plaiſir, & du plaiſir qu'aucune peine ne trouble ; & vous ne me ferez jamais croire que ç'ait été pour moi un ſi grand malheur, que de préférer l'un à l'autre.

TIBULLE.

Tous les plaiſirs que vous venez de peindre, ne peuvent pas tenir ſeulement lieu du bonheur d'être un moment regardé de ce qu'on aime ; & j'étois mille fois plus heureux quand je penſois à Délie, que vous ne l'étiez, vous, quand la fille d'Auguſte vous prodiguoit les plus tendres careſſes.

OVIDE.

La choſe eſt cependant différente, & vous ne me perſuaderez point que le plaiſir d'attendre, & quelquefois vainement, qu'on vous ouvrît chez Délie, valût celui d'être dans le cabinet de la princeſſe.

TIBULLE.

J'étois ſûr, du moins, lorſque je pouvois parvenir au bonheur de voir Délie, qu'un autre n'en jouiſſoit pas ; & je ne crois pas que quand la

princesse se refusoit à vos desirs, vous pussiez avoir les mêmes motifs de consolation.

OVIDE.

Si vous aviez pu craindre auprès de Délie un rival favorisé, qu'auriez-vous fait ?

TIBULLE.

Ah ! je vous avoue que la mort même m'auroit paru moins affreuse que son inconstance.

OVIDE.

Eh bien ! j'étois plus philosophe que vous. Quand il plaisoit à Julie d'en voir un autre, & que, par conséquent, il ne lui plaisoit pas de me voir, l'appartement de Sulpicie n'étoit pas loin, elle vouloit bien quelquefois m'honorer de ses bontés, & j'allois me consoler auprès d'elle des infidélités de la femme d'Agrippa. Pour vous, si l'on en peut croire les bruits qui en coururent dans Rome, l'infidélité de cette même Délie, si tendrement aimée, vous coûte la vie. Dans le cours de la mienne, cinquante femmes au moins me furent infidelles, & ne m'affligèrent pas. Etiez-vous raisonnable de vous immoler, pour ainsi dire, à la gloire d'une perfide, lorsque, jusqu'à la plus sévère vestale, il n'y avoit pas une femme dans Rome qui ne se fût fait honneur, & peut-être même un devoir de vous consoler ?

TIBULLE.

Eh ! de quoi m'eussent servi leurs soins ? Pouvois-je après l'infidélité de Délie, si ardemment aimée pendant plus de quinze ans, penser sans horreur qu'il restoit des femmes au monde ? Que ne m'en avoit-il pas coûté pour m'assurer la possession de ce cœur sacrilege qui viola en un jour tant de sermens ? Non, Ovide, après un coup si cruel, il ne me restoit qu'à mourir.

OVIDE.

Et après la récompense que vous avez reçue de vos sentimens, vous osez me blâmer de ne m'être fait de l'amour qu'une dissipation agréable ?

TIBULLE.

Eh non ! Ovide, vous dis-je, vous n'avez jamais su aimer.

OVIDE.

J'étois, il est vrai, moins délicat que vous, & quoique vous disiez, je ne crois pas y avoir perdu. La délicatesse est plus souvent le poison des plaisirs, qu'elle n'y ajoute de charmes. Notre imagination va toujours au-delà de nous-mêmes, & nos besoins sont plus aisés à satisfaire que nos idées. Jouissons du plaisir d'aimer, mais jouissons-en en philosophe ;

que les femmes ſoient toujours la ſource de nos deſirs, & jamais celle de nos regrets. Les plaiſirs que nous perdons par cette façon d'aimer ne ſont que des biens imaginaires, dont la poſſeſſion nous trouble, dont la perte nous déſole, & auxquels il n'eſt point raiſonnable d'immoler un ſeul inſtant de notre tranquillité.

TIBULLE.

En vérité, Ovide, je ſuis trop heureux d'être mort ; je craindrois, ſi je vivois encore, que vos raiſonnemens ne me pervertiſſent.

OVIDE.

Non ; ſi vous viviez encore, nous aurions les mêmes penchans. Votre exemple ne me pervertiroit point, & le mien ne vous corrigeroit pas.

bénédiction de la maison; la supérieure lui trouvoit même beaucoup de conformité avec la bienheureuse fondatrice de l'ordre.

Un panégyrique est rendu bien en beau, lorsqu'on a l'art d'y insérer les défauts du prochain.

Celui de Calmits s'étendit assez dans le monde pour lui faire trouver un bon parti; elle en reçut la nouvelle par son frère Manency, lorsqu'il vint voir sa sœur; Rosalie étoit avec elle au parloir, elle en fut enchantée quoiqu'il fût d'une figure assez médiocre; mais Rosalie n'avoit rien vu encore de plus aimable : un jeune homme passable l'emporte aux yeux d'une fille qui pense bien, sur la none la plus jolie. La nouveauté de l'objet donna des graces à sa sincérité, elle avoua à Manency qu'elle le trouvoit charmant, & lui fit des avances avec la bonne-foi la plus indécente; Manency fut étonné & Calmits scandalisée : toutes les femmes sont à-peu-près les mêmes, mais toutes ne sont pas sincères; Calmits affectoit d'être la dupe des préjugés, & disoit que quand une femme faisoit tant que d'aimer, ce ne devoit être qu'après un examen bien sévère; elle prétendoit aussi, (du moins elle vouloit le faire croire) qu'il falloit qu'un amant eût des qualités estimables, bien plus que d'aimables : mais pour la commodité du public, on veut que cela ne soit pas nécessaire.

Rosalie croyoit aimer Manency, mais elle se trompoit,

trompoit ; ſa vue n'avoit produit en elle qu'un ſimple développement d'idées. Elle n'étaloit ni délicateſſe ni bon cœur, elle ne ſentoit ni l'un ni l'autre, elle étoit agitée d'autres mouvemens ; & elle jugea que c'étoit du ſentiment. N'ayant d'autre vue que le plaiſir, elle s'imaginoit qu'il étoit auſſi aiſé de le rencontrer que de le deſirer, & dans cette occaſion elle prit pour le plaiſir ce qui n'en étoit que la reſſemblance.

Après quelque tems d'un commerce réglé, elle vit le frère d'une penſionnaire, (car les frères ſont une grande reſſource pour les couvens,) celui-ci étoit beaucoup plus aimable que Manency, & Roſalie le trouvoit tel. Ce fut-là l'époque du développement de ſon cœur, mais ſa maudite ſincérité la perdit ; elle congédia durement le premier frère, & agréa bruſquement le dernier. La franchiſe, cette vertu qui l'avoit rendu odieuſe, commença à la rendre mépriſable ; Manency fut piqué, il mit dans le ſecret toutes ſes connoiſſances ; peu de gens l'auroient ſu, s'il n'y avoit mis que ſes amis. La famille de Roſalie en fut informée, le père fit des queſtions, la fille des aveux, & la mère des réprimandes ; on la retira du couvent pour la marier à un vieux ſot. Elle lui déclara qu'elle avoit un attachement, qu'elle ne pouvoit pas l'aimer, & que s'il étoit honnête homme, il ne devoit pas la contraindre ; mais malheureuſement Roſalie avoit

du bien, ce qui étoit plus néceſſaire à ce mari-là que de la probité; ainſi elle fut forcée de l'épouſer. Elle eut pour lui de bons procédés; mais comme il lui demandoit ſi elle l'aimoit, elle lui répondoit toujours amicalement qu'elle le haïſſoit beaucoup. Il voulut ſavoir ſi elle voyoit le jeune homme qu'elle avoit aimé; ſa ſincérité ne lui permit pas de le nier: il ſe mit en courroux, porta ſes plaintes, ſe fit ſéparer; & la pauvre Roſalie fut remiſe au couvent avec le mépris du public; tandis que Calmits, plus dérangée qu'elle, mais plus fauſſe, trompoit ſon mari & ſes amans avec toute la prudence & l'adreſſe poſſibles. Elle avoit le ton de tout le monde, elle écoutoit avec les vieilles, raiſonnoit avec les jeunes, étoit ſérieuſe avec les prudes, & vive avec les coquettes; elle aveugloit ſon mari par de fauſſes confidences, & ſur-tout avoit l'art de ſe faire adorer de toutes les familles; elle ſavoit conter des hiſtoires aux pères, demandoit des conſeils aux mères, les rendoit aux filles, & recevoit favorablement les déclarations des fils. Son bonheur fut fondé ſur ſa fauſſeté; le malheur de Roſalie le fut ſur ſa franchiſe: Ainſi je reviens à mon principe, que la ſincérité eſt la plus ſotte des vertus, & la fauſſeté, le plus néceſſaire de tous les vices.

ÉLOGE DE LA PARESSE ET DU PARESSEUX.

EXPOSITION DE L'OUVRAGE.

Ce qui peut être avantageux à tous les états de la société, est ce qu'il y a de meilleur, & de plus parfait : le paresseux réunit ces rares qualités.

AVANTAGES POUR LES PRINCES.

Les princes sont trop heureux d'avoir des paresseux dans leurs états.

Le véritable paresseux ne connoissant point l'ambition, est bien éloigné de former aucune cabale, & d'entrer dans aucun parti ; il est, au contraire, le sujet le plus soumis.

Pourvu qu'on ne trouble point son repos per-

sonnel, il ne critique point le gouvernement; s'il ne lui en coûte que de l'argent, il trouve le marché avantageux.

AVANTAGES PARTICULIERS.

Jamais il ne médit de personne; à peine occupé de lui-même, peut-il penser à son voisin?

La paresse répond de sa justice; il perdroit son repos pour commettre des injustices, ou pour les continuer.

Il est incapable de faire aucun procès, ni même de le soutenir. Quel parent!

Les libelles & les satyres ne peuvent lui être attribués, la peine de les écrire doit lui en éviter jusqu'au soupçon; se souciant peu de sa réputation, voudra-t-il détruire celle des autres?

RÉFLEXIONS GÉNÉRALES.

La paresse entretient la probité de celui qui est né honnête homme, & corrige très-aisément celui qui a de mauvaises inclinations.

Le parti de la retraite, que mille gens prennent sous différens prétextes, n'est qu'une paresse déguisée.

La philosophie n'est autre chose que la paresse.

La constance est la paresse même.

Description de la volupté; ses liaisons intimes avec la paresse.

Examen du cœur de l'homme & de ses sentimens. Son bonheur n'existe que selon le degré de sa paresse.

Ce qui s'oppose à la possession de la paresse.

Moyens de l'obtenir.

Moyens de la conserver.

Peinture de la paresse aimable; critique de celle qui lui est opposée.

Citations d'un grand nombre d'excellens auteurs, anciens & modernes, qui, sous des noms supposés, ont fait l'éloge de la paresse & du paresseux.

Je jouis de toutes ces idées; mais trop paresseux pour les écrire, fatigué de les avoir dictées, je voudrois, pour le bonheur des hommes, qu'une ame charitable pût entreprendre un pareil ouvrage; je frémis en pensant à la peine que lui donneroit une telle entreprise.

J'ai l'honneur d'être,

Mademoiselle,

Votre très-humble & très-obéissant serviteur ***

LE CHIEN

ENRAGÉ (1).

DEPUIS que le Loup galleux (2) m'a fait donner la commiſſion rogneuſe du Chien enragé, & qu'indiſcrétement je me ſuis laiſſé donner d'avance en paiement un bel étui de chagrin, je n'ai ni digéré ni dormi ; & je me ſuis creuſé l'imagination juſqu'au centre, ſans en avoir pu rien tirer qui vaille. Enfin je devenois pis qu'enragé moi-même, quand au moment que j'y penſois le moins, j'ai tout trouvé ſous ma main. Ne doutons plus que Martin n'ait cherché ſon âne étant deſſus ; j'étois deſſus le mien quand je le cherchois ; & l'on en conviendra, quand je dirai que j'ai trouvé le chien enragé dans mon étui.

Je m'étois aſſoupi ce matin de triſteſſe, & ne ſongeant qu'à rendre l'étui que je ne rendrai plus, quand j'ai fait le rêve heureux qui m'acquitte, &

(1) On avoit donné à l'auteur un étui de peau de chien de mer.

(2) Voyez ci-après, Tome VIII, le Loup galleux.

qui suit. Je tenois ce cher étui, & lui faisois mes tendres adieux : quelle a été ma surprise! Je vois tout-à-coup sous mes yeux, je sens dans mes mains sa peau lice & luisante se changer en peau de poule, & de peau de poule en gros chagrin brut & rude, à raper le cœur d'un pandoure comme une muscade.

Je lâche bien vîte ce cuir affreux; il s'étend, il se fait aussi large, aussi grand que l'étoit une peau de tigre qui m'a servi un an de courte-pointe: cou, pattes, griffes, queue, tout cela se configure distinctement; la tête se plante au bout où n'étoit pas la queue; après quoi tout cela s'arrondit, se grossit, s'entripaille & se met sur pied. Finalement je vois devant moi un animal complet & vivant, sous la forme d'un chien marin, qui ouvre une gueule armée de trois rangs de dents. On sait ce que me font les monstres, on conçoit ma frayeur & ma joie; j'ai eu une peur divine, & je me suis encouragé à ne pas m'enfuir, quand, pour comble de plaisir & d'horreur, ce chien marin a parlé, & m'a dit : Je suis le chien enragé dont on vous demande l'histoire; on en est curieux avec raison: les cent mille & une nuit n'en contiennent point de si merveilleuse. Il n'est ni bêtes ni gens, héros, paladins, demi-dieux, dieux tout entiers, qui aient eu de plus rares aventures, & qui aient fait de plus belles courses que moi; puisqu'avant que

d'avoir été réduit, comme je le ſuis, à ne faire que le tour de votre étui, j'ai couru l'enfer, le ciel, la terre, la mer, & en dernier lieu je ne ſais combien de mains, pour tomber enfin dans les vôtres, d'où, ſelon bien des apparences, je ne ſortirai plus.

Là-deſſus, comme le monſtre avoit beaucoup de choſes à dire, il s'eſt aſſis ſur ſon derrière vis-à-vis de moi, & a continué ainſi:

J'ai vécu du tems que les bêtes parloient, & bien avant celui des métamorphoſes. Je ſuis né natif du Tartare; ma mère étoit une jolie Sibérienne adorée de Proſerpine, avec qui elle couchoit cent fois contre Pluton une. Ce ne fut pas la faute de la reine des morts ſi je vins au nombre des vivans; car lorſque ma mère étoit en folie, elle étoit conſignée ſur de griéves peines à toutes les filles d'honneur & à toutes les dames du palais. Mais on ne s'aviſe pas de tout; & pour une entrée qu'à chez nous la rage d'amour, combien n'a-t-elle pas de ſorties? Ma mère s'échappa donc, & ne revint au logis qu'après s'être ſatisfaite, & bien mâtinée; & par qui? la belle demande! y a-t-il à choiſir où elle étoit? par le plus vilain individu de l'eſpece, par l'unique chien du lieu, par Cerbère.

La fureur de Proſerpine, quand elle ſut l'équipée, n'eſt pas imaginable. Les cris qu'elle pouſſa

lors de son enlévement, n'approchoient pas de ceux qu'elle fit à cette nouvelle. Ah! ma pauvre chienne! elle est perdue! elle en mourra! elle a cinq ou six mâtins pour le moins dans le ventre, & cinq ou six mâtins à trois têtes! La pauvre déesse en faillit perdre la sienne. Pluton voulut partager sa douleur & ses inquiétudes ; il fit maison nette : il la caressoit, la rassuroit; bonne tentative! c'étoit bien se connoître en sentimens! Comme si les attentions d'un mari, d'un amant même, étoient un contre-poids au péril d'un chien, d'un chat, d'un singe ou d'un oiseau! La tendresse d'une femme pour ces créatures-là, va plus loin que l'amour maternel, plus loin même que l'amour-propre.

Il fallut pourtant prendre patience & attendre les neuf semaines. Le terme arriva, & par bonheur pour la paix d'un des plus honorables ménages de l'univers, ma mère chienna heureusement: non-seulement je fus fils unique, mais je ne vins au monde qu'avec une tête.

Il est vrai que je naquis avec une rage infernale d'aboyer & de mordre comme si j'eusse eu triple gueule & triple gosier ; je faisois un tintamâre du diable en enfer, on n'y eût pas ouï dieu tonner. Mes aboiemens continuels empêchoient également les trois juges de dormir à l'audience & d'y juger. Ordre aux Furies de me chasser. Elles

me donnèrent l'anguillade, & moi de gagner la porte; mon père me laissa passer, je m'enfuis sur terre : & voilà comme j'ai monté ici-bas.

J'y trouvai bon maître. J'entrai chez le seul homme de bien qu'il y eût alors au monde : c'étoit Deucalion, homme simple, qui ne parloit ni du prochain, ni de l'état, ni de la constitution : tout le reste menoit une vie de chien. Le ciel irrité lâcha les écluses, il laissa tout aller sous lui; cela s'appella le déluge. Mon maître & moi fûmes les seuls qui purent avoir un parapluie. De tous les animaux raisonnables il ne resta que nous deux, tout le reste creva de la soupe aux chiens. Ainsi tout ce qui existe d'hommes & de chiens, est notre ouvrage à nous deux. Et combien, chacun dans notre espece, n'avons-nous pas de Césars & de Laridons!

J'ai pour ma part, entre mes Césars, le chien d'Ulysse, qui après vingt ans d'absence lui battit la queue le premier, & le reconnut même avant la fidelle Pénélope; le chien d'Hésiode & celui de Pyrrhus, qui firent prendre & reconnoître les meurtriers de leurs maîtres; le pieux Capparos, chien de garde du temple d'Esculape, à Athènes, qui mérita pension viagère de la république, pour avoir poursuivi à grands cris un voleur d'église, pendant trois jours, & l'avoir fait prendre enfin sur cet indice; le joyeux chien de Tobie; celui

de S. Roch ; les braves chiens qui furent de moitié dans la conquête de l'Amérique avec les Espagnols ; le fameux Suening, chien d'Osten, roi de Suede, qui fut fait gouverneur de la Norwege par son maître, & en reçut les hommages. Le chien du prince d'Orange, qui partage avec son altesse les honneurs du mausolée à Delft. Mais mieux que tout cela, le petit chien perdu, & si regrettable, le chien qui secouoit des pierreries ; en un mot, tous les chiens qui ont brillé depuis celui de Céphale & la meute de Diane, jusqu'à Rocambole & Yon-Yon. Tous sont autant de nobles animaux grimpés sur les branches de l'arbre généalogique dont j'occupe le tronc.

Mais si nous retournons la médaille, quel horrible revers ! je deviens chien doublement enragé quand j'y songe. Premièrement le papa Cerbère ; ensuite les chiens enragés qui mangèrent leur maître à belles dents, parce qu'il avoit mangé des yeux la nudité d'une précieuse ridicule ; les infâmes chiens d'ambassadeurs qui compissèrent le palais de Jupiter ; les coquins de chiens qui s'étant endormis au Capitole une nuit d'assaut, laissèrent à des oies l'honneur de la journée ; les vilains petits toutous qui gâtèrent la robe de Perrin-Dandin ; le chien de chien, qui fit ruer la mule de monsieur Grichard, & lui pensa faire rompre le cou ; le méchant chien du jardinier ; l'étourdi de chien à

Brusquet, qui se laissa prendre au loup dès la première fois qu'il fut au bois; l'impertinent chien de Jean-de-Nivelle, qui s'enfuit quand on l'appelle; celui de monsieur de Roussy, qui, tout au contraire, depuis trois jours qu'on le chasse, ne parle pas de s'en aller. Que de rabat-joies pour l'amour-propre d'un premier père! & bel exemple à tous les animaux qui auront la manie des longues lignées! Remontons à moi tout seul, & laissons-là ces races de chiens.

N'y ayant plus sur terre ni filous, ni larrons, ni voleurs, ni brigands, ni procureurs, ni mendians, ni bénéfices; & ne sachant plus, dans la rage qui me tenoit toujours, après qui ni quoi aboyer, je me mis à aboyer après la lune, & même avec une envie enragée de la pouvoir prendre avec les dents. J'y parvins une belle nuit, qu'en qualité de chien enragé je courois les champs dans la Carie; je surpris madame la lune qui descendoit tout bellement & en catimini chez le bel Endymion. Ah, ah! madame la fausse prude, je vous y attrappe

A venir par un trou tout-à-fait obligeant
Faire mettre de l'huile à la lampe d'argent!

Je vous lui fais un charivari de chien, qui l'oblige à remonter bien vîte sur son char. Pour le coup

je vous la prends tout-à-mon-aise avec les dents, je la happe aux fesses, je lui fais-là trous sur trous. Enfin, je la mords si serré, que ne pouvant lâcher prise quand je le voulus, elle me fit remonter malgré nous deux avec elle au ciel.

J'étois là assez déplacé pour un chien enragé; car le ciel, non plus que l'hôpital, n'est guère fait pour les chiens. Mais ma bonne étoile m'y fit trouver un puissant protecteur; Jupiter me voulut du bien d'avoir démasqué l'hypocrite, & d'avoir ainsi vengé le pauvre Actéon, neveu de sa chère & belle Europe.

Il me donna un très-bel établissement dans ses états. Il créa pour moi une nouvelle charge de constellation; je fus canicule. Je remplis très-bien mon poste, & je fis-là fort bien mon devoir de chien enragé. On sait quelles furent mes funestes influences, & quelles sont encore celles dont j'ai impreigné cet endroit du ciel qui a gardé mon nom. Mais c'est peu d'influer pour qui veut trouver à mordre : mais qui mordre? L'homme & moi nous étions trop loin l'un de l'autre pour cela. Je m'ennuyois fort d'enrager à vuide, quand un jour (jour unique dans l'histoire du ciel) voilà le charriot du soleil qui me passe presque par-dessus le corps. Il rouloit avec une rapidité inexprimable; un jeune insensé, fort embarrassé de sa petite figure, étoit sur le siege, & tiroit comme tous les diables la bride aux quatre

chevaux qui avoient pris le mors aux dents. On fait le train que, sans être enragés, les chiens de village font après une chaise de poste, quand ils la voient passer : figurez-vous si je fis beau tapage ! Je sautai aux roues, aux chevaux, & enfin aux jambes du cocher, justement à l'instant que la foudre l'abattoit. Je ne démordis point; de façon que je fus après; patatras! voilà mon chien & son cocher qui dégringolent dans l'embouchure de l'Éridan. Comme il n'y a pas loin d'une embouchure à la mer, & que la mer est un séjour de requise pour ceux qui ont mon indisposition, je ne fus pas fâché, après ma chûte, d'aller mon chemin & de gagner pays. Je coulai jusqu'au fond du golfe Adriatique. J'y prends les eaux depuis des milliers d'années, & cela ne fait à ma rage que de l'eau toute claire : tout ce que m'a fait la mer, c'est que de chien terrestre, infernal & céleste que j'avois été, je suis devenu chien marin; mais toujours chien enragé comme auparavant, & même plus enragé que jamais, mordant tout, par-tout, & à tout; si bien qu'enfin, sur les côtes de Marseille, j'ai mordu malheureusement à l'hameçon d'un maudit pêcheur qui a vendu ma peau, dont on a fait ce que vous avez vu. Le monstre, à ce dernier mot, ouvroit une grande gueule à très-mauvaise intention, quand sa destinée, ou plutôt mon réveil, l'a rappellé à son dernier être; il s'est rapplati, ratatiné, rétréci, radouci,

rabougri, relissé & remis sous la jolie forme du petit étui mignon que j'ai bien gagné, comme on voit; car en vérité c'est bien chanté pour un aveugle, & sur-tout pour un pauvre aveugle qui n'a plus que du cidre en cave.



CRITIQUE
DE
L'OUVRAGE.

VOUS voulez abſolument, monſieur, ſavoir mon ſentiment ſur l'ouvrage que vous allez donner au public : le voici. Il ſera d'autant plus déſintéreſſé que je ne connois pas un des auteurs ; & je ſuis dans une ſi grande habitude de faire des critiques, que je n'ai pas eu beſoin de lire l'ouvrage : les titres me ſuffiſent : il me paroît que vous avez fait une collection dans le goût de la bibliotheque de Photius, je crains ſeulement qu'on ne la trouve trop ſavante.

Bon dieu ! que de contes & d'hiſtoires ! Pour moi je ſerois tenté de croire que dans un recueil auſſi grave que celui-ci, tant de fadaiſes ont un objet plus ſérieux que celui qui ſe préſente d'abord. Ne pourroit-on point, à l'exemple des alchymiſtes, y chercher des myſtères cachés aux profanes ? Pour moi, qui ſuis de ceux-ci, je ne cherche jamais que ce que je trouve.

Liradi,

Liradi, Nouvelle Espagnole, me donne de l'humeur, elle est de quelque mélancolique, qui aura pris un travers avec sa maîtresse, pour une infidélité qu'elle lui aura faite. Quand on se fâche pour si peu de chose, il n'y a rien dont on ne puisse s'offenser.

A deux de jeu. Après la nouvelle Espagnole, en voici une Françoise; c'est fort bien fait : mais je voudrois qu'on me fît grace du pays, & qu'on le reconnût au caractère *des acteurs*, & à la nature des événemens.

A quoi bon un Dialogue des morts? Il me semble que pour faire dire des sottises, il suffiroit de faire parler les vivans. A propos de vivans, je trouve encore qu'il est ridicule de donner l'oraison funebre d'un mort; personne ne s'y intéresse. Je me suis quelquefois trouvé à ces sortes de cérémonies, j'ai toujours remarqué qu'on n'étoit occupé que de l'orateur, & nullement du héros : Pourquoi? c'est que celui-ci est mort, & que l'autre est vivant. On ne dit jamais de bien des morts que pour humilier les vivans, comme on exalte les étrangers, pour ne pas reconnoître de supérieurs dans sa patrie. Pourquoi Molière n'a-t-il pas été jugé digne d'être de l'Académie? c'est qu'il étoit vivant. Pourquoi est-on étonné aujourd'hui qu'il n'en ait pas été? c'est

qu'il eſt mort. Tous les plats motifs qu'on lui oppoſoit ont diſparu, il ne reſte plus que le grand homme, qui manque à la liſte. Je crois cependant que le manteau de Sganarelle décoreroit bien autant aujourd'hui l'Académie qu'un manteau ducal.

Je ferois volontiers mon ami de l'original du portrait, ce n'eſt pas en conſidération de ſes bonnes qualités, c'eſt à cauſe de ſes défauts : je ne veux point d'ami parfait. On penſe aſſez généralement comme moi ; car je vois peu de gens qui ne déchirent leurs meilleurs amis : c'eſt apparemment de peur qu'on ne les ſoupçonne d'avoir des amis parfaits.

Je ſuis édifié du *Sermon Turc*. Béni ſoit l'auteur: c'eſt une bonne ame, puiſqu'il penſe bien des femmes. En effet, on doit aimer leur beauté, eſtimer leur caractère, reſpecter le malheur de leur ſituation. Elles ſont belles, tendres & malheureuſes. Les hommes, toujours injuſtes, cherchent à les ſéduire, affectent de les mépriſer, abuſent contre elles de la tyrannie qu'ils ont uſurpée par force. Ce feroient-là les trois points de mon diſcours, ſi elles me jugeoient digne d'être leur avocat. En attendant, je ne puis m'empêcher d'obſerver que les hommes ne ſuivent que l'impétuoſité de leurs deſirs en recherchant les femmes ; celles-ci, avec les ſens plus calmes ont le cœur plus tendre. Une femme, dans

cet état, voudroit que ſon amant fût, comme elle, ſatisfait de la poſſeſſion du cœur : mais il preſſe, il pleure, il ſupplie, il excite la compaſſion ; elle ne peut voir ſon amant malheureux, elle cede à la pitié, à la tendreſſe, à la généroſité ſeule, elle accorde tout, non pour elle, mais pour lui. L'amant eſt-il heureux ? auſſi-tôt ſes feux s'éteignent, il devient inconſtant, il court vers un autre objet, le voilà perfide, ſans que ſa maîtreſſe ait rien à ſe reprocher que des vertus & une foibleſſe. Je ſuis d'autant plus ſurpris que les femmes ſoient les dupes des hommes, qu'elles ont infiniment plus d'eſprit qu'eux. Il eſt vrai qu'elles ont une meilleure éducation.

Les hommes exercent des profeſſions, ou cultivent des talens qui les obligent d'acquérir quelques connoiſſances néceſſaires & pénibles : juſqu'ici je ne vois point d'eſprit. Voici pourquoi nous n'avons pas tout celui que nous pourrions avoir. Les langues ont été imaginées par le beſoin de ſe communiquer réciproquement ſes idées ; on devroit donc avoir ſes idées propres, & n'apprendre que les mots qui en ſont les ſignes : mais au lieu de nous apprendre ſimplement, dans notre enfance, des mots pour nous exprimer, on nous donne des penſées toutes faites, qui ne ſont que des phraſes ; chacun penſant différemment, & voulant nous ſuggérer ſes idées, les nôtres deviennent un amas informe, &

ne ſont ni préciſes ni ſuivies; nous n'en avons guère de juſtes, que celles que nous acquérons de nous-mêmes, comme on ne ſait bien que ce qu'on invente. Si l'on interroge un enfant, la mère ou la gouvernante lui dicte auſſi-tôt ſa réponſe ; de ſorte qu'au lieu de dire une ſottiſe de lui-même, qu'on pourroit enſuite rectifier, il répete celle de la ſotte qui eſt auprès de lui. L'habitude & la pareſſe font qu'inſenſiblement il ſait toujours ce qu'il faut dire & jamais ce qu'il faut penſer. Une fille, au contraire, eſt obligée, graces au peu de ſoin qu'on prend de ſon éducation, de penſer d'elle-même. Elle reçoit ſes idées de l'impreſſion des objets, elle penſe ; bientôt elle fait la comparaiſon, elle tire enſuite des conſéquences ; voilà ſa raiſon formée. Ses penſées naiſſant les unes des autres, ſont toujours juſtes. On dira peut-être qu'elle n'eſt occupée que d'objets peu importans ; mais je n'en connois point qui le ſoient les uns plus que les autres ; tout conſiſte à les voir tels qu'ils ſont. D'ailleurs, qu'y a-t-il de plus important que d'étudier les hommes & de connoître leur caractère ? Veut-on juger de la différence d'éducation ? il ſuffira de voir un jeune homme ſortant du college, en préſence d'une ſœur plus jeune que lui. Il ne ſait ni ce qu'il dit ni ce qu'il entend, pendant que ſa ſœur eſt toujours au fait de la converſation, & quelquefois en eſt l'ame : Pourquoi ? c'eſt qu'elle n'a point appris de

latin. Pourquoi les Romains, avoient-ils, dit-on, plus d'eſprit que nous ? C'eſt qu'ils n'apprenoient pas le latin ; mais comme ils apprenoient le grec, les Grecs qui n'apprenoient rien avoient plus d'eſprit qu'eux. Ainſi je conclus qu'on doit aimer, eſtimer & reſpecter les femmes ; c'eſt même très-bien fait de les aimer toutes à-la-fois, ne fût-ce que pour aimer l'inconſtance.

Il ne faut compter ſur rien. Cela eſt bien vrai ; car je m'attendois à trouver un conte en vers ; je parierois que c'eſt ainſi que l'auteur a coutume de penſer, après quoi il traduit en proſe, quand il juge que ſon ouvrage peut ſe paſſer de vers. Il faut bien un autre mérite pour la proſe. Que d'ouvrages perdroient leur réputation, ſi on les y réduiſoit ! ce ſeroit une eſpece de coupelle, pour ſavoir s'il y a des choſes, & non pas des mots. Souvent pour remettre des vers en proſe, il ſuffiroit d'ôter les rimes.

Il y a long-tems que je voulois ſavoir pourquoi *la Vérité eſt au fond d'un puits* ; me voilà un peu éclairci, mais je n'en ſuis pas plus avancé ; il me paroît plus difficile que jamais de l'en retirer, parce que ceux qui ſont allés la chercher, étant tombés dedans ſur les morts, il faudroit commencer par les dégager de tout ce qui les accable aujourd'hui.

Je ne sais pourquoi les hommes taxent les femmes de fausseté, & ont fait la vérité femelle. Problême à résoudre ! On dit aussi qu'elle est nue, & cela se pourroit bien. C'est sans doute par un amour secret pour la vérité que nous courons après les femmes avec tant d'ardeur ; nous cherchons à les dépouiller de tout ce que nous croyons qui cache la vérité ; & quand nous avons satisfait notre curiosité sur une, nous nous détrompons, nous courons tous vers une autre, pour être plus heureux. L'amour, le plaisir & l'inconstance, ne sont qu'une suite du desir de connoître la vérité.

Lettres pillées. C'est du moins tirer d'un vieil ouvrage un titre neuf. L'auteur est de bonne-foi ; c'est sans doute un honnête homme, quelque pauvre diable qui ne peut se passer d'écrire, & qui vit de sa plume.

Le second dialogue est défectueux à bien des égards. Je desirerois, par exemple, quelques traits satyriques & personnels. Un auteur qui se prive d'un si grand avantage, entend mal ses intérêts : s'il s'avise de donner un éloge à quelqu'un, les autres le trouvent mauvais, parce qu'ils voudroient qu'il s'adressât à eux ; celui même qui en est l'objet use de fausseté, & tâche de persuader qu'il est outré, & que c'est à son insu. Le comble de la gloire est

de mériter & de mépriser les louanges. Si vous mettez, au contraire, quelques traits piquans & applicables à plusieurs personnes, l'intérêt public commence à s'échauffer, chacun en fait l'application à d'autres.

La sincérité, par une jeune demoiselle, est quelque anecdote publique; j'aimerois mieux l'auteur que l'ouvrage.

Ce qui me plaît de l'auteur sur *la paresse*, c'est qu'il doit avoir l'esprit naturel, car il n'auroit pas la force de courir après.

J'aime le morceau du *Chien enragé*; il y a de l'esprit & point de raison : voilà ce qui fait les bons ouvrages. L'esprit est quelque chose de décidé, la raison est arbitraire. Tout le monde court après l'esprit, tout le monde en veut avoir, preuve de l'estime qu'on en fait. L'esprit se fait sentir d'abord, on ne peut le méconnoître. Qu'un homme parle ou écrive avec esprit, il est aussi-tôt l'objet de l'admiration & de la satyre, deux sortes d'éloges; au lieu qu'on ne sait ce que c'est que la raison, puisque les gens les plus opposés de sentimens prétendent tous avoir raison. On appelle une chimère, un être de raison, parce qu'un mauvais arbre ne peut produire que de mauvais fruits. L'esprit a de

commun avec le bonheur, qu'il ne dépend point d'autrui. Le plus heureux eſt celui qui croit l'être, le plus ſpirituel eſt celui qui prétend le plus à l'eſprit. Quel bien, que celui qui ſe partage ſans s'affoiblir! Ayons donc toujours de l'eſprit, puiſque tout le monde en doit avoir : je dois pourtant avertir en conſcience, qu'il eſt plus rare qu'on ne s'imagine, ſur-tout depuis qu'il eſt devenu commun. La marque de l'eſprit borné d'un ſiecle, eſt lorſque tout le monde en a; c'eſt la preuve qu'il n'y a point d'eſprits ſupérieurs, car ils ne ſont jamais en troupe.

Fin du Recueil de ces Meſſieurs.

HISTOIRES
NOUVELLES
ET
MÉMOIRES
RAMASSÉS.

L'IMPRIMEUR

AU LECTEUR.

Imprimé en tête de l'édition de 1745.

Je ne ſais dans quel Conte j'ai lu, qu'il y avoit un pays où l'on aimoit à ſe repoſer avant d'être las ; mais je ſais qu'à Paris on aime à ſe diſſiper avant de s'être occupé. C'eſt dans cette idée que j'ai raſſemblé ces petites Hiſtoires ; je les ai priſes dans les Mercures de M. l'Abbé Buchet, à la réſerve de la lettre ſur la Muſique, qui eſt beaucoup plus nouvelle, & qui vient cependant de la même ſource ; je ſouhaite, mon cher Lecteur, que ce petit Recueil réponde à mon deſir, & qu'il puiſſe vous amuſer.

HISTOIRE

DE

MADEMOISELLE ***.

Sous le nom de LUCILIE.

A MADAME ***.

J'ÉTOIS dans le premier éclat de ma jeunesse ; c'est-à-dire, j'avois environ seize ans, lorsque mon père mourut. Ma mère qui l'aimoit tendrement, en fut extrêmement touchée, & réduisit sa société à quelques amis qu'elle voyoit régulièrement, & dont elle ne vouloit point augmenter le nombre : ainsi je ne voyois qu'une très-petite compagnie ; mais je ne me souciois pas d'en voir davantage. Ma mère qui m'aimoit, me laissoit assez de liberté pour m'empêcher d'en desirer une plus étendue.

Mes jours couloient ainsi dans la tranquillité, lorsque ma mère me mena à une fort belle terre qu'elle avoit en Picardie. Vous savez l'usage, madame, ainsi vous n'ignorez pas qu'à la campagne comme à la ville, ceux qui sont nouvellement établis, vont s'annoncer, pour ainsi dire, & rendre des visites aux personnes de leur voisinage. Quoique ma mère n'aimât pas le monde, il y a des choses qui sont au rang des bienséances, & que, bonnes ou mauvaises, on est obligé de faire, en dépit même de la raison. Ma mère alla donc, quelques jours après son arrivée, chez madame de Vambure qui habitoit un fort beau château : on nous y reçut avec toute la politesse imaginable. Madame de Vambure est une femme de qualité, dont l'esprit naturel est poli par un long usage du monde. Elle avoit ce jour-là beaucoup de monde chez elle, & je me souviens que l'on y parla beaucoup de ma beauté. Mes chagrins m'ont si fort changée, que j'en puis parler aujourd'hui sans blesser ma modestie.

On n'a pas toujours à la campagne autant de compagnie qu'on pourroit le souhaiter : vous jugez bien que madame de Vambure ne tarda pas à nous rendre notre visite. Deux jours auparavant, un beau-frère qu'elle aimoit fort étoit arrivé chez elle, elle nous le présenta; c'est le perfide que j'ai aimé comme une folle, & qui a causé tous mes malheurs.

Vous l'avez vu, madame, ainsi je puis vous dire qu'il n'y a rien de plus aimable dans le monde; il est vrai que ses yeux, qui sont encore extrêmement beaux, ont perdu un peu de leur vivacité. Quand je l'ai connu, tout ce que les passions ont d'agréable se peignoit dans ses regards. Ils avoient de la vivacité, de la langueur, de la tendresse; en un mot, tout ce qui touche; & quand le chevalier vouloit dire une chose, on la lisoit dans ses yeux. Malgré cela, madame, la première fois que je le vis avec madame de Vambure, il ne me toucha que comme un aimable homme : je ne fus point frappée d'un coup de foudre, comme nos héroïnes de roman, & ma liberté fut si foiblement attaquée, que je ne soupçonnai point sa défaite.

J'ai déja eu l'honneur de vous dire que madame de Vambure étoit fort aimable. Elle me fit ce jour-là toutes les amitiés possibles, & me dit fort poliment qu'il ne seroit point dit qu'elle auroit une voisine aussi aimable que moi, & qu'il ne lui en reviendroit rien; que son plaisir étoit trop intéressé à me voir pour en manquer l'occasion, & que puisque la campagne favorisoit le goût qu'elle avoit pour moi, j'étois menacée de la voir souvent.

Je répondis à toutes ces honnêtetés en fille bien élevée, & je crois que je ne parus point sotte. On prit jour pour se voir, & nous allâmes peu de tems après chez madame de Vambure. Elle

s'étoit entièrement défaite de ces airs de contrainte qu'on a, malgré soi, dans les commencemens qu'on se connoît, & nous fûmes reçues chez elle avec une liberté qui fait le charme de la société. A vous dire vrai, je trouvai le chevalier de Vambure encore plus aimable que sa belle-sœur; il eut ce jour-là beaucoup de cet esprit que j'aime, il nous dit les plus jolies choses du monde, avec un naturel qui me charmoit; & ce qui faisoit que je lui tenois compte de son esprit, c'est qu'à peine paroissoit-il le sentir lui-même. Comme j'étois jolie, il sut fort bien me le dire; je ne sais même s'il ne me dit point qu'il m'aimoit; mais ce fut en badinant & d'une manière à ne me point effrayer. Enfin, madame, cette journée-là fut bien agréable pour moi; je n'y sentois point encore le trouble d'une passion naissante. Je trouvois madame de Vambure aimable, le chevalier me divertissoit, & j'avois l'imagination pleine d'une joie douce, qui, quoique peu vive, plaît infiniment, parce que rien ne la trouble. Nous passâmes ainsi un mois le plus agréablement du monde, après lequel nous changeâmes de ton, le chevalier & moi, sans nous en appercevoir, & nous en vînmes à nous aimer. Ce qu'il y a de singulier, c'est que nous n'en avions peur ni l'un ni l'autre, & que l'amour nous surprit tous deux presqu'en même-tems. Nous ne cessâmes point d'abord de badiner, mais les badineries qui nous

échappèrent

échappèrent prirent un air plus raiſonnable : je ne devinai point la cauſe de ce changement. On ſe laſſe de tout, & je ne pouvois me laſſer de badiner : mais ce n'étoit pas-là le vrai motif de mon changement ; j'aimois déja, & il me ſembloit que pour mieux aimer, je ne voulois pas m'en appercevoir. Le chevalier, de ſon côté, n'oublioit aucun de ces petits ſoins qu'on prend avec tant de plaiſir quand on aime. J'avois à mon tour le plaiſir d'apprendre de ſes yeux qu'il avoit dans ſon cœur tout ce que je ſentois dans le mien : je fuyois cependant un aveu plus détaillé de ſa tendreſſe, mais je fuyois mal ; & le moyen de fuir, madame, ce qui fait tant de plaiſir.

Il faiſoit, un ſoir, le plus beau clair de lune du monde ; madame de Vambure & ſa compagnie trouvèrent à-propos d'en profiter. Je ſus mal fuir le chevalier ce jour-là ; car pendant qu'on ſe promenoit dans une allée fort étroite, il prit ſi bien ſes meſures, que je lui échus en partage, & qu'il me donna le bras. Vous m'évitez, dit-il, parce que je vous aime : dans le tems que je ne vous craignois pas, vous ne m'évitiez pas de même. Vous riez, chevalier, lui dis-je, & vous ne m'aimez point ; vous voulez voir ſi je ſerai aſſez crédule pour vous croire. Non, vous êtes trop ſage pour m'aimer, & je ne vous ai jamais cru capable d'une pareille foibleſſe. Après tout, je n'en ſerois

pas fâchée ; & vous m'avez dit tant de fois, & d'une manière si folle, que vous m'aimiez, que j'aurois une sorte de plaisir à vous voir m'aimer tout-de-bon. Je suis vindicative, & il me semble que je suis assez bien faite pour qu'on me dise sérieusement qu'on m'aime. Que je suis malheureux, me dit-il, de vous voir badiner, comme vous faites ! & que votre cœur est différent du mien ! Je sens pour vous tout ce que l'amour peut inspirer de plus tendre ; je ne suis occupé que de vous, & quand je viens, plein de douleur & de crainte, vous expliquer mes maux, vous ne daignez pas les plaindre, & vous avez la cruauté d'en rire. Allez, chevalier, lui répondis-je, vous êtes plus sage que vous ne pensez, & si vous étiez aussi malheureux que vous le dites, je serois assez bonne pour vous plaindre. Il ne me fut pas possible, madame, de lui refuser ce pauvre petit mot : je l'aimois trop pour le voir tant souffrir. Cependant, il n'osa pas interpréter ma réponse aussi favorablement qu'il le devoit, & j'eus le plaisir de le voir encore triste, malgré ce que je lui avois dit.

Je m'avançai vers la compagnie, qui n'étoit qu'à quatre pas de nous, & la conversation devint générale. Il faisoit une nuit délicieuse, & nous la trouvâmes si belle, que nous en dérobâmes une partie au sommeil ; il fallut se séparer ; chacun prit le parti de se coucher. J'en fis autant de mon côté ;

mais j'avois trop de plaisir pour dormir : j'eus le chevalier toute la nuit dans l'esprit. Il faut l'avouer, madame, c'est une fort jolie chose que l'amour, & quand je songe à la douceur des plaisirs qu'il nous donne, je lui pardonne quelquefois les peines qu'il nous fait souffrir.

Je fus trois jours sans voir le chevalier; & pendant ces trois jours-là je ne fus point à plaindre, j'aimai le chevalier. Le quatrième, nous retournâmes chez madame de Vambure, où je trouvai un marquis qui m'étoit inconnu. Je vous avouerai, madame, que mon premier souhait, en le voyant, fut celui de son départ : cependant il est beau & bien fait, il porte les plus beaux cheveux du monde, & rit comme s'il avoit de l'esprit. Dès qu'il m'apperçut, il me fit une révérence en avant, assez négligée, & me dit, en tournant sur moi les yeux tendrement, que la campagne avoit des divinités dont s'accommoderoient parfaitement les villes. Les postures de cet homme pensèrent me faire étouffer de rire; & c'est ainsi que je pensai répondre à son compliment; mais j'aimai mieux prendre le parti du silence. Pour achever de me désespérer, le chevalier de Vambure n'osoit presque approcher de moi depuis qu'il m'aimoit : il étoit devenu, comme tous les amans, qui s'imaginent que le moindre geste qui leur échappe va découvrir les sentimens qu'ils ont dans le cœur : ainsi je fus livrée

malheureuſement au marquis de Rinville, c'eſt le nom de notre fat. Il me dit ce jour-là un million de ces impertinences que dit un homme qui eſt content de lui, & qui ne doute point que les autres ne le ſoient. Je viens de vous faire remarquer que pour comble de malheur, le chevalier de Vambure n'approchoit point de moi. Il eſt vrai que je voyois dans ſes yeux de l'amour & du reſpect qui me conſoloient; mais j'aurois voulu qu'il m'eût parlé, & je trouvois fort mauvais qu'il m'abandonnât au marquis de Rinville.

Enfin il approcha de moi : Mademoiſelle, me dit-il, il m'arrive un rival, & il ne manquoit à mes malheurs que celui d'être jaloux ; je le ſuis ſans avoir le droit de l'être, & quoiqu'en m'ôtant votre cœur on ne m'ôte rien qui m'appartienne, pourrez-vous empêcher ma tendreſſe d'en murmurer ? Oui, je ne puis en douter : ce rival que j'abhorre, vous aime; il porte à vos genoux le ſacrifice de mille cœurs, & pour prix de ſes hommages, il vous demande le vôtre. Ah! mademoiſelle, au milieu des ſacrifices que vous fait monſieur de Rinville, vous ſouviendrez-vous d'un amant qui ne ſauroit offrir à votre vanité qu'un cœur tendre & fidèle ? Apprenez, chevalier, lui répondis-je, que ce n'eſt point pour le marquis de Rinville, ni ſes pareils, que j'ai à me défier de mon cœur : celui qui l'occupe le mérite; mais

il me semble qu'il le mérite mal dès qu'il m'accuse.

Je fus piquée du reproche qu'il me faisoit ; je crus qu'il devoit m'estimer assez, pour ne point craindre le marquis de Rinville ; je lui sus mauvais gré de n'avoir point encore vu que je l'aimois : enfin ma colère exprima mon amour, & c'est en grondant que je lui ai dit la première fois que je l'aimois. Je crois qu'il me pardonna ma petite colère ; & quoiqu'il n'eût pas le tems de me répondre, parce qu'on vint nous troubler, je vis sur son visage une joie délicieuse, que je ne fus point fâchée d'y avoir placée : car, madame, il y avoit déja assez long-tems que je l'aimois, pour le lui dire ; & ce secret qu'il avoit tant d'envie d'apprendre, commençoit à me coûter à garder. Depuis ce jour, je laissai faire mon cœur presque comme il voulut, & j'eus pour le chevalier ces manières prévenantes, qui, parce qu'elles ne coûtent rien & qu'elles n'expriment pas la moitié de ce qu'on sent, ne parurent point tirer à conséquence. Le marquis de son côté me tenoit de ces fades propos, qui font quelquefois tourner la tête aux femmes, & qui ont le talent de m'ennuyer souverainement. L'ennui est un des sentimens qui chez moi se déclare le mieux & le plus vîte. Le marquis fut bien étonné, quand il vit que je ne l'aimois point. Il n'avoit point encore trouvé de

femme qui eût osé s'ennuyer avec lui, & il ne me pardonna point mon audace. Cependant mon indifférence le piqua : toutes les femmes qu'il avoit vues, étoient devenues tout-d'un-coup folles de lui, & il n'avoit jamais eu le tems d'aimer. Pour moi je lui laissai ce tems-là, & je fus étonnée de voir changer ses discours. Il perdit cet air fier & présomptueux, qui ne le quittoit jamais, mais son langage devint modeste & sage : enfin l'amour en fit un galant homme, & il m'a l'obligation de l'avoir rendu raisonnable. Ce changement me surprit & me fâcha ; le ridicule de monsieur le marquis étoit moins à craindre pour moi que son amour ; & je me sus très-mauvais gré de cette conversion. Je parlai au chevalier de l'amour du marquis : il s'en étoit apperçu aussi bien que moi, & il en prévit des conséquences fâcheuses. Nous convînmes d'être attentifs à ne nous point déceler, & après nous être promis de nous aimer toujours, nous nous exhortâmes à n'en rien faire paroître. Tout se passa assez bien cette journée. Mes amans s'en retournèrent avec madame de Vambure, & moi je passai la nuit à aimer & à craindre. Nous entreprenions une chose bien difficile, mais il falloit pourtant nous aimer avec discrétion. Le chevalier, quoiqu'homme de qualité, ne l'étoit point assez pour moi, Et avant que de laisser appercevoir que nous nous aimions, il falloit prendre des mesures pour

faire consentir ma mère à notre mariage. D'un autre côté, le marquis de Rinville étoit fort riche, & j'avois tout à craindre de ses biens, qui auroient mis mes parens dans les intérêts de son amour. Ce qui augmentoit mon appréhension, c'est que je remarquois sur son visage tous les progrès de son amour : d'imprudent qu'il étoit, il étoit devenu interdit & embarrassé ; & je conclus de-là qu'il m'aimoit beaucoup. Je ne me trompai point ; il me joignit peu de tems après la petite conversation dérobée que j'avois eue avec le chevalier. J'avois besoin de vous pour aimer, mademoiselle, s'écria-t-il. Assez de femmes, malgré mon peu de mérite, m'ont offert des cœurs dont je ne voulois pas, & dont je n'ai jamais reçu l'offre que par complaisance. Toujours maître du mien, j'ai fait des conquêtes que je n'ambitionnois point ; & quand je viens à aimer, mon malheur me fait adorer une insensible.

Je mourois de peur qu'il ne me parlât du chevalier, mais je me rassurai quand je vis qu'il ne faisoit que se plaindre. Je lui répondis froidement qu'une conquête aussi médiocre que la mienne, ne feroit rien perdre à sa gloire. Ah! mademoiselle, s'écria-t-il, il est bien question de gloire! la vanité que j'ai seule connue jusqu'ici, n'a point de part à mes sentimens. J'ai maintenant de l'amour, & je sens tout ce qu'il a de plus vif. Vous seule étiez

capable de m'en donner.... Sa déclaration me fit trembler, elle exprimoit des sentimens bien vifs; & des sentimens vifs de la part du marquis, étoient ce que je craignois le plus. Je cherchois à rendre compte au chevalier, de la conversation que j'avois eue avec le marquis de Rinville. Il me dit qu'il s'y étoit bien attendu, & me conjura de l'aimer toujours. Hélas! qu'avoit-il besoin de m'en prier? je n'étois occupée que de lui.

Voilà ma situation, madame; je vivois avec deux amans, j'aimois l'un, & je craignois & haïssois l'autre. Il me falloit être éternellement en garde contre mon cœur, qui étouffoit & qui vouloit éclater à tous momens. Le chevalier avoit la même fatigue que moi, & il étoit, comme moi, dans l'obligation de se contraindre. Malgré tous nos soins, nous fîmes mal les indifférens, & le marquis nous découvrit. Quantité de petites observations que les sots ont l'esprit de faire quand ils aiment, ne permirent point au marquis de douter de notre amour. La conversation étant tombée sur le chapitre des femmes, le marquis laissa échapper quelques sottises contre notre sexe. Vous devinez bien, madame, que le chevalier prit notre parti; il fit plus, en nous défendant il railla un peu notre adversaire. Le marquis, qui n'entendoit pas raillerie, ne sût que lui répondre quelques injures grossières. Le chevalier fit ce qu'il devoit; il eut pour moi le ménagement de suf-

pendre sa vengeance, & il pria en particulier monsieur le marquis de se trouver le lendemain à une lieue du château de madame de Vambure. Le lendemain, à six heures du matin, le chevalier sortit, comme voulant aller à la chasse, & il se trouva au rendez-vous à six heures & demie ; c'étoit l'heure donnée. Le marquis n'arriva qu'à sept, & aborda le chevalier avec l'air le plus gracieux du monde. Vous voyez, lui dit-il, que je suis homme de parole ; mais après tout, pourquoi exposer deux si belles vies que les nôtres ? Croyez-moi, chevalier, restons amis : & en vérité l'amour vaut-il la peine que deux honnêtes gens, comme nous, se brouillent ? Le chevalier étoit trop brave pour profiter de la foiblesse du marquis. Il remonta à cheval, & vint nous retrouver. Il n'eut garde de parler à madame de Vambure de son aventure, mais il me la conta. Elle me surprit, & comme elle intéressoit ma réputation, elle me chagrina ; mais le chevalier m'assura que je ne devois point craindre qu'elle éclatât jamais, que le marquis n'avoit garde de s'en vanter, & que pour lui, il croyoit que je l'estimois assez pour ne rien craindre de son indiscrétion.

Je fus un peu moins fâchée, & même je me préparai un secret plaisir de voir la mine du marquis quand il arriveroit. Mais il n'osa jamais revenir chez madame de Vambure ; il aima mieux prendre

le parti d'écrire, que sa présence étant nécessaire dans une de ses terres, ce n'étoit qu'avec beaucoup de peine qu'il se voyoit obligé de se priver d'une compagnie si aimable. Nous reçumes sa lettre une heure après que le chevalier fût arrivé, & toute la compagnie crut monsieur le marquis sur la foi de sa lettre. Toutes les femmes qui se trouvèrent dans le château, étoient d'assez bon sens; nous ne fûmes pas fâchées de l'avoir perdu. En mon particulier je fus bien aise de me voir délivrée d'un pareil importun. Je me livrai alors au plaisir d'aimer paisiblement mon cher chevalier. Que ce tems étoit agréable, madame, nous n'avions d'obstacles en nous aimant, que ce qu'il falloit à nos cœurs pour les tenir en vivacité. A la vérité, nous avions souvent de ces petites inquiétudes que cause trop de délicatesse, & qu'il semble que l'on se donne exprès pour se mieux aimer. Nous avions souvent le plaisir de nous écrire ce que nous avions tant de joie à nous dire. Le chevalier m'écrivoit les plus jolies choses du monde, & je lui faisois de ces réponses que le cœur fait si bien, & qu'il a si peu de peine à faire. Nous passâmes ainsi le reste du tems à la campagne; mais la saison s'avançant, ma mère voulut retourner à la ville. Cette nouvelle m'affligea infiniment; j'allois quitter le chevalier, & je ne devois pas compter de le voir aussi souvent que je l'avois vu à la campagne. Pour nous

consoler, nous convînmes de nous écrire souvent, & je lui promis de l'avertir exactement du jour que j'irois aux spectacles. Je lui dis qu'il pouvoit aussi venir me voir, mais avec ménagement. Ma mère n'étoit point déraisonnable, cependant des visites trop assidues l'auroient alarmée. Le chevalier n'avoit point encore osé parler de mariage, pour être plus en état de m'obtenir, il attendoit la mort d'un oncle dont il devoit hériter. Nous nous séparâmes, madame, avec autant de tristesse que nous avions eu de plaisir à nous voir, & je vous avoue que ce moment me parut bien rude. Je pleurai: le chevalier laissa aussi couler des larmes, & ces larmes me consolèrent un peu. J'y vis assez d'amour pour justifier & pour soulager le mien, & je partis avec le regret de quitter ce que j'aimois, & le plaisir de sentir combien j'en étois aimée. J'arrivai à Paris; le chevalier y vint rendre visite à ma mère, & j'eus l'agrément de voir qu'elle le recevoit fort bien. J'entrai cette année-là un peu plus dans le monde, & l'on m'y vit avec plaisir; j'eus le contentement d'y faire bien des infideles, & les femmes eurent bien de la peine à me pardonner mes charmes naissans. Si les torts que je leur faisois, tout médiocres qu'ils étoient, servoient à ma vanité, ils servoient encore plus à mon amour. J'étois charmée, pour l'honneur du chevalier, d'être trouvée aimable, & l'éclat de mes conquêtes m'étoit

bien cher, quand je songeois qu'elles augmentoient le prix de la sienne. Le chevalier, de son côté, dérangea bien des cervelles, & sa fidélité fut bien attaquée ; mais nous tînmes bon l'un & l'autre, & l'on ne nous trouva aimables que pour nous engager à nous aimer mieux. Nous goûtions ainsi les plaisirs les plus doux, lorsque la duchesse de Négrepont me donna des alarmes. C'est une femme des mieux faites de la cour : avec de la beauté, elle a dans le visage ces graces séduisantes qui n'accompagnent pas toujours les traits les plus exacts. L'enjouement de son caractère donne à son imagination un air brillant, & le goût qu'elle a pour le plaisir, jette sur tout ce qu'elle dit un air de volupté qui enchante. En voilà, madame, bien plus qu'il n'en faut pour plaire aux hommes : ainsi je dus être bien alarmée. J'appris dans le monde qu'elle agaçoit le chevalier ; & je la vis un jour à la comédie, dans une loge, qui lui parloit vivement. J'avois éprouvé tous les mouvemens de l'amour, celui de la jalousie ne m'étoit pas bien connu ; la duchesse m'apprit à le connoître. Je m'en plaignis au chevalier, il m'avoua qu'elle avoit envie de faire quelque chose de lui ; il se mit à mes genoux, & me baisant les mains : Non, ma chere Lucilie, me dit-il, rien ne pourra diminuer l'amour que j'ai pour vous. Je suis incessamment occupé de vous, rien ne me touche que ce qui vous regarde ; laissez la

duchesse étaler ses charmes & son amour ; que craignez-vous de sa tendresse? je n'ai qu'un cœur, & ce cœur est tout employé à vous aimer. Je me rassurai, sans pourtant cesser de craindre ; car, madame, je commençois déja à connoître les hommes, & ce n'étoit pas sans raison que j'étois alarmée; le chevalier, malgré toutes ses protestations, avoit continué à recevoir les avances de la duchesse, car c'étoit elle qui les faisoit, & il les reçut si bien qu'il étoit en commerce reglé avec elle. Je fus quelque tems sans m'en appercevoir, je ne sus même cette affaire que long-tems après tout le monde. Je lui en parlai, & il convint de tout. Il me dit que la duchesse l'avoit si fort prévenu, qu'il avoit été obligé de répondre aux avances qu'elle lui avoit faites; mais qu'il ne l'avoit jamais aimée, & qu'il étoit las de se contraindre. Pourquoi donc, lui dis-je, lui faire accroire que vous l'aimez ? il y a dans ce procédé une fourberie insigne. Point du tout, me répondit-il, il n'y a que de la complaisance. La duchesse a voulu absolument que je l'aimasse, & moi je lui ai dit par honnêteté que je l'aimois. Le discours du chevalier ne m'offensa point ; il avoit un air de vérité qui me rassura, & je m'imaginai qu'il avoit donné à sa vanité une petite satisfaction à laquelle son cœur n'avoit point eu de part. Je m'appaisai ; il faut bien, madame, passer quelque chose aux hommes. Depuis que j'eus parlé au che-

valier, il ne voulut plus voir la ducheſſe; elle en fut enragée, & je fus heureuſe qu'elle ignorât ſur quel objet elle devoit exercer ſa vengeance; mais nos amours étoient conduits ſi ſagement que perſonne n'en étoit inſtruit. Ainſi je jouis ſans danger de la colère de la ducheſſe, & ſa fureur me vengea bien du tour qu'elle m'avoit joué. Je n'eus que ce petit ſujet de me plaindre du chevalier, & je goûtai le plaiſir de le voir toujours digne de l'amour que j'avois pour lui.

L'automne approchant, ma mère ſongea à retourner à ſa terre, & cette nouvelle donna bien de la joie à mon cœur. Le chevalier, que j'avertis de notre départ, engagea madame de Vambure, ſa ſœur, à partir en même-tems que nous; & pour la mieux engager, il lui fit la confidence qu'il m'aimoit. Madame de Vambure étoit ſure, & de plus mon amie, ainſi j'approuvai la confidence. Madame de Vambure avoit fait amitié, pendant ſon ſéjour à Paris, avec une jeune veuve fort aimable, elle l'engagea à paſſer l'automne avec elle à ſa campagne, & je fus charmée de ce ſurcroît de bonne compagnie. Cette veuve eſt une des plus amuſantes perſonnes que j'aie vues; elle a l'eſprit vif, quoique délicat, les ſaillies de ſon imagination ont le feu des choſes qui échappent, & la tournure de celles qu'on médite; elle penſe finement, mais pour avoir le langage plus naturel,

elle craint ordinairement de s'exprimer avec autant de finesse qu'elle imagine. A toutes ces parties de l'esprit, elle joint la solidité quand les choses exigent du sérieux; mais comme elle a le caractère tourné à la gaité, elle les traite avec légèreté. Je dois dire encore qu'avec la facilité qu'elle a dans l'esprit, elle a une docilité dans le caractère, qui lui fait prendre les manières qui conviennent aux gens avec lesquels elle vit. Enfin son esprit se monte naturellement sur le ton des gens qu'elle voit, &, sans le vouloir même, sans y penser, elle devient aimable. J'aimai donc madame Danzire dès le premier jour que je la vis, c'est le nom de la veuve. La compagnie que madame de Vambure avoit rassemblée étoit la plus agréable du monde, & j'étois la plus heureuse de toutes les femmes. Point de fâcheux, beaucoup de liberté, très-bonne chère, un amant dont j'étois contente & dont mon cœur étoit rempli, & mon imagination égayée par les saillies de madame Danzire. Le chevalier m'imitoit, il employoit avec madame Danzire les momens qu'il ne pouvoit pas me donner; sa conversation l'amusoit, & je lui pardonnois un plaisir que je goûtois moi-même. Mais sa conversation fit sur lui un effet que j'avois eu l'imprudence de ne pas craindre; il prit du goût pour madame Danzire. Voilà, madame, comme sont faits tous les hommes. Sont-ils sûrs du cœur d'une femme? c'est une affaire

faite, il faut qu'ils songent à une autre. Je fus long-tems à m'appercevoir du goût du chevalier, & je crois qu'il fut aussi quelque tems à s'en convaincre lui-même. L'intérêt que j'avois à croire le chevalier fidèle, l'amitié que j'avois pour madame Danzire, tout m'aveugloit, & je contribuois même à tous les instans à mon malheur. Il ne sortoit pas une chose agréable de la bouche de madame Danzire, que je ne la fisse valoir & que je ne la relevasse. Je la louois sur sa beauté, & j'ai dit cent fois à mon ingrat que si j'avois été homme, il n'y auroit point de femme pour laquelle j'eusse eu plus de goût que pour elle. Hélas! madame, il n'a que trop été persuadé du bien que je lui disois d'elle. Mais je ne connoissois pas assez bien les femmes pour me douter du tour qu'elle me joua. Elle avoit trop d'esprit, & nous ne nous contraignions point assez, le chevalier & moi, pour ne s'être point apperçue du goût que nous avions l'un pour l'autre. Que fit la traîtresse? elle se mit dans la tête de se faire aimer de lui, & s'y prit comme une femme qui n'aimoit point, c'est-à-dire, le mieux du monde. La perfide connoissoit bien les hommes, car elle me loua tant & me servit si bien, que le chevalier fut piqué du désintéressement avec lequel elle lui conseilloit de m'aimer. Le cœur du chevalier auroit bien voulu m'aimer toujours, mais sa vanité vouloit que madame Danzire le trouvât mauvais.

Madame

Madame Danzire de son côté vint ensuite à être fâchée que le chevalier eût du goût pour moi, & entreprit tout-de-bon sa conquête. Ce n'est pas qu'elle l'agaçât; elle lui disoit au contraire qu'elle ne se croyoit pas capable de tendresse; qu'amusée de tout, comme elle l'étoit, elle ne se figuroit pas qu'on pût l'amuser sérieusement. Tout cela, madame, n'étoit que pour piquer la vanité du chevalier : mais savez-vous ce que faisoit encore madame Danzire? Dans le tems qu'elle disoit qu'elle n'aimoit rien, elle mettoit dans ses yeux & dans ses manières les présages d'un goût naissant. Vous voyez, madame, qu'elle s'y prenoit bien, & que je ne pouvois guère échapper à la malice de madame Danzire. J'aimois le chevalier comme une folle, il étoit sûr de moi; madame Danzire étoit aimable, & n'avoit pas, comme moi, le défaut de trop aimer. Je fus deux mois sans me douter de rien, & je crois, tant j'étois sotte, que j'aimois madame Danzire presque autant que le chevalier l'aimoit. Je n'étois point inquiette de les voir ensemble, & je croyois que le chevalier parloit de moi, comme je parlois de lui quand j'étois avec elle. Enfin j'apperçus quelque changement dans les manières du chevalier; il me disoit qu'il m'aimoit aussi souvent qu'auparavant, mais il me le disoit moins bien. Dans les empressemens qu'il avoit pour moi, il s'y mêloit quelque chose de si peu empressé, que

l'amour ne souffre point, & que je n'avois point encore apperçu en lui. Je sentis tout cela pour mon malheur; & je résolus de m'en plaindre. Qui vous rend si rêveur, chevalier, lui dis-je un jour? vous êtes inquiet, & vous ne m'en dites point le sujet. Depuis quand croyez-vous que je ne vous aime pas assez pour partager vos peines? En même-tems je détournai le visage pour cacher des pleurs qui vouloient m'échapper. Hé quoi! ma chère Lucilie, reprit-il, ne savez-vous pas que je vous aime, & que je n'aimerai jamais que vous? Non, lui dis-je, en versant des larmes que je ne pus retenir, je ne suis point sure que vous m'aimiez, je me vois forcée à me plaindre de vous; vous ne me cherchez plus avec le même empressement, vous n'avez plus tant de choses à me dire; vous me dites bien encore quelquefois que vous m'aimez, mais c'est peut-être pour me cacher que vous ne m'aimez plus. Que vous êtes injuste! me dit le chevalier en m'interrompant; pouvez-vous croire que je cesse de vous aimer? tout ce que j'ai d'amour dans le cœur, vos charmes qui l'ont fait naître, tout cela ne vous assure-t-il pas de moi? retenez des pleurs qui ne doivent point couler pour un amant qui a pour vous la passion la plus délicate qu'un cœur puisse éprouver.

La conversation du chevalier me calma un peu; il m'aimoit encore, les impressions que madame

Danzire avoit faites sur son cœur, ne s'étoient pas déclarées, & il l'aimoit sans s'en appercevoir. Je n'avois encore aucun soupçon sur madame Danzire; mais quand je reconnus que le chevalier m'aimoit moins, le plaisir qu'il avoit à lui parler me donna de la défiance; je les examinai attentivement, je crus appercevoir bien de l'art de la part de madame Danzire, & je vis avec regret que cet art-là faisoit son effet. Vous ne sauriez croire, madame, le changement qui se fit dans mon cœur: la jalousie s'en empara, & à l'amitié que j'avois eue pour madame Danzire, succéda la haîne la plus vive qu'on ait jamais sentie. Je cachai mes sentimens, ils étoient trop vifs pour être cachés, & je crois qu'ils parurent malgré moi. Oui, madame, tous les mouvemens dont un cœur est capable se passèrent en ce tems-là dans le mien; je fus jalouse, injuste, bizarre, & dans tous ces momens-là j'aimai à la fureur. Il me fut impossible de renfermer ma rage, il fallut absolument que je me plaignisse au chevalier. C'en est donc fait, lui dis-je, vous ne m'aimez plus; vous me quittez, ingrat, & c'est pour madame Danzire! Son cœur vous paroît-il d'un si grand prix? & parce que le mien ne vous a rien coûté, que je l'ai toujours cru fait pour vous, faut-il que vous en fassiez si peu de cas? Allez, perfide, la coquette que vous aimez me vengera sans doute. Oui, je souhaite

que vous ſentiez pour elle tout ce que je ſens pour vous, que vous l'aimiez autant que je vous aime, & qu'elle ne vous aime point. Mais, non, chevalier, lui dis-je, aimez-moi encore, s'il ſe peut, je ne ſaurois conſentir à perdre votre cœur; ſongez que madame Danzire eſt une coquette, & que quand elle vous aimeroit, elle ne pourroit jamais vous aimer plus tendrement que moi. Voilà, madame, ce que le déſeſpoir me fit dire, & ce qu'il eſt bien honteux à notre ſexe de prononcer. Le chevalier n'eut pas la force de parler; il eſt honnête homme, il m'eſtimoit, & n'aimoit pas tant madame Danzire qu'il ne m'aimât un peu. Quand il eut la force de me parler, il ſe jetta à mes genoux : Accablez, dit-il, de reproches un malheureux, ma chère Lucilie; mais pourtant plaignez-moi. J'aime, il eſt vrai, la perfide madame Danzire, je vous aime aſſez, & je vous eſtime trop pour vous le cacher. Je vous l'avoue, les larmes aux yeux, j'aime une coquette, une femme qui ne m'aime point, qui ne m'aimera jamais, & qui plus eſt, que je mépriſe; je ſuis coupable de tous ces crimes, ma chère Lucilie, dans le tems que je poſſede un cœur qui devroit faire le bonheur de ma vie. Je ſuis un traître, un ingrat, je ſuis le plus perfide des hommes; mais je ne le ſerois pas ſi je n'étois forcé de l'être. Ma raiſon s'oppoſe inceſſamment au caprice de mon

cœur, je me dis sans cesse que vous méritez tout mon amour, que madame Danzire ne mérite que mon indifférence. Je me suis dit mille fois que nous étions deux victimes qu'elle immoloit à sa vanité; qu'elle mettoit sa gloire à me détacher de vous, & qu'elle la vouloit relever en m'inspirant une tendresse qui me fera souffrir : que de raisons pour la haïr, & cependant, malheureux que je suis, je l'aime! Le chevalier, en finissant ces paroles, se mit à pleurer; mais, madame, ce n'étoit point à l'amour que je devois ses larmes, je ne les devois qu'à ses remords. Nous nous séparâmes ainsi tous les deux, les larmes aux yeux; je tombai dans un chagrin qui fit croire à ma mère que j'étois malade; je vis en peu de tems évanouir ma beauté, & je perdois chaque jour la ressource qui me restoit pour faire revenir mon amant. La perfide madame Danzire jouissoit de ma peine, dont elle ne faisoit point semblant de connoître la cause, & la cruelle m'insultoit quelquefois en me plaignant. J'eus assez de vanité & de force sur moi-même pour ne lui point reprocher sa perfidie, & je ne voulus pas lui donner encore ce sujet de triomphe. Cependant, au milieu de l'infidélité du chevalier, je n'avois pas absolument à me plaindre de lui; il faisoit pour moi plus que je ne devois attendre d'un infidèle, il m'épargnoit la peine que j'aurois eue à lui voir exprimer son amour : son chagrin seul

& son silence marquoient à la perfide l'empire qu'elle avoit sur lui, & dans mon malheur j'avois le plaisir de le voir souffrir presqu'autant que moi. Quoique j'eusse de la peine à concevoir qu'on pût se défendre d'aimer le chevalier, je m'apperçus pourtant bien que madame Danzire ne l'aimoit point. Cette idée me consóla un peu, & ma rivale qui m'avoit enlevé le cœur du chevalier, me vengea bien de lui par son indifférence. Je fus charmée de voir qu'il seroit obligé de me regretter. En effet, madame, ses manières pour moi étoient les mêmes, mais madame Danzire avoit son cœur ; & sans son cœur qu'avois-je affaire de ses égards ?

Il y avoit quinze jours que ma fortune étoit changée, & que j'étois devenue la plus malheureuse de toutes les femmes, lorsqu'on annonça chez madame de Vambure le marquis de Rinville. Je fus très-étonnée de le voir; il n'avoit pas osé me parler depuis la vilaine affaire qu'il avoit eue avec le chevalier : il est bien vrai que je l'avois vu me chercher avec soin aux spectacles & aux promenades, & avoir même envie de m'aborder; mais il n'en avoit jamais eu la force. Il fit son compliment à madame de Vambure & à la compagnie, de la meilleure grace du monde, & d'un air qui n'étoit point déconcerté; il n'y eut qu'à moi à qui il s'adressa d'un air plus timide, & de-là je m'assurai qu'il m'aimoit encore. Il faisoit fort beau, on

ſe promena dans le parc quand on eut dîné. Madame Danzire, à qui ma triſteſſe & celle du chevalier laiſſoit ordinairement l'honneur de la converſation, l'égaya un peu ce jour-là. Ce fut ſans doute en faveur du marquis de Rinville, & je crois qu'elle voulut auſſi me l'enlever : mais les amans dont nous ne nous ſoucions pas, ſont toujours ceux qui nous reſtent. Le ſoleil ſe coucha, & nous rentrâmes dans le ſallon de madame de Vambure. Le chevalier & le marquis entrèrent les derniers, & le marquis apoſtrophant à voix baſſe le chevalier : C'eſt pour vous, lui dit-il, que je viens ici ; je viens réparer l'affront d'une affaire où vous avez eu à vous plaindre de moi, & où j'ai eu à m'en plaindre auſſi. Trouvez-vous demain matin à notre premier rendez-vous ; oui, chevalier, il faut que vous me rendiez demain mon honneur & ma maîtreſſe, ou que vous m'ôtiez la vie. Le chevalier lui répondit froidement qu'il ne manqueroit pas de s'y trouver, & qu'il étoit charmé de lui voir le procédé d'un homme de condition. Ces meſſieurs rentrèrent, & la ſoirée ſe paſſa à jouer. Le lendemain, le chevalier & le marquis ſe tinrent parole. Le marquis ſe battit cette fois-là en galant homme, & attaqua le chevalier qu'il bleſſa à la poitrine ; mais comme il s'étoit abandonné, le chevalier dans le même inſtant lui porta avec violence un coup d'épée qui le fit tomber mort ſur la place.

Nous n'avions eu aucun pressentiment, & nous n'avions garde de prévoir une si tragique aventure. Heureusement je m'éveillai de meilleure heure qu'à l'ordinaire; madame Danzire me remit une lettre que le chevalier lui avoit donnée avant que de monter à cheval, & qu'il l'avoit priée de me rendre quand je serois levée. Dès que je l'eus lue, je courus avertir madame de Vambure de ce qui se passoit; je me doutai que le combat devoit s'être passé dans le même bois où s'étoit donné le premier. Je fis au plus vîte mettre des chevaux au carrosse de madame de Vambure : je ne me trompai point; quand nous eûmes avancé environ cent pas dans le bois, nous trouvâmes le marquis de Rinville étendu, & sans vie sur le sable. Le chevalier étoit à quatre pas de lui, noyé dans son sang. Quelle vue pour une amante! J'oubliai que le chevalier étoit un infidèle; je frémis, & mon frémissement me fit tomber en foiblesse. Je ne revins de mon évanouissement qu'avec peine, & j'en revins avec regret; je ne desirois que la mort, n'espérant plus de voir le chevalier. Je l'aimois assez pour regretter jusqu'au plaisir de le voir infidèle. Enfin, madame, j'envisageois comme le plus grand des maux celui de ne le voir plus. Dès que nous fûmes de retour, notre premier soin fut de faire courir le bruit que monsieur de Rinville venoit de tomber en apoplexie; incontinent après, nous publiâmes sa mort, après

quoi nous le fîmes enterrer solemnellement. Pendant ce tems-là on avoit été chercher au plus vîte un chirurgien qui mit le premier appareil à la plaie du chevalier, & qui nous assura qu'elle n'étoit point mortelle. Ma douleur se calma; mais de nouvelles alarmes succédèrent bientôt à cette médiocre tranquillité ; la fievre continue survint au chevalier, & le mit dans un danger évident. Nous ne le quittâmes point, madame de Vambure & moi, nous le veillâmes tour-à-tour six nuits de suite. Que j'eus de fois le cœur percé, madame! Dans l'ardeur de sa fievre, qui étoit ordinairement accompagnée de transport, il prononçoit souvent mon nom; souvent il prononçoit aussi celui de madame Danzire. Cruelle, disoit-il, je vous donne un cœur qu'une autre mérite mieux que vous, vous le refusez, ingrate! est-ce parce que je suis infidèle? ah! je rougis de l'être, & j'en suis assez puni. Enfin la fievre diminua; sa plaie se trouva en meilleur état, & j'eus la consolation de le voir hors de danger. Quelque tems après, sa santé se rétablit absolument, & il me remercia des bontés que j'avois eues pour lui. Quelle pitié cruelle, me dit-il, ma chère Lucilie, vous a fait prendre soin des jours d'un malheureux! la mort auroit expié & fini mon crime, & je n'aurois pas la douleur de vivre, & de m'en sentir indigne. J'aime encore l'ingrate madame Danzire ; la vie que mon malheur m'a

laiſſée me fait encore retrouver cet amour que je déteſte. Ah ! ſi vous m'aviez aimé, Lucilie, vous m'auriez laiſſé mourir. Que ferez-vous d'un objet qui doit vous être odieux, d'un ingrat qui ne peut vous aimer, & qui en aime une autre à vos yeux ? Ses larmes l'empêchèrent d'en dire davantage ; je me mis à pleurer comme lui ; ſes remords, l'eſtime qu'il me marquoit, tout cela me conſola un peu de l'injuſtice de ſon cœur. Au milieu de mon déſeſpoir j'étois un peu flattée de ſes regrets ; il me donnoit tout ce qui dépendoit de lui, & madame Danzire n'avoit que ce que le caprice de ſon cœur lui arrachoit de lui. Cependant je ne pouvois m'empêcher d'envier le partage de madame Danzire : il me falloit pour être heureuſe, qu'elle me rendît le cœur du chevalier, qu'elle m'avoit enlevé. Elle en étoit bien éloignée ; elle continuoit, pour conſerver ſa conquête, le manege dont elle avoit uſé pour ſon triomphe. Elle donnoit au chevalier des eſpérances qu'elle détruiſoit l'inſtant d'après ; & ce mouvement continuel qu'elle donnoit à ſon cœur, le tenoit toujours dans cet état de vivacité qui charmoit ſi fort l'orgueil de madame Danzire. J'ai l'obligation à cette coquette de m'avoir appris les fineſſes de ſon art, & je n'ai plus été étonnée, dans la ſuite de ma vie, que les femmes euſſent tant d'autorité ſur les hommes : il eſt ſi facile de les mener, quand on ne les aime point ! Au reſte,

ces connoiſſances que j'acquérois ne m'étoient d'aucune utilité ; j'aimois trop , pour en faire uſage ; je n'avois pour mon amant que mon amour & mes larmes, & c'étoit juſtement ce qu'il falloit pour le conſerver à madame Danzire. Je paſſai quinze jours à examiner toute la conduite & tout l'art qu'elle ſavoit employer, & j'avois le déplaiſir de voir le chevalier l'aimer à chaque inſtant davantage.

L'hiver approcha, & ma mère voulut retourner à Paris. Madame de Vambure s'arrangea pour partir avec elle. Avant mon départ , le chevalier vint prendre congé de moi. D'abord que je l'apperçus, les larmes me vinrent aux yeux. Je vais vous quitter, me dit-il, je vous aime encore aſſez pour en avoir le regret que je dois en avoir; la cruelle madame Danzire ne triomphera pas entièrement de moi ; je vous retrouve encore au fond de mon cœur, & jamais la perfide ne vous en déplacera. Permettez-moi d'aller quelquefois chez vous prendre des armes pour combattre mon ennemie & la vôtre. L'amour que je trouverai dans vos yeux me fera rougir de celui que je lui demande; & votre mérite, oppoſé à tous ſes défauts, éteindra peut-être un amour qui fait mon crime & mes malheurs. Hélas! chevalier, lui répondis-je, que dois-je attendre de vous ? je n'ai pour moi que votre raiſon , que peut-elle contre la bizarrerie de votre cœur ? Vous aimerez toujours madame Danzire;

vous me regretterez peut-être quelquefois, mais en serai-je moins malheureuse? & vous, chevalier, en serez-vous moins ingrat? Nous nous quittâmes, & je partis avec ma mère.

Dès que je fus arrivée, le chevalier vint me voir, il me pria de l'aimer encore. Cette demande eût été une insulte si je ne l'avois pas connu, mais elle m'affligea, je l'aimois trop pour mon malheur; eh! perfide comme il étoit, il lui convenoit bien de vouloir être aimé! Il me vint voir assez souvent; je sus qu'il alloit aussi chez madame Danzire. Ce qui me consoloit, c'est qu'il payoit bien les visites qu'il lui rendoit; il trouvoit toujours quelqu'un chez elle, pour qui l'on avoit ces manières séduisantes que l'on avoit eues pour lui. Le cœur de madame Danzire n'appartenoit à personne, mais ses manières étoient pour tout le monde. Le chevalier devint furieux; sa jalousie, qui n'avoit pourtant pas d'objet fixe, rendit son amour mille fois plus violent, & je me vis plus éloignée que jamais de regagner son cœur. Il commença à me venir voir plus rarement, son air devint encore plus inquiet qu'auparavant, & le regret qu'il eut de m'aimer moins, le rendit embarrassé presqu'au point de le rendre stupide. Que nous étions malheureux, madame! nous aimions qui ne nous pouvoit aimer. J'avois la passion la plus vive & la plus délicate du monde pour un ingrat; lui de son côté

m'estimoit assez pour rougir d'être infidèle, & avec le regret de ne me plus aimer, il avoit le désespoir d'aimer la plus coquette de toutes les femmes. Il l'aimoit plus qu'on n'a jamais aimé, lorsque le prince de.... que vous connoissez, me vit à une promenade : il connoissoit ma mère, & vint nous aborder. Malgré la mauvaise humeur qui ne me quittoit point, j'eus ce jour-là assez d'esprit, du moins je remarquai que le prince m'en trouvoit; ma beauté, quoique diminuée depuis mes malheurs, soutenue de la jeunesse & du caprice, me mettoit encore en état de plaire, & je crois que je plus au prince de.... Il vint rendre visite peu de jours après à ma mère, & il me dit dans la conversation mille choses obligeantes, qui, dites d'un certain ton, vouloient dire qu'il m'aimoit. Je l'entendis, mais je n'avois pas le tems d'être sensible à ses complimens, & je ne fus point frappée de l'éclat de ma conquête. Il revint encore plusieurs fois chez moi; & après m'avoir fait entendre en plusieurs façons qu'il m'aimoit; il en fit confidence à ma mère, qui m'en parla. L'amour du prince, qui avoit des idées sérieuses, m'alarma : je ne fus point sensible à la vanité d'être aimée & de devenir princesse. Je n'imaginois que de l'embarras pour moi dans la passion du prince. Ce n'est pas qu'il ne fût beau, bien fait, riche, & que ce ne fût pour moi le parti le plus avantageux auquel je pusse prétendre :

mais mon chevalier, tout ingrat qu'il étoit, ne me laiſſoit ſonger à perſonne, & je voulois vivre & mourir en l'aimant. Il ne fut pas long-tems ſans ſavoir les deſſeins que ce prince avoit ſur moi : il vint me voir pour s'en mieux inſtruire. Admirez, madame, comme les hommes ſont faits; l'amour du prince de.... rendit au chevalier tout celui qu'il avoit eu pour moi, & je le vis arriver chez moi plein d'amour & de tendreſſe. Vous m'allez donc oublier, me dit-il fondant en larmes, & je vais vous voir tomber entre les bras d'un autre? Ah! Lucilie, faites grace à un malheureux qui vient vous demander pardon de tous ſes crimes : j'ai rompu les chaînes qui m'attachoient à madame Danzire, & je vous rapporte un cœur qui n'aimera jamais que vous. Non, chevalier, lui dis-je, vous n'êtes pas bien guéri, & je voudrois pouvoir vous croire : mais qui m'aſſurera que vous ne l'aimerez plus? Peut-être les coquetteries de madame Danzire vous font voir combien peu elle mérite votre tendreſſe; peut-être même vous voulez la haïr : mais eſt-ce ne la plus aimer? Croyez-moi, votre amour s'abuſe lui-même, votre cœur rougit de ſa faute, & ne s'en corrige point. Au reſte, que la tendreſſe du prince ne vous alarme point; quoique beaucoup plus digne de mon cœur que vous, il ne l'aura jamais. Je vous aime, chevalier, tout ingrat que vous êtes; que feroit-ce, hélas! ſi je

vous voyois tendre ! Le chevalier se jetta à mes genoux ; je lui vis avec bien du plaisir un amour vif que je ne lui avois point vu depuis long-tems : il m'assura qu'il n'aimoit plus madame Danzire, & il me l'assura de manière à me le persuader.

Le prince continua toujours à me rendre des visites ; il se flattoit sans doute que je me laisserois surprendre à l'éclat de son rang, & qu'enfin la vanité feroit sur moi, comme elle fait sur la plupart des femmes, l'effet de la tendresse ; il se trompa : je lui déclarai sincèrement que je ne pouvois répondre à l'honneur qu'il me faisoit ; & quelques jours après il se maria de dépit à mademoiselle de .... Le chevalier qui sut des premiers le sacrifice que je venois de lui faire, vint aussi-tôt me remercier ; & il le fit, madame, avec une tendresse qui me charma. Que je le trouvai ce jour-là aimable, & que j'eus de plaisir ! Je ne me souvins plus de tous les maux qu'il m'avoit faits ; je pardonnai à l'amour tous les malheurs qu'il m'avoit causés, & jamais bonheur n'a été comparable au mien. Le chevalier n'aimoit plus madame Danzire, il n'alloit plus chez elle, il m'en parloit sans être piqué, il me disoit froidement qu'elle étoit une coquette. Enfin j'étois la plus heureuse des femmes, & l'amour épuisoit sur mon cœur tout ce qu'il avoit de délicieux. Le chevalier venoit me voir assidument, il avoit avec moi cette vivacité que l'amour lui avoit rendue.

Mais, madame, je n'étois pas née pour être heureuse; & voici la lettre qu'il m'écrivit, après avoir été deux jours sans venir me voir.

« Je pars, ma chère Lucilie, pour aller finir » loin de vous une vie que je déteste. Je pars le » crime dans le cœur, & plein encore de la per- » fide madame Danzire. Je vous trompois, & je » me trompois moi-même, quand je vous disois » que je ne l'aimois plus. Cependant plaignez-moi » quelquefois, je le mérite un peu, tout ingrat » que je suis. Adieu, ma chère Lucilie, ne me » haïssez pas ».

Quand j'appris, madame, que je ne le verrois plus, je pensai mourir de douleur. Je le regrettai comme s'il m'eût été fidèle, & je lui pardonnai tout, excepté son absence. Je l'aimois assez pour me passer de son amour : ma passion quoique malheureuse, m'étoit chère; je le voyois ingrat, mais enfin je le voyois. Il m'arriva dans ce tems-là un surcroît de douleur, ma mère mourut, mes larmes redoublèrent; j'en eus à verser pour les deux personnes qui m'étoient les plus chères. Encore si j'avois eu mon amant pour me consoler de la perte de ma mère! Mais je ne savois où il étoit allé, & cette idée me désespéroit. Enfin il y avoit trois ans que l'ingrat ne m'avoit donné de ses nouvelles, lorsque vous le vîtes entrer tout-d'un-coup dans mon cabinet.

cabinet. Quel trouble ne parut pas dans mes yeux, & comment aurois-je pu vous le cacher ? Je vous l'avouerai, madame, de tous les mouvemens qui m'avoient ſaiſie à l'arrivée du chevalier, il ne me reſta, quand vous fûtes partie, que la joie de le revoir ; & de combien cette joie ne fut-elle point augmentée, quand il m'apprit qu'il étoit fidele ! Il l'eſt, madame, je n'en puis douter : oui, mon cher chevalier m'aime, je n'ai plus de madame Danzire à craindre, & la perfide eſt oubliée ; il m'offre, pour m'en aſſurer, ſa main & ſa fortune ; & il eſt bon que je vous diſe qu'elle eſt devenue, par la mort de ſon oncle, une des plus brillantes du royaume. Mais de tous ces biens-là je n'en veux qu'à ſon cœur : qu'il ne me parle plus de ſa main, elle eſt faite pour m'ôter ſa tendreſſe, & je haïs tout ce qui peut me la faire perdre. Il eſt vrai que je mourrois, ſi je le voyois paſſer entre les bras d'un autre : mais quoi ! on ne ſauroit s'aimer toujours, & ne s'épouſer jamais.

DOM JUAN

ET

ISABELLE.

NOUVELLE PORTUGAISE.

DANS Villa-nova, petite ville de la province ou plutôt du royaume des Algaraves, qui fait une partie de celui de Portugal, il y a deux familles considérables en naissance, en biens & en autorité. Ces deux familles sont depuis long-tems liées d'une étroite amitié; mais elles ne l'avoient jamais été si fortement, que dans les personnes de dom Pedro-Oliviero Almaro, & de dom Francisco-Fernando de Luna, chefs de l'une & de l'autre. Ce dernier, capable de grandes choses, ayant perdu une femme qu'il aimoit tendrement, & pour laquelle il avoit toujours négligé les soins de sa fortune; libre alors, & n'étant plus occupé que du desir d'acquérir des honneurs & des richesses à un fils qu'il en avoit eu, obtint de la cour un gouvernement considérable au Brésil. Mais ce fils, pour lequel il s'exposoit aux fatigues &

aux dangers de ce voyage, étant encore dans un âge très-peu avancé, il ne put se résoudre à l'y exposer lui-même, & le laissa entre les mains de dom Pedro, qui sachant combien le dépôt qu'il lui laissoit étoit cher à son ami, ne négligea rien pour le bien élever : aussi trouva-t-il un sujet digne de son application; & bientôt l'amitié qu'il avoit pour le père, eut moins de part aux soins qu'il prit du fils, que la tendresse qu'il conçut pour le fils même. Dom Juan, c'est le nom de cet enfant, n'étoit alors âgé que de huit ans; mais on ne pouvoit déja le voir sans l'aimer, ni le connoître sans l'estimer. Toutes les graces du corps, toute la complaisance de l'humeur, toute la vivacité de l'esprit étoient rassemblées en lui. Toutes ces qualités se trouvoient aussi dans Isabelle, fille de dom Pedro Almaro, & l'on ne pouvoit décider qui des deux étoit la plus parfaite créature. Dom Juan fut élevé avec Isabelle. Ils étoient à-peu-près de même âge, & cette convenance, jointe à toutes celles qui se trouvoient en leurs personnes, fit naître entr'eux une sympathie qui prit bientôt un autre nom. Les amours sont enfans & se plaisent quelquefois à jouer avec l'enfance, & les passions qu'ils y font naître, sont beaucoup plus fortes & plus durables. Dom Juan & Isabelle sentirent dès-lors l'un pour l'autre, ce que dans un âge plus avancé ils devoient inspirer à tout le monde. Etoient-ils ensemble? tout étoit

pour leur plaisir & passe-tems. Jamais affections ne furent plus égales, jamais volontés plus vives : enfin, jamais amour ne se fit tant sentir avant que de se faire connoître. Aussi, ce sentiment étoit trop vif pour pouvoir être long-tems confondu avec les autres, & voici comment ils se débrouillèrent dans leur cœur.

Isabelle avoit auprès d'elle une gouvernante qui aimoit fort la lecture des romans. Dom Juan étant un jour seul avec Isabelle dans la chambre de cette gouvernante, & ayant trouvé sur la table un de ces livres, l'ouvrit & en lut le titre en badinant. Ce titre donna de la curiosité à Isabelle ; elle le pria d'en lire quelques pages ; & dom Juan étant tombé sur une peinture que deux amans se faisoient l'un à l'autre de leur amour, Isabelle trouva les sentimens de la maîtresse si conformes aux siens, qu'elle en rougit & devint rêveuse. Dom Juan, qui avoit trouvé la même ressemblance entre les siens & ceux de l'amant, cessa de lire ; & après y avoir rêvé quelque tems : Isabelle, dit-il ingénument, plus j'y fais réflexion, plus je crois que j'ai de l'amour pour vous. Depuis que je vous vois, j'ai pensé mille fois tout ce que je viens de lire ; & la seule différence que j'y trouve, c'est que je le pensois plus vivement encore ; mais je n'aurois pas pu si bien vous l'expliquer. Dom Juan, répondit Isabelle en rougissant davantage, je faisois la même réflexion, & je ne doute plus que ce ne soit aussi de l'amour

que j'ai pour vous. J'ai reſſenti mille fois, ſans pouvoir les démêler, tous les tranſports, tous les plaiſirs, toutes les craintes, toutes les inquiétudes qui ſont décrites dans ce livre. Mais, ſi ce que j'entends dire de ces ſentimens eſt vrai, c'eſt un crime à moi de les avoir conçus. Cependant, je ne ſaurois croire que le crime puiſſe jamais ſe préſenter ſous une figure auſſi douce & auſſi agréable que celle-là; & en tout cas, je ſens que j'aurai bien de la peine à m'empêcher d'être toujours criminelle.

La gouvernante ſurvint & interrompit cette converſation. Ils ne furent pas long-tems ſans la reprendre; & tout le fruit de leurs réflexions, fut de convenir que non-ſeulement ils s'aimoient & qu'ils s'aimeroient toute leur vie; mais qu'ils ſe tiendroient à l'avenir ſur leurs gardes, & prendroient ſoin de cacher à tout le monde l'union de leurs cœurs. Ils paſſèrent ainſi quelques années, jouiſſant d'un bonheur dont ils ne connoiſſoient pas le prix, parce qu'ils en avoient joui preſqu'auſſi-tôt que de la lumière, ſans qu'il eût jamais été troublé. Mais enfin cet heureux tems changea. Iſabelle avoit en ce tems-là environ treize ans; & ſa beauté qui croiſſoit de jour en jour, faiſoit trop de bruit pour les laiſſer tranquilles. Il ſe préſenta un parti conſidérable pour elle, que ſes parens crurent devoir accepter. Dom Pedro chargea dona Maria, ſa

femme, d'en faire la propofition à Ifabelle, & de fonder fes fentimens là-deffus. Dona Maria prit donc un jour fa fille en particulier, & après lui avoir exagéré l'avantage du parti qui fe préfentoit, elle lui dit qu'elle ne doutoit pas qu'elle n'acceptât, fans balancer, une chofe qui lui convenoit fort, & que fon père & elle avoient réfolue. Ifabelle qui ne s'attendoit rien moins qu'à cette propofition, en fut fi furprife, qu'elle refta immobile. Cependant, fa mère la preffa de s'expliquer, & toute la réponfe qu'elle en put tirer, fut un torrent de larmes qu'elle verfa, après s'être long-tems efforcée de les retenir. Doña Maria qui aimoit beaucoup fa fille, ne manqua pas d'expliquer favorablement fes larmes; elle crut que la pudeur & la crainte de fe féparer d'elle, en étoient la caufe. Ainfi, après l'avoir embraffée tendrement pour la confoler, elle la quitta, ne voulant pas la preffer davantage pour cette fois: mais elle éclaircit bientôt ce myftère. En fortant de là, dona Maria entra dans la chambre de fon mari, pour lui rendre compte de ce qu'elle venoit de faire; mais elle fut fort furprife de voir aux pieds de dom Pedro, dom Juan fondant en larmes. Il avoit appris dans la ville la nouvelle de ce mariage, & étoit venu avec l'impétuofité d'un jeune homme amoureux & défefpéré, effayer de le fléchir. Il le conjuroit de ne point achever ce mariage, qu'il appelloit l'arrêt de fa mort.

Oui, lui disoit-il, dom Pedro, je connois & je ressens vivement les obligations que je vous ai; elles sont si grandes, & j'en suis si pénétré de reconnoissance, que s'il s'agissoit de prendre parti entre mon père & vous, je balancerois; mais je ne saurois vous regarder que comme mon meurtrier, si vous m'ôtez Isabelle. Je ne vis que pour elle, & je ne veux plus vivre si je la perds. Ne me l'ôtez pas, je vous en conjure par la tendresse que vous m'avez toujours marquée, & par celle que vous avez pour votre fille : car, je ne feindrai point de vous dire qu'elle a pour moi les mêmes sentimens que j'ai pour elle, & que nos cœurs sont si parfaitement unis, que vous ne sauriez me porter un coup, qu'elle ne le ressente, ni me rendre malheureux, sans la rendre malheureuse. N'accablez donc pas de douleur deux personnes dont l'une vous doit être si chère par le sang, & l'autre par l'amitié.

Dès qu'il apperçut dona Maria, il alla se jetter à ses pieds, & la conjura avec les mêmes prières & les mêmes larmes, de ne point poursuivre ce dessein. Dom Pedro & sa femme se regardoient pendant ce discours, sans savoir que répondre. Quelqu'irrités qu'ils fussent de ce qu'ils apprenoient, ils ne pouvoient s'empêcher d'excuser ces deux jeunes amans; la tendresse paternelle parloit également en faveur de l'un & de l'autre. Ainsi, dom Pedro prit le parti de la douceur, & renvoya dom

Juan plein d'eſpérances. En effet, après avoir bien penſé, il crut ne pouvoir rien faire de mieux que d'écrire à dom Franciſco de Luna, & de lui propoſer le mariage de dom Juan avec Iſabelle, pour reſſerrer davantage les nœuds de l'amitié qui avoit toujours été entre leurs familles. Mais en attendant ſa réponſe, dona Maria ne laiſſa plus à dom Juan la même liberté de voir ſa maîtreſſe ; & ce n'étoit plus que rarement & en ſa préſence, qu'elle leur permettoit de s'entretenir. Quelque dur que fût pour eux ce changement, l'eſpérance qui y étoit mêlée en adouciſſoit la peine ; & après quelques mois paſſés avec beaucoup d'impatience, la réponſe de dom Franciſco arriva.

Il mandoit à dom Pedro qu'il étoit ravi qu'il l'eût prévenu dans une choſe qu'il avoit depuis longtems réſolu de lui propoſer : qu'il donnoit avec plaiſir ſon conſentement au mariage de dom Juan avec Iſabelle, & qu'il le prioit ſeulement d'en différer la concluſion juſqu'à ſon retour, qui devoit être dans trois mois, parce que le tems de ſon gouvernement finiroit dans ce tems-là. Il eſt aiſé de concevoir avec quels tranſports de joie nos deux amans reçurent cette nouvelle. Leur eſpérance étoit alors pure & ſans mélange de crainte. On leur rendit la liberté de ſe voir & de s'entretenir, & leur bonheur n'étoit plus troublé que par leur impatience qui croiſſoit tous les jours. Enfin, dom

Francifco arriva, & toutes chofes furent réfolues pour ce mariage. Dom Juan & Ifabelle, ravis & pleins de confiance, regardoient leur bonheur comme la chofe la plus affurée & la plus prochaine : cépendant ils n'en furent jamais fi éloignés.

Dans le tems qu'on faifoit les préparatifs pour leur union, un oncle de dom Francifco mourut fans enfans, & le laiffa feul héritier d'une riche fucceffion. Cette élévation de fortune donna à dom Francifco des vues plus élevées pour fon fils. Les biens & l'alliance d'Ifabelle lui femblèrent trop peu de chofe, & fans égards à fa parole ni à l'attachement de dom Juan, il rompit ce mariage; il fit plus. Comme il connoiffoit la tendreffe de fon fils pour Ifabelle, & qu'il craignoit que cette tendreffe ne s'oppofât aux deffeins qu'il formoit pour lui, il profita d'un vaiffeau prêt à mettre à la voile pour le Bréfil; il fit enlever dom Juan, & l'envoya dans ce pays, auprès d'un parent qu'il y avoit. Je ne décrirai point quel fut le défefpoir de ces deux amans à cette féparation, ce font des chofes que l'on ne fauroit exprimer; je dirai feulement que leur amour étoit parfait, & que leur douleur fut proportionnée à leur amour. Dès que le bruit de cette rupture fut répandu dans la ville, mille gens charmés de la beauté d'Ifabelle, fe préfentèrent pour remplir la place de dom Juan; & ce fut pour elle une nouvelle peine, que les perfécutions qu'elle eut

à soutenir de la part de sa famille & de tous ses prétendans. Elle résista néanmoins à toutes ces importunités, & la fermeté avec laquelle elle y résista l'en délivra à la fin. Ainsi, Isabelle vécut quelque tems plus libre dans son affliction; mais elle trouva encore un nouveau sujet de s'affliger, dans la nouvelle de la mort de dom Juan, arrivée dans un combat que les Portugais donnèrent au Brésil contre les sauvages de ce pays-là. Elle n'avoit pas lieu d'en douter, puisqu'elle l'apprit par le deuil qu'en prit la famille de dom Juan. L'excès de sa douleur lui en ôta d'abord le sentiment, & lui auroit sans doute ôté la vie, si l'amour ne l'avoit soutenue contre elle-même. Enfin, Isabelle revenue de ce premier accablement, n'ayant plus rien à espérer dans le monde, résolut d'y renoncer, & de chercher dans la solitude une vie convenable à son affliction. Elle en fit la proposition à ses parens, qui y résistèrent quelque tems; mais ils ne purent à la fin lui refuser une chose qui concernoit uniquement le repos de sa vie. Ils consentirent qu'elle se retirât dans un couvent qui est auprès de Lisbonne, & dont une parente de dona Maria étoit supérieure. Il y avoit dans ce couvent une religieuse, fille de qualité & aimable, qui conçut beaucoup de tendresse pour Isabelle. Elle entra d'abord dans son affliction, la flatta, & la partagea avec elle. Il n'en falloit pas davantage pour se mettre dans ses

bonnes graces; ainsi, elles se lièrent d'une étroite amitié.

Cette religieuse, qu'on appelloit dona Cécilia, avoit un frère, grand de Portugal, nommé dom Gusman de Loredas, qui l'aimoit beaucoup, & qui venoit la voir souvent. Dona Cécilia, entêtée du mérite d'Isabelle, l'en entretenoit continuellement dans toutes les visites qu'il lui faisoit. Dom Gusman, sur ces récits, eut une fort grande curiosité de la voir, & pria sa sœur de l'engager à venir avec elle au parloir, la première fois qu'il reviendroit. Isabelle résista fortement à la prière que lui en fit dona Cécilia; cependant son amitié l'emporta sur sa répugnance & sur ses résolutions. Dom Gusman vit donc Isabelle, & en fut charmé. Pour ne m'étendre point inutilement, il sortit fort amoureux de cette première visite. Il revint le lendemain; Isabelle refusa de le voir; la passion de dom Gusman n'en devint que plus forte par cette difficulté. Sa sœur agit si finement auprès d'Isabelle, qu'ayant été quelque tems sans lui parler de son frère, sous prétexte de lui faire voir des ouvrages d'un goût extraordinaire qu'on devoit lui apporter, elle la fit venir à la grille, où son frère les attendoit. La vue d'Isabelle redoubla son amour; & quoiquelle lui ôtât toute espérance, il ne connut plus d'autre bonheur que celui de la posséder. Pour y parvenir il mit tout en usage. Il alla à Villa-

nova la demander à ses parens, & trouva auprès d'eux toutes les facilités qu'il pouvoit attendre. Il pressa Isabelle d'y consentir, il fit agir l'autorité du roi; mais sur-tout, il pria sa sœur d'employer en sa faveur toute l'amitié qu'elle avoit pour elle. Elle eut beau faire, elle ne put la faire consentir à devenir sa belle-sœur. Les parens d'Isabelle la persécutèrent si fort pour la faire consentir à épouser dom Gusman, qu'ils ne lui donnèrent pas un moment de relâche. Pour se délivrer de leurs pressantes sollicitations, elle feignit d'y donner son consentement, & demanda du tems, espérant qu'il arriveroit quelque accident qui l'arracheroit à leurs persécutions. On lui accorda deux mois, au bout desquels elle demanda un nouveau délai; mais elle ne put l'obtenir.

Les choses étant en ces termes, dom Pedro, que ses indispositions empêchoient d'aller à Lisbonne, & qui vouloit assister à ce mariage, écrivit à dom Gusman, pour le prier que la cérémonie s'en fît à Villa-nova; ajoutant qu'il feroit incessamment partir sa femme, pour aller prendre sa fille & la conduire. Mais dom Gusman, à qui ce délai parut trop long, pria une de ses tantes de se charger de cette conduite. Isabelle partit donc, quoi qu'elle pût faire pour s'en défendre, avec dom Gusman & toute la jeunesse de la cour, qu'il avoit invitée à être témoin de son bonheur. Dom Gusman, qui

vouloit marquer ſa joie par toutes ſortes de moyens, donnoit des fêtes magnifiques tous les jours, en attendant que les préparatifs des noces fuſſent achevés. Les bals, les courſes de bagues, les tournois & les autres divertiſſemens de cette eſpece, ſe ſuccédoient continuellement. Un jour dom Guſman propoſa de rompre des lances, à condition que le vainqueur recevroit une épée & un poignard très-riches, de la main d'Iſabelle. Toute la nobleſſe de la province y fut invitée. Dom Guſman qui excelloit dans cet exercice, ne doutoit point que le prix qu'il propoſoit ne le regardât uniquement. Quand le jour marqué fut arrivé, dom Guſman qui avoit ouvert le combat, après avoir déſarçonné les deux premiers chevaliers, fut lui-même terraſſé par le troiſième. C'étoit un jeune-homme inconnu à toute l'aſſemblée, vêtu ſimplement & même négligemment; auſſi, ſon air & ſa figure n'avoient pas beſoin d'ornemens. Dès qu'il parut, il s'attira les vœux de tous les ſpectateurs. Iſabelle, quoique préſente, ne s'étoit apperçue de rien. Depuis ſon retour à Villa-nova, elle étoit remplie plus que jamais de l'idée de dom Juan; car elle n'étoit environnée que d'objets qui lui en rappelloient le ſouvenir. Le lieu même où elle étoit alors, avoit cent fois été témoin de leur tendreſſe, & l'occupoit trop par les idées qu'il lui retraçoit, pour la rendre attentive à tous les événemens. Cependant, dom Guſman

s'étant venu asseoir auprès d'elle, elle ne put à sa prière, se dispenser de tourner les yeux sur celui qui l'avoit vaincu. Mais quel fut son trouble à cet aspect ! Cet homme inconnu pour toute l'assemblée, ne le fut pas pour elle; l'amour a ses signaux auxquels les amans ne sauroient se tromper. C'étoit dom Juan ; & quoiqu'elle le crût mort, & qu'il fût extrêmement changé par les années, par les fatigues, & plus encore par les chagrins, elle ne put un seul moment le méconnoître. Cette aventure paroît fort extraordinaire ; mais quoiqu'elle sente le roman, je n'ai point changé l'histoire, la vérité devant toujours l'emporter sur la vraisemblance.

Dom Juan avoit été fait prisonnier avec un de ses cousins dans le combat où l'on croyoit qu'il avoit été tué. Ces deux jeunes seigneurs ayant trouvé le moyen d'échapper d'entre les mains des sauvages, le cousin de dom Juan, à sa prière, répandit le bruit de sa mort, dans la vue de faciliter son retour en Portugal. En effet, après s'être tenu quelque tems caché & déguisé dans la maison de dom Gabriël son cousin, ils s'embarquèrent sur un vaisseau hollandois qui avoit apporté des negres au Brésil, & passèrent en Hollande où ils ne firent aucun séjour, & revinrent à Villa-nova. La première nouvelle que dom Juan y apprend, ce sont les fêtes que l'on donne pour le mariage d'Isabelle, & les cris de joie qui les accompagnent sont les premiers

bruits qu'il y entend. Les projets les plus violens que puiſſe former un amant déſeſpéré, lui paſſèrent alors dans la tête; mais avant que de prendre aucun parti, il voulut ſagement connoître les ſentimens d'Iſabelle; dans ce deſſein, il ſe préſenta pour rompre une lance, ſe flattant que le combat lui donneroit occaſion de lui parler; & ce projet lui réuſſit. Depuis la victoire qu'il avoit remportée ſur dom Guſman, il avoit continué à donner des preuves de ſa force & de ſon adreſſe. Il avoit eu l'avantage ſur trois autres chevaliers, deux deſquels ayant été dangereuſement bleſſés, perſonne n'oſa plus ſe préſenter au combat; ainſi le prix lui fut adjugé d'une commune voix. Ce fut alors que le trouble d'Iſabelle augmenta conſidérablement. Le vainqueur devoit recevoir le prix de ſa main; mais ce vainqueur eſt le ſien. Enfin elle fut obligée de prendre ſon parti, malgré le déſordre que lui cauſoit l'approche de dom Juan. L'amour qui la guidoit la ſervit en cette occaſion, plus ſagement que n'auroient pu faire les plus longues réflexions.

Dom Guſman alla prendre dom Juan, & le préſenta à Iſabelle. Après l'avoir ſalué civilement: » Seigneur, lui dit-elle d'une voix tremblante & » en baiſſant la vue, voilà une épée & un poignard » qui ſont dus à votre valeur. On a cru qu'en les » recevant de moi, ils vous ſeroient plus agréables; » mais je n'oſe m'en flatter, & je voudrois que ma

» main y ajoutât tout le prix que vous méritez.... » Dom Juan, agité de cent passions différentes, fut quelque tems sans répondre; mais enfin il lui dit: » Vous ne devez pas douter, madame, que ce » prix, déja si considérable par lui-même, ne re» çoive de votre main une valeur inestimable. Heu» reux si tous les prix que j'avois mieux mérités » m'avoient été payés avec la même fidélité! » A ces mots, Isabelle appréhendant qu'il [illegible] dît quelque chose qui le fît connoître, & qu[illegible] échouer le dessein qu'elle méditoit: » Seigneur, lui dit-elle » en l'interrompant, nous laisserez-vous ignorer » plus long-tems qui vous êtes, & refuserez-vous » à tant de braves chevaliers, dont vous venez de » triompher, la satisfaction de savoir le nom de » leur vainqueur? Votre air & vos manières ne » permettent pas de douter que cet aveu ne di» minue en quelque façon la honte de leur défaite. » Peut-être aussi, pour des raisons que nous ne » pouvons pas pénétrer, ne voudriez-vous pas » déclarer à tout le monde ce que je vous de» mande: mais il y a ici des personnes discrettes, » à qui vous pourrez en toute sureté confier votre » secret; & moi-même, si vous m'en jugiez » digne, j'oserois vous promettre une entière dis» crétion ».

Dom Gusman & tous ceux qui étoient présens applaudirent à la demande d'Isabelle, & pressèrent

dom

dom Juan de contenter sa curiosité. Cette demande s'accommodoit trop à son desir pour ne la pas accepter; il ne se défendit donc que foiblement, & finit par dire, en adressant la parole à Isabelle: » S'il ne falloit, madame, vous déclarer que mon » nom, il me seroit bien aisé de vous obéir; mais » il faudroit vous faire le récit d'une vie, qui » n'étant qu'un enchaînement de malheurs, vous » paroîtroit trop ennuyeux s'il ne vous intéressoit » point, & vous affligeroit s'il pouvoit vous in» téresser. Cependant, madame, si vous me l'or» donnez absolument, il me sera difficile de m'en » dispenser. J'exigerai seulement de vous le secret » sur plusieurs des particularités que j'ai à vous » raconter. » Isabelle le promit hautement. Après ces conventions, dom Gusman s'écarta avec le reste de-la troupe, & laissa ces deux amans se promener seuls. Aussi-tôt qu'Isabelle jugea qu'on ne pouvoit plus les entendre: » Dom Juan, dit» elle, car mon cœur n'a pu vous méconnoître » un moment, ne croyez pas que je prenne la » parole pour prévenir vos reproches par les rai» sons que je pourrois vous alléguer pour ma dé» fense; j'ai trop de délicatesse pour vous les rappor» ter. Cependant je ne puis m'empêcher de vous » dire que si le cœur seul fait les infidélités, je suis » encore innocente, puisque, malgré le bruit de » votre mort, & malgré l'état où vous me voyez

» ici, le mien vous a toujours été conservé sans » aucune altération. Je sais que les apparences sont » contre moi, & que vous pouvez m'accuser d'a» voir commis une faute d'autant moins excusable, » que rien au monde n'auroit pu vous porter à en » faire une pareille : mais je puis vous assurer, mon » cher dom Juan, que je ne suis point criminelle, » & que j'avois pris des résolutions qui ne m'au» roient que trop disculpée dans votre esprit, si » j'avois eu le tems de les exécuter. « En prononçant ces dernières paroles, elle tourna sur lui des yeux baignés de larmes. Dom Juan en fut si attendri, qu'il fut quelque tems sans pouvoir lui répondre. A la fin s'étant un peu remis :... » Non, » dit-il, ma chère Isabelle ; non, vous n'êtes point » criminelle, & je n'ai jamais été persuadé de » votre infidélité : l'amour que nous avons ressenti » l'un pour l'autre, presque en naissant, est de» venu une partie de nous-mêmes, & ne sauroit » finir qu'avec notre vie. Cessez donc de vous at» tribuer une faute qui ne doit être imputée qu'à » ma mauvaise destinée ; elle n'a pu séparer nos » cœurs, elle a fait tous ses efforts pour séparer nos » personnes..... Elle n'y réussira pas, reprit Isa» belle, si vous voulez suivre mes conseils. Elle » s'est servie jusqu'à présent de l'autorité de nos » parens, il faut nous soustraire à cette autorité ; » & si vous m'aimez assez pour mépriser l'indi-

» gnation des vôtres, je vous aime assez pour
» mépriser en votre faveur la colère des miens,
» & perdre la prétendue fortune qui m'attend:
» nous posséderons tout en nous possédant. Ainsi,
» faites choix d'un lieu où nous puissions nous re-
» tirer, & rendez-vous demain, à deux heures
» de nuit, à la porte de ce jardin qui donne sur
» la mer, ayez un bâtiment prêt à mettre à la
» voile; & vous me trouverez prête à vous suivre
» par-tout. Voilà le dessein qu'a formé mon amour,
» dans l'instant que je vous ai reconnu, & qui m'en
» a fait quitter de plus funestes, auxquelles j'étois
» déterminée pour m'affranchir de la tyrannie de
» ma famille. Ce projet vous paroîtra peut-être
» bien hardi pour une personne de mon sexe &
» de mon âge; mais c'est pour vous que je l'en-
» treprends; & pour vous que ne pourrois-je pas
» entreprendre!.... » Cette résolution, qui prouvoit si clairement l'amour d'Isabelle, combla dom Juan d'une telle joie, qu'il eut besoin de toute sa retenue pour s'empêcher de lui en marquer la plus vive reconnoissance; mais ils étoient observés: & cet heureux amant oublia dans ce moment toutes ses peines passées, & regarda son bonheur comme une chose assurée puisqu'il ne dépendoit plus que d'Isabelle. Enfin, après avoir tout arrangé pour leur départ, & après s'être fait le récit de leurs aventures, ils rejoignirent la troupe qui les atten-

doit avec impatience. Isabelle adressant la parole à dom Gusman : « Seigneur, lui dit-elle je viens » d'apprendre des choses étonnantes, & qui ré» pondent fort à l'opinion que nous avions conçue » de ce chevalier; mais je vous prie de ne me » point presser de vous les apprendre avant trois » jours, c'est le terme qu'il a prescrit, & qu'il a » eu de justes raisons de prescrire à ma discrétion. » Après ces mots, dom Juan se retira & partit pour Lagos, qui n'est qu'à trois lieues de Villa-nova; pour s'y assurer d'un bâtiment.

Enfin, la nuit tant souhaitée étant venue, Isabelle trouva moyen de se dérober à la vigilance de sa mère, & se rendit à l'heure marquée, à la porte du jardin. Après y avoir attendu quelque tems, elle vit à travers de l'obscurité un bâtiment arriver dans la rade, & venir aborder vis-à-vis de la porte du jardin. Elle ne douta pas que ce ne fût dom Juan; & son impatience ne lui ayant pas permis d'attendre, elle sortit & courut sur le bord de la mer. Dès qu'elle y parut, deux hommes sautèrent de la chaloupe & vinrent à elle. Mais quel fut son étonnement, lorsqu'au lieu de dom Juan elle trouva deux inconnus! Elle voulut prendre la fuite, mais il n'étoit plus tems; ces deux hommes l'avoient saisie, & malgré ses cris, ses larmes & ses prières, ils la portèrent dans leur bâtiment, qui remit aussitôt à la voile & sortit de la rade. Dom Juan qui

avoit été retenu par un vent contraire, arriva peu de tems après. Il descendit à terre, & trouva la porte du jardin ouverte; mais n'y trouvant point ce qu'il cherchoit, il passa le reste de la nuit avec des impatiences mortelles; & le jour commençant à paroître, il prit le parti de retourner à Lagos, pour n'être point découvert; se flattant que peut-être Isabelle, observée de trop près, n'avoit pu cette nuit exécuter son dessein, & l'avoit remis à une autre fois. Il ne fut pas long-tems dans cette erreur; il apprit le lendemain qu'Isabelle avoit disparu, & que cette même nuit, dom Gusman avoit fait la même chose, suivi seulement de deux de ses valets, sans qu'on sût où les uns ni les autres étoient allés. Il n'est pas possible de décrire les sentimens de dom Juan. Si-tôt qu'il eut appris cette nouvelle, il partit dans le dessein d'aller chercher dom Gusman, & de lui arracher Isabelle, ou d'y perdre la vie. D'un autre côté, dom Pedro le père d'Isabelle, qui ne doutoit point aussi que dom Gusman ne fût l'auteur de cet enlèvement, fit armer tous ses gens, & les envoya courir après lui pour l'arrêter. Heureusement pour lui, dom Juan ne fut pas heureux dans sa recherche, mais il fut rencontré par les gens de dom Pedro, qui l'arrêtèrent avec ses deux domestiques; & dona Maria s'étant allée jetter aux pieds du roi pour lui demander justice, obtint un ordre pour lui faire faire son

procès, s'il ne déclaroit ce qu'il avoit fait d'Isabelle; & s'il ne l'épousoit pour réparer son honneur. La cour, la Ville, & sa famille étoient si prévenus contre lui, que c'étoit en vain qu'il alléguoit pour sa défense, qu'étant à la veille d'épouser Isabelle, du consentement de ses parens, il n'y avoit nulle apparence qu'il voulût l'enlever. Que son départ de Villa-nova, qui seul le rendoit suspect, étoit une chose innocente: qu'ayant été assuré par un de ses domestiques que l'inconnu qui la veille avoit remporté le prix de leur combat, étoit son frère naturel, qui avoit autrefois pris la fuite & s'étoit échappé de la maison de son père avec des sommes considérables en pierreries; il s'étoit mis en chemin sur le champ pour ne le pas manquer & pour le faire arrêter. Toutes ces raisons étoient regardées comme d'ingénieuses suppositions, & le roi qui vouloit, par un exemple éclatant & sévère, empêcher à l'avenir de pareilles violences, étoit prêt à faire exécuter l'arrêt qu'il avoit prononcé, lorsqu'on apprit qu'Isabelle étoit de retour à Villa-nova.

Pendant que l'on faisoit des informations contre dom Gusman, dom Juan qui cherchoit Isabelle, après plusieurs courses inutiles, étoit arrivé à Cadix, & y avoit appris d'un corsaire de Salé, que l'on venoit de prendre, qu'un nommé Aliachmet, corsaire de la même nation, avoit depuis quelque tems enlevé sur la

côte de Portugal une jeune personne qu'il avoit conduite à Salé. Le portrait qu'il en fit, & le tems de l'enlévement convenoient si fort à Isabelle; que dom Juan ne douta pas que ce ne fût elle. Il ne perdit point de tems. Son cousin dom Gabriël lui prêta une somme d'argent assez considérable pour racheter Isabelle. Il l'accompagna même dans ce voyage. Ils s'embarquèrent, & arrivèrent à Salé sans aucun obstacle, car ils avoient obtenu des passe-ports du gouverneur de cettte place. D'abord qu'ils eurent mis pied à terre, dom Gabriël alla chez le gouverneur pour lui demander sa protection, en vertu de son passe-port, & dom Juan courut chez Aliachmet. Ce corsaire lui apprit que sur le bruit des magnificences que l'on faisoit pour un mariage, il étoit entré la nuit à Villa-nova, dans l'espérance de faire quelque esclave, suivant la coutume des Salétins, qui entrent avec la marée dans tous les petits ports de cette côte, & qui s'en retournent avec elle : qu'ayant vu sur le bord de la mer une femme qui s'approchoit à mesure qu'il arrivoit, il avoit envoyé à terre deux de ses gens qui l'avoient saisie & amenée à bord. Il ajouta qu'elle avoit toujours été fort triste, & ne cessoit dans ses regrets de réclamer dom Juan; qu'il en avoit toujours pris autant de soin qu'il auroit fait de sa propre fille, dans l'espérance d'en tirer une grosse rançon; mais que n'ayant trouvé personne qui eût voulu lui en

donner un prix proportionné à sa beauté, il avoit depuis deux jours résolu de l'envoyer au roi de Maroc; & qu'Isabelle, à qui il avoit déclaré sa résolution, après quelques difficultés, y avoit consenti le même jour; que cependant, s'il vouloit y mettre la somme qu'il en demandoit, il seroit encore le maître de la racheter. Les idées les plus cruelles tourmentèrent dom Juan à la fin de ce récit. Isabelle, sur le point d'être envoyée au roi de Maroc, & son consentement donné, furent pour lui deux coups mortels. En entrant avec le corsaire dans le lieu où étoit Isabelle, il la trouva couchée sur une natte, la mort étoit peinte sur son visage, & ses regards incertains distinguoient à peine les objets. Cependant elle reconnut dom Juan, & croyant qu'il avoit été fait esclave, elle fit un cri pitoyable; & se soulevant ensuite sur le coude: « Dom Juan, lui dit-elle, le ciel a donc » voulu nous rejoindre avant ma mort; mais il » a pris soin d'empoisonner cette faveur, comme » toutes celles que nous en avons reçues, & il » ne l'a fait que pour nous rendre encore plus » malheureux; vous, par le triste spectacle de » l'état où je suis; & moi, en vous laissant dans » les mêmes fers dont la mort va me retirer... » Dom Juan accablé du spectacle & de ces dernières paroles, se mit à ses genoux, & prenant une de ses mains qu'il baigna de ses larmes: « Rassurez-

» vous, dit-il, ma chère Iſabelle : non-ſeulement
» je ne ſuis point dans l'eſclavage, mais je viens
» pour vous délivrer. » A ces mots, elle prit un
viſage plus ſerein. « Voilà donc, dit-elle, en
» appuyant la tête ſur lui, voilà ma mort délivrée
» d'une partie des horreurs qui l'environnoient ;
» mais elle n'en eſt pas moins certaine, & il ne
» m'eſt plus poſſible de profiter du ſecours que vous
» venez me donner. Elle avoit à peine achevé
ces paroles, que le corſaire appercevant une petite
boëte qui étoit à côté d'Iſabelle, fit un cri & ſe
ſaiſit de cette boëte pleine de poiſon, qu'il portoit
ordinairement avec lui lorſqu'il alloit en courſe,
dans le deſſein de prévenir l'eſclavage, s'il avoit
le malheur d'être pris. Iſabelle voyant ſon étonnement, lui dit d'un viſage aſſuré : « Ce n'étoit
» qu'à cette condition, Aliachmet, & qu'après
» m'être ſaiſie de cette boëte où vous m'aviez dit
» que vous renfermiez votre poiſon, que j'ai con-
» ſenti ce matin à être envoyée au roi de Maroc. »
Puis, ſe tournant vers dom Juan : » Tant que j'ai
» cru, lui dit-elle, pouvoir conſerver dans toute
» ſa pureté la foi que je vous ai vouée, j'ai ſou-
» tenu avec conſtance les peines de mon eſcla-
» vage ; mais ayant appris que je devois aller chez
» un roi barbare, augmenter le nombre des lâches
» eſclaves deſtinées à ſes plaiſirs, j'ai cru devoir
» me dérober à cette indignité par le poiſon que

» j'ai trouvé dans cette boëte : trop heureuse en » mourant, de pouvoir vous marquer ma fidé» lité, de pouvoir rendre entre vos bras mes der» niers soupirs, & de songer qu'une main si chère » fermera les yeux, & prendra soin des restes » malheureux d'une victime que l'amour lui im» mole. »

Dom Juan accablé de douleur, fut long-tems sans pouvoir parler; puis se relevant brusquement : » C'en est fait, Isabelle, s'écria-t-il, le sort ne » nous séparera plus, & la mort qui va nous » unir, nous affranchira de ses persécutions. » Il tira en même-tems son poignard pour s'en frapper; mais le corsaire l'en ayant empêché, lui dit après avoir su d'Isabelle qu'elle n'avoit avalé le poison que depuis quelques momens, qu'il n'y avoit rien de désespéré, & que ce poison dont il connoissoit l'effet, n'ayant pas eu le tems d'agir, il en avoit le remede qu'il portoit toujours avec lui. Il tira de sa poche une autre boëte, dont il fit prendre à Isabelle, que la menace de dom Juan contre lui-même avoit mise dans un état plus dangereux que le poison qu'elle avoit pris. Cependant le remede opéra, & après des efforts très-violens, elle eut de grands vomissemens. Les transports de dom Juan furent extrêmes quand il la vit hors de danger. Il ne savoit comment en remercier le corsaire. Il lui baisoit les mains, il se jettoit à ses pieds, & s'il

avoit pu disposer de la couronne de l'univers, il la lui auroit donnée, & n'auroit pas cru payer la centième partie du service qu'il venoit de lui rendre. Enfin, soit que le remede seul eût produit un effet si surprenant, ou que la joie de voir sans cesse son amant, y eût beaucoup contribué, trois jours après, Isabelle reprit ses premières forces & sa première beauté. Il ne s'agissoit plus que de traiter de sa rançon; mais ce n'étoit pas une petite difficulté. Le corsaire voyant Isabelle si bien revenue, & dom Juan si amoureux, mit la rançon à si haut prix, que tout l'argent que dom Gabriël avoit apporté n'en pouvoit payer qu'une partie. On pria, on pressa, le tout inutilement; le corsaire voulut de l'argent comptant. Enfin, dom Juan ne sachant plus que proposer, offrit de demeurer pour sureté du paiement qui restoit à faire. Le corsaire y consentit; mais quand il s'agit d'exécuter cette dernière convention, Isabelle s'y opposa: elle vouloit bien que dom Juan restât, mais elle vouloit rester avec lui. Cependant, les raisons & les prières de dom Juan l'emportèrent; il fut résolu qu'elle partiroit avec dom Gabriël, & qu'ils publieroient sa captivité, pour engager leurs parens à les retirer & à mettre le comble à leur bonheur. Après avoir répandu bien des larmes & s'être promis de s'aimer éternellement, Isabelle s'embarqua avec dom Gabriël, & arriva à Villa-nova, dans le tems

qu'on pourſuivoit dom Guſman pour ſon enlévement. Ses premiers ſoins furent de faire avertir dom Franciſco de Luna de l'eſpece d'eſclavage de dom Juan. Dom Franciſco, qui ne doutoit point de ſa mort, traita cette nouvelle de chimère ; Iſabelle parla & fit parler à ſes autres parens, mais ils avoient trop d'intérêt à empêcher ſon retour, pour vouloir y contribuer. Dom Gabriël, que l'amitié conduiſoit, s'étoit épuiſé, & ne pouvoit pas avec le reſte de ſes biens former la ſomme néceſſaire pour le racheter. La ſeule reſſource de cette amante fut donc d'aller ſe jetter aux pieds de dom Pedro, ſon père, pour le prier de lui accorder cette ſomme. Tout mécontent qu'il étoit du père de dom Juan, touché de ce qu'il avoit fait pour ſa fille, il paya généreuſement ſa rançon. Dom Gabriël ne perdit pas un moment pour aller délivrer ſon ami des mains d'Aliachmet. Il ſe rembarqua, & le corſaire ſatisfait permit à dom Juan de revenir à Villa-nova, où cet amant, juſqu'alors malheureux, ne fut pas plutôt arrivé, que la fortune ceſſa de le perſécuter. Car, dom Franciſco de Luna reconnut ſon fils dès le moment qu'il ſe préſenta devant lui ; & voyant qu'il avoit obligation de ſon retour à dom Pedro Almaro, malgré les ſujets de mécontentement qu'il lui avoit donnés, il conſentit au mariage, & ne s'appliqua plus qu'à rendre ces amans heureux. Dom Guſman qui s'étoit pleinement juſtifié, & qui avoit

par conſéquent de grands ſujets de plainte contre dom Pedro, voulut s'oppoſer à ſes nouveaux deſſeins; mais le roi ayant été informé des aventures de dom Juan, les trouva ſi touchantes, qu'il joignit ſon autorité à la dernière volonté des parens. Ainſi dom Pedro Almaro, & dom Franciſco de Luna, reſſerrèrent les nœuds de leur ancienne amitié par le mariage de dom Juan & d'Iſabelle, qui ſe fit avec de grandes magnificences.

MÉMOIRES

DE

M. D'ARBENTIÈRES.

MA mère étoit, sans contestation, une des moins jolies femmes de son tems ; son esprit étoit aussi déraisonnable que son visage étoit peu agréable. Etant grosse de moi, elle s'avisa de quitter son mari & de se retirer chez ses parens, sous prétexte qu'un des plus grands seigneurs de France, pour ne rien dire de plus, étant devenu passionnément amoureux d'elle, l'avoit mise dans l'état où elle se trouvoit. Je ne sais point ce qui avoit fait naître en elle une pareille imagination ; on ne débite pas ordinairement soi-même sa chronique scandaleuse. Voici l'histoire qu'elle racontoit. Elle disoit que le seigneur en question étant venu chasser dans notre canton, mon père l'avoit reçu chez lui, & lui avoit donné un lit, ce qui étoit exactement vrai ; mais elle ajoutoit qu'éprise de sa bonne mine, elle s'étoit dérobée la nuit pour l'aller trouver dans sa chambre, & que ce seigneur qui avoit fort bien soupé, trouvant

une femme à ses côtés, n'avoit pu faire aucune attention à ses charmes ou à sa laideur, & ne lui avoit pas donné lieu de se repentir de sa démarche. Mon père, qui étoit un simple gentilhomme de campagne, fut surpris du procédé & du discours de sa femme, qui, depuis vingt ans de mariage, ne lui avoit jamais paru ni coquette ni libertine; mais la regardant comme une folle, il prit la chose avec douceur, & la ménagea si bien qu'il la fit revenir chez lui sans faire aucun éclat. Ainsi je vins au monde sous la bonne-foi du mariage : je fus élevé dans un château délâbré, & le curé du village fut chargé de mon éducation. J'avois pour camarades d'études les fils d'un riche fermier des environs, avec lesquels je vivois comme égal. Plus adroit à manier un fusil qu'à feuilleter un livre, je faisois toute mon occupation de la chasse. Ainsi l'on peut juger de ce que j'appris. Pendant que je passois ainsi les premières années de mon enfance, ma mère, qui n'avoit fait que dissimuler ses idées sur mon sujet, ne négligeoit rien pour m'inspirer des idées de vanité. Mon fils, me disoit-elle, vous êtes né pour toute autre chose que ce que vous faites aujourd'hui; vous vous repentirez un jour de vous être avili parmi des paysans..... A force de me répéter de semblables propos, insensiblement elle parvint à me persuader. Quelques livres de chevalerie me tombèrent sous les mains, je les lus, je les dévorai,

l'envie d'apprendre me prit ; j'épuisai bientôt toute la science du curé, & j'appris par-cœur jusqu'à ses prônes. Enfin, je m'acquis une telle réputation dans tout le village, que l'on m'y regarda bientôt comme un oracle.

Mon père voyant que je lui donnois de grandes espérances, me mit en pension dans une petite ville prochaine, où les Jésuites avoient un college. Je passai par toutes les classes; & après avoir fait un cours de philosophie, je soutins des thèses avec assez d'applaudissemens. Si j'avois eu à répondre sur les romans que j'avois lus, je l'aurois fait avec un succès bien différent, car j'en avois la tête remplie.

Malgré le dérangement que mon père avoit mis dans ses affaires, il n'avoit point aliéné la nomination d'un bénéfice qui valoit 12 à 1500 liv. de rente; & voyant que ce seroit le bien le plus sûr & le meilleur qu'il pût me laisser, il me vint prendre un matin, & me conduisit à l'Evêché. L'évêque étoit un peu de mes parens. J'en fus bien reçu; & dans le nombre des questions qu'il me fit, il me demanda si je ne serois pas charmé de prendre le parti de l'église; &, sans me donner le tems de répondre, pour faire les choses dans les regles, il ajouta : Qu'est-ce que la vocation ? Dans les autres, monseigneur, lui répondis-je, c'est une inspiration du ciel; dans moi, c'est la volonté de

votre

votre grandeur & celle de mon père. L'un & l'autre feignirent de ne me pas entendre. Je ne laissai pas de recevoir la tonsure ; car on faisoit ce jour-là une ordination, & j'y jouai un personnage auquel je ne m'attendois pas.

Quelque tems après, on m'envoya à Paris pour étudier en Sorbonne. J'étois possesseur du bénéfice dans toutes les formes ; ma mère qui n'avoit osé me détourner du parti que l'on m'avoit fait prendre, espérant que je deviendrois un jour cardinal, me glissa quelques pistoles sans que mon père s'en apperçût, en me recommandant de ne point oublier de qui je sortois, & de ne rien négliger pour faire fortune dans l'église. Elle fit plus ; elle me donna des lettres pour le seigneur avec lequel elle vouloit à toute force avoir été bien.

Je n'avois pas encore vingt ans, lorsque je me vis abandonné à ma conduite. Je portai mes lettres à mon père prétendu. Je lui fis un compliment en les présentant, dont il me parut assez satisfait, il se souvint de mon nom, il alloit se mettre à table. Monsieur l'abbé, me dit-il, faites-moi l'honneur de dîner avec moi, nous parlerons après de vos affaires ; je vous donnerai bonne compagnie. J'acceptai l'offre sans attendre qu'on me la réitérât une seconde fois.

On se mit à table ; je n'avois pas tout-à-fait l'air sot, mais il ne s'en falloit guère, car j'étois

extraordinairement embarrassé. Scrupuleux observateur des regles de la civilité provinciale, je faisois tout par compas & par mesure. Je mangeois modestement ce qu'on mettoit sur mon assiette, & je n'osois demander à boire, parce que tout le monde n'avoit pas encore bu ; & mille autres pauvretés semblables.

La bonne compagnie dont il m'avoit parlé étoit composée de sa femme, d'une dame de ses amies, d'un abbé & d'un officier de ses parens. S'il m'arrivoit quelquefois de lever les yeux & de perdre de vue mon assiette, c'étoit moins pour regarder les plats que la compagnie. L'officier s'apperçut de ma contrainte, & me dit d'un air railleur : Il me semble, monsieur l'abbé, qu'il y a quelqu'un ici qui flatte votre goût. Je rougis, je me démontai, & les convives en rirent & prirent avec raison la résolution de se divertir à mes dépens. Mon père prétendu, reprenant la parole : Monsieur l'abbé, me dit-il, comment trouvez-vous madame de Durval ? Je revins à moi. « Monsieur, lui répon« dis-je, un nouveau débarqué n'est pas un bon » juge de la beauté ; & ce que je pourrois dire » de celle de madame, ne seroit pas assez déli» catement, ni assez poliment exprimé pour lui » faire plaisir. Trouvez donc bon que je me ren» ferme dans le silence qu'exigent mon état & » mon peu de discernement. » Cette réponse

empêcha les plaisanteries méditées, & la dame, qui jusques-là n'avoit pas fait grande attention à ma figure, voulut bien m'honorer d'un regard. Je ne sais si ma physionomie lui revint, ou si elle eût pitié de mon embarras; mais elle me prit sous sa protection, & pria la compagnie de me laisser en repos. Je lui permets, continua-t-elle, de me regarder tant qu'il voudra; ce qui est un crime pour les autres, peut être un sujet de retenue pour monsieur l'abbé. Je repris aussi-tôt la parole & je témoignai ma reconnoissance à madame de Durval sur l'obligeant aveu de sa protection. Comment donc, dit l'officier, monsieur l'abbé est flatteur? Il y a si peu de tems, répondis-je, que je suis à Paris, que je n'ai pas encore eu celui d'apprendre à dissimuler; un nouveau débarqué n'hésite ordinairement pas beaucoup à dire ce qu'il pense. On changea plusieurs fois de discours, on me fit des questions auxquelles je répondis de mon mieux. On me fit des complimens; j'en arrachai même de l'autre abbé, qui me paroissoit aussi sobre admirateur du mérite d'autrui, que prodigue du sien. C'étoit un de ces beaux-esprits difficiles, qui ne trouvent rien à leur gré, qui critiquent par vanité plutôt que par goût, & qui croient s'applaudir en méprisant les autres. Ces gens décisifs, dont Paris est rempli, m'en imposèrent d'abord; je les respectai comme des oracles. Mais enfin je m'y ac-

coutumai, & je n'ai rien trouvé dans la plupart, qui répondît à leurs airs bruyans & fanfarons.

Quand le dîné fut fini, j'entrai dans le cabinet de monsieur de Roccador. Il lut les lettres de ma mère, & me dit qu'elle étoit folle. Je n'osai pas le contredire ; mais j'ajoutai que ne pouvant pas avoir l'honneur d'être son fils, je le suppliois de m'accorder le titre de son protégé & de serviteur de sa maison. Je lui dis ensuite que la première grace que je lui demandois, étoit de me faire entrer aux mousquetaires. Aux mousquetaires! me dit-il; c'est donc en qualité d'aumônier? Non, monsieur, répondis-je, c'est pour être mousquetaire moi-même. Je ne porte le petit-collet que malgré moi; je me sens du goût pour les armes, & je tâcherai de ne me pas rendre indigne de tout ce que vous ferez pour moi. Après avoir un peu combattu ce dessein, voyant que j'étois ferme dans ma résolution, il me dit de revenir dans quelques jours en habit convenable, & qu'il me meneroit lui-même chez le commandant. Ce n'est pas le tout, monsieur, lui répondis-je, j'ai un bénéfice & je crois ne pouvoir mieux reconnoître la grace que vous me faites, qu'en vous priant d'en disposer en faveur de qui il vous plaira ; je suis tout prêt d'en donner ma résignation. Roccador fut touché de mon procédé; mais suivant la coutume des grands seigneurs, qui tirent toujours parti des gens qu'ils semblent pro-

téger, il me prit au mot. Il fit venir ſur-le-champ un notaire, & le fils de ſon intendant ſe trouvant heureuſement en état de profiter de ma folie, l'affaire fut terminée dans le moment même.

Ce fut alors que je regrettai mes cheveux; j'avois la plus belle tête du monde, avant qu'on les eût réduits à la longueur de mes oreilles. L'argent que ma mère m'avoit donné en partant me fut d'un merveilleux ſecours, je m'habillai proprement, & ſans affectation; mais j'étois ſi charmé de me voir un plumet blanc ſur l'oreille & une épée à mon côté, que je ne pouvois me laſſer de me regarder dans le miroir. Quand je ſonge au tems que j'ai employé à tourner & retourner mon chapeau de cent façons différentes, pour le mettre de bonne grace, & tâcher d'attraper ce que je croyois le bel air; j'avoue que j'étois bien fou: mais je m'apperçois que je ne le ſuis guère moins de m'amuſer à écrire toutes ces bagatelles.

Je fus donc reçu mouſquetaire. J'étois préſenté de trop bonne part pour ne le pas être. Je fis la campagne de 1701, en Allemagne. Je brûlois du deſir de me diſtinguer, j'eus le bonheur d'y faire quelques actions qui furent remarquées & qui m'attirèrent des louanges: je crus que ce ſeroit tout ce que j'en retirerois. L'hiver ſuivant, étant à l'ordre à Verſailles, notre général me reconnut. N'êtes-vous pas, me dit-il, le mouſquetaire qui a fait telle &

telle action. Je lui répondis que j'étois bien heureux qu'il daignât se souvenir de moi, & que je tâcherois dans la suite de me rendre plus digne de son attention. Je veux, interrompit-il, vous mettre en état d'y réussir. Quand vous aurez reçu l'ordre, venez chez moi, vous m'y trouverez. J'exécutai ses ordres. On me fit entrer dans son cabinet. Je crus ma fortune faite. Je ne me trompai pas entièrement; car il me donna trente louis d'or & une lettre qu'il écrivit devant moi au ministre de la guerre, en me recommandant de la lui rendre en main-propre. Je ne sais ce qu'elle contenoit; mais quand je l'eus remise, le ministre me dit de le venir trouver le dimanche suivant, à l'issue de son dîner. Je n'y manquai pas. D'abord qu'il me vit, il me sourit; & prenant un papier sur sa table, il me le donna, en me disant d'aller remercier mon protecteur. D'abord que je fus sorti, je regardai avec empressement ce que contenoit ce bien heureux papier : je trouvai que c'étoit le brevet d'une lieutenance de cavalerie dans un ancien corps. Je fus si transporté de joie de me voir avancé après ma première campagne, que je ne me possédois pas. J'allai dans ce transport remercier mon protecteur. Je laissai à mes yeux & à mes gestes le soin de lui exprimer ma reconnoissance : & il n'a pas tenu à moi, dans les campagnes suivantes, de me faire tuer pour lui en donner des preuves.

Le lendemain j'allai chez monſieur de Roccador ; ma vanité trouvoit trop ſon compte à l'inſtruire de ma bonne fortune, pour différer plus long-tems à lui en faire part. Il me reçut en effet comme ſi j'euſſe été ſon fils. J'y trouvai à-peu-près la même compagnie que la première fois ; & ce qui me fit un véritable plaiſir, la dame dont j'ai parlé y étoit auſſi. J'en reçus mille honnêtetés ; j'y répondis en homme qui ſe pique de ſavoir un peu le monde. Elle fut plus ſenſible à ce que je lui dis que je ne m'y étois attendu : je ne croyois que plaiſanter, mais je me vis embarqué dans une affaire plus ſérieuſe. Elle me dit qu'elle iroit le lendemain chez une de ſes amies & qu'elle m'y préſenteroit ſi je voulois me trouver à la comédie. J'acceptai la propoſition, & nous fûmes ſi contens l'un de l'autre, que nous n'en demeurâmes pas là. Il n'étoit pas facile de la voir chez elle auſſi ſouvent qu'elle l'auroit deſiré ; elle me dit ce que je devois faire pour m'introduire chez ſon amie, & j'y réuſſis.

Il venoit dans cette maiſon une dame qui ſe croyoit encore jolie, quoiqu'elle eût quarante ans ; mais elle avoit une fille qui l'étoit véritablement, & qui s'étoit gâté l'eſprit à force de vouloir trop en avoir. La dame qui m'avoit préſenté haïſſoit également toutes les deux ; la mère, parce qu'elle lui avoit enlevé un amant dont elle ne ſe ſoucioit point ; & la fille, parce qu'elle plaiſoit à ſon mari.

Ces sujets de haîne étoient assez légers, & même assez extraordinaires pour les faire partager à son amant. Mais les femmes sont souvent ennemies pour de moindres sujets, & ne veulent pas qu'on hésite à épouser leur querelle. Elle me pria de les tourner en ridicule. Je lui avois envoyé quelques vers dans les lettres que je lui avois écrites, ainsi je n'avois point d'excuse pour autoriser mon refus; d'ailleurs je n'étois pas en droit de lui rien refuser. Ainsi, la première fois que je la vis, je lui donnai ce rondeau.

RONDEAU.

Je n'aime pas que gentille femelle
Tranche par trop de la spirituelle:
Que sans finir, m'étale les bons mots
Que Plutarcus enseigne en ses propos.
Lieux-communs sont le refuge des sots;
Je veux, sans plus, richesse naturelle:
Moins haïrois qu'une beauté cruelle,
Tout simplement me dît, *nescio vos*;
Je n'aime pas.

A quarante ans que l'on fasse la belle,
Autant qu'à vingt peut faire une ....
C'est m'écorcher & me briser les os.
Quoique ma chair aisément se rebelle
Lorsque je vois de tels *custodi nos*,
Je n'aime pas.

Je partis quelques jours après avoir fait ce mauvais rondeau, & je n'ai pas ſu quel en avoit été le ſuccès. Je me trouvai aux batailles d'Hocſtet & de Ramillies; je fus bleſſé à cette dernière, & peu s'en fallut que je ne reſtaſſe ſur la place. Mon père mourut l'année ſuivante, ma mère l'avoit devancé de quelques mois. J'eus permiſſion d'aller faire un tour chez moi pour y recueillir les triſtes débris de leur ſucceſſion. J'avois beſoin d'argent; je vendis tout ce qu'on voulut acheter, & je donnai, pour un millier de piſtoles, ce qui en auroit valu deux ſi j'avois été en état de le faire valoir par moi-même.

Le régiment où je ſervois encore, mais où j'étois devenu capitaine, ſouffrit beaucoup; il fut mis en quartier d'hiver dans une ville de la province de Normandie, où les hommes & les chevaux eurent le tems de ſe rétablir; & c'eſt dans cette ville qu'il m'arriva des choſes qui ont détruit les eſpérances de ma fortune, en m'obligeant de quitter non-ſeulement le ſervice, mais de me retirer dans les pays étrangers. Si le lecteur trouve quelque choſe d'extraordinaire & même d'incroyable dans ce que je vais rapporter, je le prie de s'en prendre à la bizarrerie de mon étoile, qui après de ſi faciles & de ſi heureux commencemens, me préparoit une ſuite ſi différente.

Bien des gens n'écrivent le plus ſouvent que pour

jetter du merveilleux dans leurs ouvrages, aux dépens du bon-ſens & de la vraiſemblance : ce n'eſt point-là mon caractère. J'écris des choſes vraies, & je ne ſuis que trop fâché qu'elles le ſoient ; je répandrois ſur des menſonges inventés à plaiſir plus d'agrémens qu'on n'en trouvera dans ces mémoires. Les vérités triſtes ne ſont point ſuſceptibles de bons-mots ni de plaiſanteries ; ceux qui préfèrent des fables divertiſſantes à des faits ſérieux, ne trouveront pas leur compte avec moi.

Un homme qui avoit fait une aſſez belle figure dans le monde, & qui avoit mené la vie de garçon juſqu'à quarante ans, s'aviſa de ſe retirer dans une maiſon de campagne qu'il avoit auprès de la ville où j'étois en quartier d'hiver. Il pouvoit prétendre aux meilleurs partis, cependant il devint amoureux de la fille de ſon bailli, & ſe détermina à l'épouſer. Elle n'étoit pourtant ni jolie ni riche : l'un & l'autre ſont-ils toujours néceſſaires pour ſéduire le cœur d'un homme ? le caprice & l'étoile préſident plus que toute autre choſe ſur les mariages. Ce gentilhomme, qui ſe nommoit Desbarreaux, n'avoit eu du ſien qu'une fille, que ſa femme avoit nourrie elle-même. Cinq ans après ſon mariage, elle étoit autant aimée de ſon mari que le premier jour ; mais craignant peut-être qu'il ne vînt à changer, elle prévint ce malheur en ſe laiſſant mourir elle-même. Desbarreaux fut très-ſenſible à cette perte, & jura de ne ſe jamais remarier.

Sa petite fille, qui se nommoit Placidie, étoit si jolie à cinq ans, que si elle pouvoit éviter les ravages de la petite-vérole, à quinze ce devoit être un prodige. Desbarreaux en fit son idole, & l'éleva avec des soins & une tendresse infinis. Livres, maîtres, instrumens, rien ne fut épargné pour lui donner des talens. Pour l'esprit & le cœur, il ne voulut s'en rapporter qu'à lui-même. Placidie étoit aussi spirituelle que jolie, & fut bientôt l'admiration de tous ceux qui venoient chez son père. Rien de puérile dans ses actions, rien de commun dans ses manières; ses demandes & ses réponses étoient au-dessus de son âge, & l'on admiroit en elle une douceur, une politesse consommée, & une égalité d'humeur inaltérable. A tout cela, la nature avoit ajouté une voix aussi aimable quand elle parloit, que ravissante quand elle chantoit. Elle dansoit, elle dessinoit..... Que sais-je ce qu'elle ne faisoit pas en perfection!

Tant qu'elle ne fut qu'un enfant, Desbarreaux recevoit chez lui tous ses amis; mais dès qu'elle eut atteint l'âge de douze à treize ans, sa maison fut inaccessible, sur-tout aux jeunes-gens. Ceux à qui elle avoit plu, & le nombre n'en étoit pas médiocre, furent bien étonnés de se voir refusés. Les uns la demandèrent en mariage, les autres tâchèrent de gagner des domestiques pour s'introduire dans la maison; mais les uns & les autres firent des dé-

marches inutiles : Desbarreaux avoit bien d'autres vues pour sa fille.

J'avois entendu parler de Placidie, comme d'une chose extraordinaire, sans y avoir fait beaucoup d'attention, car j'avois d'autres affaires. Les femmes de mon quartier d'hiver étoient assez jolies, & n'étoient rien moins qu'indifférentes. J'étois dans un âge où l'on prend tous les plaisirs qui se présentent. Peu touché cependant des commerces où le libertinage fait l'unique agrément, je voulois que le cœur eût quelque part dans mes engagemens. J'aimois, à la vérité, avec assez d'inconstance, mais j'aimois de bonne-foi. La femme du lieutenant-général étoit une petite brune, qui avoit de l'esprit autant qu'en peut avoir une provinciale qui n'a pas été trop bien élevée; ses yeux étoient vifs, sa gorge étoit passable, & son enjouement étoit agréable : mais ce qu'elle avoit de plus joli, c'est qu'elle pensoit aussi favorablement de moi que je faisois d'elle. Tout cela, dès que nous nous vîmes, nous embarqua. Le tems que je ne pouvois lui donner, je le sacrifiois au jeu ou à la chasse ; souvent même elle partageoit avec moi l'un & l'autre de ces plaisirs. Quand je jouois avec elle, j'étois sûr de gagner. Elle avoit de la délicatesse, & croyant qu'un officier n'a jamais trop d'argent, elle vouloit que sa perte me tînt lieu de ce qu'elle n'osoit me donner ouvertement. Je lui en savois bon gré, mais je lui

rendois en bijoux ce que je lui gagnois au jeu. Notre affaire alloit le mieux du monde; son mari étant à Paris à la poursuite d'un procès, rien ne nous contraignoit.

Le lieutenant-colonel de notre régiment, qui se nommoit Dubourg, étoit un brave homme, ami chaud, mais plus propre à se rendre maître d'un ouvrage l'épée à la main, qu'à réduire une femme par les regles de la galanterie. Il s'étoit mis au rang des adorateurs de la lieutenante-générale. Il n'étoit pas le seul; elle étoit le rendez-vous de tous les cœurs de la ville, ils pleuvoient chez elle; c'étoit la volière de madame ***, si bien décrite par Rousseau: mais j'étois le préféré.

Dubourg, tel que je viens de le dépeindre, parla dès qu'il en trouva l'occasion, & le fit d'une manière très-significative. La lieutenante, soit par amour pour moi, soit par indifférence pour lui, ne l'écouta que pour le bien gronder. Très-expresses défenses lui furent faites de hazarder jamais de pareils discours. Il ne se le tint pas pour dit; & la parole lui étant retranchée, les lorgneries & les petits soins allèrent leur train. Elle en fut importunée; elle le maltraita de plus belle, & le réduisit à lui faire des menaces. Menacer une femme qui se croit jolie, qui est la première, ou du moins la seconde personne de la ville, c'est une injure atroce, impardonnable: aussi jura-t-elle de s'en venger. Je lui

parus propre à lui donner cette satisfaction : elle m'exposa ses sujets de plaintes contre Dubourg, m'exagéra l'horreur de ses torts, & finit par me demander si je l'aimois. Si je vous aime, madame ! lui répondis-je ; en doutez-vous ? J'allois enfiler une longue tirade de tendres protestations, lorsqu'elle reprit ainsi : Ce n'est pas par des paroles, mais par des actions que vous me prouverez vos sentimens. Dubourg me déplaît, il m'a offensée ; défaites-moi de lui. Je suis son inférieur, lui répondis-je ; mais quand il seroit le mien, aucun grade ne s'étend jusqu'à l'amour, & je ne serois pas en droit d'exiger de lui de ne vous point aimer, de ne vous le point dire, & de ne point aller chez vous..... Vous ne m'entendez point, interrompit-elle brusquement, ou vous faites semblant de ne pas m'entendre : battez-vous contre lui, tuez-le, ou ne lui donnez la vie qu'à condition qu'il ne paroîtra jamais devant mes yeux..... Quoi, madame ! lui dis-je, vous voulez que je me coupe la gorge avec mon meilleur ami, parce qu'il vous aime & que vous le haïssez ? c'est tout ce que je pourrois faire s'il m'avoit enlevé votre cœur..... Ainsi donc, reprit-elle, vous ne voulez rien faire pour une personne qui a tout fait pour vous ?..... Voilà ce que c'est, continua-t-elle, que d'avoir des bontés pour des aventuriers, qui font les braves & les matamores en parlant de leurs prouesses imaginaires ;

& qui refusent quand on leur demande une foible preuve de leur courage. Va, lâche! poursuivit-elle, je trouverai quelqu'un qui me vengera de Dubourg & de toi. Je la laissai exhaler sa colère, je sortis sans lui rien dire, bien résolu de ne revoir jamais une femme si dangereuse.

La saison s'avançoit; je croyois partir dans huit ou dix jours, qu'ainsi je n'aurois pas de peine à l'éviter: mais la chose tourna tout autrement.

Dubourg, qui ne savoit rien de cette conversation, dont je n'avois pas jugé à propos de lui faire confidence, continua de lorgner la lieutenante-générale, & de la suivre par-tout où il pouvoit la trouver. Il fut bien étonné de voir que non-seulement on lui rendoit coup-d'œil pour coup-d'œil, mais aussi qu'on le regardoit très-favorablement. Il s'approcha d'elle, il s'enhardit, parla encore une fois. Ce n'étoit plus cette femme qui avoit voulu le dévisager; à toutes ces rigueurs avoient succédé les manières les plus douces & les plus engageantes. Il presse, il profite de la conjoncture en habile homme, demande une conversation plus particulière, l'obtient & reçoit un rendez-vous pour le lendemain. Jugez de l'impatience avec laquelle le passionné Dubourg l'attendoit. La nuit ne fut que trop longue pour lui; idées agréables, songes légers, avant-goûts de plaisirs, tout en fut. Lui qui

étoit le plus mal-propre de tous les hommes, & qui se soucioit le moins de ne le point être, vouloit aller en poste à Paris, pour passer la nuit chez le baigneur; mais ayant fait réflexion que la fatigue du cheval lui feroit peut-être préjudiciable, il se contenta de se poudrer & de se parfumer jusqu'aux yeux; l'habillement guerrier fit place à la parure la plus efféminée. Quatre heures sonnèrent, c'étoit l'heure heureuse, Dubourg vola chez la lieutenante-générale. Il la trouva dans l'équipage d'une personne qui va sortir, ayant son écharpe & sa coëffe, demandant ses gants & son manchon. Cela lui fut d'un mauvais augure...... Monsieur, lui dit-elle en descendant l'escalier, vous m'auriez à trop bon marché s'il ne vous en coûtoit que deux mois de persévérance; mon cœur se met à un plus haut prix. Vous pouvez vous en rendre maître, il ne faut que vous en rendre digne.... Qu'exigez-vous de moi, madame, reprit-il, pour un si grand bonheur?... La vie de d'Arbentières, dit-elle; immolez-le à mon ressentiment, de manière ou d'autre, & je suis à vous.... Dubourg combattu entre l'honneur & la possession d'une belle femme qu'il adoroit, évita cependant cet appât funeste, il ne lui répondit rien. Le combat fut court, mais violent, & sa vertu triompha...... J'étois bien fou, lui dit-il, de me laisser tromper par le faux radoucissement d'une coquette! J'estime fort

vos

vos bonnes graces ; mais si l'on ne peut les mériter que par un assassinat, je ne suis point votre homme, pourvoyez-vous ailleurs... Et lui faisant une profonde révérence, il se retira : ce ne fut cependant pas sans la regarder encore.

Deux soldats de ma compagnie se trouvèrent de meilleure composition ; dix pistoles données ou promises à chacun, leur firent entreprendre de m'assassiner, lorsque je serois à la chasse. Malheureusement, le jour qu'ils avoient choisi pour exécuter leur projet, la chasse avoit été vive, j'avois tiré jusqu'à mon dernier coup, & je revenois accablé de gibier & de lassitude. Je passois seul dans un petit bois, à deux cens pas de la maison de Desbarreaux. Un de ces coquins me lâcha un coup de fusil, à bout portant, tout au travers du corps. Ma gibecière amortit le coup ; & tandis que je regardois d'où il pouvoit venir, l'autre me tira le sien dans l'épaule, & me la rompit. Je tombai noyé dans mon sang ; ils me crurent mort, & se retirèrent à la ville. Je ne l'étois pourtant pas ; mais peu s'en falloit. Desbarreaux revenoit chez lui ; il me trouva combattant entre la mort & la vie. Le jour tomboit, de façon qu'il eut quelque peine à me reconnoître. Enfin m'ayant regardé de plus près : Quoi, M. d'Arbentières, s'écria-t-il, c'est vous ! Je ne répondois rien, je n'en avois pas la force ; je ne l'entendois même pas. Il envoya son valet

chercher du ſecours. On m'emporta chez lui ſur une échelle. On eut toutes les peines du monde à me déshabiller; mon habit & ma chemiſe étoient enfoncés dans ma plaie. Le chirurgien la trouva mortelle. Lorſque je fus revenu à moi, je voulois qu'on me tranſportât à la ville; Desbarreaux s'y oppoſa & me pria de reſter chez lui juſqu'à ma guériſon, m'aſſurant que j'y ſerois auſſi bien que chez moi. C'étoit un galant homme, & j'avois lié une véritable amitié avec lui; ainſi j'acceptai ſon offre. La cure fut longue & difficile. Bien m'en prit que le chirurgien, qui me panſa, fût habile homme. Enfin je guéris; il ne me falloit plus que dix à douze jours pour me mettre en état de monter à cheval. Le régiment étoit parti. J'avois mandé mon accident à monſieur de Roccador, qui m'avoit fait obtenir un congé de ſix ſemaines; mais il étoit ſur le point d'expirer.

Un jour, en cauſant avec Desbarreaux ſur le malheur qui m'étoit arrivé, il me dit qu'il avoit imaginé d'abord qu'on vouloit me voler; mais que m'ayant trouvé mes habits & mon argent, il avoit changé de ſentiment.... Je me doute, lui répondis-je, d'où vient le coup; mais puiſque j'en ſuis échappé, il eſt inutile de faire un éclat.

Dubourg m'étoit venu voir; il m'avoit conté tout ce que je viens de dire de la lieutenante-générale. Il m'avoit dit qu'elle n'avoit pu ſe dé-

guiser quand la nouvelle de mon assassinat s'étoit répandue, & qu'elle avoit laissé paroître une maligne joie. Ce récit avoit fortifié mes soupçons, ou plutôt les avoit confirmés : mais quelle vengeance peut-on tirer d'une femme ! Je l'avois aimée, j'en avois été aimé. Quelque indigne que son procédé la rendît d'aucun ménagement, je respectai mon choix, & j'eus la délicatesse de dissuader Dubourg & de l'empêcher de croire que ce fût elle qui m'eût fait assassiner.

Je n'avois point vu Placidie pendant ma maladie; Desbarreaux n'avoit eu garde de me la faire voir, depuis que j'étois guéri, quelque peu redoutable que je fusse. Pâle, défait, à peine revenu des portes de la mort, pouvois-je tenter la plus belle fille du monde? Le politique & défiant Desbarreaux en jugeoit autrement; & voulant préserver sa fille de la plus légère apparence de danger, il la déroboit à la vue de tous les hommes, plus soigneusement qu'on ne cache les esclaves du sérail.... Est-il possible, lui dis-je, que je ne verrai jamais mademoiselle votre fille, & que vous ne joindrez pas cette obligation à toutes celles que je vous ai! je ne la verrai qu'en votre présence; je ne la verrai qu'une fois. Le cruel résista, j'insistai; enfin vaincu par mon importunité, il y consentit avec une peine infinie.

Nous avons de certains pressentimens sur les

malheurs qui nous doivent arriver. Une tristesse involontaire, une agitation dans l'esprit, une révolte dans le cœur, mille mouvemens inconnus nous frappent, nous troublent. Tel étoit l'état de Desbarreaux en me permettant de voir sa fille.... Eh bien! me dit-il, d'un air embarrassé, Placidie soupera ce soir avec vous. Ami cruel! à quelle épreuve mettez-vous mon amitié! que votre curiosité m'afflige! que je crains qu'elle ne me soit funeste!... Je voulus tourner son inquiétude en plaisanterie, mais elle étoit trop sérieuse. J'eus pitié de lui; & sans un je ne sais quoi, plus fort que cette pitié, j'aurois renoncé à la vue de Placidie: ç'eût été le bonheur de son père & le mien. Je n'aurois pas, à la vérité, la plus belle femme & la plus accomplie de l'univers; mais Desbarreaux seroit encore en vie; mais je serois en France, protégé par monsieur de Roccador, qui m'avoit promis de prendre soin de ma fortune, qu'il avoit si bien commencée. Voilà les tristes réflexions où je me livre malgré moi; elles m'accablent: elles ennuient sans doute le lecteur, je les finis.

Je trouvai Placidie infiniment au-dessus de tous les récits qu'on m'en avoit faits & de tout ce que j'en avois imaginé. Elle étoit dans un négligé modeste, mais propre. Un battant-l'œil, fait à l'air de son visage, en accompagnoit le tour, & lui donnoit une grace infinie. Une seule chose m'en

déplaiſoit, c'eſt qu'il cachoit à mes regards avides ſes oreilles & une partie de ſon cou. Deux cornes d'un ruban citron relevoient la blancheur de ſon teint & la noirceur de ſes cheveux. De grands yeux, trop brillans pour que je puſſe d'abord en démêler la couleur, me parurent noirs quand je fus un peu plus accoutumé. Ils avoient la douceur & la tendreſſe des bleus, l'éclat & la vivacité des noirs. Sa bouche fermée faiſoit admirer la beauté de ſes levres; ouverte, elle préſentoit des dents blanches comme l'ivoire. Son front, ſes ſourcils, ſon nez, ſes joues, ſon menton, avoient leurs graces particulières, & toutes ces parties ſembloient concourir avec émulation à compoſer un tout accompli. Un ſourire gracieux, une phyſionomie fine & ſpirituelle, mêlée de langueur & de vivacité, ne laiſſoient rien à deſirer à ceux qui la regardoient. Une robe ouverte & négligée laiſſoit voir la fineſſe & la majeſté d'une taille déja preſque toute formée. Que dirai-je davantage? S'il eſt vrai que les hommes ſoient une image des dieux, Placidie étoit elle-même une déeſſe.

Amour, n'en ſois point irrité,
Celle pour qui ton cœur ſe bleſſa de tes armes;
Celle qui dans les cieux fait ta félicité,
Pſyché n'eut jamais tant de charmes.
Objet des vœux de tous les cœurs,

Divine & tendre cythérée,
Tu n'as jamais dans l'éthérée
Offert aux immortels tant de charmes vainqueurs.

Je fis tous mes efforts pour résister à ses charmes; mais pour cacher à son père ce qui se passoit dans mon cœur : Je ne puis mieux vous exprimer, lui dis-je, ce que je pense de mademoiselle votre fille, qu'en la regardant de tous mes yeux. Ah! Desbarreaux, il n'y a rien de plus beau sous le ciel! N'ajoutez pas, me répondit-il, ni de plus séduisant : Regardez-la, admirez-la, louez-la, mais ne l'aimez pas. Ensuite il changea de conversation; j'en fus bien aise, car je commençois déja à n'être plus maître de moi.

Desbarreaux étoit grand nouvelliste, & sur-tout très-profond pour juger des événemens politiques. Il voulut me mettre sur quelques-uns de cette guerre.... J'aurois, disoit-il, fait telle ou telle chose en pareille occasion; je me serois servi de tel moyen dans une autre. Je le laissois parler; & comme il s'échauffoit, il me donnoit quelquefois le tems de jetter les yeux sur Placidie. Il y avoit à table avec nous un vieux gentilhomme de ses voisins, qui tenoit merveilleusement bien sa partie dans ses réflexions militaires & politiques : en un mot, toute l'Europe leur passoit par les mains. Pour moi, je ne disois rien; mais Desbarreaux

m'adreſſant la parole.... Ne trouvez-vous pas, me dit-il, que monſieur a raiſon?... Je ſuis officier, lui répondis-je, bon ſujet, & ſoumis à mes généraux; lorſqu'on me commande quelque choſe, j'obéis ſans approfondir ſi ce qu'on me commande eſt bien ou mal. Voulez-vous que je tranche le mot? j'aime mieux agir que parler. Juſqu'ici je m'en ſuis bien trouvé; & ſi vous m'en croyez, nous ne paſſerons pas le tems d'un repas deſtiné aux plaiſirs, à nous étourdir par des raiſonnemens inutiles & téméraires. Buvons, engagez la belle Placidie à ajouter à la bonne chère que vous nous faites, un petit air.... Si vous pouvez chanter, lui dit Desbarreaux, ſans vous incommoder, vous ferez plaiſir à ces meſſieurs, & je vous le permets. Placidie obéit, & voici ce qu'elle chanta.

Que le cruel amour tyranniſe les cœurs,
Que l'affreuſe bellone exerce ſes fureurs;
Je ne crains l'amour ni bellone:
Un buveur, avec du vin frais,
Vit tranquille; rien ne l'étonne,
Et l'on voit pour lui ſeul régner toujours la paix.

Je ſavois un peu chanter, j'avois plus de méthode que de voix; nous chantâmes quelques ſcènes d'opéra, qui finirent le plus agréable ſouper que j'aie jamais fait. Je me retirai dans ma chambre,

amoureux au-delà même de ce que je me croyois capable de le devenir. Tous les mouvemens, tous les desirs, toutes les idées; en un mot, toutes les extravagances de ceux qui commencent à aimer, je les éprouvai. Ce n'étoit pas le tout que d'aimer, il falloit l'apprendre à Placidie, & la rendre sensible : deux entreprises peu faciles, pour ne pas dire impossibles. J'étois sur le point de partir; Desbarreaux, selon toutes les apparences, ne devoit plus avoir la facilité de me la laisser voir. Je n'osois m'adresser à personne; tout étoit suspect. J'aurois voulu de bon cœur avoir encore l'épaule rompue. J'allai à la chasse le lendemain, & deux coups de fusil à travers le corps, auroient été le plus agréable présent qu'on eût pu me faire; ils auroient retardé mon départ. Mais on ne trouve pas toujours des assassins à point-nommé, & je n'avois pas le courage de m'estropier moi-même. Deux jours se passèrent sans imaginer le moyen de pouvoir sortir d'embarras. J'étois désespéré. Une imprudence ne m'auroit pas beaucoup coûté à faire; mais outre qu'elle eût tout gâté, je me trouvois dans l'impossibilité de l'exécuter ; je ne savois pas même où étoit la chambre de Placidie. L'intelligence, bonne ou mauvaise, qui se mêloit de mes affaires, y mit ordre. Cette aimable personne tomba malade tout-d'un-coup; une fluxion sur la poitrine, avec une grosse fievre, mit sa vie en danger. Desbarreaux

au déſeſpoir, s'arrachoit les cheveux, & me pria de reſter encore quelque tems, ou pour l'aider à la guérir, ou pour l'aider à ſupporter l'horreur de ſa perte. J'y conſentis ſans peine. Le mal fut violent, & le péril égal pendant quatre ou cinq jours : enfin les remedes, ou la nature, ſoulagèrent cette belle malade. Il n'avoit point été queſtion de me la cacher pendant ſa maladie; j'étois à tous momens au chevet de ſon lit, & ſon père, trop occupé de ſa douleur, ne s'appercevoit pas qu'elle ne refuſoit rien de ce que je lui préſentois. Dès qu'elle fut hors de danger, ſes premiers regards furent pour moi, elle employa ſes premières paroles à me remercier de mes ſoins. Je trouvai le moment de lui dire que je l'adorois : elle m'écouta, me crut & me perſuada qu'elle me croyoit avec quelque plaiſir. Le trouble où ſa maladie avoit jetté toute la maiſon, n'avoit pas donné le tems à Desbarreaux, ni à la femme-de-chambre de Placidie, de ſerrer un manuſcrit qui étoit ſur une table. Je jettai les yeux deſſus. Le titre me donna la curioſité de le lire, & cette curioſité fut ſuivie du deſſein d'en faire une copie : j'y paſſai toute la nuit. On y verra quelles étoient les vues de Desbarreaux pour ſa fille; il s'explique lui-même, il ſuffit de le lire.

« Vous n'étiez qu'une enfant, lorſque madame Desbarreaux mourut. Vous perdîtes en elle une

mère tendre, appliquée à ses devoirs; & moi, une épouse fidelle que j'aimois passionnément. Vous me consolâtes de cette perte; & l'amour que j'avois partagé entre vous & elle, vous le réunîtes sur vous seule. Je vous aimai, non-seulement parce que vous étiez ma fille; mais parce que je découvrois en vous toutes les qualités qui peuvent rendre aimable. La nature & l'âge ont perfectionné votre beauté; mes soins, secondés de vos heureuses dispositions, vous ont rendue telle que j'ose dire, que si vous n'êtes pas accomplie, c'est qu'il n'est pas donné à une mortelle de l'être. Je ne parle point en père prévenu; je parle en homme indifférent, juge équitable des choses. Ces charmes & ce mérite, loin de vous rendre heureuse, pourroient un jour vous être funestes; la nature & la fortune sont rarement d'accord pour combler de leurs graces un même sujet, & il semble que l'une ne travaille qu'à détruire ou à persécuter les ouvrages de l'autre. Cependant, Placidie, quoi qu'on nous dise de l'étoile & de la destinée, nous sommes en quelque manière les artisans de notre bonheur ou de notre malheur. J'avoue que la prudence humaine a des bornes, & qu'il arrive souvent des revers inopinés, dont toute notre prudence ne peut détourner la malignité; mais elle peut y remédier. La patience & la fermeté nous soutiennent dans les disgraces. J'ai tâché de fortifier votre ame & de la rendre inébranlable dans

ces événemens affreux qui dérangent la raiſon la plus forte. Mais comme j'ai mieux auguré du ſort qui vous attend, j'ai moins travaillé à vous armer contre la mauvaiſe fortune qu'à vous rendre digne de la bonne. Vous avez dans vous-même de quoi la mériter; mes conſeils vous fourniront les moyens de vous y maintenir. Pour cela, Placidie, il ne faut vous en écarter jamais; y joindre dans l'occaſion ce que l'expérience & vos propres lumières vous ſuggéreront; réfléchir dans les choſes ſur leſquelles le tems vous permettra de le faire, & prendre ſur-le-champ votre parti dans celles qui ne demanderont point de remiſe. Mais comme ce que je vous dis ici, eſt trop vague, & que j'ai deſcendu avec vous dans des détails plus circonſtanciés, la peur que j'ai qu'ils échappent à votre mémoire, m'engage à vous les donner par écrit.

« Vous ſavez, Placidie, que dès que vous avez » eu l'uſage de la raiſon, j'ai tâché de vous faire » comprendre qu'il n'y a rien de ſi élevé, où une » fille qui a de l'eſprit & de la beauté ne puiſſe » aſpirer. Je voyois avec plaiſir que les idées de » grandeur faiſoient une agréable impreſſion ſur » vous; que ſuſceptible d'une noble ambition, » vous deſiriez avec avidité les plaiſirs & les hon» neurs que je vous faiſois entrevoir. Vous écou» tiez mes conſeils avec docilité, & vous préve» niez par vos queſtions les choſes que je ne

» voulois vous apprendre que successivement. Une
» mémoire merveilleuse vous faisoit retenir les
» événemens & les exemples; une conception
» plus merveilleuse encore, vous faisoit réduire les
» préceptes en pratique. La philosophie, la fable,
» l'histoire, quoique je ne vous la montrasse qu'en
» passant, n'avoient rien d'inaccessible à votre
» pénétration. C'étoit uniquement l'art de plaire
» que je voulois vous montrer, & vous y avez
» fait des progrès qui ont passé toutes mes espé-
» rances. Je vous dis toutes ces choses, Placidie,
» non pour vous donner de la vanité; mais pour
» vous faire voir combien vous serez blâmable, si
» votre conduite ne répond pas à vos lumières. »

« Les hommes vécurent d'abord dans une égalité de condition, que je ne crains pas d'appeller stupide. En effet, à qui étoit-elle favorable, cette égalité? A ceux qui n'avoient ni l'esprit ni le courage de s'élever. Les ames basses & communes, y trouvoient leur compte; elles jouissoient tranquillement d'un bien qui se présentoit à elles de lui-même, qu'elles n'avoient pas la peine de se procurer par leur industrie, qui ne demandoit ni mérite ni sentiment.

» Cet état étoit si peu de la nature de l'homme, qu'il n'a duré qu'autant que la grossièreté des premiers tems l'a fait subsister. Le joug de l'égalité parut odieux aux esprits bien faits, aux cœurs nobles;

ils le fecouèrent. De-là fe font formés les royaumes, de-là eft venue l'émulation. Les fciences acquirent en fe perfectionnant, la fplendeur où nous les voyons aujourd'hui. La fupériorité du génie fit celle des conditions. Alors on fongea à polir les mœurs, alors on commença à penfer, à réfléchir. La magnificence des édifices & des habillemens fuccéda aux vêtemens de peaux d'animaux & aux cavernes; alors les plaifirs délicats & raffinés prirent la place de la groffièreté. Ces mêmes hommes, qui ne différoient, pour ainfi dire, des bêtes que par la figure, devinrent véritablement des hommes fpirituels, éclairés. Le goût, la politeffe, la circonfpection, la déférence, les vertus civiles & morales, les rapprochèrent de cette divinité dont ils avoient à peine confervé l'idée. Alors ils s'apperçurent qu'ils avoient une ame raifonnable & capable de deffeins immortels; alors enfin la beauté commença à jouir de fes droits: ils en connurent l'excellence, ils en fentirent le pouvoir, elle devint le charme des yeux, l'enchantement des fens & la félicité de l'ame.

» Que vous auriez été malheureufe; Placidie, fi vous étiez née dans la barbarie de ces premiers tems! Devenue le partage du premier pâtre ou du premier chaffeur fous la main duquel vous feriez tombée; réduite à travailler de vos mains, à vivre dans une trifte campagne, chargée des détails d'un ménage défagréable & embarraffant; à quoi vous

eût servi votre beauté ? de quel avantage vous eussent été les qualités brillantes que vous possédez ? Obscurcies, confondues dans l'ignorance générale, elles n'eussent contribué ni à votre satisfaction ni à votre gloire. Graces au ciel, Placidie, vous êtes née dans le plus éclairé de tous les siecles, parmi la nation la plus civilisée de l'univers; françoise, en un mot.

» La tendresse que j'ai pour vous, gênée dans les bornes étroites des tendresses ordinaires, me donne des vues bien plus vastes & plus relevées sur votre sujet, que n'en ont la plupart des pères pour leurs enfans. Je veux que votre fortune fasse autant de bruit que votre beauté; & comme l'une est merveilleuse, je veux que l'autre le soit aussi. Faite comme vous êtes, vous pourriez choisir dans tout ce qu'il y a de meilleur parmi tous les particuliers du royaume; mais, Placidie, vous n'êtes point née pour être la femme d'un simple gentilhomme ou d'un riche traitant; c'est encore peu pour vous d'arrêter vos espérances au frivole avantage d'avoir un duché. Quand vous vous en tiendriez là, les personnes qui vous rechercheroient ne sont point en état de consulter leurs cœurs & leurs yeux sur leurs mariages; monsieur de L.... vous en fournit un assez bel exemple. Outre cela, l'esprit de débauche & de dissipation regne souverainement parmi la plupart des jeunes-gens. Ils n'ont ni conduite ni jugement. Hébêtés ou libertins, ils

partagent leur vie entre le jeu, les femmes & la dissipation. Libre des préjugés d'une éducation populaire, vous devez prétendre, Placidie, à quelque chose de plus. Le prince de ** est le seul digne de vous; & dès que j'aurai terminé quelques affaires essentielles qui me retiennent ici malgré moi, je veux vous conduire à sa cour. Cependant, comme vous aurez à vivre & à vous accommoder aux coutumes & aux mœurs d'un pays que vous ne connoissez pas, j'ai jugé à propos de vous laisser par écrit ce que je pense là-dessus. Imaginez-vous donc que, sortis de France l'un & l'autre, sous quelque prétexte spécieux, j'aurai trouvé le moyen de me présenter au prince de **, & de vous y présenter vous-même; qu'après lui avoir demandé sa protection, & pour vous & pour moi, nous nous établissons dans ses états, & que le prince, frappé de votre vue, comme il le sera indubitablement, sentira naître dans son cœur les premières impressions d'une tendre surprise, saura vous distinguer dans tous les endroits où il sera, & où j'aurai soin de vous faire trouver adroitement; qu'enfin vous lui aurez plu. Alors je solliciterai de l'emploi dans ses troupes. Il ne manquera pas de me demander ce que vous deviendrez pendant mon absence: je lui répondrai que je me dispose à vous mettre dans un couvent, & que si je l'avois osé, je l'aurois prié de vous mettre auprès de la prin-

ceſſe. Le prince, charmé de cette ouverture, ſaiſira l'occaſion de vous voir à portée de recevoir ſes vœux; & voici de quelle manière il faudra vous conduire alors.

» Attachez-vous à la perſonne de la princeſſe; étudiez ſon humeur; ménagez les perſonnes que vous connoîtrez poſſéder ſa confiance; faites ſervir leur faveur à procurer la vôtre: & ſi vous en venez juſqu'à gagner ſes bonnes graces, n'oubliez rien pour les conſerver. Soins aſſidus, ſervices empreſſés, reſpects infinis, obéiſſance aveugle, ſecret inviolable, attentions circonſpectes, louanges fines, flatteries délicates, mettez tout en uſage. Enjouée ou ſérieuſe ſuivant l'occaſion, triſte ou gaie ſelon les événemens; faites-vous toute à tout. Evitez les intrigues & les cabales. Tâchez de ne nuire à perſonne, ou ne le faites qu'à coup-sûr, & ſi adroitement que le ſoupçon n'en retombe point ſur vous. Paroiſſez du dernier déſintéreſſement; fuyez la médiſance ouverte, l'eſprit de haîne & de parti; ayez avec vos compagnes de la modeſtie, de la douceur; que les avantages que vous avez ſur elles ne vous donnent ni froideur ni mépris; gagnez les fières par vos déférences; apprenez l'art de ſe bien mettre à celles qui ne ſeront entêtées que de leur beauté; admirez celles qui voudront paſſer pour ſpirituelles, relevez leurs bons-mots pour y applaudir; jouez avec les joueuſes, parlez de galanterie

terie avec les coquettes, de piété avec les prudes, de ſcience avec les ſavantes, d'ajuſtemens avec celles qui ne ſavent parler que de pompons & de garnitures. Complaiſante avec les difficiles, libérale avec les avares, réſervée avec toutes en général, répondez à l'amitié de celles qui vous en témoigneront; entrez dans les choſes qui leur feront plaiſir, compâtiſſez à leurs peines, à leurs chagrins, à leurs dégoûts. Ecoutez, dérobez même finement leurs ſecrets, ſans paroître curieuſe; mais ne dites jamais les vôtres. Q'on ne découvre en vous ni orgueil, ni inégalités, ni tracaſſeries; qu'on ne vous trouve ni myſtérieuſe ni évaporée. Obſervez une juſte médiocrité qui ne tienne ni du faſtueux ni du rampant. Marquez du goût & du diſcernement, mais n'affectez pas d'en montrer. Convenez plutôt d'un ſentiment ridicule que de conteſter opiniâtrément. Simple, mais propre dans votre parure, ne vous diſtinguez que par votre beauté, que par votre bonne grace. Donnez un libre accès à votre toilette, laiſſez-vous voir en cornettes de nuit & en robe de chambre, afin que l'on connoiſſe qu'il n'y a rien de mandié ni d'étranger dans vos charmes. Sur-tout ayez dans toute votre conduite une circonſpection qui deſcende juſqu'au ſcrupule Vous ſerez éclairée, vous aurez des envieuſes, des jalouſes, des ennemies. Ne donnez de priſe à perſonne, & que l'attention la plus opiniâtre à

examiner vos actions, soit inutile pour celles qui vous examineront, & glorieuse pour vous.

» A peine paroîtrez-vous à la cour, que tous les jeunes-gens, empressés autour de vous, combattront entr'eux à qui vous paroîtra le plus passionné; ce ne seront que louanges, qu'assiduités, que soins, que regards. Mais, Placidie, c'est ici que je vous demande une pratique rigoureuse des conseils que je vais vous donner.

» Les Italiens, naturellement galans, poussent volontiers la passion jusqu'à l'idolâtrie; ainsi n'espérez pas que votre indifférence, votre fierté, vos mépris, le tems ou les réflexions guérissent ceux que vous aurez blessés. Non, Placidie, ils vous aimeront jusqu'à la mort. De tous les adorateurs que vous suscitera votre beauté, regardez comme les plus dangereux, non pas les plus qualifiés, non pas les plus riches; mais les mieux faits, mais ceux pour qui votre cœur auroit du penchant à s'intéresser. Vous êtes fille, Placidie, & dans les premières ardeurs d'une jeunesse inconsidérée; à votre âge on est susceptible, on se laisse aisément entraîner, sinon au plaisir d'aimer, du moins à celui d'être aimée. Quel charme plus séduisant pour une jeune personne, que de voir à ses genoux un cavalier aimable, exprimant par toutes ses actions, par toutes ses paroles, l'amour dont il est véritablement pénétré! Comment se défendre de ces douces langueurs, de

ces tendres proteſtations, de ces ſermens paſſionnés, de ces expreſſions flatteuſes & inſinuantes, de ces larmes attendriſſantes ? Comment réſiſter à ces mouvemens vifs & tumultueux qui s'élevent dans notre ame, à cette douce révolte de tous ſes ſens, à ces tranſports ſéditieux qu'excite la préſence d'un objet aimé ? Tout eſt contagieux dans ces occaſions ; tout nous ſéduit & nous perd ; un regard, un geſte, un rien porte le poiſon dans le cœur.

» C'eſt donc uniquement de vous-même qu'il faut vous défier. Régnez ſur votre cœur, & perſonne ne s'en rendra maître. N'aidez point vous-même à vous vaincre, & vous ſerez invincible. Appellez votre raiſon au ſecours de votre cœur, & l'ambition au ſecours de votre raiſon. L'une & l'autre vous garantiront d'un péril d'autant plus à craindre qu'on s'y laiſſe entraîner avec moins de répugnance.

« En vain, vous promettriez-vous de tenir ſecret un engagement que vous auriez pris avec quelqu'un ; croyez-moi, Placidie, tout devient public ; le prince l'apprendroit infailliblement, & ne voudroit point d'un cœur dont un autre auroit eu les prémices ; vous verriez en un moment toutes vos eſpérances anéanties. Le prince vous abandonneroit par mépris, & votre amant par crainte. Plus le prince vous aimeroit, plus il ſeroit ſenſible à l'injure que

vous lui feriez. La moindre jalousie est une offense mortelle pour un amant puissant. J'avoue qu'il y a des occasions, où, pour réveiller une tendresse assoupie dans un cœur qui n'a ni défiance, ni soupçons, ni difficultés à combattre ; on peut verser dans ce cœur une ombre de jalousie, feindre une apparence d'infidélité ; mais ces démarches sont si délicates & demandent tant de ménagemens, que je ne vous conseillerois jamais d'y avoir recours. Il faut connoître à fonds le caractère, la délicatesse & les sentimens de celui qu'on veut feindre de tromper ; & plus que tout cela, être sure du pouvoir de ses propres charmes. Il y a si peu de différence entre alarmer un amant & l'offenser, que souvent au lieu de ranimer sa passion, on le révolte, on le met en fureur.

» Je fais tant de fonds sur votre conduite, que je me persuade aisément que vous éviterez tous ces écueils, ou que vous vous en débarrasserez avec esprit. Jusqu'ici je vous ai parlé de la manière dont vous devez vivre à cette cour, il est tems de vous prescrire ce que vous devez faire avec le prince de....

» N'allez point, à la première ouverture déclarée en souverain, c'est-à-dire, en homme qui ne veut point languir, & qui n'aime que pour être heureux ; n'allez point, dis-je, vous rendre précipitamment. Une conquête qu'il coûte peu à faire,

coûte peu à abandonner. N'allez pas non plus, par une résistance trop soutenue, donner à ses desirs le tems de s'émousser. Ménagez votre cœur & le sien. Comme nous ne sommes pas maîtres de nos sentimens, je n'exige pas de vous que vous l'aimiez dans l'instant qu'il vous déclarera son amour; ce seroit peut-être l'exiger inutilement. Je souhaite que vous éprouviez le pouvoir de cette heureuse sympathie qui se trouve entre deux cœurs faits l'un pour l'autre; mais, si c'est trop souhaiter, agissez du moins avec lui de sorte qu'il puisse croire que vous êtes sensible, & qu'il soit content de vous. L'estime & la reconnoissance éblouissent une ame prévenue, & passent souvent à ses yeux pour un véritable amour. Le tems, son mérite, sa personne, sa tendresse, sa puissance, votre ambition, votre propre intérêt, votre raison, votre cœur, tout contribuera à vous le faire aimer. Alors servez-vous de tous vos charmes, de toute la délicatesse de votre esprit & de toute la sensibilité de votre ame. Oubliez le prince dans les momens où il s'oubliera lui-même pour ne paroître qu'amant.

Recevez ses bienfaits avec plaisir, mais sans empressement & sans avidité; ne les excitez point par des tours artificieux. Les grands seigneurs aiment à donner, mais ils veulent être maîtres de leurs graces; une apparence d'avarice ou d'intérêt, révolte leur délicatesse. Ne songer qu'à s'enrichir,

ce n'eſt pas aimer, c'eſt trafiquer honteuſement; ce n'eſt pas ſe donner, c'eſt ſe vendre. Ainſi, quels que ſoient ſes bienfaits, paroiſſez toujours faire plus de cas de la main dont ils viennent, que du préſent même. Tâchez cependant de vous procurer un nom & un établiſſement. L'un & l'autre ſont une reſſource contre l'inconſtance ou contre la mort d'un amant.

» Sur toutes choſes, faites un bon uſage de votre faveur & de vos biens; ne tombez ni dans des profuſions extravagantes, ni dans des épargnes indignes; ne ſoyez ni prodigue ni avare. Ne le diſputez point à la princeſſe même ſur la magnificence des meubles, des équipages & des habillemens; un trop grand faſte attire l'envie & la haîne. Fuyez auſſi l'autre extrémité, elle avilit, elle rend mépriſable.

» Ménagez-vous des créatures; rendez aux uns des bons offices auprès du prince, par le moyen du favori; mais en ce qui ne regardera point les affaires de l'état, dont, ſi vous voulez m'en croire, vous ne vous mêlerez jamais : obligez les autres pour vous-même. Jouez peu, plutôt encore par complaiſance que par goût; une joueuſe s'expoſe à de terribles inconvéniens; une groſſe perte dérange l'eſprit & la ſanté. Quelles démarches ne fait-on pas quelquefois pour la réparer? On n'a plus d'argent; on veut en recouvrer à toute force;

on ſait le beſoin où nous ſommes ; on nous en offre : & qui, ſouvent ? Croyez-moi, Placidie, ce ne ſont point des gens déſintéreſſés ; la reconnoiſſance qu'ils exigent de vous eſt toujours infiniment au-deſſus du plaiſir qu'ils vous ont fait : & voilà le vrai moyen de ſe perdre.

» Si la fortune vous ſuſcite quelque rivale, tâchez d'abord de la faire ſervir de triomphe à vos charmes. Employez-les, ces charmes, à retenir le prince votre amant, ou à le ramener s'il vous échappe. Malgré tout ce que vous aurez pu faire, cédez au tems avec ſageſſe, ce ne ſera peut-être qu'un feu paſſager. Sur-tout ne l'aigriſſez point par des reproches amers, par des hauteurs, par des fiertés exceſſives, par une jalouſie emportée & furieuſe ; ne recourez ni aux injures, ni aux menaces ; employez la douceur, la complaiſance. Que vos yeux couverts de pleurs jettent ſur lui des regards mêlés de douleur & de tendreſſe ; que votre langueur & votre abattement ſoient les ſeuls interprètes de votre déſeſpoir. Ne demandez pas inconſidérément à vous retirer, dans les premiers tranſports d'une paſſion naiſſante : un ſacrifice ne coûte guère à faire aux perſonnes qu'on commence d'aimer, & vous ſeriez peut-être priſe au mot. Armez-vous de force & de patience. Le prince, qui ne trouvera nulle part ce qu'il aura trouvé en vous, reviendra de lui-même, & votre gloire en ſera

d'autant plus brillante, & vos plaisirs d'autant plus purs, que vous ne devrez son retour qu'à votre beauté, qu'à votre mérite & qu'à vos bonnes manières.

» Dans le calme heureux d'une tranquille intelligence, ne chicanez point le prince par des délicatesses mal-entendues, par des raffinemens outrés : un amour qu'on veut trop subtiliser, s'évapore. S'il arrive entre vous de ces refroidissemens, de ces langueurs, ou de ces brouilleries inséparables de l'amour, produites plutôt par le défaut du tempérament que par celui du cœur ; ne les regardez point comme un sujet de plaintes, comme un crime ; travaillez à les étouffer par votre prudence, plutôt qu'à les entretenir par votre altération. N'en accusez point le prince : on ne peut pas toujours être de la même égalité d'esprit ; nous avons nos momens d'impatience & nos chagrins.

» Si la guerre ou quelqu'autre raison l'oblige à se séparer de vous ; lorsque vous lui direz adieu, suivez les seuls mouvemens de votre cœur. C'est connoître peu l'amour, que d'employer de belles paroles pour dire adieu tendrement.

» De la douleur dans les yeux, des discours sans ordre & sans suite, tristes regards sans affectation, de la sincérité dans la douleur comme dans les paroles ; en un mot, un je ne sais quoi de

doux & d'amer tout ensemble, qui passe cent fois d'un coeur dans un autre, prouvent mieux que ne pourroient faire les discours les plus éloquens, ce qui se passe dans une ame tendre, accablée des frayeurs de la séparation & des horreurs de l'absence.

» Si vous avez des enfans, appliquez-vous toute entière à leur éducation ; que l'amour que j'ai pour vous, soit la regle de celui que vous aurez pour eux. Inspirez-leur des sentimens dignes de leur naissance. N'épargnez rien pour leur procurer les meilleurs maîtres ; faites-en venir de France, si l'Italie ne vous en fournit pas.

» Si vous observez exactement tout ce que je viens de vous prescrire, assurez-vous, Placidie, que vous serez la plus heureuse & la plus illustre personne de votre sexe. Peut-être vivrai-je assez long-tems pour ajouter aux conseils que je vous donne aujourd'hui, ceux qu'exigeront les conjonctures différentes où vous vous trouverez, & pour vous voir jouir de votre bonheur. Si je meurs auparavant, j'emporterai la consolante satisfaction que je n'aurai rien oublié de tout ce qui pourroit contribuer à votre élévation, & de tout ce qui pourroit la rendre agréable & solide ».

Il y avoit passablement de vision & d'extravagance dans ces merveilleux projets de Desbarreaux :

C'étoit véritablement bâtir des châteaux en Eſpagne. Par malheur, je vins imprudemment renverſer tout l'édifice. Cette lecture me ſurprit. Il m'avoit toujours paru un homme de bon ſens, incapable d'imaginations auſſi creuſes que celles-là.

Après cette lecture, je remis le manuſcrit à ſa place, & la copie dans ma poche. Je n'en parlai point à Placidie; j'avois des choſes plus preſſantes à lui dire; je ne ſongeois qu'à l'avancement de mes affaires auprès d'elle. Enfin, ſoit qu'elle n'eût pas donné dans les grandes idées de ſon père, ſoit que l'étoile prévalût, Placidie, telle que je l'ai dépeinte, Placidie deſtinée à la plus haute fortune par le plus viſionnaire de tous les hommes, borna ſes vues & ſon ambition à la conquête de mon cœur. Il ne s'agiſſoit plus, lorſque nous fûmes d'accord de nos ſentimens, que de trouver les moyens de les conduire à une fin heureuſe. C'étoit-là le point de la difficulté.

Desbarreaux, plus clair-voyant qu'Argus, m'examinoit d'une étrange ſorte. Sa fille étoit guérie, je l'étois auſſi. Mon congé renouvellé pour quinze jour, expiroit. Je n'avois aucun prétexte de reſter chez lui, ainſi ma préſence commençoit à lui devenir inſupportable. Peut-être qu'il avoit fini ſes affaires, qu'il ſe diſpoſoit à ſon voyage, & qu'il n'attendoit que mon départ pour ſe mettre en chemin.

J'étois au chevet de Placidie, je tenois un livre

dans lequel je feignois de lire, tandis que mes yeux n'étoient occupés que du plaisir de la regarder. Elle étoit plus belle & plus éclatante qu'avant sa maladie.

Tel au milieu de sa carrière,
D'un nuage profond sortant victorieux,
Plein de grandeur & de lumière,
Le soleil éclate à nos yeux.

La comparaison est un peu usée; mais n'importe; elle passera en faveur de la vérité.

Desbarreaux entra dans la chambre de sa fille. La poche de mon juste-au-corps mal fermée, lui laissa entrevoir la fatale copie; tout lui étoit suspect. Il voulut en badinant s'en saisir; j'y portai heureusement la main. Ne peut-on savoir ce que c'est que ce papier? me dit-il, voyant qu'il avoit manqué son coup. Non, lui dis-je en riant, c'est l'histoire de mes amours. Cela doit être curieux, répondirent en même-tems le père & la fille : faites-nous-en part. Vous n'y trouverez rien, leur dis-je, qui soit digne de votre attention. Placidie insista, malgré les signes que je me tuois de lui faire; Desbarreaux me pressoit de son côté; je ne savois plus comment me défendre. A la fin je m'armai d'un peu d'effronterie. Puisque vous voulez absolument, leur dis-je, savoir ce que contient ce

papier, je vais vous satisfaire, quoique ce soit mettre ma vanité à une terrible épreuve, & qu'il ne me convienne guère de m'ériger en auteur. C'est une historiette que j'avois écrite pour amuser Placidie; elle n'est encore qu'ébauchée. Attendez jusqu'à demain, je la reverrai & vous la trouverez moins mauvaise qu'aujourd'hui.... Telle qu'elle est, répondit Desbarreaux, lisez-la-nous; on sait bien qu'un cavalier n'est pas obligé d'écrire comme un académicien. Il n'est pas tard, la santé de Placidie lui permettra de vous écouter, sans en être intéressée. Il fallut obéir : un peu de présence d'esprit & de mémoire me furent d'un grand secours dans cette occasion. Ainsi donc, mon manuscrit à la main & que je tournois du côté de la muraille, un guéridon à mes côtés sur lequel il y avoit un flambeau, j'imaginai sur-le-champ une aventure dont le lecteur se passera fort bien.

Ma mémoire commençoit à peiner terriblement, je disois peu de choses en beaucoup de paroles; en un mot, je battois la campagne. Cependant Desbarreaux & Placidie donnèrent mille louanges à mon histoire. Celles du père m'étoient suspectes; mais celles de la fille m'étoient si agréables, que j'aurois bien voulu lui montrer sur-le-champ de quel effort d'imagination j'avois été capable. La vanité est inséparable de l'amour. Qu'on dise tout ce qu'on voudra, il n'y a point d'amant qui ne

soit bien aise que sa maîtresse lui trouve autant d'esprit que de tendresse. On doit à l'esprit la délicatesse de l'expression. Le cœur pense, mais l'esprit persuade. J'avoue qu'il est quelquefois dangereux d'affecter d'en avoir ; il y a même des occasions où il ne faut point en avoir du-tout : mais il faut le suspendre, & non pas l'anéantir. Je mets bien de la différence entre le dérangement & le trouble d'un amant que la passion déconcerte, & le silence ennuyeux ou les discours fatiguans d'un stupide. Insensiblement je tombe dans la dissertation ; à dieu ne plaise que je m'y égare plus longtems.

Je remis mon manuscrit dans ma poche, & il n'en fut plus parlé ; on servit, & la complaisance de Desbarreaux fut au point qu'il voulut bien que je soupasse avec sa fille. Je devois partir dans deux jours : cette démarche lui parut sans conséquence. Nous fûmes de la plus belle humeur du monde, nous dîmes mille jolies choses, nous chantâmes, & je m'enflammai de plus en plus. Je fus pourtant si bien le maître de mes yeux & de ma langue, que Desbarreaux, qui examinoit jusqu'à mes gestes, ne put former aucun soupçon ; au contraire, charmé de ma discrétion & du respect que j'avois pour l'hospitalité, il me reconduisit dans ma chambre & me renouvella cent fois les protestations d'amitié les plus empressées. Je lisois dans ses yeux que

son secret lui pesoit, & qu'il mouroit d'envie de s'en soulager en m'en faisant confidence; mais j'éludai la chose adroitement; & pour détourner absolument toutes les idées qu'il pouvoit avoir, je me souviens que je lui dis : Au nom de dieu, ne me laissez plus voir Placidie. Jusqu'ici je me suis défendu de ses charmes; mais, outre que je ne vous promets pas d'avoir toujours la même force & le même courage, je veux bien vous avouer que je suis d'une impatience & d'une indiscrétion horrible. Si je venois à l'aimer, je ne pourrois m'empêcher de lui dire, même devant vous; & si je faisois la moindre impression sur elle, on m'écorcheroit plutôt tout vif, que d'exiger de moi de ne m'en pas glorifier. Cette maudite démangeaison de parler de mes bonnes fortunes, lorsque j'en ai eu, m'en a fait perdre mille. Tel est mon caractère, je ne croirois pas être heureux, si mes amis ignoroient que je le fusse. Je remarquai que cet aveu lui faisoit plaisir, & il se retira en me souhaitant le bon-soir.

J'avois mes vues en lui parlant de la sorte. Il étoit bon de lui donner de moi cette mauvaise impression, afin que prévenu de mes étourderies, il ne fût pas scandalisé de quelques traits de vivacité, s'il m'en échappoit quelques-uns auprès de Placidie, supposé qu'il me la laissât voir encore une fois. Quand on veut tromper quelqu'un, il faut, autant qu'on peut, le mettre hors de défiance. Une cir-

conſpection trop ſoutenue paroît affectée, & ce n'eſt pas toujours par les arrangemens les plus ordinaires qu'on réuſſit.

Dès que je fus ſeul, je ſongeai ſérieuſement à ce que je devois faire pour me rendre heureux. Mon imagination ne me préſenta rien. Je roulai dans ma tête mille deſſeins dont l'exécution étoit impoſſible ou dangereuſe. Je voulois une choſe, j'en voulois une autre, je les voulois toutes enſemble ; & à force d'en vouloir, je n'en choiſis pas une. Le jour vint, & je me trouvai auſſi irréſolu que lorque je m'étois couché.

Un moment après, Desbarreaux entra dans ma chambre tout effaré. Monſieur d'Arbentières, me dit-il, quoique vous m'ayiez donné hier une légère idée de votre indiſcrétion, je vous crois homme ſage, & je vais vous donner une marque eſſentielle de la confiance que j'ai en vous. M. le duc de.... vient aujourd'hui chaſſer ſur ma terre; je n'en ſuis pas connu: peut-être ne viendra-t-il pas chez moi, peut-être même ne ſait-il pas ſi j'ai une fille; mais peut-être auſſi qu'il le ſait, & que cette chaſſe ne s'eſt projetée que pour venir dans ma maiſon, ſous prétexte de s'y délaſſer, mais en effet pour voir Placidie. S'il la voit, il eſt ſuſceptible, infailliblement il en deviendra amoureux, & je ſuis un homme déſeſpéré. Levez-vous, je vous prie, & vous habillez. Je n'ai perſonne en qui je puiſſe me con-

ſur ſa terraſſe, qu'on entendit un grand bruit de cors & de chiens, & que nous vîmes paroître le duc de..... avec toute ſa ſuite. Madame de Carrière ſurpriſe de cette arrivée imprévue, n'eut pas le tems de cacher Placidie, & nous fûmes tous ſi déconcertés, que le duc avoit déja demandé deux ou trois fois le nom de cette belle perſonne, ſans qu'on lui eût répondu. Carrière, à qui il convenoit de ſatisfaire ſa curioſité, étoit dans un embarras étrange. De dire que c'étoit ſa fille, il n'y avoit point d'apparence; il étoit connu de la plupart de ceux qui étoient avec le duc, qui ſavoient bien qu'il n'en avoit pas: de dire que c'étoit la fille de Desbarreaux, c'étoit trahir ſon ami. Enfin, prenant ſon parti ſur le champ, il lui dit qu'elle étoit la femme du gentilhomme qu'il voyoit dans le jardin, & qu'ils étoient tous deux venus lui rendre viſite. Je fus ſur le point de le démentir, tant je voyois d'inconvéniens dans le perſonnage que j'allois être obligé de jouer: mais ayant fait réflexion que ſi Placidie n'étoit pas ma femme, elle pourroit bien la devenir; tirant un bon augure de ce que Carrière venoit de dire, je m'avançai juſqu'au bord du mur, & fis une profonde révérence au duc de.... qui ne s'en apperçut pas, tant il étoit occupé de Placidie. Mais ayant jetté les yeux ſur moi: Quoi, d'Arbentières, me dit-il, c'eſt toi! Je ne te croyois pas marié, & moins encore poſſeſſeur de la plus

belle femme de France ; je t'en fais compliment, & prends part à ton bonheur. Là-dessus il descendit de cheval. La terrasse donnoit sur la campagne, Carrière ouvrit une porte qui y donnoit aussi, & le duc entra. J'étois dans des transes mortelles, que j'étois contraint de renfermer au fond de mon cœur.

Placidie me rassura : elle se démêla de toutes les politesses & de toutes les choses flatteuses qu'on lui dit, avec un esprit & une modestie qui me charmèrent & qui me rendirent la vie. Carrière étoit le gentilhomme de la province qui faisoit la meilleure chère ; il pria le duc de lui faire l'honneur de se rafraîchir dans sa maison. La proposition fut acceptée sur le champ ; & ce seigneur, après être resté plus d'une heure à table, & s'être rempli le cœur de tous les charmes de Placidie, auxquels il donna mille éloges, remercia Carrière de sa bonne réception, monta à cheval, & me pria d'aller le voir avant mon départ, dans un château qu'il habitoit à quelques lieues de là.

Je dirai toute ma vie qu'on ne peut aller contre son étoile. Ce fut cette étoile qui me conduisit chez Desbarreaux, & qui, malgré toutes ses précautions, me fit voir sa fille ; ce fut elle qui détruisit ses vastes desseins en la rendant sensible à mon amour ; ce fut elle qui fit venir le duc de... chez Carrière ; ce fut elle, en un mot, qui fut

cauſe de tous les événemens qui me reſtent à raconter.

Desbarreaux ſut que le duc de... avoit vu Placidie, & il le ſut preſqu'auſſi-tôt qu'il fut arrivé chez Carrière. Jamais douleur n'a été plus forte; jamais frayeur n'a été plus vive que la ſienne. Il fut plus d'une heure ſans pouvoir parler. Enfin prenant ſon parti, il réſolut de la venir chercher, de la mettre dans un couvent juſqu'au tems de ſon départ, qu'il avanceroit le plus qu'il pourroit, en me priant de me rendre à mon régiment dès le lendemain.

Dans cette réſolution, il monta à cheval, & partit. Par malheur il avoit oublié quelque choſe dans la chambre de Placidie, il revint ſur ſes pas pour le chercher; il y monta, & le premier objet qui le frappa en entrant, fut la clef de ſon bureau, que la précipitation avec laquelle elle étoit partie lui avoit fait oublier. Desbarreaux, toujours méfiant, voulut en viſiter tous les tiroirs; il n'alla pas loin ſans être payé de ſa curioſité, & ſans trouver ce qu'il ne cherchoit pas. C'étoit une lettre que j'avois écrite à Placidie, elle ſervoit de réponſe à une des ſiennes; elle étoit intelligible & n'avoit pas beſoin de commentaire. Je la remercios de la bonté qu'elle avoit eue de répondre à mes ſentimens; Je l'exhortois à perſévérer dans le deſſein où elle étoit de me rendre heureux, & à

consentir à tout ce qui ne blesseroit point sa vertu, pour se donner à moi. Je la félicitois de n'avoir point adopté les idées de son pere, & de ne plus sentir de répugnance à le tromper; je me félicitois moi-même du bonheur de lui plaire; je finissois en l'assurant que puisqu'elle partageoit mon impatience, j'espérois que nous la verrions bientôt cesser. Quel coup de foudre pour Desbarreaux! il ne pouvoit en croire ses yeux. Une autre réponse ne lui donna plus lieu de douter que je n'aimasse sa fille, que je n'en fusse aimé & que je ne sûsse tous ses secrets. Il éprouva qu'il n'arrive jamais un malheur sans un autre; mais ce dernier lui fit oublier le premier. Après s'être bien emporté contre Placidie & contre moi, après m'avoir donné tous les noms que mon procédé lui parut mériter, il forma la resolution de tirer vengeance de l'injure que je lui avois faite, quelque peu d'égalité qu'il y eût entre un homme de cinquante-cinq ans & un autre qui n'en avoit que trente. A toute cette colère succéda une tristesse & un accablement qui le rendit immobile. Il fit néanmoins un effort sur lui-même, il monta à cheval. Nous le vîmes arriver pâle & défiguré; nous nous imaginâmes, Placidie & moi, que la visite du duc de...., en étoit la cause, & nous étions bien éloignés de soupçonner que nous y eussions part. Desbarreaux, incapable de se contrain-

dre, me regarda d'un air irrité, que j'attribuai encore uniquement à ſon chagrin. Il me dit ſéchement qu'il ſe trouvoit mal, & qu'il me prioit de lui céder ma place dans ſa chaiſe. La demande étoit juſte; je montai ſur ſon cheval, & nous partîmes tous trois fort intrigués. Desbarreaux, qui étoit déſeſpéré de ce qu'il venoit d'apprendre de nos affaires, ſoupiroit à tout moment. Placidie qui craignoit que ſon père ne lui fit un crime de ce que le duc de.... l'avoit vue, gardoit un profond ſilence, & n'oſoit le regarder. Moi, qui voyois au moins une partie de mes projets dérangés, & qui m'étois flatté de pouvoir prendre avec elle des meſures juſtes, ou pour faire conſentir Desbarreaux à notre mariage, ou pour nous marier à ſon inſu; je n'étois pas moins agité. Nous arrivâmes: Desbarreaux ſe mit au lit avec une groſſe fievre. Le lendemain ſon mal devint plus violent, & enfin on déſeſpéra de ſa vie. Il demanda Carrière, qu'on alla chercher ſur le champ, & qui arriva le ſoir même. Le curé, par l'avis du médecin, lui dit de ſe préparer à la mort, & qu'il n'avoit plus que quelques heures à vivre. Il en reçut l'arrêt ſans murmurer. Il nous fit venir, Placidie & moi, auprès de ſon lit, & après que tout le monde, hors Carrière, fut ſorti de ſa chambre, il nous parla de la ſorte.... « Monſieur, » me dit-il d'une voix mourante, en s'adreſſant » à moi, vous avez abuſé de ma confiance & de

» mon amitié. Dans un autre tems je n'eusse pas » borné mon ressentiment à de simples reproches; » mais aujourd'hui que je regarde les choses d'un » autre œil que je ne le faisois il y a trois jours, » loin de m'emporter contre vous, je vous fais » mille remerciemens de m'avoir empêché d'exé- » cuter les coupables desseins que j'avois sur Pla- » cidie. Vous les savez, sans doute, c'est pour- » quoi je ne vous en parle pas. Je vais rendre » compte à dieu de mes actions, je ne dois plus » songer qu'à lui démander pardon de mes éga- » remens, & qu'à le fléchir. Vous avez plu à ma » fille; votre mérite & votre sagesse me font es- » pérer qu'elle sera heureuse avec vous; je vous » la donne. Et vous, ma fille, poursuivit-il, en » se tournant de son côté, pardonnez à un père » que son amour pour vous avoit aveuglé. Je dé- » teste les pernicieux conseils que j'avois eu l'impru- » dence de vous donner; & je mourrois incon- » solable, si je croyois qu'ils eussent fait la moin- » dre impression sur votre cœur. Effacez-les de » votre mémoire & qu'il n'en soit plus parlé. Ré- » parez par votre vertu, par votre modestie & » par votre fidélité, les idées ambitieuses & pro- » fanes que j'avois voulu vous inspirer. Faites plus, » ensevelissez dans un silence éternel ces funestes » circonstances de ma vie; épargnez à la mémoire » de votre père les erreurs où il s'étoit abandonné.

» Mon fils, reprit-il en me prenant la main, car
» je ne dois plus vous traiter autrement, je vous
» fais, en vous donnant Placidie, un présent dont
» j'espere que vous me bénirez le reste de vos
» jours. Aimez-la & pour elle & pour moi : elle
» le mérite par sa beauté ; elle le méritera par sa
» conduite ; & je le mérite moi-même par tout
» ce que j'ai fait pour elle, si vous en exceptez
» des extravagances, qui, graces au ciel, n'ont
» point eu de suites, & pour lesquelles vous me
» voyez pénétré du plus vif repentir. Je sens que
» ma mort approche, laissez-moi donner ces der-
» niers momens aux pensées de l'éternité. Em-
» brassez-moi, mes enfans. Carrière vous servira
» de père, c'est un ami fidèle & généreux ; il
» sait tous mes secrets, & vous les apprendra.
» Adieu, soyez heureux, & recevez ma béné-
» diction. »

Nous fondions en pleurs, Placidie, Carrière & moi, & nous ne pûmes proférer une seule parole, tant nous étions saisis. Desbarreaux se sentant affoibli, & voyant que nos larmes l'attendrissoient, nous fit signe de sortir. Le curé rentra, & il rendit l'ame entre ses mains. Placidie accablée de la plus vive douleur, se jetta sur le corps de son père ; on eut toutes les peines du monde à l'arracher de sa chambre. Loin de pouvoir la consoler, j'avois moi-même besoin de consolation. Je la remis entre

les mains de Carrière qui l'emmena chez lui ; je fis enterrer Desbarreaux, & je fus les rejoindre le lendemain.

Carrière commençant à user des droits de père, que Desbarreaux lui avoit laissés en mourant, me dit qu'il ne croyoit point que je songeasse à épouser Placidie avant la fin de la campagne ; que je ne pouvois pas lui moins donner que quatre ou cinq mois pour pleurer son père ; qu'elle-même avoit le cœur trop bon pour donner les mains à un engagement avant ce tems-là ; qu'ainsi il me conseilloit de partir au plutôt ; qu'à l'égard de nos affaires, il en auroit autant de soin que des siennes propres. Que la terre où Desbarreaux étoit mort, n'étoit plus à lui ; que méditant un voyage en Italie, il la lui avoit vendue : mais que si nous voulions y rentrer, il étoit prêt à nous la céder, sinon que le prix de cette terre étant encore en son entier, nous en ferions tel usage que bon nous sembleroit. Il finit, en me pressant de partir, & me représentant qu'un plus long séjour m'exposoit à être arrêté, ou bien à perdre ma compagnie.

Si j'avois consulté mon cœur, j'aurois eu bien des choses à répondre à ces raisons ; mais enfin quelle que fût ma passion pour Placidie, il falloit accorder son devoir & le mien avec cette passion. Je dis à Carrière que je lui obéirois & que j'allois me disposer à partir. Pendant que je préparois mon

équipage, mon valet vint me dire qu'un homme demandoit à me parler. Je donnai ordre qu'on le fit entrer.

Après m'avoir demandé deux ou trois fois, si c'étoit moi qui se nommoit monsieur d'Arbentières, il me dit que son maître l'avoit chargé de me rendre cette lettre en main propre, & qu'il me prioit de lui faire réponse sur-le-champ. Elle étoit d'un de mes anciens amis que je n'avois point vu depuis long-tems. Il me mandoit qu'il avoit des choses à me dire qui ne s'écrivoient point, & qu'il m'importoit extrêmement de savoir; que si je voulois prendre la peine de monter à cheval & de venir le trouver dans un endroit qu'il m'indiquoit, il me donneroit des marques essentielles qu'il étoit toujours mon ami. Je montrai la lettre à Carrière, qui me dit que je ne devois pas hésiter d'aller trouver mon ami. Je montai sur-le-champ à cheval, & dis à celui qui attendoit ma réponse que j'allois la porter moi-même.

Courdaval (c'est le nom de mon ami) m'attendoit au rendez-vous. Nous nous donnâmes toutes les marques d'amitié que peuvent se donner deux amis charmés de se revoir après une longue absence. Il me dit naturellement qu'il m'avoit envoyé chercher pour m'avertir de prendre garde à moi, parce qu'on en vouloit à ma liberté. Monsieur le duc de.... ajouta-t-il, est outré contre vous; vous

l'avez trompé, vous lui avez menti. Il a ſu que vous étiez ici ſans congé; il s'eſt fait donner une lettre-de-cachet pour vous faire arrêter, & l'on vous cherche pour vous envoyer à la baſtille. Je vous dirai de plus qu'il eſt paſſionnément amoureux de la belle perſonne que vous avez fait paſſer pour votre femme, & que dès qu'il aura reçu un courier qu'il attend avec la dernière impatience, il mettra tout en uſage pour découvrir le lieu de ſa retraite. Ne me demandez point comment je ſuis inſtruit; qu'il vous ſuffiſe de croire que je le ſuis de bonne part. Votre congé eſt expiré, non-ſeulement votre compagnie eſt perdue, mais on parle de vous conduire à la baſtille pour des affaires d'état. J'ai quelques meſures à garder, continua-t-il, qui m'ont empêché d'aller chez Carrière, & qui ne me permettent pas de reſter plus long-tems avec vous. Adieu. Si vous avez beſoin d'argent, j'ai cent piſtoles à votre ſervice : les voilà. J'ai de plus un paſſe-port pour deux perſonnes, dont vous pourrez vous ſervir, ſi vous voulez vous retirer en Hollande.

Le conſeil étoit ſalutaire & ne pouvoit venir plus à-propos. J'embraſſai mille fois Courdaval, en le remerciant de ſa généroſité; je refuſai ſon argent, & je me contentai du paſſe-port. Je lui dis mes affaires en deux mots, & je le priai, s'il le pouvoit ſans ſe commettre, de venir confirmer

à Carrière tout ce qu'il m'avoit dit. J'eus quelque peine à le faire consentir à cette démarche ; cependant je lui fis sentir si clairement que Carrière & Placidie même pourroient croire que je leur en imposois, qu'il se rendit à mes raisons.

Nous nous mîmes en chemin ; & dès que je me fus un peu remis des frayeurs que m'avoit causées l'image de la bastille, je lui demandai par quel hasard il étoit dans ce pays. Il me répondit que j'avois raison d'en paroître surpris, & que si je savois ses aventures, j'avouèrois qu'il étoit encore plus à plaindre que moi, puisque ses maux étoient sans remede. Il ne tiendra qu'à vous, lui dis-je, que je ne les sache. Nous avons plus d'une lieue à faire pour nous rendre chez Carrière, & vous avez plus de tems qu'il ne vous en faut pour ce récit. Courdaval ne se fit point presser, & prit ainsi la parole.

« De quatre frères que nous étions, il en mourut deux à Strasbourg. Je le sais, interrompis-je ; j'étois mousquetaire avec eux.. J'étois le plus jeune de tous, poursuivit Courdaval ; & mon père aimoit si passionnément celui qui restoit avec moi, que ne pouvant plus souffrir toutes les marques de prédilection qu'il lui donnoit, je pris le parti d'aller servir sur mer. A peine y avois-je fait deux campagnes, que ce fils bien-aimé mourut de la petite-vérole. Mon père me rappella, & n'ayant plus que

moi d'enfans, il ne voulut plus que je servisse. Je revins donc à Paris, où je vécus comme tous les autres jeunes gens, m'abandonnant à tous les plaisirs. Vous connoissez mon humeur; la plus belle femme n'a jamais pu me fixer deux jours, & souvent je m'en dégoûte avant qu'elle ait eu le tems de me rendre heureux. Je ne me donne point pour un homme à bonnes fortunes, ni pour un homme d'un grand mérite; mais comme il faut peu de choses pour plaire & que je suis d'une figure assez prévenante, je n'avois pas eu lieu de me plaindre des femmes, jusqu'à l'aventure que je vais vous conter.

» Madame de Rubin est demeurée veuve très-riche avec deux filles. L'aînée étoit fort aimable lorsque je la connus. Mais quoiqu'elle n'ait pas encore vingt-cinq ans, elle a perdu sa beauté, elle est maigre, desséchée, quoiqu'assez blanche. Ses yeux ont perdu leur éclat. Ce ne sont plus des yeux animés, dont les regards pénétroient jusqu'au cœur, mais des yeux qu'il semble que la nature n'a faits précisément que pour voir; enfin de tous ses charmes, il ne lui reste plus que de grands cheveux blonds, qui ne lui sont pas d'un grand usage. Je ne vous dis rien de son humeur; la suite de mon discours vous la fera connoître. Il est bon pourtant que vous sachiez qu'elle a souffert la même altération, les mêmes changemens que son visage. Je m'attachai à elle, moins par goût que par habitude.

Madame de Rubin & mon père demeuroient dans la même maiſon; j'étois tous les jours chez elle; mes aſſiduités auprès de ſa fille lui faiſoient plaiſir; elle me regardoit comme un bon parti. Mon père, de ſon côté, qui ſavoit qu'elle étoit riche, & qui deſiroit uniquement de me voir prendre un engagement ſolide, étoit bien aiſe que je l'aimaſſe.

Autoriſée du conſentement de ſa mère, mademoiſelle de Rubin me recevoit parfaitement bien. Je ne fus pas long-tems à lui perſuader que je l'aimois & à ſavoir qu'elle m'aimoit auſſi. Elle recevoit tous les jours des galanteries de ma part, dont elle me tenoit un compte infini. Je lui faiſois valoir les moindres choſes. Si je manquois une partie de ſpectacle, ſi je rompois un ſouper, je n'avois qu'à lui dire que c'étoit pour elle: elle me croyoit; elle étoit charmée. Je lui dois cette juſtice, malgré tous les maux qu'elle m'a faits dans la ſuite, qu'il n'y a point de bons procédés dont elle ne m'ait comblé. Jamais fille n'a été plus généreuſe, jamais fille ne m'avoit paru plus digne d'être aimée que je la trouvois alors. Elle recevoit à merveille mes amis, lorſque je les menois chez elle. On y jouoit, on y faiſoit des concerts; les concerts & le jeu étoient toujours ſuivis d'un très-bon ſouper.

Pendant que nous vivions dans la meilleure intelligence du monde, & que, ſatisfait de ſon cœur,

je me croyois revenu de toutes mes inconſtances, mademoiſelle de Mené, ſa cadette, revint du couvent. Elle avoit dix-ſept ou dix-huit ans ; c'étoit une brune piquante par la beauté de ſon teint. Je ne vous en ferai point un portrait tel qu'on en voit dans Cyrus ou dans Clélie ; je vous dirai ſeulement qu'elle étoit mille fois plus belle que ſa ſœur, quoique ſa ſœur ſe piquât de beauté, & qu'elle eût raiſon de s'en piquer. Pour l'eſprit, je vous avouerai qu'il n'étoit que ſimple & naturel, & que la ſincérité & l'ingénuité la rendoient charmante : en un mot, la nature dans toute ſa ſimplicité s'exprimoit par ſa bouche. Incapable de feindre, on liſoit dans ſes yeux tous les ſentimens d'un cœur droit, tendre & conſtant. Je la regardai d'abord, comme la ſœur de ma maîtreſſe, c'eſt-à-dire, que je ne reſſentis rien pour elle. Je m'étois étourdi ſur le plaiſir de changer. Content du cœur de mademoiſelle de Rubin, je me bornois à l'aimer & à m'en faire aimer ; & puiſque j'étois deſtiné à me marier, je me trouvois heureux de pouvoir paſſer mes jours avec elle ; je preſſois même mon père de hâter mon bonheur : elle partageoit mes empreſſemens. Mais pourquoi vous arrêter davantage ? Lorſque ma paſſion paroiſſoit la plus vive, ſoit caprice, ſoit fatalité, je revins à mon naturel, & je changeai tout-d'un-coup. Je me fis quelques reproches de mon inconſtance, je ne pouvois me la

pardonner ; mais enfin je m'y accoutumai, & je la trouvai si agréable, que je n'eus pas la force de m'en défendre. Je voyois tous les jours mademoiselle de Mené, je lui disois des galanteries qui l'embarrassoient, & auxquelles elle ne répondoit qu'en rougissant. Je la louois sur sa beauté ; mes louanges la troubloient, & j'étois charmé de son trouble. Enfin, je lui dis que je l'aimois, je la priai de me croire : elle me répondit ingénûment qu'elle ne savoit pas ce que c'étoit qu'aimer ; mais que si c'étoit vivre avec quelqu'un, comme je vivois avec sa sœur, aimer étoit quelque chose de bien doux ; qu'elle n'en savoit pas la raison, mais qu'elle étoit quelquefois jalouse de nos sentimens & de nos discours. Hélas ! continua-t-elle d'un air encore plus ingénu, vous me dites que vous m'aimez & je sais que c'est ma sœur que vous aimez : quel plaisir prenez-vous à me dire des choses qui ne sont pas vraies ? Je n'ai point d'expérience : sincère, je crois que tout le monde est comme moi ; & si j'allois vous croire, je mourrois de douleur de me voir trompée. Ah ! lui dis-je, en me jettant à ses genoux ; vous ne le serez jamais ; je sens pour vous mille fois plus d'amour que je n'en ai senti pour votre sœur. Je l'ai aimée, il est vrai, mais je ne vous avois point vue, & je vous jure que je n'avois pour elle qu'une passion languissante ; vous seule pouviez remplir tous les vuides de mon cœur ; il

éprouve

éprouve auprès de vous des tranſports & des vivacités qu'il n'éprouvoit point auprès d'elle : j'étois né pour vous adorer. Ne craignez rien, ajoutai-je, en lui baiſant la main ; le plus inconſtant des hommes ceſſeroit de l'être pour vous, & ma vie vous répondra de ma fidélité. Mais, reprit-elle, nous trahiſſons ma ſœur ; ou du moins vous la trahiſſez, & je tremble que vous ne me trahiſſiez auſſi. Si vous liſez dans mon cœur, vous voyez ce qui s'y paſſe ; je n'en ſais pas bien expliquer les mouvemens, mais enfin je ſens pour vous ce que je n'ai jamais ſenti pour perſonne. Pourquoi vous dis-je toutes ces choſes ? Que je ſerois malheureuſe ! que vous ſeriez indigne, ſi vous abuſiez de ma confiance & de ma bonne-foi !... Je n'eus pas le tems de lui répondre ; ſa ſœur entra : mademoiſelle de Mené nous laiſſa ſeuls. Je fis mes efforts pour me contraindre ; mais qu'on eſt peu maître de ſon cœur ! Elle me trouva rêveur & diſtrait ; à peine eus-je la force de lui parler ; elle m'en fit la guerre ; je lui donnai quelques mauvaiſes excuſes, & je ſortis peu de tems après, ſans beaucoup m'embarraſſer des réflexions qu'elle pourroit faire. J'étois trop rempli de mon bonheur, pour m'occuper d'autre choſe. Je parle à un amant, continua Courdaval en s'interrompant ; ainſi vous concevez ſans doute tout ce qu'a de doux & de flatteur l'état où je me trouvois. Faire naître de la paſſion dans un jeune cœur

qui n'a jamais aimé, qui ne ſait pas même ce que c'eſt que l'amour ; non, rien n'approche de ce bonheur.

Cependant mademoiſelle de Rubin fut alarmée de ma froideur, mais elle n'en démêla point la cauſe; elle eſpéra que je ſerois plus raiſonnable le lendemain. Mais je pris ſi peu de peine pour la raſſurer, & ſon aimable ſœur ſut ſi peu ſe déguiſer, que ſon ainée eut de violens ſoupçons de mon infidélité. Loin de les détruire, mes regards & mes empreſſemens les confirmèrent. Je la croyois capable de jalouſie, mais elle m'en donna les marques les plus terribles. Lorſqu'elle fut convaincue de mon inconſtance & de ma trahiſon, elle me défendit d'entrer dans ſa chambre, ſans vouloir aucun éclairciſſement avec moi; elle m'aſſura que je n'en méritois pas: elle accabla ſa ſœur d'injures & de reproches. Mademoiſelle de Mené les ſouffrit ſans dire un ſeul mot, & laiſſa prendre à ſon aînée un ſi grand empire ſur elle, qu'il n'y a point de mauvais traitemens qu'elle n'en ait reçus dans la ſuite.

Pendant que tout cela ſe paſſoit, mon père, qui ne ſavoit rien de ma brouillerie avec mademoiſelle de Rubin, avoit tout réglé & tout arrangé avec ſa mère pour notre mariage; & lorſque madame de Rubin lui dit en quel état les choſes ſe trouvoient, elle lui répondit qu'elle mourroit

plutôt que d'épouser un traître & un parjure. Et comme sa sœur étoit présente à la conversation, elle lui fit un portrait affreux de mon caractère, dans l'espérance de me perdre dans le cœur de sa rivale : mais elle se trompa. Mademoiselle de Mené me manda le soir même toutes les noirceurs dont sa sœur m'avoit dépeint, & m'assura que loin d'avoir fait la moindre impression sur elle, tout ce qu'on lui avoit dit pour la dégoûter, ne servoit qu'à me rendre plus cher à ses yeux ; que je fusse fidele, & que je comptasse sur son cœur ; qu'elle étoit charmée de toutes les persécutions qu'elle essuyoit à mon sujet ; que c'étoit un mérite pour elle auprès de moi, & que la patience avec laquelle je les lui verrois souffrir, me convaincroit de sa fidélité. Madame de Rubin voyant que sa fille me refusoit absolument, lui proposa un autre parti ; mais elle ne la trouva pas plus docile. Elle m'aimoit encore, & n'avoit fait semblant de me refuser que pour ne pas s'exposer elle-même à la honte d'un refus. Cependant elle feignit d'entrer dans les vues de sa mère, espérant que ma passion pour elle n'étoit peut-être pas si bien éteinte qu'elle ne se rallumât quand je la verrois sur le point de se donner à un autre. Celui qui prétendoit à sa main parut presqu'aussi-tôt ; mais il n'eut pas peu à souffrir de ses inégalités & de ses travers, quoiqu'au dehors elle affectât de le bien

traiter. Je voyois tout ce manège ſans m'en inquiéter. Comme elle continuoit de perſécuter ſa ſœur, & de la déſoler, je commençai à la haïr & à la mépriſer ; ce fut même avec ſi peu de ménagement, qu'il lui fut aiſé de s'en appercevoir. Je diſois hautement qu'elle étoit une folle, qu'il falloit la mettre aux petites-maiſons. Elle le fut, elle en devint furieuſe; ſes mauvaiſes manières & ſa tyrannie redoublèrent: & tout le mal qu'elle faiſoit à ſa ſœur ne la ſatisfaiſant point, elle tourna ſon déſeſpoir contre elle-même; elle ne dormoit plus, elle ne voyoit perſonne: enfin elle ſe tourmenta ſi fort, qu'elle en perdit ſa beauté & ſa raiſon.... C'eſt une choſe terrible que la jalouſie! quels déſordres, quels ravages ne fait-elle point!

Mademoiſelle de Rubin s'appercevant qu'elle étoit la première victime de ſa colère, changea de conduite en apparence avec ſa ſœur; elle ſe radoucit tout d'un coup, & feignit qu'ayant renoncé au mariage, elle ne ſe réſerveroit qu'une penſion, ſi ſa ſœur vouloit épouſer un homme qu'elle lui nomma. Elle fit tous ſes efforts pour l'engager à prendre ce parti, ſans négliger l'autorité de leur mère. Le rival parut; j'en fus alarmé, mademoiſelle de Mené me ſut mauvais gré de mes inquiétudes. Je vous les pardonne, m'écrivit-elle, ſi l'amour ſeul vous les cauſe; mais j'en ſuis inconſolable ſi la méfiance y entre pour quelque choſe:

connoiſſez mon cœur, vous l'avez touché, il vous aime, rien ne peut le faire changer. Ne ſuis-je pas aſſez malheureuſe dans ma ſituation, ſans que vous travailliez vous-même à m'accabler par vos ſoupçons & par vos craintes? On me tourmente, je ſuis environnée de gens qui veulent faire mon malheur; au lieu de m'aider de votre eſprit & de vos conſeils, vous vous affligez. Ayez donc plus de force, & mandez-moi ce que je dois faire dans cette occaſion.

Le rival dont j'ai parlé étoit un maître-des-comptes. Il fit tous ſes efforts pour plaire à ma jeune maîtreſſe; mais quand il vit qu'il perdoit ſon tems, & qu'il ne pouvoit s'en faire aimer, il eut recours à madame de Rubin. Elle aimoit ſa fille, elle n'eut pas la force de la contraindre, ni la dureté de la mettre dans un couvent; & le maître-des-comptes prit le ſage parti de la retraite.

Mademoiſelle de Rubin, dont la vengeance n'étoit pas ſatisfaite, prit une réſolution déſeſpérée, & dont je frémis encore quand j'y penſe. Sa laideur augmentoit tous les jours; tous les jours ſa jeune ſœur embelliſſoit; elle jura la ruine de ſes charmes. On m'a quittée pour ma ſœur, diſoit-elle, je la mettrai dans un tel état, que l'on ne pourra s'empêcher de la quitter pour une autre.... Je ne ſais pas quelles pernicieuſes drogues elle lui fit prendre, ni comment elle les trouva; mais cette

aimable perſonne tomba dans une langueur digne de compaſſion. La beauté de ſon teint s'effaça, elle perdit ſon embonpoint, une paleur livide la rendit méconnoiſſable à elle-même. J'appris cet accident, j'en fus au déſeſpoir; mais ne pouvant ſoupçonner mademoiſelle de Rubin d'un procédé ſi noir, je crus que le chagrin ſeul avoit cauſé ce changement. Je la priai de ne ſe point affliger; je lui fis dire que ſon mal ne venant que de l'agitation de ſon eſprit, quelques jours de repos & de tranquillité la guériroient. Le médecin, ſoit qu'il fût gagné, ſoit qu'il n'en ſût pas davantage, dit que ſon mal n'étoit qu'une maladie ordinaire aux jeunes filles à marier. Mademoiſelle de Rubin en fit des railleries qui me revinrent; ſa cadette les ſut auſſi. Alors elle ne fut plus maîtreſſe de ſa diſcrétion, elle m'ouvrit ſon cœur ſur les ſoupçons qu'elle avoit contre ſa ſœur. Nous conclûmes que c'étoit elle qui l'avoit miſe dans cet état; je la cherchai pour l'obliger à m'avouer la vérité. J'étois dans une ſi grande fureur, que je ne ſais pas de quoi je n'aurois pas été capable ſi je l'avois rencontrée; mais elle eut tant de ſoin de m'éviter, que je ne pus la voir. Cependant ſa haîne n'étoit pas ſatisfaite; mademoiſelle de Mené n'étoit pas aſſez laide à ſon gré, puiſque je l'aimois encore. J'avois conſulté ſa maladie, on m'avoit donné des remedes qui ſembloient faire un aſſez bon effet,

& on commençoit à ne plus désespérer de sa guérison. La cruelle mademoiselle de Rubin entra dans sa chambre pendant la nuit, & la trouvant endormie, elle lui cicatrisa le visage avec un diamant, & versa de l'eau-forte dans ses plaies. Cette pauvre fille se réveilla en poussant de grands cris; mais sa sœur avoit déja disparu. Elle fit un effort sur elle-même, elle appella du monde à son secours; sa femme-de-chambre la crut morte, quand elle la vit toute ensanglantée & sans connoissance. Sa mère accourut au bruit qu'elle entendit, & sa cruelle sœur eut l'effronterie d'y venir aussi. Figurez-vous quel affreux spectacle ce fut pour une tendre mère, qui aimoit passionnément sa fille, de la trouver dans un état si déplorable. On lui demanda qui l'avoit traitée de la sorte: soit générosité, soit qu'elle craignît de se tromper, elle n'en donna aucun éclaircissement; elle fut constante à dire que ce malheur lui étoit arrivé en dormant, & qu'en s'éveillant elle n'avoit vu personne dans sa chambre. L'eau-forte avoit pénétré jusqu'aux os. Le chirurgien qu'on avoit envoyé chercher se trouva fort embarrassé; il promit néanmoins de lui sauver la vie, mais il dit en même tems que la cure seroit imparfaite, puisque mademoiselle de Mené, de la plus jolie personne de Paris, alloit devenir la plus laide. Elle prit son parti avec un courage héroïque, & souffrit les douleurs les plus aigües avec une pa-

tiençe infinie. L'appartement de madame de Rubin retentissoit de cris & de gémissemens : je les entendis, je me levai, j'y courus; le chirurgien mettoit le premier appareil. Que vis-je! que devins-je! je n'ai point d'expression pour vous dépeindre mon désespoir. On ne meurt point de douleur, puisque je n'expirai pas à cette funeste vue. Je ne gardai plus de mesures dans une si cruelle circonstance. Cruelle, m'écriai-je en m'adressant à mademoiselle de Rubin, ce sont-là de vos coups. Quel autre motif que la jalousie peut être capable d'une si noire barbarie? Achevez, inhumaine, percez-moi le cœur; c'est moi qui vous ai trahie, c'est moi qui vous hais, c'est moi qui vous déteste: votre sœur étoit innocente, pourquoi l'avez-vous punie de mon crime? C'étoit sur moi que votre fureur devoit s'exercer; mais, hélas! vous vous êtes vengée plus cruellement que si vous m'aviez ôté la vie.

Quelque sensibles & quelque vraisemblables que fussent mes reproches, elle n'en fut point émue; elle goûtoit à longs traits le plaisir de la vengeance. La mère se livroit à ses tristes réflexions, & ne disoit mot.... Quoi, madame, lui dis-je, vous gardez le silence dans une pareille occasion! Hélas! me répondit-elle en soupirant, que voulez-vous que je dise? De quelque côté que je me tourne, je n'entrevois que des sujets de douleur.

Si je venge la cadette, je perds l'ainée : est-ce à moi à être juge dans une cause où j'ai tant d'intérêt ? Ma fille, continua-t-elle en s'adressant à mademoiselle de Rubin, seriez-vous capable d'une action si indigne ? & vous, ma chère enfant, est-ce-vous que je vois dans un état si funeste ? Ces tendres regrets furent suivis de larmes amères qui ne produisirent aucun effet. L'aînée ne fut que soupçonnée ; la conviction en eût été trop odieuse. On assoupit cette aventure, & mademoiselle de Mené se jetta dans un couvent dès qu'elle fut guérie, & se fit religieuse. Je fis d'inutiles efforts pour la détourner de cette résolution, j'eus beau lui jurer que je l'aimois autant que lorsqu'elle étoit dans son plus grand éclat, que je me tiendrois heureux de passer mes jours avec elle, & que j'estimois plus les qualités de son ame, que les charmes de sa personne. Elle ne m'écouta point & ne voulut plus me voir, quelques jours même avant sa retraite du monde. Cette aventure me causa tant de chagrin, & d'horreur pour mademoiselle de Rubin, que pour l'éviter, je priai mon père de me permettre d'aller en Espagne. Il y consentit, & je fis ce voyage dans le plus cruel état où l'on puisse se trouver. Il y avoit à peine six mois que j'étois parti, lorsque je reçus des lettres de France, qui m'apprirent qu'une longue maladie avoit empêché mademoiselle de Mené de faire profession, & qu'elle

étoit retournée chez sa mère. Ces nouvelles réveillèrent un amour que l'impossibilité du succès commençoit à affoiblir. Je sentis renaître tous mes transports; je me reprochai le peu d'empressement que j'avois témoigné pour la retenir dans le monde; je me flattai que je serois plus heureux, si je pouvois encore lui parler. Je pris la poste, résolu de la fléchir ou de mourir à ses genoux. Elle apprit mon retour, elle craignit ma vue, & se hâta de faire des vœux. J'arrivai quelques jours après cette cruelle cérémonie. Je fus accablé de ce nouveau contre-tems. On me remit une lettre de sa part, qui ne servit qu'à aigrir ma douleur, & qu'à me faire mieux sentir la perte que j'avois faite. La voici, lisez-la, d'Arbentières, & voyez si j'ai tort de regretter une personne dont les sentimens sont si respectables. »

Je pris la lettre & j'y trouvai ces paroles:

« Vous poussez trop loin le souvenir d'une infortunée, qui ne doit plus vous demander d'autre grace que celle de l'oublier; je vous ai toujours cru généreux, mais je ne croyois pas que vous le fussiez jusqu'à vouloir devenir victime de votre générosité. Est-il possible que vous ayiez songé quelquefois que je ne suis plus qu'un objet d'horreur, & que vous n'en ayiez point conçu pour moi? Si cela est, je l'avoue, il n'y

» a que vous au monde capable d'un ſi grand
» effort; mais, ne craignez pas que j'en abuſe;
» vous m'avez fait un ſacrifice, je vous en dois
» un autre. Je pris d'abord le parti de me retirer,
» par la crainte de vous voir repentir un jour de
» la démarche que vous vouliez faire aujourd'hui.
» C'eſt par reconnoiſſance que j'abandonne le
» monde pour jamais. Ce feroit mal répondre à
» votre amour, que de vous donner une perſonne
» à qui ſa difformité feroit peur à elle-même, ſi
» elle étoit encore ſenſible aux choſes de la terre.
» Vous êtes digne d'un meilleur ſort; je ferai toute
» ma vie des prières au ciel pour vous le pro-
» curer; c'eſt tout ce que je vous prie d'exiger
» de moi. »

DE MENÉ.

« Quelques jours après, mademoiſelle de Rubin, pourſuivit Courdaval, me fit parler de raccommodement. J'en rejettai bien loin les propoſitions. Avouez, mon cher d'Arbentières, que je ſuis bien malheureux. Auſſi charmé que jamais de mademoiſelle de Mené, je l'adore; & pour mon malheur elle eſt éternellement perdue pour moi. »

Courdaval ayant fini ſon hiſtoire, je plaignis ſa deſtinée & celle de mademoiſelle de Mené. Un

moment après, nous arrivâmes chez Carrière, à qui ce fidèle ami confirma, en présence de Placidie, tout ce qu'il m'avoit dit des desseins du duc de .... sur elle & sur ma liberté. Ils en furent effrayés, & consentirent que je prîsse des mesures pour prévenir ce double malheur. Courdaval, qui ne pouvoit pas rester davantage, prit congé de nous, & partit.

Carrière me dit que je n'avois point de tems à perdre; qu'il falloit que j'épousasse Placidie le soir même, & que nous prissions la fuite dès le lendemain. Y consentez-vous, belle Placidie? lui demandai-je en tremblant; aurez-vous la bonté de suivre ma fortune? Oui, répondit-elle, je vous suivrai par-tout quand vous serez mon mari. Carrière sortit après avoir entendu cette réponse, & revint accompagné d'un notaire & du curé. Celui-ci avoit fait d'abord beaucoup de difficultés de nous marier sans cérémonies; mais il s'étoit rendu aux raisons & à l'amitié de Carrière, qu'il connoissoit pour un homme discret & plein de probité. Le notaire dressa le contrat qui fut signé par tous ceux qui étoient dans la chambre, & le curé nous donna la bénédiction nuptiale. Au lieu de songer aux plaisirs qui suivent ordinairement cette bénédiction, nous ne songeâmes qu'à notre départ. Nous résolûmes que Placidie prendroit un de mes habits, car nous n'avions pas le tems d'en

faire faire. Elle étoit si charmante dans ce déguisement, que je craignis qu'elle n'en pût pas soutenir le personnage. On la reconnoîtra, disois-je, par-tout où nous arrêterons. Je souhaitai presque dans ce moment-là qu'elle fût moins belle. Nous résolûmes encore que Placidie passeroit pour un jeune seigneur, qui alloit trouver un de ses parens sur la frontière, & qu'elle ne me parleroit que comme à son valet-de-chambre. Elle vouloit aller à cheval, mais je m'y opposai. Pour lui en épargner la fatigue & pour faire plus de diligence, Carrière avoit une chaise de poste qu'il lui prêta, il me donna de l'argent pour faire mon voyage, & pour attendre les lettres-de-change qu'il m'enverroit en Hollande. Dès que le jour parut, nous prîmes congé de lui & de sa femme. Je passerai légèrement sur cette séparation ; elle fut trop tendre & trop douloureuse pour en retracer les idées.

Nous gagnâmes la frontière sans aucun obstacle. Ma maladie m'avoit si fort changé, que je ne fus point reconnu de quelques officiers que je trouvai dans les villes où nous passâmes. On nous laissa sortir du royaume à la faveur de nos passe-ports. Quand je me vis hors de France, je commençai à respirer. Enfin nous arrivâmes, après mille fatigues, à la Haye. Nous avons reçu les lettres-de-change que Carrière nous devoit envoyer ; &

malgré le bruit qu'a toujours fait la beauté de Placidie, nous y vivons heureux, tranquilles & retirés.

LES DEUX ANGLOIS.

NOUVELLE.

Le regne de Charles VI a été le plus malheureux que la France ait jamais vu. Ce prince, à qui l'ardeur du soleil, ou une vision extraordinaire avoit fait tourner la tête près du Mans, tomba dans une véritable démence, & cette démence eut de terribles suites. Les ducs d'Orléans & de Bourgogne, l'un frère, & l'autre oncle du roi, voulurent chacun avoir la régence du royaume, qui étoit due au premier, & en vinrent à une guerre ouverte, qui causa un désordre si prodigieux, que de vils artisans se firent chefs de parti, & que le bourreau même eut bien l'insolence de toucher dans la main du duc de Bourgogne.

Cependant ces princes firent une sorte de paix; mais dans une entrevue qu'ils eurent quelque tems après, le fils du duc de bourgogne fit assassiner le duc d'Orléans. Louvet & Tannegui du Châtel, attachés au roi Charles VII qui n'étoit alors que dauphin, vengèrent la mort de son oncle par le

meurtre du duc de bourgogne qu'ils assassinèrent sur le pont de Montereau.

La France déchirée par ces factions domestiques, vit mettre le comble à ses malheurs par la déroute de Bincour, où les Anglois défirent l'armée des François. Ils s'emparèrent ensuite de la plus grande partie du royaume, dans lequel ils possédoient déja la Guienne & la Normandie.

La reine Isabeau de Bavière, irritée contre le Dauphin, son fils, qui protégeoit le connétable d'Armagnac, son ennemi mortel, obligea Charles VI à le deshériter, & à choisir Henri V, roi d'Angleterre, pour son successeur.

Il y a toujours eu, entre les François & les Anglois, une émulation qui semble rendre ces deux nations rivales l'une de l'autre. Ces derniers, enflés de leurs succès, saisissoient avec empressement les occasions de mortifier les autres; ils les traitoient avec une hauteur & une fierté insupportables à la liberté françoise. Ceux-ci souffroient ces fâcheux hôtes avec la plus vive impatience; mais il falloit s'accommoder au tems.

Parmi les Anglois qui étoient à Paris, il y en avoit deux qui étoient passés en France, prévenus contre la nation, comme le reste de leurs compatriotes. Ils étoient amis intimes, compagnons d'études & de guerre; ils ne se quittoient presque jamais. Tous deux braves, bien faits & des

meilleures

meilleures maisons d'Angleterre, mais dont la fortune ne répondoit pas à la naissance. Je ne vous dirai point quel étoit leur emploi ; s'ils étoient volontaires ou officiers, cela n'est pas de grande conséquence à savoir.

L'un s'appelloit Wolsey, l'autre Park. Wolsey étoit grand, bien fait ; il avoit la jambe fine, la démarche assurée, l'air fier, les manières nobles, l'esprit vif, plus orné qu'on ne l'avoit ordinairement dans ce tems-là ; l'humeur enjouée, & qui n'avoit rien de la férocité de son pays ; il étoit, en un mot, le plus agréable & le plus amusant de tous les hommes. Park étoit bien plus petit, mais bien proportionné dans sa taille ; les plus beaux cheveux du monde accompagnoient un visage charmant ; la plus belle fille eût envié ses yeux, son teint & ses dents ; il étoit plus sérieux & plus mélancolique que son ami ; mais il ne lui cédoit en rien, ni dans les manières ni dans l'esprit. Ils étoient l'admiration & l'objet des desirs de toutes les femmes. Mais des Anglois s'abaisser à des Françoises ! Ils n'étoient pas gens à le faire, & croyoient bien mieux employer leur tems à la chasse ou au jeu. On ne les voyoit dans les compagnies qu'en passant, & lorsqu'ils ne pouvoient se dispenser de s'y trouver ; encore les conversations se passoient-elles en complimens généraux ; beaucoup de politesse & rien de particulier. Ce procédé piquoit nos belles ;

il n'y en avoit pas une qui n'eût voulu venger l'honneur du ſexe & de la nation, ſur les inſenſibles Anglois. Il faut le dire à la louange de ces indifférens, elles ne s'y prenoient pas mal; elles eurent pourtant beaucoup de peine à les apprivoiſer. Il leur en coûta des minauderies, des avances & des déclarations; mais heureuſement ce ne furent pas celles qui travaillèrent le plus à les vaincre, qui profitèrent de leur défaite. Ce fut une jeune perſonne qui ne ſongeoit à rien moins qu'à eux, & qui, prévenue d'autres ſentimens, auroit vu tous les Anglois du monde ſans attenter à leur liberté.

Un jour que nos deux Anglois étoient à l'égliſe, ils virent entrer, pour la première fois, une dame en grand deuil; elle paroiſſoit avoir trente ans tout au plus, & l'on démêloit à travers ſon ajuſtement lugubre, qu'elle étoit encore extrêmement belle. Grand air, blancheur, embonpoint, tout concouroit à rehauſſer ſes charmes. Tous les regards ſe tournèrent ſur elle; mais elle n'eut pas le plaiſir de s'en applaudir long-tems. Une jeune perſonne qu'elle avoit avec elle, & qui étoit ſa fille, réunit ſur elle la ſurpriſe & les yeux de toute l'aſſemblée; c'étoit à quelque choſe près la Placidie de ſon ſiecle. Cette comparaiſon m'épargnera le détail d'une plus longue deſcription.

Wolſey la regarda d'une manière aſſez froide

en apparence. Park n'en fit pas tout-à-fait de même. Ne sais-tu point le nom de ces dames, dit-il à son ami? Moi, répondit Wolsey, non! que t'importe? Pas grand chose, reprit Park; un simple mouvement de curiosité m'engage à te faire cette demande. D'où diable voudrois-tu que je les connusse, dit Wolsey! Je suis toujours avec toi, & voici la première fois que nous les voyons. Ils sortirent là-dessus. Park se retourna trois ou quatre fois, Wolsey s'en apperçut.

Ah, ah! dit-il, l'inconnue t'a donné dans les yeux, mon cher ami; adieu la franchise, adieu nos plaisirs. Si tu deviens amoureux, tu deviendras en même-tems si sot & si ridicule, qu'on ne pourra plus te souffrir. Pour moi, je t'avertis que si cela est, je renonce à ton amitié. Que dira-t-on de toi en Angleterre, si l'on sait que tu t'es laissé vaincre par une Françoise? Tout ce qu'on voudra, répondit Park; mais si j'avois à devenir amoureux à Paris, ce ne seroit pas cela qui m'en empêcheroit. Je puis pourtant t'assurer qu'il n'en est rien. Ma foi, reprit Wolsey, j'en suis charmé, embrasse-moi: tu n'aimes point l'inconnue? Eh bien, je te déclare moi que je l'aime passionnément? J'aurois été fâché d'avoir quelque chose à démêler avec mon meilleur ami; ainsi, me voilà en repos de ce côté-là. Tu railles toujours, dit Park, c'est ton caractère. Je veux ne rire jamais,

reprit Wolſey, ſi je ne te parle ſérieuſement. Je ne te le conſeille pourtant pas, dit Park, car en ce cas-là, je ſuis ton rival, & tu ſais que l'amour plus fort que l'amitié, n'en reſpecte pas trop les droits. Crois-moi, ſoyons bons amis, & ne viens pas mal-à-propos me traverſer dans une paſſion où ton cœur n'a point d'intérêts? Je veux périr, répondit Wolſey, ſi je n'aime l'inconnue plus que moi-même. Mais, répliqua Park, je l'ai aimée le premier, & je dois avoir la préférence. Cela ne ſe peut pas, dit Wolſey, car je l'ai aimée dans l'inſtant même que je l'ai vue, avant toi, ou du moins auſſi-tôt; ainſi tu ne peux tout au plus prétendre qu'être de même date. Il faut donc ceſſer d'être amis, s'écria Park, puiſque nous commençons d'être rivaux. Je te laiſſe le choix, tu n'as qu'à voir: ou renonce à l'inconnue ou renonce à mon amitié. Que tu es ſimple, dit Wolſey, de t'imaginer que nous ceſſerons d'être amis, parce que nous ſerons rivaux! Non, mon cher Park, rien ne ſera jamais capable de troubler notre intelligence; la mort pourra nous ſéparer, & non-pas nous déſunir. Nous tâcherons de découvrir quelle eſt la charmante perſonne que nous aimons; nous lui rendrons viſite; nous lui parlerons de nos ſentimens; nous nous rendrons compte, ſincèrement & ſans ſupercherie, des progrès que nous aurons faits ſur ſon cœur. Le moins heureux ſe retirera, & de peur de donner

de l'ombrage à l'autre, il retournera tranquillement en Angleterre. Voilà comme deux amis véritables doivent en agir. Parle, cela te convient-il? La partie n'eſt pas égale, répondit Park, cependant, je l'accepte, tu as plus de mérite que moi; mais je ſens que j'aurai plus d'amour, & mon amour balancera ton mérite.

Ainſi finit cette converſation. Je ne ſais ſi ces ſortes d'accommodemens étoient alors, & s'ils ſont encore aujourd'hui du goût de la nation; je n'inſiſterai pas là-deſſus : mais enfin il eſt sûr que telles furent les conventions de ceux dont je parle, & qu'ils les gardèrent exactement.

L'accord fait, ils allèrent travailler de bonne-foi à l'exécuter; ils commencèrent par une recherche exacte du nom, & de la demeure de la belle inconnue.

Madame la comteſſe de Montmirel, ſa mère, dans les premières douleurs d'un veuvage cruel, paſſoit ſes jours dans la retraite, & ne voyoit perſonne; elle venoit de perdre ſon mari à la bataille de Bincour. Ses terres ſituées en Picardie étoient devenues le partage des ennemis, à peine avoit-elle pu ſe ſauver avec quelques pierreries, & quelque argent comptant, reſtes déplorables d'une fortune brillante. Sa maiſon compoſée de peu de domeſtiques, étoit inacceſſible; ainſi quelques peines que priſſent ce jour-là nos deux Anglois, ils ne purent en apprendre de nouvelles.

Heureusement ils découvrirent que la comtesse & sa fille, devoient retourner le lendemin dans la même église où ils les avoient vues la première fois. Madame & mademoiselle de Montmirel y étoient déja ; à peine purent-ils percer la foule qui les environnoit. Ils firent tant néanmoins, à force de pousser, qu'ils se trouvèrent en place de les voir & d'en être vus. Mademoiselle de Montmirel leur parut encore plus belle que la veille, & plus digne d'être aimée. Les moins clair-voyans s'apperçurent de leur application à la regarder, & celles qui s'interessoient à eux, la remarquèrent avec chagrin. Quoi ! tous les deux, disoient-elles se sont laissés prendre aux charmes de cette nouvelle venue ! Ce que nous avons tâché inutilement de faire pendant six mois, elle l'aura fait en un jour ? Le trait est noir, impardonnable. Mais il ne sera pas dit què sa conquête ne lui sera pas disputée ; nous verrons si la simplicité de cette agnès l'emportera sur notre expérience, & si leurs cœurs nous échapperont. Ils n'entendoient rien de ces discours, & ne se soucioient pas beaucoup de les entendre ; cependant la comtesse de Montmirel se débarrassant des voiles qui l'ensevelissoient, les arrêta deux ou trois fois sur Wolsey, qui occupé de sa fille seule, ne songeoit guère à elle. Ces regards n'échappèrent pas à Park ; il fut charmé que madame de Montmirel fût éprise du mérite de son ami ; cette dé-

couverte lui fit concevoir de merveilleuſes eſpérances. Wolſey, diſoit-il, deviendra peut-être amoureux de la mère, qui mérite encore les vœux d'un galant-homme, & me laiſſera le champ libre auprès de ſa fille, ou bien nous nous ſervirons de ſa prévention pour nous procurer de l'accès chez elle. Pendant qu'il faiſoit ces réflexions, & que ſon ami, ravi en extaſe, lorgnoit mademoiſelle de Montmirel de toute ſa force, la mère & la fille ſortirent plutôt qu'ils n'auroient voulu. Un fidèle valet qu'ils avoient, fut détaché pour les ſuivre, afin d'apprendre leur nom & leur demeure, & venir leur en rendre un compte exact. Le meſſage fut court & heureux; ils ſurent qu'elles demeuroient dans une petite rue auprès du palais. C'eſt quelque choſe, dit Wolſey, de ſavoir qui eſt celle que nous aimons; mais ſi elle eſt ſi retirée, irons-nous forcer ſa maiſon pour la voir & pour lui parler? L'expédient ſeroit prompt, mais il ſeroit un peu violent. Je ſais, répondit Park, un moyen plus doux pour nous y introduire. Je ſuis fort trompé, ſi madame de Montmirel ne ſeroit pas un peu tentée de ſe relâcher de l'auſtérité de ſon veuvage en ta faveur. Pour peu que tu vouluſſes cultiver les bonnes diſpoſitions où je la vois pour toi, rien ne ſeroit plus facile que de t'en faire écouter. Plaire à la mère, n'eſt pas un petit avantage quand on aime la fille. Si bien donc, interrompit Wolſey,

que tu voudrois que je fisse les yeux doux à madame de Montmirel, & que j'en devinsse amoureux? Ah parbleu! ç'en est trop. Non-content que j'aie souffert que tu entrasses en concurrence avec moi pour la fille, tu prétends encore me donner une entière exclusion. Cela n'ira pas de même, je t'en assure; j'y mettrai ordre. Park, ce n'est pas là le moyen d'être long-tems amis. Mon dieu, répondit-il, que tu prends mal les choses! Qui te parle d'être amoureux de madame de Montmirel, & de renoncer à sa fille? Je te dis d'avoir quelques complaisances pour elle, de gagner sa confiance; un mot d'aller à la fille par la mère, c'est une ouverture que je te donne en ami & en homme desintéressé. Tu te cabres mal-à-propos; tant pis pour toi. Veux-tu que nous nous brouillions? j'y consens. Diable! reprit Wolsey, que tu es vif! Eh bien, pour que tu n'aies rien à me reprocher, je veux suivre tes conseils, & dès la première occasion je me mets au rang des adorateurs de madame de Montmirel. J'en vais faire le passionné & le jaloux, supposé que j'aie à disputer son cœur avec quelqu'un; mais si j'allois prendre du goût pour elle, tu m'avertiras que je me trompe, & que c'est de sa fille & non-pas d'elle que je dois être amoureux: sans cette clause, marché nul.

Ils furent quelque tems sans pouvoir exécuter

leur projet ; madame de Montmirel fut obligée de garder la chambre pour quelque légère indiſpoſition. Mademoiſelle ſa fille lui tenoit compagnie tout le jour ; ainſi ils en paſſèrent quatre ou cinq ſans la voir. Il étoit vrai que la tendre comteſſe avoit rendu juſtice au mérite de Wolſey, & qu'elle avoit pris du goût pour lui ; l'impatience de fortifier ce goût en le voyant encore, hâta ſa guériſon.

Park s'impatientoit de la longue diſparition de mademoiſelle de Montmirel ; Wolſey en étoit au déſeſpoir. Vainement ils rodoient du matin juſques au ſoir autour de ſa maiſon, les fenêtres n'en donnoient point ſur la rue ; la porte en étoit toujours fermée ; mademoiſelle de Montmirel étoit inviſible. Vainement, ils tâchoient de ſe conſoler l'un l'autre, leurs mutuelles conſolations étoient mutuellement inutiles. Qu'eſt devenu ton enjouement, demandoit Park à Wolſey ? Toi qui parlois comme quatre, qui riois, pour ainſi dire, de rien, te voilà plus ſérieux qu'un miniſtre d'état ; à peine dis-tu deux paroles en toute une journée. Mais toi, lui répondit Wolſey, crois-tu mieux valoir ? Tu n'étois que ſérieux autrefois, à préſent tu es ſi ſombre & ſi mélancolique, qu'il n'y a pas moyen d'y tenir. C'eſt que je ſuis amoureux, diſoit Park ; c'eſt que je le ſuis auſſi, diſoit Wolſey.

Ils n'avoient pas trop de tort de ſe reprocher leurs métamorphoſes ; car en vérité, ils étoient

tout différens d'eux-mêmes. Plus de promenades, plus de jeux, plus de chasse, plus de parties de plaisir; ils ne songeoient qu'à leur amour. Les premiers momens d'une passion naissante sont tumultueux; il n'y a gaîté qui tienne : quand le cœur est dérangé, l'humeur l'est aussi.

Tandis qu'ils traînent leur languissante vie, partagée entre les soupirs, la rêverie, les inquiétudes & l'impatience; tandis qu'ils sentent le plus de dégoût pour les choses qui leur étoient plus agréables, il se fit une fête chez une dame de leur connoissance; ils y allèrent, parce que ne se trouvant bien nulle part, ils crurent qu'ils n'y seroient pas plus mal que chez eux.

Les malheurs publics n'interrompent point les divertissemens particuliers; ils en retranchent le faste, mais ils n'en ôtent point l'agrément. On joue à la vérité plus petit jeu, on se donne à souper avec moins de profusion; mais on ne laisse pas de jouer & de se donner à souper.

La fête commença par un concert; la musique fut assez bonne pour le tems, quoique je m'imagine que ce ne fut pas grand chose.

Pendant ce concert, Wolsey se trouva auprès d'une dame à qui Park n'étoit pas indifférent; elle l'attaqua de conversation, & lui fit plusieurs demandes auxquelles le distrait anglois répondit très-laconiquement. Qu'avez-vous, lui dit-elle? je vous

trouve tout autre qu'à votre ordinaire. Je n'ai rien madame, dit Wolſey... La muſique rend ſérieux, mais elle ne rend pas ſombre & mélancolique, comme vous êtes.... Vous avez des chagrins particuliers dont vous me faites myſtère.... Pardonnez-moi, madame; mais on ne peut pas toujours rire; les hommes ſeroient trop heureux s'ils pouvoient en tout tems avoir la même égalité d'humeur & d'eſprit. Vous direz tout ce qu'il vous plaira, répliqua-t-elle; je veux être de vos amies, malgré vous, & ſavoir ce qui vous fait peine; je ne ſuis peut-être pas d'un ſi mauvais conſeil, que vous ne vous trouviez bien de m'avoir conſultée... Eh bien, madame, puiſque vous le voulez ſavoir; je ſuis amoureux. Vous amoureux! interrompit-elle. Et de qui? & où? En France, à Paris, répondit Wolſey, & d'une jeune perſonne qu'on appelle mademoiſelle de Montmirel. Et cette jeune perſonne vous maltraite, dit la dame? Non-pas, reprit-il. Ce qui me chagrine, c'eſt que je n'ai point d'habitude auprès de la comteſſe, ſa mère; qu'à peine ſais-je où elle demeure, & que je ne vois pas quand & comment je pourrai lui déclarer que je l'adore. Mais, dit la dame, parlez-vous ſérieuſement? la choſe me paroît nouvelle, & je ne me ſerois pas attendue à une ſemblable confidence. Vous amoureux, cela n'eſt pas poſſible. Poſſible ou non, répondit Wolſey qui commençoit à s'échauffer;

il n'y a pourtant rien de plus vrai. Cela étant, repartit la dame, ne vous affligez point; madame de Montmirel est de mes bonnes amies, je m'offre de vous y rendre tous les services qui dépendront de moi; mais à charge de revanche, & que ce que je ferai pour vous auprès de madame de Montmirel, vous le ferez pour moi auprès de Park; je l'aime, & l'insensible, jusqu'ici n'a pas daigné s'en appercevoir. Auprès de Park! dit Wolsey; cela n'est pas dans les conventions que nous avons faites ensemble. Comment, dans vos conventions! interrompit la dame; je ne vous entends pas; expliquez-vous, je vous prie. C'est, dit-il, que Park est aussi amoureux que moi de mademoiselle de Montmirel, & que nous nous sommes promis de l'aimer chacun de notre côté, sans préjudice à notre amitié, de ne nous point nuire auprès d'elle l'un à l'autre, & de la céder au plus heureux. Ainsi, madame, vous voyez bien que je ne puis profiter de vos secours, si vous ne vous relâchez des conditions auxquelles vous me les offrez; je dis plus, si vous ne vous engagez de travailler pour Park, également comme pour moi. Vous plaisantez, répondit la dame, en riant d'une manière forcée, je suis bien bonne d'écouter toutes vos imaginations, & je trouve fort extraordinaire que vous me choisissiez pour vous servir de divertissement. Vous vous fâchez, madame,

reprit Wolſey, j'en ſuis au déſeſpoir ; mais je veux mourir dans le moment, ſi je ne vous ai dit la pure vérité ; demandez-le plutôt à Park, lorſque vous lui parlerez : je ſuis un homme incapable de dire une choſe pour une autre, ſurtout à vous, madame, que j'honore & que je reſpecte infiniment.

Park de ſon côté ſoutenoit une autre attaque. Ne m'apprendrez-vous point, lui dit une dame auprès de laquelle il étoit aſſis, ſi votre ami n'a rien dans le cœur ? il n'eſt pas naturel qu'à ſon âge on ſoit auſſi indifférent qu'il le paroît. Il ne l'eſt pas non-plus, répondit Park ; il ſe pique au contraire de belle paſſion & d'une fidélité ſcrupuleuſe ; il aime, mais c'eſt en Angleterre. Vous me ſurprenez, repliqua la dame, & vous me feriez plaiſir de me dire quelques particularités des amours d'un homme de ce caractère. Madame, dit Park, tout ce que j'en ſais, c'eſt qu'il eſt amoureux, à l'adoration, d'une angloiſe ; qu'il ne vit, qu'il ne reſpire que pour elle, & qu'il ſollicite ſon retour en Angleterre avec ardeur. La dame, dont le cœur n'étoit pas encore bien déterminé entre l'un ou l'autre, ne voyant rien à faire avec Wolſey, ſe tourna du côté Park. Et vous, monſieur, pourſuivit-elle, aimez-vous auſſi en Angleterre, & ne voyez-vous rien en France qui mérite votre attachement ? J'en connois auprès de qui il ne ſeroit peut-être pas inu-

tile. Ces paroles étoient significatives ; mais Park feignant d'avoir l'esprit bouché, se retrancha sur une modestie affectée, & sur son peu de mérite. Les dames françoises, ajouta-t-il, ont le goût trop bon, pour distinguer un pauvre étranger comme moi ; & je ne crois pas qu'il y en eût une seule qui voulût s'abaisser à m'honorer d'un regard. Je vois bien, reprit la dame, qu'il faut vous faire toucher les choses au doigt & à l'œil. Il y a long-tems, continua-t-elle, que mes yeux vous disent que vous êtes le cavalier le plus accompli & le plus aimable qui soit en France ; vous ne les avez point entendus ; j'emploie les paroles pour vous le dire encore ; ce que je fais, n'est pas autrement dans les regles, mais on peut bien s'en écarter une fois en sa vie, quand c'est pour une personne comme vous. La dame étoit belle, riche, prévenue, l'occasion favorable. Park commençoit à trouver fort plat de faire le cruel ; son cœur s'ébranloit, ses regards s'attendrissoient, la dame alloit triompher. Mais l'idée de mademoiselle de Montmirel vint tout gâter. Moins sincère, ou plutôt moins imprudent que Wolsey, il ne jugea pas à propos de lui faire confidence de la passion qu'il avoit pour elle. Madame, lui dit-il, je vous ai dit que mon ami étoit amoureux en Angleterre, je le suis aussi ; j'ai même des engagemens plus forts que les siens, je suis marié : ma femme est moins ai-

mable que vous; mais enfin je l'aime, & je ſens que je ne puis aimer qu'elle. La dame n'eut pas le tems de répondre ; le concert finit, & la compagnie ſe leva pour paſſer dans une autre chambre, où la maîtreſſe de la maiſon avoit fait préparer une grande collation.

De retour chez eux, nos anglois ne manquèrent pas de ſe rendre compte de leurs aventures. Tu vois, dit Wolſey à Park, que je ſuis incorruptible ; il ne tenoit qu'à moi de mettre cette dame dans mes intérêts ; je n'avois qu'à lui faire eſpérer que tu l'aimerois, elle eût tout fait pour moi, & peut-être aurois-je parlé, dès demain, à mademoiſelle de Montmirel. Voilà de tes étourderies ordinaires, répondit Park. Que riſquois-tu de t'engager à me parler pour cette dame? l'en euſſé-je aimée plutôt? Parle ; quel étoit ton deſſein en la refuſant ſi bruſquement? De montrer, reprit Wolſey, juſqu'où je porte la délicateſſe à ton égard. Fort bien ! dit Park ; mais nous ne verrons point mademoiſelle de Montmirel ; mais nous ne lui parlerons point, J'enrage. Au nom de dieu, défais-toi de ces délicateſſes & de ces raffinemens. Ah, ah ! repliqua Wolſey, nous y voici ! Je n'ai jamais rien vu de pareil. Tu ne trouves de bien fait que ce que tu fais toi-même. J'ai tort, n'eſt-ce pas? Oui, dit Park, & plus que je ne ſaurois te le dire. Je ſuis tenté d'aller chez cette dame, & de lui apprendre

que tu es un extravagant, & de m'offrir à l'aimer; si elle te veut rendre de bons offices auprès de mademoiselle de Montmirel. N'en fais rien, répondit Wolsey. Si je lui parle par ce canal-là, & que j'en sois écouté, je prétends que nous nous tiendrons chacun à nos conquêtes; je suis las de toutes ces tracasseries. Eh bien, dit Park, n'en parlons plus, & prenons d'autres mesures.

Enfin, madame & mademoiselle de Montmirel revinrent à l'église. Nos amans s'y trouvèrent; cela est inutile à dire. La comtesse se dédommagea amplement du long tems qu'elle avoit passé sans voir Wolsey. Elle n'ôta point les yeux de dessus lui. Il répondit à ses regards d'assez mauvaise grace. Toute autre qu'une femme extrêmement prévenue, en eût été offensée : Elle, au contraire, lui tint compte de quelques coups-d'œil indifférens qu'il lui jetta à la traverse.

Mademoiselle de Montmirel, plus brillante que le soleil dans les beaux jours de l'Eté, ne lui donnoit point le loisir de songer à sa mère. Park & lui, la dévorèrent des yeux. Mais de quelle douleur & de quel désespoir n'eurent-ils point l'ame atteinte, lorsqu'ils virent auprès d'elle un jeune cavalier, bien fait, qui lui parloit d'un air familier; lorsqu'ils virent qu'elle lui sourioit, & qu'elle le regardoit tendrement, sans faire attention s'ils étoient au monde? Wolsey plus bouillant que son ami,

fut

fut tenté d'aller lui demander ce qu'il faisoit là, & de quel droit il parloit à cette belle personne; mais le respect du lieu le retint. Tant que dura la messe, il souffrit tout ce qu'on peut s'imaginer de plus cruel. Toute la haîne qu'il avoit pour les François en général, il la sentit pour ce nouveau rival; il jura de le tuer ou de l'obliger à renoncer à mademoiselle de Montmirel. Il n'exécuta pas bien son serment, comme vous verrez dans la suite. Park agité d'une jalousie aussi furieuse, ne se possédoit pas. Ils revinrent chez eux sans dire un seul mot; ils se regardoient en haussant les épaules, en faisant des contorsions de frénétiques. Enfin Wolsey rompit le silence. Ne sommes-nous pas bien malheureux, mon cher Park? lui dit-il; nous résistons à je ne sais combien de jolies femmes, qui ne demandent pas mieux que de nous bien traiter; & pour qui? Pour une ingrate, pour une petite mijaurée qui paroît à peine avoir l'âge de raison, & qui a déja un amant de préférence, un amant qu'elle favorise à nos yeux. Ce procédé est indigne; je me sens des mouvemens de colère & de dépit qui pourroient bien retomber sur elle. Crois-moi, vengeons-nous, & de ma maîtresse & du rival; tuons l'un, disons mille duretés à l'autre, & ne la voyons jamais. N'allons pas si vîte, répondit Park; je suis aussi affligé que toi de savoir que mademoiselle de Montmirel est plus

ſenſible pour un autre que pour nous ; mais après tout, quel ſujet avons-nous de nous plaindre d'elle ? Elle ne ſait ſeulement pas ſi nous l'aimons ; nous ne lui avons jamais parlé. Comment ! interrompit Wolſey ; n'eſt-ce point avoir parlé, que de nous être trouvés dix ou douze fois à la meſſe auprès d'elle, de l'avoir regardée, & de n'avoir regardé qu'elle pendant tout le tems que nous y avons été ? Oh, ma foi ! je trouve que c'eſt avoir plus que parlé, & je te ſais le plus mauvais gré du monde de prendre ſon parti. Mais, dis-moi la vérité : comment te ſens-tu pour elle ? Auſſi paſſionné que jamais, & réſolu de la rendre ſenſible, ou de mourir à la peine. Voilà, répliqua Wolſey, ce qui s'appelle aimer héroïquement. Je ne croyois pas que tu donnaſſes dans le merveilleux : eh bien, à toi permis. Souffre paiſiblement qu'un rival la poſſede à tes yeux ; cours t'expoſer à ſes mépris & à ſes railleries ; va mourir à ſes pieds, d'amour, de langueur & de déſeſpoir. Je ne m'y oppoſe pas, mais je me donnerai bien de garde de t'imiter. Je ne ferai rien de tout cela, dit Park ; je ſouffre auſſi impatiemment que toi, qu'un rival ait touché le cœur de mademoiſelle de Montmirel ; mais avant que de prendre des réſolutions auſſi violentes que les tiennes, je veux m'éclaircir, ſi ce qui nous paroît une réalité, n'eſt point une viſion. Je veux lui parler de mon amour ; ſi elle

n'y répond pas, tu lui parleras du tien. Si tu ne réussis pas mieux, compte sur moi. Le françois ne le portera pas loin : dieu merci, je sais me servir de mon épée. Et moi, dit Wolsey, je donne un coup de lance aussi bien qu'un autre ; je me réserve l'honneur de sa mort. Ce ne sera pas à mon exclusion, répondit Park. Nous avons pourtant trop de cœur, pour nous mettre deux contre un, répliqua Wolsey. Ce n'est pas aussi comme je l'entends, dit Park ; mais j'exige de ton amitié que tu ne t'en mêleras point ; les armes sont journalières ; & si le combat doit être funeste à l'un de nous, je ne veux pas que ce soit à toi. Vis, mon cher Wolsey, pour me venger, & pour posséder mademoiselle de Montmirel : Je te la cede, si c'est la céder que de la donner à un autre moi-même. Ah ! s'écria Wolsey, j'y renonce, s'il faut l'acheter au prix de ta vie. Au nom de cette amitié dont tu veux me donner des marques si généreuses, ne t'expose point à un danger que mon bonheur & mon amour me feront surmonter. La mort de notre rival ne changera rien dans nos conditions ; tu auras sur mademoiselle de Montmirel les mêmes droits que tu as aujourd'hui. S'il faut la céder, souffre que je ne la cede que quand je n'aurai plus à la disputer qu'avec toi. Cette contestation dura long-tems ; Park dit mille choses pour faire changer de senti-

ment à ſon ami ; mais il eut beau dire, il fallut lui céder.

Le comte d'Emicourt, c'eſt le nom du cavalier qu'ils avoient vu auprès de mademoiſelle de Montmirel, étoit un jeune-homme de vingt-cinq ans ou environ. Le marquis d'Emicourt, ſon père, avoit une charge conſidérable chez le roi ; le fils vènoit d'obtenir l'agrément d'un régiment d'infanterie. C'étoit un ſeigneur aimable, riche, ſage, brave, & dont l'unique défaut étoit d'avoir trop de cœur & de franchiſe. Le marquis d'Emicourt & le comte de Montmirel avoient été long-tems ennemis mortels ; des amis communs les avoient réconciliés, & mademoiſelle de Montmirel devoit être le ſceau de ce raccommodement. Son mariage avec le jeune comte d'Emicourt devoit s'achever inceſſamment ; la mort du comte de Montmirel en ſuſpendit les apprêts. Les affaires de madame de Montmirel ſe trouvèrent fort dérangées par cette mort : mais le marquis d'Emicourt, honnête homme, avoit donné ſa parole, & ne voulut point la retirer. Cette affaire alloit être terminée, dès que la mère & la fille auroient donné quelques mois à la mémoire d'un époux & d'un père.

Mademoiſelle de Montmirel regardoit donc le comte d'Emicourt comme un époux, & c'étoit en cette qualité qu'elle le traitoit avec tant de diſtinction. Il eſt vrai qu'elle n'avoit pas beaucoup de

peine à suivre en cela son devoir, & que son cœur y avoit bonne part. Nos deux Anglois, qui ne savoient rien de cette circonstance, & qui n'en auroient peut-être pas été fort embarrassés, quand ils l'auroient sue, alloient leur chemin.

Cependant, la comtesse de Montmirel commençoit à éclaircir son deuil, elle rendoit des visites & en recevoit. Un jour, elle vint chez une dame où elle trouva les deux amans de sa fille. La vue de Wolsey lui causa une émotion dont son visage se ressentit. Jamais elle n'avoit été plus belle, jamais aussi n'avoit-elle plus souhaité de l'être; & jamais elle ne le fut plus inutilement.

D'abord, il ne daigna qu'à peine la regarder; il répondit à ses civilités d'un air glacé. Mais Park fit si bien par ses signes & par ses remontrances, qu'il s'approcha d'elle, & qu'il lui parla. Ce fut d'une manière si contrainte & si embarrassée, que la comtesse le croyant ébloui par ses charmes, auroit voulu, comme le soleil, pouvoir se cacher derrière quelque nuage, pour en affoiblir l'éclat. Elle n'oublia rien pour le rassurer & pour l'enhardir, elle y perdit son tems & sa peine; tandis que son ami se tiroit mieux d'affaire auprès de sa fille. Il avoit trouvé le moyen de l'entretenir, & voyant que le tems étoit précieux, il débuta, mais respectueusement, par lui dire qu'il l'adoroit depuis plus de deux mois; qu'il la supplioit d'en être

persuadée, & de lui apprendre si, comme il avoit lieu de le soupçonner, elle avoit des engagemens avec un cavalier qu'il avoit vu auprès d'elle, il y avoit huit ou dix jours. Il ajouta que quel que fût l'amour de ce cavalier, il n'égaleroit jamais le sien; que si elle vouloit avoir la bonté d'en essayer, elle n'auroit pas lieu de s'en repentir; mais que, quelle que fût sa réponse sur la demande qu'il avoit l'honneur de lui faire, il pouvoit l'assurer que rien ne seroit capable de le faire changer, & qu'heureux ou malheureux, il l'adoreroit toute sa vie. Mademoiselle de Montmirel qui avoit entendu dire que Wolsey étoit d'une humeur enjouée & d'un esprit divertissant, prit Park pour lui, & croyant qu'il vouloit railler, elle lui répondit d'un ton plaisant. Wolsey qui la vit rire, en tira un bon augure. Park, s'écria-t-il, où en sommes-nous? Comment vont nos affaires? sommes-nous écoutés? Parles-tu pour toi, ou pour moi? Cette saillie déconcerta si fort madame de Montmirel, qu'elle ne sut où elle en étoit. L'arrivée du comte d'Emicourt lui donna le tems de se remettre. Dès que mademoiselle de Montmirel le vit: Approchez-vous, monsieur, lui dit-elle; vous avez beaucoup d'esprit, mais vous ne parlez pas si bien le langage amoureux que ce cavalier que vous voyez auprès de moi. Je voudrois pour toutes choses au monde que vous eussiez entendu tout ce qu'il vient

de me dire de tendre & de passionné, vous en auriez été jaloux. Alors, se tournant vers Park qui faisoit assez méchante figure pendant ce début : Monsieur, lui dit-elle, j'espère que vous aurez assez de complaisance pour le répéter ; vous me ferez plaisir, & vous obligerez la compagnie, qui perdroit trop de ne pas entendre de si jolies choses. Park enrageoit ; la plaisanterie n'étoit pas de son goût ; mais craignant de passer pour ridicule s'il se fâchoit, & voyant que tout le monde rioit, il se mit à rire & à plaisanter comme les autres. Là-dessus on se partagea pour jouer. Park, pour ne point se démentir, joua : Wolsey n'en voulut rien faire. Monsieur d'Emicourt resta aussi au nombre des spectateurs. L'Anglois le tirant à part : Monsieur, lui dit-il, vous aimez mademoiselle de Montmirel ; cet amour n'a pas le bonheur de me plaire. J'en suis fâché, lui répondit le comte surpris de son discours ; mais je ne puis qu'y faire. Pardonnez-moi, reprit Wolsey ; c'est de vous désister de sa poursuite. Et de quel droit, dit monsieur d'Emicourt, vous mêlez-vous de mes affaires ? De quel droit ? répondit Wolsey ; c'est que je l'aime, & que m'en croyant plus digne que vous, si vous ne voulez pas me la céder de bonne grace, je trouverai le moyen de vous le faire faire par force. Vous ? répliqua le comte ; je n'en crois rien. Nous verrons dit Wolsey. Quand vous voudrez, répondit

monſieur d'Emicourt. Cependant, ajoûta-t-il, je vous prie de m'éclaircir ſur une choſe qui m'embarraſſe. Le cavalier qui parloit à mademoiſelle de Montmirel, quand je ſuis entré, n'eſt-il pas votre ami? Oui, répondit Wolſey. N'eſt-ce point lui qui en eſt amoureux, pourſuivit le comte? Cela eſt encore vrai, répliqua l'Anglois; & c'eſt parce qu'il eſt mon ami, parce qu'il eſt amoureux de mademoiſelle de Montmirel, & que j'en ſuis amoureux moi-même, que je trouve fort mauvais que vous l'aimiez auſſi. J'avoue, dit le comte, que je ne comprends rien à tout cela. Oh! reprit Wolſey, je ne ſuis pas homme à tant d'explications; ſi vous voulez ſavoir le reſte, trouvez-vous demain au bord de la rivière, au-deſſous de Paris, j'y ſerai avec un cheval & une lance. Volontiers, dit d'Emicourt; vous ſerez ſatisfait. Séparons-nous & ne faiſons point connoître ce qui vient de ſe paſſer entre nous.

Park joua long-tems, & malheureuſement; il y avoit plus d'une heure que Wolſey s'étoit retiré. Lorſqu'il arriva, il le trouva accommodant ſes armes & eſſayant une lance. Mon ami, s'écria Wolſey, je me bats demain contre d'Emicourt; nous allons être défaits d'un rival formidable, puiſqu'il eſt aimé. La partie eſt liée, il n'y a plus de moyen de s'en dédire. Que j'envie ton ſort! lui dit Park; que je ſerois charmé de pouvoir prendre ta place! Ils ſe mirent à table; Wolſey n'avoit jamais été plus vif

ni plus enjoué ; il dit cent folies qui suspendirent les inquiétudes de son ami. L'heure venue de se séparer, ils se couchèrent. Wolsey dormit d'un sommeil tranquille, n'eut point de ces songes prophétiques, dans lesquels on nous dit que la nature ou le génie qui veille sur nos jours, nous font voir les malheurs qui nous menacent. Le lendemain, Park l'embrassant : Va, mon cher, lui dit-il, va signaler ton amour & ton courage; puisqu'il ne m'est pas permis de te seconder, je t'attends ici pour te féliciter de ta victoire.

Paris n'étoit pas alors ce qu'il est aujourd'hui : on labouroit où nous voyons les plus beaux édifices. Ce fut précisément où sont les Thuileries, que le comte d'Emicourt & Wolsey prirent leur champ de bataille. Ils y arrivèrent presqu'en même-tems. Le combat fut long, douteux, bien disputé de part & d'autre. La bravoure, l'adresse, l'émulation, la jalousie & l'animosité se succédèrent tour-à-tour. L'épée prit la place de la lance. Enfin, quoiqu'il semblât dans ce tems-là, que les Anglois fussent en droit de battre les François, & d'en triompher, le comte répara l'honneur de la nation, & fit de si grands efforts contre Wolsey, qu'il le fit tomber à ses pieds. Il voulut lui donner la vie, mais il n'en étoit plus tems.

Sa mort ne fit pas grand bruit; on voyoit tous les jours des duels plus sanglans, & souvent de dix

hommes qui s'étoient battus, cinq contre cinq, il en restoit six ou sept étendus sur le carreau.

Park, le seul Park en fut au désespoir, il pleura amèrement sur le corps de son malheureux ami, & voulut se tuer, pour en être inséparable. Quelles plaintes, quels murmures, quelles imprécations ne fit-il point ? Il fut vingt fois sur le point de se passer son épée au travers du corps; mais, songeant que s'il mouroit Wolsey ne seroit point vengé, il se réserva pour sa vengeance, en se contentant d'abord de le pleurer, & de le faire enterrer le plus magnifiquement que sa fortune & son amitié le lui permirent. Deux jours après ces tristes funérailles, il écrivit cette lettre au comte d'Emicourt.

« Vous avez tué Wolsey. Je veux croire que » vous l'avez tué en brave homme; mais, ne » vous glorifiez pas encore de votre victoire; elle » est imparfaite, & vous n'avez triomphé qu'à-» demi, puisque je suis encore en vie. Vous avez » en moi un ennemi d'autant plus redoutable, qu'il » combattra pour acquérir une maîtresse, & pour » venger un ami. Venez demain au même endroit » de vôtre premier combat; je veux que le théâ-» tre de la mort de Wolsey le soit aussi de la » vôtre. »

Le comte d'Emicourt s'imagina que la mort de

Wolſey ne lui ayant point coûté la moindre bleſſure ; il tireroit auſſi bon parti de Park. Il ſe rendit à l'endroit marqué, avec la fierté que donne une victoire récente, & l'aſſurance qu'inſpire l'eſpoir d'une prochaine. Mais il ſe trompa ; la fortune ne l'avoit flatté que pour le trahir. L'Anglois, furieux à la vue de ſon ſang qui couloit d'une légère bleſſure qu'il avoit reçue à la cuiſſe, fond avec impétuoſité ſur ſon ennemi, le preſſe, le trouble, ne lui donne pas le tems de ſe reconnoître, lui paſſe ſon épée au travers du corps, & le renverſe mort à ſes pieds.

Madame de Montmirel apprit la mort de monſieur d'Émicourt en même-tems que celle de Wolſey, & ne fut guère moins affligée de l'une que de l'autre. Mais ſa fille fut accablée de la dernière triſteſſe ; elle maudit Park, lui jura une haîne implacable, & refuſa toutes les juſtifications qu'il lui fit faire par une amie commune.

Il ſe haſarda de paroître devant elle dans la maiſon de cette amie. Elle lui fit de ces reproches ſanglans & cruels, qui ſeroient inſupportables dans la bouche même d'une perſonne indifférente, & qui accablent, qui confondent dans celle d'une perſonne aimée. Perfide, lui dit-elle, oſes-tu te montrer à mes yeux, teint du ſang d'un homme qui étoit, pour ainſi dire, mon époux ? Que t'avoit-il fait, barbare, pour lui ôter la vie ? que t'avois-je fait moi-même, pour m'en priver ? Il avoit tué mon ami, répondit douloureuſe-

ment Park ; il vous aimoit, il alloit vous posséder. Il a tué ton ami ! reprit-elle ; dis qu'il a puni son insolence. Plût au ciel qu'il eût pu de même punir la tienne ! As-tu donc cru te faire aimer, en m'ôtant ce que j'avois de plus cher au monde ? Fuis, cruel, fuis loin de moi, & crains tout de ma haîne & de ma fureur. Mais non, ne crains rien d'une fille impuissante, qui ne peut se venger que par ses larmes & par ses regrets.

Ah, madame ! s'écria l'amoureux Park ; je vous fournirai d'autres armes, & ma main conduira la vôtre à mon cœur pour m'arracher la vie. Ta vie, lui répondit-elle, n'est pas assez précieuse pour payer celle de mon amant ; & s'il est vrai que tu m'aimes, vis pour sentir tout le poids de ma haîne & de mon mépris. Park abattu, les yeux couverts de pleurs, n'osoit la regarder, & restoit dans un triste silence. Les larmes d'un homme aimable sont séduisantes. Quelque irritée que fût mademoiselle de Montmirel, elle craignit de s'en laisser attendrir ; elle sortit brusquement, & le laissa dans un état pitoyable, roulant mille desseins funestes contre lui-même. Son amie le retira de la sombre rêverie où il étoit plongé, lui dit les choses les plus consolantes, tira parole de lui qu'il n'attenteroit point à sa vie, & qu'il se réserveroit pour un tems plus heureux. Elle lui promit de lui rendre toutes sortes de bons offices auprès de mademoiselle de Montmirel, qui ne seroit

peut-être pas toujours si intraitable, & l'exhorta à se mettre en sureté.

L'infortuné Park se retira auprès de son général, lui conta tout ce qui s'étoit passé, lui apprit la mort de Wolsey, & celle du comte d'Emicourt, & le pria de le prendre sous sa protection. Il fit sagement; le marquis d'Emicourt le faisant chercher pour tirer vengeance de la mort de son fils, qui demeura pourtant impunie. Tel étoit le malheur de ce déplorable regne, que les plus forts donnoient la loi aux plus foibles. Le général Anglois aimoit Park qui avoit toujours passé pour un brave homme. Cette dernière action lui gagna l'estime & le cœur de tous les officiers: Il en écrivit à Henri V, roi d'Angleterre, que l'insensé Charles VI venoit de déclarer son successeur. Henri voulut voir Park, l'éleva jusqu'à le faire lieutenant de ses gardes. Cependant il étoit d'une tristesse effroyable; le souvenir de son ami, les rigueurs de mademoiselle de Montmirel, qui le traitoit aussi mal depuis son élévation que lorsqu'il n'étoit qu'un simple gentilhomme, & le peu d'espérance de la fléchir ou de l'oublier, lui rendirent la vie odieuse. Les Anglois sont sujets à une noire mélancolie qui dégénère en un mal incurable qu'ils appellent *consomption*. Park paroissoit insensible à toutes les bontés de Henri. Il lui dit ingénûment qu'il avoit une passion violente & malheureuse dans le cœur; & que rien ne pouvant

adoucir une Françoiſe qu'il aimoit, il étoit réſolu de ſe laiſſer mourir. Henri s'informa qui elle étoit, & la fit demander à madame de Montmirel, ſa mère, qui, ſe voyant ſans biens & ſans appui, détermina ſa fille à ne plus maltraiter Park, & à accepter l'honneur que le roi d'Angleterre vouloit lui faire. Mademoiſelle de Montmirel touchée de la perſévérance d'un amant ſi tendre & ſi fidèle, ſe rendit. Le mariage fut conclu, & s'acheva avec beaucoup de magnificence. Cet heureux changement rendit à Park la beauté & la bonne humeur que ſa triſteſſe lui avoit enlevées. Mademoiſelle de Montmirel, devenue madame Park, aima d'abord ſon mari par devoir, & bientôt par inclination. Ils jouirent long-tems de leur bonheur, laiſſèrent une nombreuſe poſtérité; & Henri VIII, auſſi roi d'Angleterre, épouſa dans la ſuite une héritière de cette maiſon.

LETTRE DE M. *** A Mlle. ***.

SUR L'ORIGINE DE LA MUSIQUE.

Vous m'avez souvent demandé ce que je pensois sur les différentes sortes de musique, en personne qui n'a pas décidé quel est son goût, qui n'ose s'y fier, & qui reste dans l'incertitude. Les différentes opinions n'ont pas la force de vous entraîner, mais bien celle de suspendre l'impression du sentiment auquel vous n'osez vous livrer : voici votre excuse.

Votre cœur n'a jamais été touché, vous ne connoissez point l'amour : vos amans ont voulu vainement vous le faire connoître, vous n'avez connu que vos amans. Les uns, emportés & grossiers, ne vouloient que vous corrompre, ils vous ont inspiré

de l'horreur; d'autres, ayant le même projet, l'ont dissimulé. Les uns se sont donnés pour philosophes uniquement charmés de vos vertus; la plupart se disoient séduits par les graces de votre esprit : ce même esprit qu'ils vantoient vous a servi à connoître la fausseté de leur caractère ; les voilà démasqués & méprisés. D'autres encore ont essayé de vous plaire par les discours flatteurs, les coquetteries & les gentillesses frivoles, qui séduisent presque toutes les femmes; cet art, ce manege vous a paru plat, & tous les amans vous ont paru dangereux & incapables de satisfaire votre esprit & de toucher votre cœur.

Il m'a paru nécessaire de débrouiller en vous les idées fausses que vous avez de l'amour, avant que de vous parler de lui. Ne croyez pas que j'entreprenne de vous le faire connoître autrement que par la simple théorie, peut-être un jour l'amant qu'il vous a destiné vous fera sentir quel il est.

On a distingué, il y a long-tems, deux amours; l'un, sous le nom d'Eros, & l'autre d'Anteros. C'est du premier dont je veux vous parler; c'est lui qui aima Psyché. Cet amour, tendre, pur, vrai, vif, constant, fidele, ne pouvoit aimer que Psyché, il vouloit être aimé de même; pour cela, il lui falloit une ame toute entière. Il trouvoit dans toutes les femmes les défauts & les dégoûts que Psyché trouvoit dans tous les hommes; rien ne pouvoit

plaire

plaire à Psyché, & n'étoit digne d'elle que l'amour lui-même. La fable vous a appris tous ses malheurs, la curiosité & la vanité les causèrent; elle y joignit la défiance, crime pour l'amitié, mais affreux & irrémissible aux yeux du véritable amour. Vous êtes étonnée de m'entendre dire *aux yeux du véritable amour*. Oui, à ses yeux, celui-là n'est point aveugle, il est clair-voyant, mais silencieux; il parle peu, simplement, évite les phrases & les tours affectés; son langage est vif, plein de naïveté & d'expression; tout parle en lui. Rien n'étoit perdu pour Psyché; une ame n'a pas besoin de grands discours pour entendre toute la force & toute la grace d'une pensée, encore moins lorsque cette pensée vient du sentiment. Après toutes les peines que les défauts de Psyché lui avoient causées, après qu'elle eut expié ses crimes, en se livrant entièrement à l'amour, il l'épousa; les dieux approuvèrent ce mariage; ils étoient seuls dans l'univers faits l'un pour l'autre. De ce couple charmant naquit la volupté. Cette déesse étoit digne de son origine; elle ne se sépara jamais de son père & de sa mère, elle en faisoit les délices. Sans parler les différens idiômes, elle se faisoit entendre à toutes les nations; il suffisoit pour cela d'avoir une ame ou de l'amour; tout ce qui étoit privé de l'un ou de l'autre ne l'entendoit point, tout ce qui suivoit les étendards d'Anteros étoit sourd pour sa voix délicate & gracieuse. Vous

ſavez qu'Anteros, le faux amour, vint s'établir ſur la terre, qu'il ſubjugua preſque tous les mortels. Il les bleſſoit avec des fleches empoiſonnées, il traînoit après lui la jalouſie, la fraude, la trahiſon, l'inconſtance, l'indiſcrétion; de là vinrent des guerres & des meurtres ſans nombre. Pour les séduire, il menoit avec lui une fauſſe volupté, qui ne reſſembloit en rien à la fille de Pſyché; elle ne donnoit que des plaiſirs groſſiers, qui ne flattant les ſens que pour des inſtans, les détruiſoient en peu de tems. La fille de Pſyché, un jour en badinant, eſſaya d'imiter les ſoupirs d'amour ſur un inſtrument qu'elle fit avec un roſeau; ſur ce même inſtrument elle trouva le moyen de peindre par des ſons les différentes agitations d'un cœur amoureux: langueurs, larmes, délices, joie douce & naïve. Son père & ſa mère ſentoient augmenter leurs plaiſirs par les ſons touchans qui les repréſentoient. La volupté ne s'en tint pas à ce coup-d'eſſai; elle inventa pluſieurs inſtrumens, ayant tous des beautés particulières & propres à caractériſer & à peindre tous les différens mouvemens de l'ame, au point de les faire reſſentir à ceux qui en étoient ſuſceptibles. Les oiſeaux habitans des bocages du pays fortuné où ces dieux charmans avoient choiſi leur retraite, apprirent bientôt à former des ſons mélodieux & agréables. Les bergers ſoupiroient ſur la flûte, & animoient leurs danſes par le ſon de la muſette &

du tambourin. Un jour, un roſſignol s'étant éloigné de ſa demeure ordinaire, fut ſurpris par un amour folâtre qui voltigeoit près de l'île fortunée ; ſon chant lui parut nouveau ; il porta l'oiſeau à Vénus, comme un préſent rare & digne d'elle. Elle en connut tout le prix, & ſur-le-champ ayant fait atteler ſon char, elle ordonna au roſſignol de voler devant ſes pigeons, & de la conduire dans les climats, inconnus juſqu'alors, où les oiſeaux avoient un ramage ſi tendre. Il obéit, elle part & arrive. Son char reſta ſuſpendu dans les airs, enveloppé d'un nuage ; elle vouloit voir ſans être apperçue. Ses yeux furent frappés du plus agréable ſpectacle qui fut jamais ; ſon fils & Pſyché ſur un trône de gazon & de fleurs, dans le lieu le plus délicieux de l'univers. Je n'en ferai point la deſcription ; l'amour l'avoit choiſi pour ſa demeure, & ſa fille l'avoit orné. A la tête des nymphes & de leur cour, elle leur donnoit une fête champêtre ; elles danſoient ſur le gazon, les zéphirs légers danſoient avec elles ; les bergers & bergères danſèrent quelques entrées de ce ballet, les graces de la ſuite de Pſyché en danſèrent auſſi. Ces graces ne reſſemblent point à celles qui accompagnent Vénus ; elles ſont auſſi modeſtes, naïves & touchantes, que les dernières ſont effrontées & minaudières. Toute la muſique du ballet étoit caractériſée ; les yeux fermés, on pouvoit deviner quels étoient les danſeurs, & ſe repréſenter à-peu-près les

différentes figures du ballet; tant la même expression régnoit & dans le chant & dans la danse. Il sembloit que la nature seule eût produit l'une & l'autre; & sans que l'on s'en apperçût, on ressentoit les plus délicates nuances des douces passions, exprimées par les sons. Lorsque les jeux furent terminés, Vénus regagna Cythère, plus jalouse que jamais de la beauté & du bonheur de Psyché. Il n'étoit plus en son pouvoir de le troubler; elle voulut du moins essayer de jouir du même plaisir, & si les spectacles qu'elle donneroit à Cythère n'avoient pas les mêmes charmes, les surpasser du moins en magnificence. Elle fit construire un théâtre dont les ornemens étoient chargés d'or & de pierreries; les décorations & les perspectives tâchèrent d'imiter ce beau paysage qu'elle venoit de voir; un nombre prodigieux d'instrumens furent fabriqués; Vénus promit des dons & des faveurs à tous ceux qui travailleroient avec succès pour son théâtre. Tous les hommes croyant avoir besoin de la protection de Vénus, ont recours à elle comme à une divinité bienfaisante; ils ignorent que d'elle & de ses enfans viennent les peines dont ils gémissent. Tous travaillèrent à l'envi à composer de la Musique. Chacun vantoit son travail & la peine qu'il s'étoit donnée: les géometres même s'en mêlèrent; ils louoient les calculs immenses qu'ils avoient fait pour trouver le moyen de

parcourir dans les airs de violon toutes les différentes combinaisons d'un *re* ou d'un *mi*, avec les autres notes. Il est vrai que cet air n'avoit point de chant, & dans cette musique contrainte & si pénible à composer, rien ne couloit de source, nul génie ne les animoit, ils fuioient la nature & le sentiment : l'art n'auroit dû servir qu'à chercher l'un & l'autre, pour les orner & les mettre dans leur plus beau jour. Quand celui où l'on devoit exécuter sur le théâtre de Cythère ce ballet tant vanté, fut arrivé, la plupart des spectateurs s'écrièrent que les instrumens étoient faux; leurs sons faisoient peine aux oreilles les moins délicates; on leur déclara dogmatiquement que c'étoit des dissonances faites exprès, & le chef-d'œuvre de l'art. Les chats, originaires de Cythère, ont transmis jusqu'à nous quelques tons de cette harmonie, comme les rossignols nous en font entendre quelques-uns de celle qu'ils ont entendue dans l'île de l'amour.

Le ballet fut dansé par les nymphes de la suite de Vénus; danses indécentes, où se mêloient des athlètes de la suite de Mars; les graces faisoient des sauts & des tours de force; la confusion régnoit. La musique n'avoit de rapport à la danse que par les mouvemens plus ou moins vifs; point de pensée, par-conséquent point d'expression. On parcouroit tous les tours avec rapidité, les disso-

nances prodiguées ſans ceſſe; quelquefois on s'obſtinoit à rebattre deux notes pendant un quart-d'heure ; beaucoup de bruit , force fredons ; & lorſque par haſard il ſe rencontroit deux meſures qui pouvoient faire un chant agréable, l'on changeoit bien vîte de ton , de mode & de meſure. Toujours de la triſteſſe au lieu de tendreſſe ; le ſingulier étoit du barocque ; la fureur , du tintamâre; au lieu de gaieté, du turbulent, & jamais de gentilleſſe , ni rien qui pût aller au cœur. Vous en ſavez à préſent autant que moi , faites votre choix : l'une de ces muſiques vient de Cythère ; l'autre , de la fille de l'amour & de Pſyché. Ne croyez pas qu'une nation s'en ſoit approprié l'une à l'excluſion de l'autre; les deux muſiques ſe ſont répandues dans les deux nations; votre cœur & votre goût vous feront démêler quelle eſt leur origine.

Vous trouverez peut-être que j'avance ſans preuve que les chats ſont originaires de Cythère. Ils en conſervent encore les inclinations & les manières; remplis de gentilleſſes dans leurs badinages , un air doux , pleins de diſſimulation , cruels, trompeurs, féroces, ſans amitié ; lorſque l'amour les rend heureux ; leur indiſcrétion l'apprend au voiſinage par leurs clameurs; ils ſont légers & volages comme les Cupidons. Le roſſignol amoureux , venu de l'île fortunée , ne

chante que pour toucher sa maîtresse. Est-il heureux ? il se tait & ne chante plus ; content de sa bonne fortune, il la goûte en silence.

Fin des Histoires, Nouvelles & Mémoires ramassés.

LES

MANTEAUX.

RECUEIL.

PREMIÈRE PARTIE.

A

M. MANTEAU,

MAITRE CORDONNIER

POUR HOMME,

AU SOULIER COMMODE,

Rue du Chantre, à Paris.

Votre nom, Monſieur, vous donnoit des droits ſur cet Ouvrage, quand la fortune ne vous auroit fait que Savetier. Des recherches critiques, hiſtoriques, grammaticales, théologiques; des faits anecdotes qui ont donné lieu à pluſieurs Auteurs d'employer dans un nouveau ſens le mot de Manteau; *d'autres faits peu connus, dont le même mot, pris dans ſes ſens différens, a été le ſujet principal, ou l'occaſion, entreront dans ce recueil, qui par ſa ſingularité, mérite votre approbation, ou du moins votre indulgence. Si les hiſtoires que je vous préſente*

ne paroiſſent point par elles-mêmes utiles à votre profeſſion, l'hommage que je vous rends, peut du moins ſervir à corriger dans la ſuite meſſieurs vos enfans d'une ambition, qui n'eſt que trop dangereuſe pour la plupart des familles. Ce ſeroit ici le lieu ou jamais, de faire votre éloge, mais je m'arrêterai à un ſeul trait; vous peignez la douceur de votre caractère par le choix de votre enſeigne. Madame Manteau eſt la première à vous rendre, ſur cet article, la juſtice qui vous eſt due. Elle cherche de ſon côté à vous imiter, & l'on peut dire que vous trouvez en elle la vraie chauſſure à votre pied. Si j'ai le bonheur de contribuer à vous faire connoître, j'eſpère de votre reconnoiſſance que vous contribuerez à me faire valoir, en me prônant auprès de vos pratiques. Vous en aurez peut-être davantage, & mon livre en ſera mieux vendu. Je ſuis, monſieur, très-parfaitement, votre très-humble ſerviteur,

A ***.

De Paris, ce . . . . 1746.

PRÉFACE.

ETYMOLOGIE. Il feroit affez difficile de décider, & peut-être affez peu important de difcuter, fi le mot *Manteau* vient de mante, ou fi mante vient de Manteau. Il eft sûr du moins que les dérivés mantelet, manteline, mantille, mandille, &c. & les composés du mot Manteau viennent de l'un ou de l'autre, à moins qu'ils ne viennent tous de mantel, vieux mot celtique.

ÉLOGE DU MANTEAU. L'éloge du Manteau, compofé en latin par Petingfert, jurifconfulte Allemand, & publié à Breme dans un recueil de pieces, in-12, ne pourroit nous fixer à cet égard. Si j'avois trouvé ce recueil à Paris, j'en aurois profité par rapport à d'autres objets, & j'aurois eu autant de bonne-foi pour citer l'ouvrage & les fecours dont il m'auroit été, que j'ai de fincérité pour dire que le Manteau, ou la couverture des eaux de Spa, par M. W***, Cologne, Pierre Marteau, 1737, eft une brochure in-8°., d'un ftyle déteftable, dont il n'a paru que la première partie, & dans laquelle il n'eft pas queftion de Manteau.

MANTEAUX AU PROPRE. Il eft

inutile d'avoir recours aux ſavans d'Allemagne pour connoître l'ancienneté du Manteau & ſes avantages. Pour ſavoir qu'Eliſée n'eût point eu le don de prophétie, ſi Elie en montant au ciel, ne lui avoit laiſſé ſon Manteau.

Petingfert n'auroit ſurement pas rapporté l'épigramme ſuivante, miſe en vers par Montmor, d'après le mot de monſieur de Montauſier; épigramme qui peut trouver ici ſa place.

Elie, ainſi qu'il eſt écrit,
De ſon Manteau joint à ſon double eſprit
Récompenſa ſon ſerviteur fidéle.
Triſtan eût ſuivi ce modele:
Mais Triſtan, qu'on mit au tombeau
Plus pauvre que n'eſt un prophete,
En laiſſant à Quinault ſon eſprit de poëte,
Ne put lui laiſſer de Manteau.

Il n'eſt pas permis d'ignorer de quelle reſſource fut à Joſeph ſon Manteau, pour ſe débarraſſer des vives, & très-vives inſtances de la femme de Putiphar.

Il ſuffit encore d'avoir une légère connoiſſance de l'antiquité, pour être au fait du Manteau des Grecs, & de celui qui diſtinguoit les philoſophes cyniques. Celui des Grecs en général ſe portoit par-deſſus une tunique; il étoit large, relevé par

les deux bouts de chaque côté, & attaché derrière les épaules avec une agraffe. Antisthène, fondateur de la secte des Cyniques, fit porter à ses disciples le Manteau sur l'épaule, & supprima la tunique. Diogène, jeune encore, en demanda une pour se garantir du froid : Le Manteau suffit, lui dit Antisthène ; en hiver, mettez-le double ; en été, comme vous voudrez. Si la réponse est dure, la dernière partie qui a quelque plaisanterie, pourroit être l'origine éloignée de cette espece de diction en usage parmi nous.

Quand il fait beau,
Prends ton Manteau;
Quand il pleut,
Prends-le si tu veux.

Je me trouve pourtant forcé d'avouer ici qu'un compilateur un peu profond, m'auroit été d'un grand secours pour répandre la lumière sur les faits douteux du legs d'Antisthène, fait à Diogène; du partage de ce Manteau tout déchiré entre les disciples d'Antisthène, ou de l'ordre que donna ce philosophe en mourant d'enterrer son Manteau avec lui ; mon érudition se borne à rapporter le reproche que l'on fit à Diogène, en lui disant que l'on voyoit sa vanité à travers des trous de son Manteau. Voyez Diog. Laërt.

S'il étoit nécessaire de donner de nouvelles preuves de l'usage général des Manteaux chez les Grecs, je rappellerois la réponse de ce philosophe à celui qui demandoit ce qu'il avoit sous son manteau : Le porterois-je ainsi, si je n'avois dessein de le cacher ? J'ajouterois que la comédie des Grecs, (*palliata*) est distinguée de celle des Romains, (*togata*) par la différence du vêtement des deux nations.

A quel siecle rapporterons-nous le fait qui est décrit dans la cinquième fable du cinquième livre de Phedre ? Un comédien avoit imité le cri d'un cochon si parfaitement que les spectateurs crurent qu'il en avoit un caché sous son Manteau ; un paysan dit tout haut qu'il réussiroit encore mieux. Le peuple assemblé deux jours après ; dès que le comédien eut joué son rôle avec le même succès, le paysan, qui avoit effectivement un cochon sous son Manteau, lui tira l'oreille jusqu'au point de le faire crier. Les acclamations furent toutes en faveur du comédien ; le paysan montra aux spectateurs l'acteur qu'ils critiquoient, leur disant :

En hic (porcellus) declarat quales sitis judices.

Quoique la robe fût l'habillement distinctif des Romains, on sait que souvent ils portoient par-dessus une sorte de Manteau appellé épitoge. Il servit à Pompée & à César, pour ne pas voir en

mourant

mourant les derniers coups qu'on leur portoit.

USAGE DU MANTEAU. En suivant l'usage des Manteaux jusqu'à nos jours, l'histoire ecclésiastique fournit plusieurs faits que je serois en droit de revendiquer; les Manteaux de S. Florent, de S. Martin, de Sainte Ursule, de S. François d'Assise, de S. François de Paule, mériteroient des dissertations particulières. Il suffira de dire ici que dans les premiers siecles du christianisme, une grande partie des nouveaux chrétiens, & sur-tout les clercs, abandonnèrent la robe romaine, alors somptueuse, pour le Manteau simple de couleur brune. On leur en fit un crime, comme si en préférant l'habit des Grecs, ils en avoient adopté les mœurs, alors généralement décriées. Tertullien crut devoir justifier les nouveaux chrétiens, & lui-même, par un traité qui nous a été conservé, & qu'il prononça, dit-on, publiquement à Carthage. Une plaisanterie insultante contribua peut-être à lui faire composer cet ouvrage; on disoit des chrétiens & de lui, qu'ils avoient passé *à toga ad pallium, ab equis ad asinos.* Le livre du Manteau, de Tertullien, a été traduit en françois par Maneffier. Paris; Pierre Promé, 1665, in-12. Catalog. de la Biblioth. du Roi. SS. Pères, n. 478.

Si le Manteau fut pour les nouveaux chrétiens une source de railleries piquantes, la religion qu'ils

embrassoient leur apprenoit à souffrir patiemment les injures & le mépris : mais rien ne dédommagea les seigneurs & les dames de la cour du roi Artus, de la honte & de la confusion que leur causa le Manteau envoyé par la fée Mourgue. On peut en juger par la lecture du *Manteau mal-taillé*, imprimé dans ce recueil d'après un manuscrit de la Bibliotheque du Roi.

Pour connoître l'utilité des Manteaux, j'en appelle à tous les voyageurs, & à quiconque est exposé au froid & à la pluie. Molière, dont les comédies sont le tableau du ridicule des hommes, & l'histoire des usages de son siecle, nous apprend qu'il suffisoit de sortir de chez soi pour se servir du Manteau.

Et voyant arriver chez lui le damoiseau,
Prend fort honnêtement ses gants & son Manteau.
Ecole des femmes, *acte* 1, *scène* 1.

Regnier nous avoit aussi marqué ce fait par ces deux vers :

Un de ces jours derniers, par des lieux détournés,
Je m'en allois rêvant, mon Manteau sur le nés.

Le terme des rôles à Manteau, dont on se sert pour désigner certains personnages de comédie,

indique aſſez qu'il y avoit des âges, des conditions & des caractères, auxquels ce vêtement étoit plus particulier.

Je croirois inutile de dire qu'autrefois les filoux ôtoient, tiroient les Manteaux des paſſans, la nuit dans les rues de Paris, ſi je n'avois à placer deux traits de La Fontaine. Il n'étoit que ſix heures du ſoir quand il fut arrêté dans la rue : Meſſieurs, leur dit La Fontaine, voilà mon Manteau, mais vous ouvrez de bonne heure. Une autrefois il fut rencontré ſur le Pont-neuf par des gens de la même eſpece, qui contrefaiſant les ivrognes, lui demandèrent en balbutiant le chemin de la Grêve ; La Fontaine en leur donnant ſon Manteau, leur dit : le voilà.

Un poëte, de nos jours, qui fut attaqué la nuit dans la rue, auroit cru en être quitte à bon marché, s'il n'avoit riſqué que ſon Manteau.

L'uſage n'en eſt plus ſi général ; les états ſur leſquels la mode a moins le droit d'exercer ſon empire, n'ont point adopté les changemens qu'elle invente & qu'elle autoriſe. Les moines ont gardé l'habillement de leur première inſtitution ; le Manteau court, le Manteau long ſe ſont conſervés parmi les eccléſiaſtiques. A l'égard du Manteau court des eccléſiaſtiques, j'ai trop été des amis de l'abbé Courtin pour rapporter l'épigramme de Rouſſeau ; mais je ne puis m'empêcher d'admirer l'exactitude & la préciſion du portrait. Le Mantèau fourré

ſubſiſte encore pour les malades; le petit Manteau ou mantelet s'eſt introduit nouvellement, & nous vient d'Eſpagne. On peut raiſonnablement juger que les femmes ſe ſervent encore du Manteau de lit : je dis juger; car la plupart ne ſe montrent guère dans cet ajuſtement, & mettent ſur le compte de la pudeur, ce qui n'eſt que l'effet de leur coquetterie, comme la crainte de ne pas briller par la taille leur a fait reléguer le Manteau trouſſé avec les vertu-gadins, ſous le prétexte apparent d'une plus grande commodité. Enfin, la multiplicité d'équipages & la facilité des petites-maiſons, ont fait diſparoître le Manteau couleur de muraille. On pourroit croire Regnard inventeur de cette expreſſion heureuſe qu'il a placée dans le joueur :

Tu prendras ce Manteau fait pour bonne fortune,
De couleur de muraille. . . . . . .

Acte 2, Scène 4.

Mais l'origine de cette expreſſion eſt conſtatée par des mémoires hiſtoriques & critiques ſur les différentes modes du ſiecle paſſé.

On lit dans ces mémoires qu'un jeune-homme amoureux de bonne-foi, & par conſéquent moins ſéduit par la gloire d'avoir triomphé d'une femme, que flatté du charme de s'aſſurer la poſſeſſion d'une maîtreſſe qu'il aimoit, obtint un rendez-vous. Il

crut devoir employer toutes les précautions que lui inspiroit sa délicatesse, & courut chez le plus habile tailleur de la cour, lui commander un Manteau gris. De quel gris, monsieur? lui dit le tailleur. Cette demande embarrassa le jeune-homme. Occupé uniquement de la crainte d'être apperçu, il sentit à l'instant la différence qu'il y avoit dans les nuances d'une couleur, dont les unes approchoient trop du blanc, & les autres de la couleur brune; & parlant à sa pensée, il dit, avec une espece d'inspiration : De couleur de muraille. Ah! monsieur, lui répondit le tailleur avec enthousiasme, que je vous ai d'obligation! vous fixez mes idées; si je vous eusse vu deux mois plutôt, le baron de Bercy vivroit encore; il me demanda, comme vous, un Manteau gris, tout gris me parut égal, celui que j'employai étoit trop clair, le baron, plein de confiance, fut au rendez-vous, il fut remarqué, suivi, assassiné.

MANTEAU DE DIGNITÉ, DE CÉRÉMONIE. Si l'on me reproche cette digression, qui n'est que l'extrait d'un article plus étendu de l'ouvrage que je compte donner au public, sous le titre de l'histoire de l'esprit humain, on ne me pardonneroit pas d'oublier que le manteau est aussi une marque de dignité, d'honneur, de prééminence, de cérémonie. Faut-il en effet

citer le Manteau par l'impofition duquel le premier des diacres inveftiffoit le pape du fouverain pontificat ; celui que les papes, patriarches, primats, métropolitains, portent par-deffus leurs habits pontificaux, en figne de juridiction ; celui que les évêques portent par-deffus leur rochet, quand ils font en préfence du légat ou du pape. On fait les prérogatives attachées au Manteau royal. La nobleffe afpire fans ceffe au moment de décorer fes équipages du Manteau ducal ; une décoration à-peu-près femblable, eft l'objet de l'ambition de tous les magiftrats. Le grand-maître de Malthe eft diftingué par fon Manteau à bec : tous les grands-maîtres & les chevaliers de chaque ordre militaire ont un Manteau qui leur eft particulier. Le Manteau des maîtres des requêtes n'eft-il pas la route la plus fure pour arriver à la plus haute fortune à laquelle ils aient droit de prétendre ? Enfin les maîtres imprimeurs, tapiffiers, bourreliers, cordonniers, ne fe font-ils pas un honneur de porter le Manteau ?

Sans préfenter le trifte fpectacle qu'offre un long Manteau de deuil, je finirai par un fait attefté par des voyageurs. Les rois du Mexique n'avoient, en fe mariant, d'autre cérémonie que de nouer leur Manteau avec le voile des princeffes qu'ils époufoient.

DIVERSES ACCEPTIONS DU MOT

MANTEAU. Je laisse aux juges des armoiries à décider dans quel sens le Manteau doit être pris en terme de blazon, & à donner les marques distinctives des lions mantelés, & à nous instruire des rangs & de la place du Manteau par rapport aux princes de la maison de France. C'est aux experts en l'art de fauconnerie à juger du Manteau des oiseaux de proie; je pourrois trouver telle corneille emmantelée, qu'ils me prouveroient que j'ai tort. Le nouveau traité d'architecture aura tout dit probablement sur les Manteaux de porte & sur les Manteaux de cheminée.

COMPOSÉS DU MOT MANTEAU. Si j'avois eu communication des titres du chapitre de S. Honoré, j'aurois pu déterminer l'étendue du fief froidmantel ou frementeau, qui a donné son nom à une des rues de Paris. Il suffira de citer l'église & la rue des Blancs-Manteaux, puisque des religieux ainsi appellés de-là Manteaux-blancs, il ne reste plus que le nom. L'état de la France, imprimé en trois volumes, donnera des lumières sur les fonctions attachées à la charge de porte-Manteau du roi. Quant aux porte-Manteaux qui se placent dans les gardes-robes, ce seroit perdre le tems que de s'y arrêter; je dois seulement rapporter, à l'occasion de porte-Manteaux de voyage, le trait de Benserade, qui ressemble beaucoup à

celui du philosophe Bias, & qui dit en parlant de lui-même :

Tous mes habits sont sur ma peau,
Et je suis mon porté-Manteau.

Je n'en dirois pas davantage sur cet article, mais tout le monde n'a pas présente l'épigramme que le mot Marmanteau donna occasion de faire à La Fontaine. On appelle bois Marmanteau en termes de gruerie, les arbres qui composent les avenues, qui forment un abri, ou qui servent de décoration à quelque château ou maison de campagne. Ces sortes d'arbres ne sont jamais compris dans les coupes de bois; ils sont censés être le Manteau de la maison. L'Académie françoise voulant dans ce tems-là, étendre le dictionnaire qu'elle projettoit, jusqu'aux mots des arts, Furetière plaisanta La Fontaine avec aigreur, sur ce qu'étant maître des eaux & forêts, il ne savoit pas la différence des bois Marmanteau & des bois en grume : le dernier, par parenthèse, est un bois coupé qui a conservé son écorce, & qui n'est point encore équarri. La Fontaine, piqué, fit cette épigramme contre Furetière :

Un beau jour que certains quidams,
Piqués de tes dits outrageans,
Sur ton dos emprêtré, comme sur une enclume,

Frappoient avec du bois porté ſous le Manteau ?
Sais-tu ſi c'étoit bois en grume,
Ou ſi c'étoit bois Marmanteau ?

Pour l'intelligence de cette épigramme, il faut ſavoir que Furetière étoit prêtre, qu'il n'en vouloit pas convenir, & qu'il venoit de recevoir des coups de bâton pour des portraits qu'il avoit placés dans ſon roman bourgeois.

ADDITION A LA PRÉFACE.

MANTEAUX AU FIGURÉ, ET DITS PROVERBIALEMENT. Voici le moment d'avouer que je ne puis réſiſter à la tentation de faire paroître cet ouvrage ; du moins on ne dira pas de moi ces vers que Molière fait dire dans ſon Tartuffe :

Que l'impoſteur ſait bien, de traîtreſſe manière,
Se faire un beau Manteau de tout ce qu'on révère !

Acte 5.

Je ne ſuis point dans le cas de me ſervir du Manteau de la religion, ni de tout ce qui doit être ſacré & reſpectable, pour mettre au jour des traits dictés par l'hypocriſie, l'intrigue ou le fanatiſme. Je n'aurai point recours au Manteau de la nuit pour rien cacher dont la probité ait à rougir. Plutôt que de m'attirer de pareils reproches, je conſentirois que la fievre

fût un manteau pour mon hiver, & je préférerois de me voir à la triste nécessité de manger mon pain sous mon Manteau. Je n'ai voulu que m'amuser ; on me critiquera sans doute, mais je ne tirerai personne par le Manteau pour l'engager à m'épargner. Je connois deja tels & tels qui se croiroient déshonorés de garder les Manteaux de leur bibliotheque ; loin de leur en savoir mauvais gré, je garderois pour eux les Manteaux dans un autre sens. Telle femme à qui l'on pourroit dire que le mariage est un Manteau qui couvre tout, peut aussi ne se pas refuser une critique aussi superficielle que précieuse ; j'en ferai autant de cas que de Rognonet,

Qui d'un Manteau fit un bonnet.

Le livre est fait, il sera imprimé, il sera vendu sous le Manteau ; si quelque ouvrage mérite ce privilège, c'est sans doute celui-ci. Quelque mauvais plaisant pourra dire que les colporteurs seront des porte-Manteaux, à la bonne heure ; pour moi, sans oser dire avec Horace :

& meâ
Virtute me involvo.

J'emploie la traduction, qui devient plus modeste, & par conséquent plus convenable, & je m'enveloppe de mon Manteau pour ignorer le sort de cet ouvrage.

LE MARI

MANTEAU.

LUCIDIE, après avoir passé les premières années de sa jeunesse dans le couvent, en fut retirée par ses parens, qui crurent ne devoir se fier qu'à eux-mêmes du soin de perfectionner son éducation. Ils s'applaudirent de voir se développer en elle cet heureux naturel, qui est peut-être l'unique source des vertus de société; elle acquit des talens & des connoissances : mais son esprit cultivé ne perdit rien de ses graces, & son caractère doux & sensible, conserva cette simplicité si rare & si précieuse. Enfin elle étoit très-aimable, mais l'amour mit la dernière main à ses agrémens..... Quel maître!

Polémon étoit depuis long-tems ami des parens de Lucidie. Accoutumé à la voir dès son enfance, il avoit remarqué & suivi avec une sorte d'intérêt ses différens progrès dans tous les genres. Lucidie avoit appris de ses parens à être bien aise quand

Polémon entroit ; c'étoit pour elle l'ami de sa famille, c'étoit pour lui la fille de ses amis : ils eurent occasion de se voir souvent, & cette vue fut fatale à la liberté de l'un & de l'autre.

Polémon s'en apperçut le premier. L'expérience qu'il avoit l'éclaira bientôt sur les sentimens qu'il éprouvoit lui-même, & sur ceux qu'il avoit fait naître ; il ne les envisagea qu'avec horreur ; *l'a*mour en-vain voulut réclamer ses droits, il ne fut pas écouté ; dans un cœur vertueux, la passion peut subsister, mais la probité seule fait agir.

Polémon, résolu d'éviter les occasions de se trouver seul avec Lucidie, voulut prendre les ménagemens nécessaires pour qu'on ne soupçonnât rien du motif qui l'y déterminoit ; il réussit à l'égard de tout le monde ; mais cette conduite plus réservée n'échappa point à Lucidie, qui s'en trouva offensée. Le dépit produisit des réflexions, & le fruit de ces réflexions fut d'être effrayée de ses propres sentimens. Elle eût voulu en-vain se les dissimuler, Polémon l'aimoit par foiblesse, l'évitoit par vertu ; triste exemple à suivre ! Elle sentoit encore que Polémon étoit aimé.

Forcés de se voir assez souvent, ils s'adressoient rarement la parole ; mais tout les instruisoit mutuellement de la situation de leur ame. En effet, le cœur ne se fait-il pas toujours entendre au cœur ? Quel est son langage ? Tout. Qui peut le définir ? Rien.

Ils se parlèrent enfin. Cette première conversation fut pareille à celle de deux amans qui se seroient entretenus plusieurs fois ; elle étoit la suite des réflexions qu'ils avoient faites chacun sur l'état où ils se trouvoient. L'amour animoit leurs discours, mais c'étoit l'amour maîtrisé par la vertu ; l'aveu de leur passion étoit toujours suivi du projet constant de la surmonter, ils ne s'en occupoient que pour se la reprocher ; mais ces reproches réitérés n'étoient en effet que de nouveaux aveux, & de nouvelles sources de plaintes & de regrets. Ils se séparèrent enfin, peut-être plus amoureux, ils sentirent du moins que le moyen le plus sûr de se vaincre, n'étoit pas de se voir, pour s'y encourager.

Lucidie étoit dans ce trouble & dans cette agitation, quand une de ses amies, nommée Cidalise, qu'elle avoit connue dans le couvent, & qui étoit mariée depuis quelques années, vint lui rendre visite ; c'étoit une femme aimable, raisonnable sans sécheresse, sage par tempérament, connoissant le monde, & se prêtant par esprit & par douceur aux mouvemens que l'amour & les passions nobles peuvent causer. Indépendamment de ces heureuses dispositions pour être la confidente d'une passion malheureuse, cette passion, quand elle est vraie, suffit pour intéresser : c'est ainsi qu'un enfant affligé, semble tendre les bras à ceux qu'il apperçoit, &

les émeut, sans même qu'il ait besoin d'annoncer les secours qu'il espère.

Cette amie n'eut pas de peine à arracher le secret de la passion de Lucidie, l'amour fit le portrait de Polémon par la bouche de son amante, & l'amour sait peindre avec les couleurs les plus séduisantes. Aussi Lucidie n'eut point à justifier un sentiment dont Polémon paroissoit digne, le choix fut approuvé, & l'on se disposoit déja à chercher les moyens de déterminer les personnes dont l'aveu étoit nécessaire pour une pareille union. Hélas! s'écria Lucidie, tout espoir m'est ravi, Polémon est marié! Et que prétendez-vous donc? lui dit son amie avec une surprise que Lucidie remarqua : ce n'étoit plus une amie compatissante qu'elle voyoit, elle retrouva un juge sévère. Ah! ne me condamnez pas, ajouta-t-elle ; trompés tous deux par les charmes innocens d'une tendre amitié .... mais que sert de se rappeller les sources de son malheur? aidez-moi à le surmonter & à me vaincre moi-même. Un seul moyen vous reste, répliqua Cidalise, ressource cruelle, mais nécessaire pour votre repos & pour votre vertu; répondez aux vœux d'un père qui vous aime, & consentez à vous marier. O ciel! s'écria Lucidie, être unie pour toujours à un autre que Polémon! n'est-ce pas être séparée de lui à jamais? Cidalise insista, Lucidie se rendit, mais elle voulut annoncer à Polémon sa résolution, malgré la ré-

pugnance que son amie témoignoit pour une pareille entreprise. Si vous craignez, ajouta-t-elle, que mon cœur trop foible ne puisse soutenir un pareil effort, ranimez mon courage par votre présence. Cidalise y consentit, & fut témoin de la conversation que Lucidie eut avec Polémon.

A-peine fut-il entré, que Lucidie lui dit : Cidalise est mon amie, je n'ai rien de caché pour elle, elle sait que je vous aime, que vous m'aimez, elle sait encore que je ne puis être à vous..... Polémon voulut parler : Ne m'interrompez point, je n'ai rien à entendre, c'est à vous à m'écouter. Mon père veut me marier ; je me trouve forcée de desirer une union qui fera le malheur de ma vie ; je ne vous le reproche pas, & vous avez peut-être l'injustice de me reprocher le parti que je prends. J'aurois pu vous le laisser ignorer jusqu'au tems où cette nouvelle sera publique ; mais en vous y préparant, j'ai peut-être voulu vous épargner, & à moi-même, l'état indiscret qu'auroit pu produire en vous la surprise ; ou plutôt que sert de vous le cacher ? je me suis ménagé la satisfaction de vous dire que le mari que je choisirai n'aura aucun des agrémens dont votre délicatesse puisse être blessée : non, je n'épouserois jamais un homme que vous pussiez me soupçonner d'aimer, c'est la seule marque d'amour qu'il me soit permis de vous donner. Quels combats s'élevent dans mon cœur ! s'écria Polémon. J'admire

votre vertu, l'honneur m'engage à vous confirmer dans votre résolution; mais l'amour a peine à se taire, & mon cœur ne peut suffire aux tourmens qu'il endure.

Leur séparation fut tendre, mais noble & généreuse. Cidalise ne put s'empêcher de plaindre Lucidie, & Polémon qui sut qu'elle avoit contribué au parti que Lucidie avoit pris, ne put lui en savoir mauvais gré. Lucidie, en effet, préféra un des plus vieux maris à tous ceux qui lui furent présentés. Qu'arriva-t-il dans la suite? Malgré toutes les résolutions que ces deux amans avoient formées, ils se virent; Polémon devint ami du mari, & l'amour triompha, malgré les résistances & les projets vertueux de Lucidie. Ainsi le mariage servit de Manteau à une passion qui méritoit si parfaitement d'être heureuse.



LE MANTEAU DE LA CHEMINÉE.

Fragment d'une histoire trouvée dans les papiers de M. J. après sa mort.

UN jeune François, nommé Guerin, avoit senti naître en lui dès son enfance, le desir de voyager dans les pays éloignés; ce desir s'étoit accrû par la facilité que son père avoit eue de s'y prêter. Une somme d'argent mise dans le commerce & confiée à un négociant de Marseille pour la faire valoir, devoit produire les fonds destinés à la dépense des voyages de son fils.

Les idées qui naissent dans un âge où l'on est peu en état de raisonner, ne sont pas ordinairement bien étendues, & acquièrent difficilement un certain degré de netteté. Aussi le jeune Guerin, dans le dessein où il étoit de quitter un jour sa patrie, n'avoit point formé celui de faire fortune, de s'instruire, d'acquérir des connoissances utiles à son pays; il n'envisageoit que le plaisir de changer de lieu, de

voir de nouveaux objets, de nouveaux usages. Différens contre-tems suspendirent ses projets, & son père lui ayant proposé d'entrer dans le génie, il servit en Espagne pendant la campagne de 1719, en qualité d'ingénieur.

En 1720, l'arrivée de Méhemet Effendi à Paris, donna occasion à Guerin de se lier particulièrement avec M. Le Noir, Interprète de cet Ambassadeur. Ses premiers desirs se réveillèrent avec plus de vivacité ; la nouvelle qu'il reçut en même-tems que ses fonds de Marseille avoient produit une somme considérable ; la paix qui se fit avec l'Espagne, & qui lui ôtoit l'espérance de suivre une carrière dans laquelle l'honneur l'auroit retenu tant que la guerre auroit duré : ces circonstances réunies déterminèrent son départ.

Il passa d'abord à Constantinople, où il crut devoir s'appliquer à l'étude des langues turque, arabe & persane ; son intention étoit de pénétrer jusqu'aux extrémités de l'Asie.

Après avoir voyagé pendant plusieurs années dans différentes provinces de l'empire des Turcs ; attiré par la réputation de Thamas-Koulikan, il desira de voir ce conquérant, il espéra d'en être connu. Les Persans n'ont point ce barbare éloignement pour les peuples qui ne sont ni de leur nation ni de leur religion. Guerin fut accueilli par eux, & ne différa point à se rendre auprès de son héros. Il trouva

les moyens d'en obtenir une audience, dans laquelle il lui demanda la permission de combattre dans son armée, sans autre récompense que la gloire de le servir.

Bientôt l'intelligence de Guerin dans le métier de la guerre, & son habileté dans le génie, parvinrent aux oreilles du prince, qui par des offres considérables voulut le fixer à sa cour; mais Guerin voulut toujours se réserver le droit de quitter la Perse quand il le jugeroit à-propos; & pour acquérir ce droit, auquel Thamas-Koulikan consentit, il renonça sans peine aux honneurs & aux emplois que ses services pouvoient mériter. L'estime du prince, sa confiance, des distinctions flatteuses, des graces particulières le dédommagèrent des grades & des récompenses militaires, qu'il se fût reproché d'envier aux seigneurs Persans. Souvent il dirigeoit leurs manœuvres par ses conseils; mais il leur faisoit l'honneur de la réussite: aussi voyoient-ils sa faveur sans envie. Thamas-Koulikan sut même tirer parti de la modération de Guerin, pour animer le zele & les talens de ses généraux; il crut devoir, par une politique adroite, les louer en public des succès dont il avoit remercié Guerin en secret.

Ce fut alors que Topal Osman fut envoyé à la tête de l'armée qui s'assembloit contre la Perse: le général des Persans demanda de nouvelles troupes à son maître, qui souhaita que Guerin les accom-

pagnât. A-peine fut-il arrivé, que les deux armées en vinrent aux mains. Les Turcs eurent d'abord l'avantage, & les Persans eussent été défaits, si Guerin, après avoir rallié une partie des fuyards, n'avoit encore disposé l'artillerie de façon que le désordre se mit parmi les Turcs; on profita de ce moment pour les attaquer, ils furent presque tous détruits: Topal Osman, après des prodiges de valeur, y périt, regretté de ses ennemis mêmes.

Le général Persan sentit tout le prix de cette victoire, & n'eut pas la bassesse de dissimuler à qui il la devoit. Il ne risquoit rien, du côté de la fortune, à rendre justice à Guerin, & il étoit assez grand homme pour juger que par un pareil aveu, il ne perdroit rien de sa réputation. Le butin fut immense; Guerin, peu avide de trésors dont la générosité de Thamas-Koulikan l'avoit mis en état de se passer, souhaita pour sa part une plus grande quantité d'esclaves, flatté par avance du plaisir de pouvoir adoucir leur infortune.

Un d'entre eux, nommé Achmet, paroissoit plus accablé que les autres de la honte où le sort des armes l'avoit réduit; il dédaignoit de se plaindre, mais son air sombre & taciturne, peignoit assez le trouble de son ame. Guerin crut démêler que l'esclavage n'étoit pas la seule cause de la mélancolie qui paroissoit en lui; cette idée l'intéressa. Pour éclaircir ses soupçons il voulut donner lieu à Achmet

de lui découvrir le fond de son cœur, & lui fit plusieurs questions avec un air de bonté & d'intérêt. L'esclave gardoit un morne silence, les caresses mêmes furent employées inutilement, Achmet touché ne fut pas séduit. Guerin enfin hasarda l'autorité d'un maître sur son esclave, & fit entrevoir le risque qu'on pouvoit courir à lui déplaire. Epargne-toi ce soin, lui dit Achmet, ma vie seule dépend de toi. Sans un foible espoir qui me reste, je te démanderois la mort comme une faveur; mais tu peux l'ordonner si tu la crois nécessaire pour satisfaire l'orgueil d'un maître irrité. Ah cruel! reprit Guerin; devrois-tu me juger ainsi? L'avois-je mérité? ai-je insulté à ton malheur? & quand la pitié.... Je la refuse cette pitié que tu m'offres, elle me feroit inutile, & ne peut qu'irriter mon désespoir; elle seroit même funeste pour toi, si pour payer des bontés dont je sens le prix malgré la dureté que tu peux me reprocher, je te faisois partager l'horreur de mon sort. Accepte du moins mes bienfaits, lui dit Guerin. Le plus grand que j'attende de toi, reprit Achmet, c'est de respecter mon secret. Ton cœur inflexible, répartit Guerin, m'envie la douceur d'entrer dans tes peines, & de les soulager; eh bien, je jure de ne jamais chercher à pénétrer l'affreuse vérité que tu me caches, mais du moins tu seras aussi heureux qu'il peut être en moi d'y contribuer; je te laisse à toi-même, à ton

trouble, à tes remords peut-être; je te rends tous les droits que je puis avoir ſur toi; deviens libre, je te quitte encore de la reconnoiſſance.

Il ſeroit difficile de rendre l'étonnement, mêlé de reſpect & de vénération, dont Achmet fut ſaiſi. Il ſe proſterna aux pieds de Guerin, & après quelques inſtans d'un ſilence à-travers duquel ſon ame agitée ſe peignoit toute entière, il lui dit : Je te parois un monſtre, & tu n'en es que plus généreux. Forcé de te reſpecter, de t'admirer, de t'aimer, je me trouve dans la néceſſité de t'outrager encore par mes refus; mais j'aime mieux perdre tes bontés que ton eſtime : quand je pourrois les mériter par ma confiance, j'en deviendrois indigne par l'aveu que j'aurois fait. Ta vertu même, cette vertu qui maîtriſe les paſſions, cette vertu ſenſible & généreuſe, que j'ignorois & que tu me fais connoître, retient dans mon cœur un ſecret dont la connoiſſance éteindroit dans le tien tous les ſentimens de pitié, pour n'y laiſſer qu'une juſte horreur. J'accepte pourtant la liberté, ajouta-t-il en ſe relevant, ſi tu me permets de t'en faire à chaque inſtant le ſacrifice, en ne te quittant jamais. Guerin s'attendrit, l'embraſſa, confirma le don qu'il lui avoit fait, & la promeſſe de ne jamais le preſſer pour ſavoir ſon ſecret. Il le regarda dans la ſuite comme ſon ami.

Achmet étoit plus inſtruit que les Turcs ne le

ſont ordinairement ; il avoit appris le françois d'un eſclave de cette nation qu'il avoit eu ; quand l'imprimerie s'établit à Conſtantinople, il avoit contribué à ſon établiſſement ſous les yeux de Saïd, & dans les ſoins que lui donnoit cette occupation, il avoit acquis des connoiſſances qui rendoient ſa ſociété aimable. . . . . . .

Pendant le reſte de la guerre, il n'héſita pas à ſuivre ſon bienfaiteur, quoique ce fût contre ſa patrie ; mais il combattoit moins pour les Perſans qu'il n'étoit attentif à veiller ſur les jours de ſon ami. Il cherchoit l'occaſion de s'acquitter en partie avec lui ; le haſard le ſervit. Guerin, tombé de cheval, alloit être enveloppé, Achmet ſoutint ſeul l'effort des Turcs, lui donna le tems de ſe relever, de remonter à cheval. Achmet, preſſé, alloit ſuccomber ; Guerin fondit ſur eux pour le dégager, & tous deux mirent les Turcs en fuite.

Leur amitié qui croiſſoit par degrés, ſe nourriſſoit par des ſacrifices réciproques & continuels. Achmet n'avoit à ſe reprocher que ſon manque de confiance ſur un ſeul point, & dans la condeſcendance que Guerin avoit pour cette foibleſſe, il trouvoit une nouvelle ſource d'attachement pour lui.

La liaiſon intime qui étoit entre les deux amis ne s'étendoit pas juſqu'à les unir dans le goût des plaiſirs. Achmet évitoit ſur-tout de ſe trouver avec

ces esclaves charmantes, qui occupées du desir de plaire, jalouses de la préférence, ne font dépendre leur gloire que des desirs qu'elles inspirent, ou des transports qu'elles procurent, sans être sensibles à la douceur d'aimer, qu'elles ignorent. Tout ce qui avoit rapport à l'amour augmentoit sa mélancolie. . . . .

. . . .

Ils prirent la route de l'Inde, & après avoir séjourné quelque tems dans le beau royaume de Cachemire, ils s'embarquèrent sur les vaisseaux d'Europe. . . . .

. . . .

. . . . . Au mois de Septembre 1736, d'où s'étant rendus à Paris, Guerin alla loger chez son frère qui avoit été prévenu de son arrivée. Achmet fut reçu avec toutes sortes d'égards; mais il demanda & obtint la liberté de vivre dans la retraite. Pour l'en arracher, Guerin le menoit quelquefois avec lui dans les visites qu'il étoit obligé de faire; souvent il l'engageoit à se promener avec lui. L'hiver lui ayant ôté cette dernière ressource, il voulut lui persuader de cultiver les personnes qu'il lui avoit fait connoître; mais Achmet préféra la solitude. Retiré dans son appartement, il en sortoit rarement; la raison du froid, auquel il se disoit peut-être plus sensible qu'il ne l'étoit en effet, & dont cependant il pouvoit être plus susceptible depuis qu'il

avoit pris l'habit à la françoise, lui servoit de prétexte : en quittant l'habit turc, il avoit trouvé l'avantage de ne point exciter, par son habillement, une curiosité indiscrette, & d'éviter des questions qui auroient pu l'embarrasser.

Guerin se déroboit souvent aux empressemens de sa famille pour venir causer avec Achmet. Un jour il le trouva auprès de son feu, appuyé sur le Manteau de sa cheminée, & plongé dans la plus grande rêverie; la chambre n'étoit éclairée que par la lumière que le feu y répandoit. Cette espece de clarté ressemble, à certains égards, à celle que répand la lune à travers des arbres épais; Achmet se leva comme s'il se fût réveillé d'un sommeil profond; & pour cacher l'état de son ame, dont il étoit honteux vis-à-vis d'un ami pour lequel il se reprochoit son peu de confiance, il chercha par plusieurs questions à se distraire de ses propres réflexions. Guerin remarqua l'embarras d'Achmet, l'effort qu'il se faisoit, & s'assit près de lui.

Après quelques discours vagues, Guerin s'étendit sur le désintéressement qu'avoit marqué son frère dans le compte qu'il lui avoit rendu de son bien. Ce bien, accumulé pendant quinze ans, avoit produit une fortune considérable, par l'intégrité & l'intelligence avec laquelle les revenus avoient été placés successivement. Guerin ajouta qu'il n'avoit accepté que ce qui lui étoit échu dans

son partage, & que renonçant au surplus, il l'avoit destiné à l'établissement de sa niece. Vous êtes généreux, dit Achmet, & je vous reconnois; vous payez par un don ce que votre frère eût eu tort de n'avoir pas fait. Non, non, reprit Guerin; laissez-moi jouir du plaisir de croire que la probité n'est pas si étendue que vous le dites, & que ses soins ont eu plutôt pour objet de servir un frère qu'il aimoit, que de remplir les loix que lui prescrivoit un dépôt confié à sa probité. Que vous êtes heureux! s'écria Achmet; la tranquillité de votre ame vous laisse jouir de tout ce qui vous environne; vous pouvez sans peine porter sur chacun de ces objets le degré d'intérêt, d'estime ou de sensibilité qu'il mérite. Votre patrie, vos anciennes liaisons, vos parens.... Vous m'ouvrez les yeux, reprit Guerin; séduit par le charme de vivre avec vous, je n'ai pas songé que j'espérois en-vain vous dédommager de la douceur que j'éprouve moi-même en me retrouvant dans ma patrie & dans le sein de ma famille. Non, je n'ai rien à regretter, reprit Achmet avec transport, vous seul me restez dans la nature .... la connoissance de mon sort, des desirs impuissans .... des remords.... C'est vous seul que je dois, que je puis aimer. Il se tut alors; c'étoit en effet ne rien dire de plus que ce que Guerin avoit pu deviner : mais Achmet n'en avoit jamais tant dit, malgré l'habitude

d'une liaison aussi intime, malgré le désœuvrement d'une longue navigation; & Guerin regarda presque ces mots sans suite & sans ordre, comme un épanchement de cœur. Quoi! je vous quitterois, reprit encore Achmet, vous à qui je dois la liberté & les biens dont je jouis, à qui je dois surtout les sentimens que vous m'inspirez, & dont la douceur suspend souvent l'amertume de mon ame; vous qui avez le droit trop bien acquis de tout exiger de moi!... J'y ai renoncé, dit Guerin, c'est une des conditions de notre amitié; j'ai peut-être eu la foiblesse de m'y soumettre, mais j'ai du moins le courage de respecter nos engagemens; je dis le courage, car il en coûtoit alors à la simple sensibilité qui intéresse pour un malheureux, & il en coûte à présent à l'amitié.

Il s'étoit levé en disant ces dernières paroles, Achmet l'avoit suivi, ils se promenèrent quelque-tems dans sa chambre. Guerin voulut continuer la conversation sur le même ton, Achmet, devenu tout-à-coup plus taciturne, ne répondit rien; ce changement n'échappa point à son ami, qui sans insister davantage, lui dit que le consul françois du Caire étoit nouvellement à Paris, qu'il iroit le voir incessamment, & qu'après ils prendroient jour pour y aller ensemble. Ils se séparèrent peu de tems après.

Guerin revint le lendemain, il trouva son ami

dans la même situation que la veille; il venoit lui confier un projet que son frère lui avoit communiqué le matin. Il semble, dit-il, se méfier du goût que j'ai eu pour les voyages, & pour m'engager à rester avec lui, il croit qu'une femme pourroit me fixer à Paris. Je sens, comme je dois, cette marque d'attachement, & je vois toute la noblesse du procédé; je m'engagerai volontiers à passer avec lui le reste de mes jours, cet engagement n'a rien qui ne me flatte, celui du mariage n'a rien qui me tente; & quand les douceurs qu'on veut m'y faire envisager pourroient me séduire, je vous en dois peut-être le sacrifice. A moi? dit Achmet. Sans doute à vous, reprit Guerin; si j'étois heureux, comment venir étaler mon bonheur aux yeux d'un ami malheureux? & si j'éprouve des troubles, des contradictions, viendrai-je augmenter mes peines en réveillant en vous l'intérêt qui vous rend personnel tout ce qui m'arrive? Ne me comptez pour rien, lui dit Achmet; vous avez peut-être tort de ne pas suivre l'idée qu'on vous donne. Que risquez-vous? vous n'aimez point; l'estime, l'habitude seront les liens d'une union où la passion n'entrera pour rien; & quel que soit l'événement, ou la raison vous fera sentir un bonheur qu'elle aura préparé, ou elle vous aidera à supporter les chagrins qu'elle aura pû vous faire prévoir. Je suppose même que vous

deveniez sensible, amoureux, cet amour n'aura jamais ce caractère terrible qui produit également la frénésie d'une ame ivre de plaisir, ou le déchirement d'un cœur désespéré. Ce caractère est inconnu dans vos climats, l'éducation, ce que vous appellez politesse, la communication qui dans ce pays-ci est entre les deux sexes, dès leur enfance, produisent parmi vous une liaison qui est plutôt un simple commerce de sentimens qu'une vraie passion; il n'y entre jamais de cet abandon de soi-même, de cette fureur qui se porte à tout sans scrupule, soit dans les moyens de réussir, soit dans les conseils que donnent la crainte de perdre l'objet aimé, ou la rage de s'en voir séparé. Plût au ciel que je n'eusse jamais connu que cet amour tranquille, qui moins vif, moins impérieux, adoucit les vertus contraires à ses intérêts, se rallentit par les remords, & survit au désespoir.

Un domestique qui avoit affaire à Guerin, vint lui parler; Achmet s'approcha de la fenêtre, Guerin l'y vint joindre, ils y restèrent quelque-tems. L'étonnement de Guerin fut extrême, quand il vit que son ami, passant tout-à-coup de l'agitation où il étoit peu auparavant, à un état plus doux en apparence, quoiqu'intérieurement aussi violent, parla de la proposition du mariage avec détail, avec discussion, sans nul retour sur lui-même, sans que rien parût avoir rapport à ce qu'il

avoit dit étant au coin du feu. Son étonnement augmenta encore, quand le hasard les eut ramenés auprès de la cheminée, au lieu où ils étoient d'abord ; Achmet serrant la main de son ami, dit avec des yeux égarés .... *Oui, moi-même .... lui plongeant un poignard dans le sein* .... Eh de qui ? s'écria Guerin ? ... De celle que j'adorois. ... Je vous fais horreur sans doute. Nous comptions échapper à la poursuite de nos ennemis, le sort nous trahit. Elle se flattoit peu de désarmer la fureur d'un maître irrité, elle eût même rougi de lui demander une vie dont elle m'avoit consacré tous les momens ; nous allions être séparés pour jamais ; la mort lui parut moins affreuse, elle me la demanda, cette mort, comme une grace, comme une preuve de mon amour, comme le prix du sien. Peut-être ne la regardai-je pas alors comme le plus grand des malheurs ; je perdois ce que j'aimois, on alloit me l'arracher pour la remettre entre les bras d'un autre. Ah ! Zesbet, Zesbet, ajouta-t-il en élevant la voix, ne me reproche rien, tu me vis toi-même me percer à tes yeux.... O ciel ! que dites-vous ? dit Guerin.... Zesbet plus heureuse mourut sans doute, reprit Achmet.... Leur conversation fut alors interrompue par un cri perçant ; ils ne purent deviner d'où il partoit, & après quelques instans donnés à la première surprise, Achmet continua : J'ai su depuis, que je fus secouru

& mené à Topal Osman, qui, instruit de la mort de Zesbet, ignorant qu'elle avoit péri par ma main, croyant même que le désespoir de la perdre m'avoit seul armé contre moi, me rappella à la vie par l'assurance qu'il me donna de me procurer les moyens de me venger. Cette raison, plus forte sur moi que la couronne du martyre promise aux Musulmans qui meurent en combattant contre les ennemis de la foi, me détermina à le suivre. Sa mort me ravit tout espoir de vengeance, je le retrouvai dans vos bontés & dans l'idée d'une liberté prochaine que je me flattois de pouvoir acheter ou obtenir d'un maître aussi généreux : un sentiment plus doux l'emporta bientôt dans mon cœur; & si, forcé d'abord à me taire par l'intérêt même de ma vengeance, j'ai depuis résisté à l'envie que j'ai eue de vous ouvrir mon cœur, ne l'imputez qu'à la crainte que je devois avoir de perdre votre estime & votre amitié; j'ignore encore par quel charme j'ai succombé. . . . .

. . . .

Le reste du manuscrit étoit déchiré, il n'est pas trop nécessaire d'en voir la suite, pour sentir l'impression que fit sur Achmet le Manteau de la cheminée. On ne sait souvent à quoi attribuer les confidences qu'on a faites, celles qu'on a reçues; c'est qu'on s'est trouvé au coin du feu. Le cœur s'ouvre, l'esprit se développe, l'imagination s'é-

chauffe, la confiance naît, les inconvéniens disparoissent. Que de raccommodemens ! que de déclarations ! que d'aveux ! j'en appelle à mes lecteurs. C'est une vérité à laquelle on n'a peut-être pas fait assez de réflexion ; quand on a le pied sur les tisons, on a le cœur sur les levres.

J'ajouterai ici, ce que m'a appris de la fin des aventures d'Achmet, un de mes amis qui avoit lu le manuscrit dans son entier. . . . .

Guerin rassura Achmet sur la crainte qu'il avoit d'être moins aimé après lui avoir fait une pareille confidence. Pendant la nuit, Achmet crut entendre, quoique confusément, prononcer plusieurs fois son nom, il n'en fut que médiocrement frappé. Le lendemain, Guerin résolut de rendre visite au consul françois. Non-seulement il avoit le prétexte d'une parenté éloignée, mais celui du voisinage, un mur mitoyen séparoit leurs maisons ; de plus, il avoit envie de savoir des nouvelles d'un pays qu'il avoit parcouru ; c'est une curiosité naturelle à tous les hommes. Il alla donc chez monsieur D**, ancien consul du Caire ; celui-ci, après les premiers complimens, le conduisit dans l'appartement de sa femme, ils s'entretinrent quelque tems de leur séjour en Egypte, & parlèrent de plusieurs autres endroits de la domination du grand-seigneur. Il est si naturel d'être occupé de son ami, que Guerin fit bientôt tomber la conversation sur Achmet &

sur

ſur l'amitié qu'il avoit pour lui. En s'en allant il trouva ſur l'eſcalier une ſervante aſſez noire, mais bien faite, vêtue comme les eſclaves d'Egypte, qui lui dit en turc, *Achmet .... Achmet ſera toujours aimé*, Guerin ne fit qu'une foible attention à ce diſcours, qu'il regarda d'abord comme une ſimple politeſſe, ſuppoſant que l'Egyptienne avoit entendu ſa converſation. Frappé cependant de la confidence qu'Achmet lui avoit faite la veille, il ſe rappella la ſituation de la maiſon, le cri qu'il avoit entendu, & dont le ſon n'avoit pu venir à eux que par le tuyau de la cheminée. Il ne voulut point communiquer à ſon ami les idées qu'il avoit, dans la crainte de renouveller ſa douleur par une eſpérance auſſi légèrement conçue, il ſe contenta d'engager Achmet à venir le lendemain avec lui chez le conſul. La femme du conſul, pour faire honneur à Achmet, voulut le traiter à la mode de ſon pays; elle ordonna qu'on apportât le café. A-peine l'Egyptienne, qui fut chargée de cette commiſſion, entra-t-elle dans la chambre, qu'elle tomba évanouie : On courut à ſon ſecours, chacun s'empreſſa autour d'elle; elle reprit bientôt ſes eſprits. *Achmet!* dit-elle alors en ouvrant les yeux, *mon cher Achmet, c'eſt donc toi que je revois, c'eſt donc toi que j'ai entendu m'appeller?* Au ſon d'une voix ſi chère, Achmet crut reconnoître Zesbet, & ſans avoir la force de ſe ſoutenir, tomba dans ſes bras; c'étoit

Zesbet elle-même. Les deux amans contens de se revoir, n'en étoient pas encore au détail de leurs aventures, leurs regards leur suffisoient, leur avidité ne se peut décrire; & voici ce qu'une curiosité pleine d'intérêt fit apprendre à Guerin, de la suite des aventures de Zesbet.

On peut se souvenir qu'Achmet avoit poignardé Zesbet & s'étoit poignardé lui-même, Topal Osman l'avoit fait secourir, abandonnant Zesbet qu'on lui avoit dit être hors d'état de recevoir aucun soulagement. Quelques marchands françois de l'échelle de Smyrne chassoient de ce côté, leur surprise fut extrême en appercevant une femme percée de coups. Sa beauté les intéressa, ils en approchèrent, & croyant y trouver quelque reste de vie, ils la secoururent & la portèrent dans leur maison de campagne qui n'étoit pas éloignée; leurs soins ne furent point inutiles, elle donna quelque espérance de guérison. Ils la remirent alors entre les mains d'un missionnaire qui savoit parfaitement le turc, & qui joignant au sentiment naturel d'humanité des vues chrétiennes, lui rendit tous les soins possibles: elle guérit. Il avoit gagné sa confiance, il avoit des droits sur sa reconnoissance, il entreprit de la convertir, & y réussit; le moyen de la religion fut le seul qu'il put employer avec succès pour l'obliger à survivre à Achmet, toujours présent à son esprit. La crainte

d'exposer la nation françoise à une avanie, si les Turcs avoient la moindre connoissance de la conversion d'une femme turque, engagea les missionnaires à éloigner Zesbet de Smyrne. Elle consentit à tout ; Achmet étoit mort pour elle, quel lieu de la terre pouvoit-elle préférer ? Ils lui firent prendre un habit d'homme, & lui donnèrent une eau qui détruisit la blancheur & l'éclat de son teint. Ce présent fut le seul qui lui fût agréable, elle s'en trouva si bien qu'elle en avoit toujours conservé l'usage. Avec d'aussi sages précautions, les missionnaires la firent heureusement passer au Caire, & engagèrent le consul françois, le même qui se trouvoit alors à Paris, à la prendre à son service. Elle s'y étoit si bien attachée, qu'elle avoit voulu le suivre en France, où sa constance fut récompensée. Achmet se convertit & l'épousa, avec d'autant plus de plaisir qu'elle cessa l'usage de l'eau qui la noircissoit, & qu'elle reprit en peu de tems tout l'éclat de son teint & de sa première beauté. Guerin leur donna généreusement la moitié de ce qu'il avoit apporté de Perse, & ces bons Turcs, qui ont pris des noms françois, sont à présent à la tête d'une petite famille qui prospérera sans doute, mais qui dans le fond ne doit son bonheur qu'à la confiance que le Manteau de la cheminée fait inspirer ; confiance qui avoit résisté à tant de différens climats & de différentes situations.

TIRER PAR LE MANTEAU.

Le veuvage, la jeuneſſe, la beauté & la richeſſe ſont des dons deſirés par toutes les femmes, & dont elles ſavent ordinairement jouir. Célénie ajoutoit à tous ces avantages celui d'une bonne réputation; cependant, & ce que l'on aura peine à croire, Célénie n'étoit point heureuſe.

Tous les plaiſirs ont leur ſource dans le cœur; celui de Célénie pouvoit-il être ſatisfait? Il n'étoit pas occupé, elle n'avoit pas aimé, pas même ſon mari, quelque jeune qu'elle l'eût épouſé. Son cœur cependant étoit né ſenſible; mais elle ne s'en doutoit pas. Son malheur venoit de ſon éducation, de la perſuaſion où elle avoit été en faveur de tous ſes préjugés, de la critique qu'elle avoit fait des autres femmes; enfin de l'affiche d'indifférence qu'elle avoit miſe en éclat.

Veuve de très-bonne heure, elle goûtoit à vingt ans avec une parfaite indolence les triſtes agrémens d'une liberté dont elle ne ſentoit pas le prix; un

de ces coups de foudre, rares à la vérité, mais que l'amour lance de tems-en-tems pour prouver qu'il porte auſſi ſon tonnerre, cauſa dans ſon eſprit, dans ſon cœur, dans ſon caractère un changement qui échappa aux yeux même de celui qui l'avoit cauſé. Il ſe nommoit Saint-Hélène, étoit jeune, bien fait, mais froid, réſervé & timide. Quelques raiſons d'affaires l'avoient attiré à Paris, & celles d'une parenté fort éloignée l'engagèrent à venir ſouvent chez les parens de Célénie, avec leſquels elle avoit toujours logé.

Saint-Hélène ſavoit à-peine que Célénie étoit une des plus jolies femmes de Paris. Ce n'étoit point la différence conſidérable qui ſe trouvoit entre leurs fortunes, qui l'empêchoit de rendre juſtice à ſes charmes, c'étoit principalement le bruit de ſa dévotion, c'étoit la vénération que Célénie lui inſpiroit : ſentiment cruel à inſpirer pour une jolie femme. Heureuſement elles en courent rarement les riſques. Les idées de Célénie ſur Saint-Hélène étoient fort différentes ; elle prenoit plaiſir à le voir ; elle louoit ſa modeſtie, elle applaudiſſoit à ſa retenue, & comme elle ne connoiſſoit point l'amour, elle ne mettoit aucun obſtacle à ſa défaite, elle avaloit à longs-traits, & ſans aucune inquiétude, un poiſon dangereux. Le froid & le ſérieux de Saint-Hélène l'animoient, elle étoit quelquefois étonnée du chemin qu'une plaiſanterie lui faiſoit faire,

elle ne pouvoit deviner la raiſon de la vivacité qui l'emportoit. Mais les révolutions qu'une paſſion fait éprouver, ne peuvent long-tems ſe cacher à l'eſprit. Célénie en avoit, & des réflexions ſuivies ſur ſon trouble, ſon agitation, & ſur ce qui pouvoit les cauſer, l'éclairèrent bientôt ſur la ſituation de ſon ame. Que devint-elle alors ? Sa vertu, ſes grands biens, ſa réputation, tout lui peignit l'amour qu'elle reſſentoit, comme le comble du malheur & de l'humiliation. Elle évita Saint-Hélène ſans qu'il s'en apperçût, elle ſe rapprocha de lui, ſans qu'il y fût plus ſenſible. Elle s'applaudiſſoit quelquefois de n'être point aimée; plus ſouvent elle étoit déſeſpérée d'aimer ſeule. Cette idée fut la plus forte, la plus vive, la plus conſtante. Je ne rapporterai point ici ſes combats, les pareils ſe trouvent écrits de tous côtés, au point que je pourrois dire au lecteur, voyez telles pages de tels & tels romans.

Les ſoins, les attentions, les prévenances, l'humeur, l'aigreur même, rien ne fit ouvrir les yeux à Saint-Hélène, rien ne lui fit ſoupçonner ſon bonheur. Ce n'étoit pas faute d'eſprit ni de lumières; mais, comme je l'ai déja dit, les idées qu'il avoit du caractère de Célénie, ſa timidité naturelle, le peu d'uſage du monde & le peu de connoiſſance des femmes, lui cachoient une auſſi flatteuſe vérité.

Un jour, après avoir dîné avec sa famille, Célénie dit à Saint-Hélène de lui donner la main pour la conduire chez elle. Il obéit, & donna une main, qu'un auteur de nos jours diroit, qui ne pensoit point; il voulut quitter Célénie à la porte de son appartement, elle le fit entrer avec elle. La conversation ne fut pas vive, Saint-Hélène, qui n'étoit jamais pressé de parler, & qui n'avoit rien à lui dire, attendoit que Célénie commençât la conversation. Célénie se taisoit pour avoir trop à parler. L'esprit a bien peu de ressort devant le cœur; toutes les façons de parler qui veulent dire, qui ne disent pas, & qui semblent naître avec les femmes, avoient été jusques-là mises en usage par Célénie.

Cependant elle l'avoit fait venir, elle l'avoit retenu; il falloit qu'elle parlât; quel prétexte donner à son silence? comment le colorer? La dévotion fut le sujet qu'elle préféra; Saint-Hélène avoit celle d'un galant-homme, c'est-à-dire dégagée de tous ces raffinemens qui en font une occupation pour les femmes. Célénie lui demanda donc ce qu'il en pensoit; elle fut contente de ses réponses sages & mesurées; il ajouta, par politesse pour elle, qu'il voudroit être encore plus dévot qu'il ne l'étoit, mais que l'hypocrisie lui paroissoit plus affreuse que l'impiété. Le mot d'hypocrisie fit rougir Célénie, & acheva de la déterminer à parler; car elle avoit

imaginé qu'en diminuant dans la tête de Saint-Hélène l'idée qu'il s'étoit formée de ſa dévotion, elle pourroit plus aiſément le rapprocher d'elle. Pour lors elle ne lui cacha point que la dévotion à laquelle elle ſembloit attachée, étoit une ſuite de ſon éducation, un parti qui lui avoit été ſuggéré par ſes parens. Elle parla toujours au paſſé ſur ſa dévotion, & finit par dire à Saint-Hélène, qu'elle l'avoit choiſi pour lui conſeiller la conduite que le monde, ſa famille & ſes prétendus engagemens pouvoient exiger d'elle. Elle finit enfin par l'aſſurer qu'elle n'attendoit que de lui & de ſa probité les moyens ſages qu'elle pourroit employer pour ſe ſouſtraire à la contrainte qu'elle s'étoit impoſée. Saint-Hélène la plaignit d'être réduite à l'hypocriſie; mais il lui fit ſentir les inconvéniens que produiroit néceſſairement un paſſage trop ſubit de la retraite à une vie plus diſſipée. Elle convint de tout, & lui fit promettre de la venir voir ſouvent, & de la guider ſur la route qu'elle devoit tenir. Quelle joie ne reſſentit-elle pas, quand elle fit réflexion ſur les avantages qu'elle venoit de ſe procurer par cette ſeule confidence! Elle enviſageoit une liaiſon réglée avec ſon amant, un moyen de détruire ſes préventions, une néceſſité de converſations longues & ſuivies, & mille autres choſes que l'amour fait trouver dans une démarche dont il eſt ſatisfait. Saint-Hélène ſe leva pour s'en aller, & comme il avoit

le dos tourné, par un mouvement que Célénie ne put retenir, elle tira ſon Manteau. Saint-Hélène croyant s'être accroché quelque part, ne s'arrêta point, Célénie n'oſa ſe déclarer davantage.

On crut, en voyant l'empreſſement avec lequel Célénie cherchoit Saint-Hélène, qu'elle avoit entrepris ſa converſion; le monde, tout clair-voyant qu'on le croit, eſt ſouvent bien éloigné de démêler la vérité.

Saint-Hélène cependant ne fut pas éclairé. Flatté de la confiance de Célénie, il regardoit les aveux qu'elle lui avoit faits comme un dépôt dont il étoit incapable d'abuſer, & ne lui donnoit d'autres conſeils que ceux que ſa probité lui dictoit. La ſituation de Célénie étoit peut-être la ſeule circonſtance où l'amour ſe trouve fâché d'eſtimer ce qu'il aime. Célénie avoit recours à mille avances indiſcrettes, & ſous le prétexte de l'amitié, elle ſoutenoit qu'un ami pouvoit inſpirer la plus forte jalouſie; elle vouloit en conſéquence que Saint-Hélène lui rendît compte de toutes ſes actions, de ſes penſés même, qu'il n'aimât qu'elle : enfin elle pouſſa les ſentimens de l'amitié ſi près de la fureur & de l'emportement, que Saint-Hélène ouvrit les yeux. Qu'une femme qui aime voit juſte ſur la façon dont elle eſt regardée! Célénie ne put douter du changement arrivé dans le cœur de Saint-Hélène, elle s'en apperçut au trouble ainſi qu'à l'embarras qui paroiſ-

ſoient dans toutes ſes actions. Un jour qu'ils étoient ſeuls, elle écrivit en affectant de ne point penſer à ce qu'elle faiſoit ; *vos yeux ſont donc ouverts, votre cœur eſt-il fermé*? Ah, mademoiſelle! s'écria Saint-Hélène, comment aurois-je pu me flatter d'un ſi grand bonheur ? C'eſt à vous à préſent à me prouver, lui répondit-elle, que vous trouvez votre ſituation heureuſe; quant à moi, je vous ai, ce me ſemble, aſſez tiré par le Manteau ; mais on ne doit jamais rougir de tout ce qu'un amour honnête & véritable peut faire entreprendre.

Quelque tems après, Célénie força tous ſes parens à conſentir au bonheur de Saint-Hélène, qu'elle préféra aux plus grands partis du royaume, & l'amour fit long-tems le charme de leur union.



SOUS LE MANTEAU.

PORTRAIT.

Il y avoit autrefois à Paris, dans le tems où le faste n'avoit point encore corrompu toutes les sociétés, un petit vieillard nommé monsieur Pacot. Son air ouvert inspiroit la confiance & l'amitié ; il étoit toujours vêtu très-simplement, mais sa propreté étoit extrême. Un bien médiocre lui suffisoit, non-seulement pour n'être à charge à personne, mais pour donner quelquefois à souper à ses amis. Il ne connoissoit nullement la propriété, & ne refusoit que quand il n'avoit pas ce qu'on lui demandoit. Une chambre, un cabinet, une garde-robe & une belle salle d'assemblée, formoient son appartement ; le même espace au rez-de-chaussée, étoit rempli par une salle à manger, une cuisine, un office, & par une petite chambre qu'occupoit une servante, son unique domestique. Un petit jardin, orné d'une treille qui formoit un berceau couvert, étoit aussi bien tenu que

le reste de la maison, qui n'avoit pas plus de second étage que de cour. La porte d'entrée donnoit sur une rue détournée, mais peu éloignée d'une autre fort passante; tant que la belle saison duroit, le petit bon-homme se mettoit les soirs sur le pas de sa porte pour y prendre le frais. Insensiblément toute la jeunesse des rues voisines s'assembloit autour de lui, & lui faisoit amitié; il y répondoit par des caresses & par des offres de services. En hiver, elle venoit remplir la salle, soit devant, soit après le soupé; on avoit la liberté d'entrer & de sortir, sans être obligé de parler au maître de la maison : on dansoit, on causoit, enfin on s'amusoit; aussi étoit-il l'idole de son quartier. Son esprit n'étoit pas brillant, mais le bon-sens étoit son partage, la simplicité, la vérité, & sur-tout la candeur étoient la baze & les ornemens de son caractère. Il étoit né avec une gaieté si véritable & si pure, qu'il l'avoit conservée malgré le grand âge auquel il étoit parvenu : car dans le tems que ces mémoires ont été écrits, l'auteur, qui le connoissoit, assure qu'il ne s'éloignoit pas de quatre-vingts ans. Pour ne point perdre cette gaieté, ce précieux don du ciel, il recherchoit avec soin la jeunesse, dont les amusemens & la joie entretenoient ses heureuses dispositions. Il aimoit surtout à démêler ces heureuses impressions qu'il ne pouvoit plus ressentir, loin d'éprouver l'humeur &

le chagrin des autres vieillards, qui ne permettent pas les amuſemens qu'ils ne peuvent plus goûter; le plaiſir des autres lui rappelloit ſans aigreur ſes plaiſirs paſſés. Il héſitoit cependant à conſeiller l'amour, & ne ſe ſervoit des confidences qu'on l'obligeoit ſouvent de recevoir, que pour éclairer ceux ou celles qui avoient recours à lui, pour leur donner des conſeils auſſi ſages qu'utiles. Mais quand il avoit reconnu de véritables paſſions, & qu'il jugeoit les unions convenables, c'eſt alors, leur diſoit-il, qu'il auroit voulu les mettre ſous ſon Manteau. Souvent il ſe ſervoit de l'autorité que lui donnoient ſon âge & ſon caractère, pour empêcher les éclats, pour tempérer les premiers mouvemens qui forment ordinairement les plus grandes indiſcrétions des amans. Il modéroit auſſi les effets de la jalouſie, & faiſoit rougir de ceux de la coquetterie; enfin il autoriſoit les ruptures, quand il les croyoit néceſſaires, avec autant de ſoin qu'il facilitoit les rendez-vous, qu'il remettoit les lettres, qu'il conſoloit dans les abſences, & qu'il procuroit des éclairciſſemens à ceux qui s'aimoient véritablement. Il parloit quelquefois aux parens que diverſes circonſtances empêchoient de s'accorder. Aſſez heureux pour contribuer à la réunion des familles, il s'occupoit du ſoin de procurer le repos des pères & le bonheur des enfans. Il regardoit comme les ſiens tous les jeunes-gens du quartier,

il les avoit vu naître, en avoit reçu des soins, & leur avoit à tous rendu service; aussi n'y avoit-il point de noces dont il ne fût prié, il en étoit l'ame & la joie.

Tout est & sera toujours censuré dans le monde; la vertu même n'est point exempte de blâme, & pour la critiquer avec quelque apparence de raison, on lui donne souvent de fausses interprétations, on lui suppose des vues; en un mot, on cherche à la défigurer quand on ne peut se dispenser de l'admettre. L'on avoit donc fait souvent des efforts pour donner des scrupules au petit bon-homme Pacot sur sa conduite; on citoit son âge pour jetter un ridicule sur son genre de vie. Mais ces efforts, toujours inutiles, ne l'avoient seulement pas ébranlé; il croyoit n'avoir rien à se reprocher, parce que ses vues étoient droites. Ses amis seuls avoient été alarmés, sa cause étoit presque celle de tout le monde, la reconnoissance de ceux qu'il avoit obligés autrefois, étoit aussi vive que celle de ceux qui en avoient reçu des plaisirs récens. Ces petites traverses augmentèrent encore le bonheur de sa vie, elles lui firent sentir combien il étoit aimé; ce sentiment avoit toujours été l'unique objet de ses procédés & de sa conduite.

Un jour qu'il prenoit son Manteau pour sortir, selon la mode qui régnoit alors, il vit arriver chez lui un homme âgé qu'il ne connut pas. Il avoit

affaire, & sentit vivement combien l'on est à plaindre quand on est rencontré chez soi par un importun, sur-tout par ces vieillards presque toujours désœuvrés, & par-conséquent incommodes; mais la politesse & l'honnêteté naturelle l'emportèrent sur le chagrin de la contrainte. Il fit accueil à l'inconnu, & quand ils furent assis, l'étranger lui dit: Quoi donc, monsieur Pacot, ne me reconnoissez-vous pas? Pour moi, qui n'oublie pas si facilement mes anciens amis, je vous aurois démêlé entre mille, quoique je ne vous aie pas vu depuis quinze ans. Je suis Durbin, ajouta-t-il. Ah, c'est vous! lui répondit monsieur Pacot; qu'avez-vous fait pour être aussi changé, vous qui n'êtes qu'un enfant? Un enfant! reprit Durbin, un enfant de soixante-sept ans; cependant je ne me croyois pas si changé, car je me ménage & je vis dans une retraite excessive. C'est-à-dire que vous vous ennuyez, interrompit le petit homme? Non, reprit-il; je me prépare à la mort. Et pourquoi changer de vie pour cela? lui répliqua monsieur Pacot; vous avez donc vécu d'une façon qui vous a laissé des remords? que je vous plains! Je me suis conduit comme tout le monde, poursuivit Durbin, & je veux finir comme tout le monde. Mais vous, comment vivez-vous? Comme j'ai toujours fait, lui répondit-il. Vous m'étonnez, reprit Durbin; quoi! vous avez toujours continué la même façon

de vivre? Je me suis soumis, lui répliqua Pacot, aux changemens que la nature a faits en moi; mais voulez-vous en juger par vous-même? venez passer demain la journée avec moi, quelques-uns de mes voisins s'y rassembleront pour faire de la musique, il en demeurera peut-être un petit nombre à souper; si la partie vous plaît vous les imiterez. Durbin se récria & lui dit : Comment voulez-vous qu'à mon âge je me trouve au milieu de la jeunesse & des plaisirs? Que diroit-on, je vous prie? Je vous ai offert ce qui dépendoit de moi, reprit Pacot; n'y venez-pas, vous ferez fort bien, de telles dispositions ne rendroient pas notre partie agréable. Durbin voyant que Pacot ne le pressoit pas davantage, finit par accepter la proposition, à la réserve du soupé, qu'il dit toujours ne lui pouvoir convenir; ensuite il le remercia, l'embrassa & le quitta, non sans être rempli d'étonnement & peut-être d'envie. Il fut exact au rendez-vous & s'y trouva des premiers. La salle fut bientôt remplie de mères suivies de leurs filles, qui l'étoient de leurs amans. La joie & le contentement étoient peints sur tous les visages, la liberté répandoit sa douceur dans l'air que l'on respiroit, & cette douceur agissoit sur toutes les personnes, sur leur visage & sur leur maintien; car il sembloit encore que l'on aimoit davantage chez le petit bon-homme, & que l'on étoit plus parfaitement

aimé,

aimé, on y jouissoit de la plus grande tranquillité; ses attentions s'étendoient sur tout, sans que jamais il les fît valoir; rien ne lui échappoit, il veilloit sans cesse sur son petit troupeau. S'il voyoit une mère lancer un coup-d'œil sévère, il prévenoit les reproches, détournoit les idées, donnoit occasion à la fille de se justifier, à la mère de s'adoucir, & toutes deux lui en savoient gré. Il avoit choisi une petite place au bout de son claveffin, d'où il sortoit rarement. Tout le monde étoit maître chez lui, il n'avoit point d'ordres à donner, on venoit ordinairement l'y chercher pour l'embrasser en entrant ou en sortant. Ce n'étoit point simple politesse, c'étoit l'expression simple de l'amitié, c'étoit un tribut naïf de la reconnoissance, souvent même entre deux amans qui avoient la facilité de se voir. Cette reconnoissance témoignée à monsieur Pacot, étoit une assurance, une déclaration, un serment nouveau pour l'objet aimé, auquel des circonstances empêchoient quelquefois de parler.

Le concert commença, l'amour fut bien chanté parce qu'il étoit bien senti. Julie, sa mère & son amant furent du nombre des cinq ou six personnes qui demeurèrent à soupé, & Durbin, malgré ce qu'il avoit dit, fut le premier à s'en prier. Le soupé fut agréable, les propos charmans y régnèrent à l'envi, deux jeunes filles très-jolies embellissoient

la scène par leur figure, par le charme de leur voix, & le bon goût de leur chant. Le vieux Durbin ne se trouva point impunément à côté de Julie; il en fut si frappé, qu'indépendamment de toutes les vieilles agaceries qu'il sut mettre en usage pendant le soupé, il voulut absolument lui donner une tremblante main pour la reconduire chez elle quand il fallut se retirer.

A-peine le petit bon-homme Pacot fut-il éveillé le lendemain, que Durbin entra chez lui. Bon dieu! qui vous amene à lui dit-il. Je viens vous voir & vous remercier, lui répondit Durbin: & surement me parler de Julie, ajouta vivement le petit bon-homme. Durbin fut embarrassé; mais par réflexion il se trouva soulagé, car il ne savoit comment entamer la conversation qu'il avoit méditée. Il est vrai, reprit Durbin, que je n'ai rien vu de comparable à Julie, & que je viens ici pour vous demander vos conseils. Mes conseils? lui répondit Pacot; volontiers. Julie est adorable, poursuivit Durbin, la tête m'en tourne, vous êtes de ses amis, vous avez du crédit sur son esprit, j'ai de l'argent, qu'elle en profite, je ne disputerai point.... Pacot fit un grand éclat de rire, & lui dit: Quoi donc! le fruit de votre retraite se termine à vous laisser séduire par une fille que vous n'avez vue qu'un instant! le produit de vos réflexions ne vous sert qu'à offenser la vertu de Julie

& la mienne! Eh bons dieux! qu'avez-vous gagné en vieilliſſant? Sachez que Julie eſt auſſi ſage que bien-née, qu'elle aime uniquement & qu'elle a raiſon d'aimer le jeune-homme qui ſoupa hier avec elle, que leur mariage ſe doit faire inceſſamment, & qu'il eſt parfaitement convenable. Quoi! Julie va ſe marier? interrompit Durbin avec vivacité. Oui, ſi vous le trouvez bon, lui répliqua Pacot, & je viens de recevoir un billet qui leve quelques difficultés qui ſubſiſtoient encore; je vais m'habiller & ſortir pour terminer l'affaire. Vous ne ferez rien pour un ancien ami? lui répliqua Durbin; vous dites que Julie eſt ſage, votre témoignage me ſuffit; ſa figure m'enchante, vous l'aimez, je ſuis riche, faites ſa fortune; je l'épouſe & je lui donne tout mon bien. Je ne ſais point faire de ces ſortes de fortune, lui répondit Pacot d'un ton ſévère, rendez-vous plutôt juſtice, & vous ſentirez que mon refus eſt la plus grande marque d'amitié que je puiſſe vous donner. Songez donc que vous m'avez avoué hier, que vous aviez ſoixante-ſept ans, que Julie non-ſeulement n'en a que dix-ſept, mais qu'elle a une paſſion dans le cœur. Quelle union pourriez-vous eſpérer avec elle? quelle ſociété pourriez-vous en attendre? L'avarice eſt le ſeul ſentiment qu'il vous ſeroit poſſible d'allumer dans ſon cœur. Un libertinage qui ſeroit bientôt ſatisfait, eſt le ſeul mouvement qui vous anime; & je pourrois me

prêter à une pareille propoſition ? Non, certes. Quittez, croyez-moi, pourſuivit-il, une retraite dont vous faites un ſi mauvais uſage ; & puiſque vous avez le cœur aſſez léger & aſſez perverti pour me faire les propoſitions que je viens de recevoir de vous, ne troublez pas le repos & la candeur de la vie que je mene, ou ne vous attendez à recevoir de moi que des reproches.

Durbin fut obligé de le quitter, il fit quelques tentatives ſur le cœur de Julie, qui ne lui attirèrent que des ridicules, il en fit d'auſſi inutiles auprès de ſa mère ; Julie & ſon amant ſe marièrent, ils furent heureux ; Pacot jouiſſoit de leur bonheur.

Ces exemples peuvent donner l'idée d'un caractère & d'une vie remplie d'ailleurs d'incidens trop médiocres & trop peu intéreſſans pour être plus amplement racontés. Le fond du caractère d'un vieillard gai, ſimple & honnête a paru mériter d'être tranſmis à la poſtérité. Comme il avoit coutume de dire, quand il voyoit de bons & ſincères amans, *je voudrois bien les mettre ſous mon Manteau* ; cette façon de parler, s'eſt non-ſeulement conſervée, mais par une métaphore naturelle, elle s'eſt étendue juſqu'aux choſes qu'il eſt dangereux de faire paroître ; elle eſt plus particulièrement conſacrée aux livres, pour leſquels elle eſt fort avantageuſe.

LE MANTEAU
DE
FEMME,
OU
LE MANTELET.

Pour être ce qu'on appelle dans le monde une jolie femme, il n'eſt pas toujours néceſſaire d'être belle; mais Thélamire étoit l'une & l'autre; fort à la mode, fort ſuivie, vive & diſſipée par état autant que par goût, indiſcrette dans ſes propos, inconſtante dans ſes affections, inconſéquente dans ſes idées; elle ſe croyoit obligée d'être inſtruite de l'événement du jour, il falloit qu'elle eût tout vu, elle ſe piquoit de ſavoir tout.

Chacun de ſes amans ſe flattoit peut-être de fixer l'eſprit & le cœur de Thélamire. Leur erreur ne duroit pas long-tems, & ils n'en étoient que médiocrement humiliés; les gens du monde ſavent auſſi peu s'affliger d'une rupture que goûter les plaiſirs d'une jouiſſance.

Thélamire avoit depuis quelques jours une intrigue commencée avec Calidon, si connu dans Paris par l'attention & par les soins, mêlés de réflexions profondes, qu'il employoit pour soutenir l'état qu'il avoit embrassé, d'homme-à-la-mode. Sa figure étoit fine & jolie, il avoit les larmes à commandement, le son de sa voix étoit susceptible de toutes les inflexions possibles, sa conversation étoit légère, badine, sémillante; on ne pouvoit rien retenir de ce qu'il disoit, mais il occupoit; les gestes, les regards, la vivacité, les mots heureux, tout plaisoit à des femmes, d'autant plutôt séduites, qu'elles arrivoient ordinairement disposées favorablement pour lui; car enfin il falloit l'*avoir*, telles & telles l'avoient *eu*, comment s'en dispenser?

Thélamire donc avoit pris Calidon, mais depuis si peu de tems qu'elle n'avoit encore soupé qu'une fois dans sa petite maison; il en étoit au second rendez-vous, pour lequel Thélamire avoit pris jour; mais ce même jour, voulant accorder son intrigue avec un soupé brillant qui lui avoit été proposé depuis, elle lui écrivit le matin qu'elle iroit lui rendre une visite d'après-midi, le priant de remettre le soupé, & de venir avec elle à celui où elle ne pouvoit, disoit-elle, se dispenser d'aller. Elle n'oublia pas de lui faire valoir le sacrifice qu'elle lui faisoit du spectacle. Calidon crut devoir paroître désespéré de ce contre-tems; il s'en plaignit vive-

ment dans une réponſe qu'il fit, exagéra les droits de l'amour, auxquels ceux de la ſociété doivent céder, affecta d'être jaloux, manda cependant qu'il attendroit Thélamire, mais refuſa le ſoupé qu'elle propoſoit.

Malgré ces plaintes & ces reproches, il étoit charmé de ce nouvel arrangement; Mélazie, nouvellement arrivée de province, s'étoit rendue à lui, plutôt qu'il ne l'avoit calculé. En effet, les bons airs & la figure de Calidon avoient fait ſur le cœur ou plutôt ſur la tête de Mélazie, une impreſſion d'autant plus prompte, qu'il s'y joignoit une curioſité très-vive de ſavoir ce que c'étoit qu'une petite maiſon. Elle en avoit entendu parler, mais elle n'en avoit jamais vu, & faiſoit à ce ſujet mille queſtions. Calidon la preſſa d'en juger par elle-même. Il fut étonné quand Mélazie conſentit à y aller dès le lendemain; elle avoit tout arrangé pour être maîtreſſe de ſon tems, pour ſe défaire de ſon mari & de tous les importuns; ce lendemain étoit le jour du rendez-vous avec Thélamire. Tout autre que Calidon auroit été embarraſſé; loin de le paroître, ſa vivacité, ſes tranſports & ſa reconnoiſſance éclatèrent, car rien ne coûte à ceux qui ſont dans l'habitude & dans la cruelle néceſſité de tromper; d'ailleurs il étoit réſolu, ſi les circonſtances ne le favoriſoient point, de prétexter une affaire, une maladie, enfin un

obſtacle invincible pour rompre le ſoupé convenu avec Thélamire ; car en ce cas la nouvelle doit l'emporter ſur l'ancienne, c'eſt la regle. Mais à-peine Calidon avoit-il commencé à écrire à Thélamire, pour s'excuſer de manquer au rendez-vous, qu'il reçut ſa lettre. Au lieu de ſa propre juſtification qu'il croyoit lui devoir, il ſe trouva trop heureux d'avoir des reproches à lui faire ; déterminé cependant à conſerver Thélamire, il conſentit à l'attendre l'après-midi, & cherchant à ſe faire un mérite auprès de Mélazie de ce qu'il ne ſe trouveroit pas à l'opéra, il lui envoya ce billet.

» La nuit n'a-t-elle point dérangé les projets les
» plus flatteurs dont une ame puiſſe être enchantée,
» & qui doivent commencer le bonheur de ma
» vie ? Je vous attends après l'opéra, je prends
» ſur moi de ne point m'y trouver, je ne pour-
» rois retenir mes regards, les jaloux les pour-
» roient remarquer ; ce ſoir je me paierai avec
» avidité de cette contrainte, & des deſirs que
» vous ſavez ſi bien inſpirer. »

Thélamire arriva comme elle l'avoit mandé ; Calidon avoit fait retirer ſes gens, éteindre le feu de la cuiſine, pour cacher les apprêts du ſoupé qu'il deſtinoit à Mélazie. Thélamire trouva peu de bougies dans la maiſon, nul air de fête, un ſeul

laquais lui ouvrit la porte, l'éclaira & l'annonça; tout peignoit avec ſoin la triſteſſe dans laquelle Calidon avoit réſolu de paroître plongé. Il étoit couché dans un grand fauteuil, & appuyé ſur une petite table ſur laquelle un livre étoit ouvert. Etes-vous malade? lui dit Thélamire dès la porte. Oui, madame, je ne me trouve pas comme à mon ordinaire, la triſteſſe que vous me cauſez.... Thélamire le regarda & n'eut aucune inquiétude pour ſa ſanté. Flattée en ſecret de l'impreſſion qu'elle croyoit lui avoir cauſée, elle ſe contenta de lui dire avec étonnement: Etes-vous fou, Calidon? je vous croyois plus inſtruit, mais vous n'y penſez pas, j'ai un ſoupé brillant, il ne tient qu'à vous d'en être & .... Ah! madame, que pourrois-je faire à ce ſoupé? répondit Calidon; je vais manger un triſte poulet, & retourner coucher chez moi, car je n'en puis plus. Je conviens, reprit Thélamire, que ce ſoupé m'en fait manquer un plus agréable, que j'avois deſiré moi-même; mais j'en répare la perte par la viſite que je vous rends & par les momens que je vous donne. Oh! vous êtes trop difficile, ajouta-t-elle, je veux vous corriger de ce défaut. Elle étoit vive, elle étoit dans ſon tort, elle ne négligea rien pour le réparer, & fut en effet très-aimable. Elle avoit ôté ſon Mantelet preſqu'en entrant, elle oublia de le reprendre en ſortant, Calidon même ne s'en ap-

perçut pas. A-peine fut-elle partie, que la maison changea de face, les valets parurent, les bougies s'allumèrent, les parfums brûlèrent ; Mélazie se seroit trouvée bien reçue à moins de frais. Le véritable amour est plus simple, mais que de choses ne sacrifie-t-on pas à la vanité ? & de plus, ceux qui trompent en amour, tirent avantage des moindres choses ; ils savent que souvent une bagatelle fait une vive impression, que les attentions multipliées éblouissent, & que celle sur laquelle il dévoient le moins compter, est quelquefois la plus sentie, & produit le plus grand effet.

On se peindra aisément l'enchantement où se trouva Mélazie, Calidon fut vif, empressé, brillant, & persuada tout ce qu'il voulut; il se donna pour un philosophe qui ne prenoit le monde que pour se délasser de ses occupations, pour un homme qui pensoit aux ambassades; projet très-avancé, ajouta-t-il, auquel sa nouvelle passion le faisoit renoncer absolument. Mélazie crut en effet que les aveux, les procédés, le soupé, la maison, tout étoit un ouvrage de l'amour qu'elle avoit inspiré; elle réunit ce soir-là plusieurs sortes de jouissances; heureuse dans tous les points, si l'espece d'ivresse où elle étoit ne lui avoit fait emporter le Manteau de Thélamire au lieu du sien.

Les femmes de Thélamire lui démandèrent le soir, où elle avoit laissé son Manteau : elle soutint qu'elle

n'en avoit point eu de la soirée, & les gronda même d'avoir oublié à lui en donner un par le froid qu'il faisoit. Elles prirent le parti de s'adresser au laquais confident pour retrouver le Manteau. Il se douta qu'il étoit demeuré dans la petite maison, & y alla. Calidon n'étoit pas encore éveillé, il s'adressa à ses gens qui lui rendirent un petit Manteau qu'ils trouvèrent dans l'appartement, c'étoit celui que Mélazie avoit laissé; le laquais le reporta dans l'appartement de sa maîtresse, où le mari de Thélamire entra auparavant qu'elle fût sortie de sa chambre. Le mari crut reconnoître le Manteau qu'il avoit donné deux jours auparavant à Mélazie. Il l'avoit trouvée aimable, & suivant l'usage il avoit des maîtresses, pendant que sa femme avoit des amans. Comme il étoit un des premiers, du moins à Paris, qui eût rendu justice aux charmes de Mélazie, il se flatta de réussir. Mais les femmes de province arrivent souvent dans cette grande ville, toutes prévenues, & ce qu'elles ont entendu dire d'un homme, les a décidées en sa faveur. De plus, une femme en général est toujours plus sensible aux connoissances qu'elle fait elle-même, qu'à celles que ses parens ou ses amis lui procurent. Il avoit conçu d'autant plus d'espérance, que Mélazie, loin de s'offenser de ses soins, avoit accepté un Manteau d'une mode nouvelle, qu'il lui avoit offert parce qu'elle avoit paru en desirer un de cette

efpece; c'étoit celui-là même qu'il retrouvoit chez lui. Il alla fur-le-champ trouver fa femme avec le Manteau, & lui demanda où elle l'avoit acheté, depuis quand. Il fit, contre fon ordinaire, cent queftions coup-fur-coup, avec un trouble & une vivacité extraordinaires. Thélamire s'apperçut alors qu'en effet ce n'étoit pas le fien; mais comme il eft de droit de ne donner jamais *raifon* à fon mari, & que la négative eft toujours le plus sûr pour les femmes, elle lui dit en levant les épaules : A qui en avez-vous donc, monfieur? d'où vient cette nouvelle folie qui vous prend? Quoi ! ce n'eft pas-là mon Manteau ? jamais je n'en ai eu d'autre. Ces paroles & le ton dont elles furent prononcées, lui perfuadèrent qu'il pouvoit s'être trompé. Mais que devint-il quand il trouva le Manteau de fa femme chez Mélazie où fon amour le conduifit auffi-tôt? Moins hardi avec fa maîtreffe, il fit moins de queftions; celle-ci moins faite aux manières de Paris, c'eft-à-dire à la tromperie, fe coupa dans fes réponfes. Le mari lui demanda enfuite fi fa femme avoit l'honneur d'être connue d'elle, & apprit que Mélazie ne l'avoit jamais vue; il imagina que fa femme & fa maîtreffe avoient au moins des amis communs. Mais Mélazie toute occupée de Calidon, & qui croyoit encore fe donner de la confidération, en citant un homme du bel air, dont elle avoit entendu

parler dans ſa province, le nomma cent fois & rapporta tout à lui. Cette indiſcrétion fixa les idées du mari, qui l'avoit remarqué depuis huit jours chez lui, ſans y faire aucune réflexion. Quelque argent qu'il donna à un laquais que Mélazie n'avoit que depuis ſon ſéjour à Paris, le mit au fait du ſoupé qu'elle avoit fait la veille; il en ſut des détails qui le mirent en fureur : il alla enſuite reconnoître la petite maiſon & s'informant des voiſins, il découvrit encore que la veille il y étoit venu une dame dans l'après-midi, reconnut le caroſſe de ſa femme à la deſcription qu'on lui en fit, & ne gardant plus de ménagemens, il éclata publiquement contre ſa maîtreſſe & contre ſa femme.

Voilà pour un Mantelet deux femmes déshonorées, & un petit-maître plus à la mode que jamais.

LE MANTEAU FOURRÉ.

MONSIEUR Bardou, vieux garçon, après avoir vécu dans les plaisirs & la dissipation, devenu âgé & infirme, avoit pris le parti forcé de la retraite: il ne savoit guère s'occuper, c'est le malheur que produit nécessairement une jeunesse oisive; & quoiqu'il fût riche, il voyoit peu de monde. On en sera moins surpris quand on saura que son ménage étoit gouverné par mademoiselle Taupin, grosse & grande femme, devenue sa gouvernante après lui avoir été successivement tout autre chose. Soit foiblesse, soit habitude, ou si l'on veut, reconnoissance, il laissoit mademoiselle Taupin maîtresse absolue dans sa maison. L'intérêt qui avoit été en elle la source de ses premières assiduités & de ses premières complaisances, étoit resté son unique passion, & en conséquence le seul motif de son attachement, de ses soins constans pour son maître. Elle croyoit avoir acquis un droit légitime sur la succession de monsieur Bardou, par la possession où elle étoit de décider de l'emploi des revenus, & par l'utilité dont elle étoit à un homme qui ne

voyoit qu'elle, qui ne pensoit que d'après elle. Cependant, pour s'en assurer davantage, elle voulut introduire dans la maison une de ses nieces. Le bon-homme conservoit encore des desirs. Catherine lui fut présentée; c'étoit la niece de mademoiselle Taupin; elle étoit jolie, elle fut bientôt reçue & établie dans la maison.

Elle étoit si simple & si naïve qu'elle fut surprise des libertés que monsieur Bardou voulut prendre avec elle; mais son étonnement redoubla, quand après en avoir porté ses plaintes à sa tante, celle-ci lui dit : Tu fais la sotte, laisse-le badiner, ne crains rien, je te réponds de tout. Cette assurance peut faire croire, sans ajouter foi à la médisance, que mademoiselle Taupin savoit par elle-même le degré du danger. Catherine étant si bien instruite & déterminée à la complaisance, le hasard voulut qu'un petit-neveu de monsieur Bardou, qui devoit être naturellement son héritier, vînt lui rendre visite un matin. Il étoit jeune, joli, & le plus éveillé d'une pension nombreuse dans laquelle il venoit d'achever sa seconde année de philosophie. Monsieur Bardou qui l'aimoit assez, le retint à dîné pour s'amuser de ses vivacités & de sa conversation. Peu de tems après le dîné, il eut envie de dormir, & pria son neveu de l'aider à passer dans sa chambre à coucher. Elle étoit à côté du sallon où ils avoient dîné, & dans lequel il se

tenoit ordinairement ; son petit-neveu le conduisit avec soin, le mit sur son lit, & pour le laisser tranquille, revint dans le sallon, où se trouvant seul & ne sachant que faire, il imagina, pour s'amuser, de se placer dans le fauteuil de son oncle, de prendre son Manteau fourré, & de mettre un bonnet sur ses yeux ; toute son espérance se bornait à causer quelque surprise à ceux de la maison qui pourroient survenir. Dans ce dessein, quoique le jour fût très-bas, il prit la précaution de pousser quelques-uns des volets & de tirer les rideaux. A-peine avoit-il fait tous ces arrangemens, que Catherine arriva. Voyant son maître seul, elle crut le petit-neveu sorti, & s'approchoit doucement du vieillard dans la crainte de le réveiller, quand elle s'apperçut à quelques mouvemens qu'il ne dormoit pas. Elle crut alors devoir lui faire sa cour, par de petites coquetteries, de petites attentions, de petites agaceries sur lesquelles mademoiselle Taupin lui avoit donné de très-importantes leçons. Après lui avoir tâté le pouls, après avoir raccommodé ses oreillers, elle voulut prendre une serviette qu'il portoit ordinairement sur son estomac, dans le dessein de la réchauffer. Le petit coquin, sans dire une seule parole, la baisa, & lui fit quelques caresses. Catherine trop bien instruite par sa tante, ne fit aucune difficulté, & d'*encore* en *encore* le jeu ne lui déplaisant point, elle apprit avec satisfaction

ce



Elle voulut prendre une serviette qu'il portoit ordinairement sur son estomac.

Monnet Direx — Dambrun Sculp.

ce qu'elle ignoroit, & ce qu'elle fut charmée que sa tante lui eût permis d'apprendre. Cependant, par un mouvement de pudeur dont elle ne pouvoit se rendre raison à elle-même, elle sortit aussitôt, & le petit-neveu n'osa la retenir, dans la crainte d'être grondé, si l'on découvroit sa tromperie.

Quelques momens après, monsieur Bardou se réveilla, le petit-neveu qui avoit eu le tems de se démasquer & de remettre les choses dans l'état où il les avoit trouvées, fut à lui, lui donna le bras pour repasser dans le sallon, le remercia de l'avoir si bien traité; car il pensoit en lui-même à la scène de Catherine, & tremblant toujours que quelqu'accident ne découvrît ce qui s'étoit passé, il ne demanda pas son reste, prit congé de son oncle & sortit promptement, fort content de sa journée; de plus délicats que lui en auroient été satisfaits.

Le soir même, ou le lendemain, monsieur Bardou se trouvant seul avec Catherine, voulut badiner avec elle. Il se préparoit à la gronder de ses refus, il fut charmé de la trouver docile & complaisante. Catherine qui se prêtoit à tout, ne savoit à quoi attribuer la différence qu'elle remarquoit d'avec ce qui s'étoit passé la première fois. S'étant apperçue qu'il n'avoit pas son Manteau fourré, elle lui dit: Mais aussi, prenez votre Manteau. Monsieur

Bardou en essaya, & sans pouvoir dire comment, il arriva que le bon-homme se crut en droit de se persuader qu'il étoit l'auteur de l'accident qui survint à Catherine, & dont on s'apperçut quelques mois après. La joie du prétendu père fut au moins aussi grande que la colère de madame Taupin. Son emportement fut d'autant plus fort, qu'il étoit affecté; elle fit pleurer Catherine, elle parut se faire une grande violence pour ne la pas mettre à la porte; elle menaça de sortir elle-même de la maison & d'abandonner un maître assez ingrat, disoit-elle, pour reconnoître aussi mal ses services, & pour abuser de sa confiance, en lui faisant un déshonneur pareil.

L'argent de monsieur Bardou répara tout, madame Taupin s'adouçit, Catherine fut mariée avantageusement, le tout aux dépens d'une succession que le petit-neveu trouva encore assez considérable pour ne point en regretter le démembrement dont il avoit été la cause.

Cet établissement & cet enfant n'auroient point existé sans un Manteau fourré, qui peut, comme on le voit, servir à autre chose qu'à garantir du froid.

LE MANTEAU COURT, *ET* LE MANTEAU *LONG.*

L'ABBÉ Péraudin, jeune chanoine, faisoit son séjour dans une ville de province dont je tairai le nom. Sa figure étoit de celles dont on ne dit ni bien ni mal. Loin d'avoir devant les yeux le précepte, si fort recommandé à ceux de sa robe, d'oublier qu'ils sont de chair ; il en avoit de continuels souvenirs ; mais pour réussir dans ses projets, il n'affectoit ni scrupule ni libertinage ; plus sage en ce point que la plupart de ses pareils, qui affichent ordinairement l'un ou l'autre, ce qui les perd, ou les rend suspects.

Les amans en général se font une gloire de publier leurs conquêtes ; & comment changeroient-

ils ſur ce point ? c'eſt ſouvent un titre pour en faire de nouvelles. Ceux à qui leur état, conſacré à la bienſéance & à l'édification publique, interdit le frivole avantage de vanter leur triomphe, n'ont que la reſſource d'en jouir en ſecret, parce qu'ils ont intérêt à le cacher. Auſſi voit-on les femmes qui ſe reſpectent, les filles qui doivent ſe ménager, être ſouvent peu ſéduites par l'hommage éclatant des premiers, & ſe rendre ſans peine à ceux qui ont, ainſi qu'elles, une réputation à conſerver, le public & des ſurveillans à tromper.

L'abbé Péraudin ſut profiter des privileges de ſon état; mais comme il étoit autant libertin par beſoin que par goût, & autant adroit que libertin, il crut pouvoir avoir deux maîtreſſes à-la-fois. Elles étoient filles toutes deux, toutes deux jolies, toutes deux avec la réputation d'être ſages. Elles demeuroient dans des quartiers ſi éloignés, qu'à-peine ſe connoiſſoient-elles. Elles étoient toutes deux logées ſur la rue, cette dernière condition étoit néceſſaire à l'abbé pour la ſureté de ſon ſecret, car il n'avoit mis perſonne dans ſa confidence : des ſignaux convenus, mis dès le matin, l'avertiſſoient s'il pouvoit, ſur le ſoir, s'introduire dans la maiſon. Une cruche, un pot-à-l'eau, diverſes autres choſes entroient dans le chiffre qu'il leur avoit donné. Lui, de ſon côté, après avoir examiné les ſignaux dès le matin, paſſoit à une cer-

taine heure en Manteau court, ou en Manteau long; c'étoit son signal pour accepter ou pour refuser ; ainsi l'une disoit en le voyant passer : Il l'a long, c'est pour moi ; l'autre : Il l'a court, c'est pour moi.

Mais un jour notre chanoine, tout attentif qu'il étoit pour les affaires de cette espece, se méprit du court au long, malgré la différence considérable qu'il y a de l'un à l'autre, & il alla où il n'étoit pas attendu. Surpris de trouver la porte fermée, il fit quelques efforts pour l'ouvrir. Le père de la fille, qui alors arriva pour rentrer chez lui, recula trois pas voyant dans l'obscurité un homme qu'il prit pour un voleur, & se mit à crier avec une force qui attira tous ses voisins, car en province on est encore meilleur voisin qu'à Paris. En un moment la rue fut pleine de monde, qui se réunit auprès de celui qui crioit. L'abbé Péraudin en fut entouré; peu inquiet de passer pour voleur, parce qu'il étoit connu, il ne cherchoit qu'à ne point passer pour ce qu'il étoit ; mais il se déconcerta si bien, & se conduisit si mal, que la fille fut soupçonnée.

Elle soutint mal les premières questions qu'on lui fit, & le père chercha à assoupir l'aventure.

L'autre maîtresse de l'abbé, instruite de ce qui s'étoit passé, ne voulut plus le recevoir chez elle;

& soit, faute de mieux, soit pour réparer sa réputation, il fut réduit à vivre tout simplement, comme le plus grand nombre de ses confrères, avec une fort jolie servante.



LE
PORTE-MANTEAU

FÉLICIE, environnée d'une famille nombreuſe, éprouva tous les inconvéniens, toutes les contrariétés que produit néceſſairement l'obligation de vivre avec des parens ſots & ridicules.

Sa belle-mère étoit inſupportable par ſa curioſité & par ſon peu d'eſprit; ſon beau-père étoit un de ces déſœuvrés, qui ne pouvant demeurer ſeuls un moment, ont la mauvaiſe-foi de vouloir ſe faire un mérite de leur aſſiduité auprès des autres. Sa mère étoit ordinairement triſte, ſouvent aigre, toujours dévote, mais juſqu'à la ſuperſtition; ſon père parloit toujours ſans avoir rien à dire, ſans dire jamais rien. Une tante, ſourde à l'excès, ſe piquoit de deviner ce qu'elle ne pouvoit pas entendre, & décidoit en conſéquence avec toute l'autorité que donne vis-à-vis d'héritiers avides, l'eſpérance d'une ſucceſſion prochaine. Ses belles-ſœurs, plattement ennuyeuſes, contraſtoient avec ſes beaux-frères, les plus ſots enfans du monde, qui entendoient fineſſe à tout & ricanoient toujours. Enfin ſon mari étoit jaloux, mais il l'étoit ſans amour, & par-con-

séquent sans espoir de pouvoir être jamais guéri ; il est tant d'exemples que la jalousie se trouve aussi bien dans l'esprit que dans le cœur !

Félicie, née avec de l'esprit & de l'agrément, étoit douce, sensible, pénétrée de l'amour de ses devoirs ; elle se flatta d'abord de pouvoir se concilier l'estime & l'amitié des personnes avec lesquelles elle se trouvoit obligée de vivre. Son mariage avoit réuni les deux familles, ils logeoient tous dans la même maison ; mais elle eut beau s'armer de douceur, de patience, de courage ; ses soins, ses attentions, ses prévenances furent inutiles. Objet de l'envie de ses belles-sœurs, moins jolies qu'elle, elle attiroit encore une attention gênante de tous les autres, qui, sous prétexte de la former & de veiller à sa conduite, la contrarioient sans cesse ; les lieux communs de morale étoient appliqués & répétés sottement à chaque occasion. Les distractions les plus ordinaires que fournit la société, la dissipation que peuvent procurer des visites, ce qui devient une ressource quand on n'en a point d'autres, les liaisons avec les jeunes femmes de son âge, les promenades même lui étoient interdites, ses moindres desirs qui tendoient à déranger l'économie habituelle de la maison, éprouvoient les oppositions les plus marquées ; accablée de son sort elle ne pouvoit gémir qu'en secret. Encore, se disoit-elle souvent,

ſi je trouvois quelqu'un dans le ſein duquel je pûſſe dépoſer mes chagrins ! J'ai peut-être beſoin de conſeils ; à qui les demander ? J'ai du moins beſoin de ſecours & de conſolation ; à qui m'adreſſer ?

Avec tant de ſurveillans, qui croiroit que Félicie pût avoir une intrigue d'amour, & la faire réuſſir ? Mais quels obſtacles ne ſurmonte point, & à quoi ne ſe détermine pas une jeune femme que l'on contraint, & que l'on ennuie ? Félicie n'auroit peut-être jamais penſé à avoir un amant, ſi elle avoit vécu dans une autre famille que la ſienne. Réduite à ne vivre qu'avec des gens odieux, elle ſentit une prévention intérieure pour tout ce qui ne leur reſſembloit pas ; elle enviſageoit, comme le plus grand des bonheurs, de parvenir à dire ou à faire entendre à quelqu'un, combien elle étoit à plaindre.

Le haſard voulut qu'une de ſes couſines, établie en province, lui recommanda un jeune-homme appellé Roſidor, pour une affaire dans laquelle les parens de ſon mari pouvoient le ſervir utilement. Roſidor joignoit à un grand uſage du monde, de l'eſprit & de la pénétration. Il jugea, dès la première viſite, les perſonnes dont il avoit des ſervices à attendre, il ſe conforma à leur caractère, ſaiſit leurs goûts, approuva leurs diviſions & les vit tous s'accorder pour faire réuſſir ce qu'il deſiroit.

Félicie fixa d'abord ses regards & ses réflexions, elle lui parut charmante & malheureuse; cette politique de Rosidor, qui eût été même assez grossière pour tout autre que pour ceux qu'il avoit intérêt de ménager, devint, à l'égard de Félicie, fine & sincère; il entreprit de plaire aux uns pour les séduire, il chercha les moyens de plaire à Félicie, parce qu'il avoit été séduit. Il desira moins vivement la réussite de l'affaire qui l'intéressoit, pour avoir un prétexte de continuer des visites que son amour naissant rendoit nécessaires au bonheur de sa vie. Félicie s'en apperçut bientôt; mais elle s'en apperçut seule. Rosidor lui parut aimable, elle commença par s'en occuper, & ne doutant plus qu'il ne fût occupé d'elle, elle trouva dans cette idée un adoucissement à ses malheurs, & rapportoit aux sentimens qu'elle avoit inspirés, l'assiduité avec laquelle Rosidor préféroit l'ennui & l'importunité d'une pareille société aux agrémens qu'il lui eût été facile de se procurer ailleurs. Quelques coups-d'œil & des propos sous-entendus furent les premières preuves de la reconnoissance de Félicie. Elle avoit démêlé sans peine les motifs de la critique continuelle qu'il faisoit de toutes ses actions, & la cause de ces applaudissemens accordés sans ménagement à tout ce que ses parens pouvoient dire de ridicule & d'absurde; insensiblement les contre-vérités, leur

unique ressource, devinrent claires & intelligibles pour eux : enfin ils furent d'accord. La grande difficulté étoit celle d'un rendez-vous, ils ne pouvoient en attendre la faveur que du hasard. Rosidor s'étoit si bien conduit, qu'il n'avoit pas donné la moindre méfiance, & qu'il avoit la facilité d'aller dans la maison librement & à toute heure. Un jour il trouva Félicie, seule, dans la chambre de son mari ; le tems étoit précieux. Que de sermens ! que de transports ! que d'aveux ! que de confidences ! Au milieu de ce trouble & de cette agitation, ils entendirent monter le mari avec une grande précipitation. Rosidor n'eut que le tems de se jetter dans la garde-robe, de mettre sur sa tête un Manteau qu'il trouva sur une chaise, & dans l'espérance de n'être point remarqué, il se colla debout contre le mur. Le mari vit en passant Félicie qui lisoit ; il ne lui dit rien, il entra dans la garde-robe, & ressortit aussi-tôt. Nos amans encore effrayés du risque qu'ils venoient de courir, n'eurent rien de plus pressé que de revenir séparément dans le lieu où toute la famille étoit assemblée. Rosidor parut le premier, il fut accueilli comme à son ordinaire, le mari étoit déja occupé à une partie de jeu. Voyant arriver sa femme quelque tems après, il lui dit : Vous avez donc fini votre lecture ? Je ne vous ai point interrompue, j'avois besoin d'un papier qui étoit resté dans l'habit

que j'avois hier ; mais, à propos, il me semble que mon Manteau étoit debout. C'est une nouvelle façon, dit Félicie, avec une présence d'esprit admirable, que j'ai inventée, pour que votre Manteau se conservât mieux & embarrassât moins. Rosidor eut à-peine entendu ces paroles que prévoyant les suites d'un éclaircissement, il courut promptement chez le premier tourneur, & fit faire sur-le-champ, ou plutôt fit lui-même ce qu'on a depuis appellé Porte-Manteau ; il revint l'attacher, plaça le Manteau dessus, & sans avoir été apperçu de qui que ce fût, rentra dans la salle rassurer Félicie, qui ne savoit elle-même comment se tirer du mensonge qu'elle avoit fait. Le mari fut enchanté de ce nouveau meuble, il admira le génie de sa femme, & le fit admirer à toutes ses connoissances.

Les amans sont incorrigibles, & le desir les aveuglera toujours. Rosidor étant encore dans la même chambre avec Félicie, entendit du bruit ; la tête leur tourna si bien, qu'ils se jettèrent tous les deux dans cette même garde-robe, & tous les deux se cachèrent sous le même Manteau, qui par bonheur se trouva pour-lors attaché. Ils devoient être perdus, mais l'amour les servit si bien, que malgré les allées & les venues de cette odieuse famille, personne ne s'apperçut que ce Manteau avoit des jambes.

Ce n'eſt pas la ſeule invention dont on ſoit redevable à l'amour; mais le Porte-Manteau n'ayant été utile que cette fois à Félicie & à Roſidor, le reſte de leur aventure ſeroit étrangère au ſujet.

LE MANTEAU DE LA NUIT.

CHANSON.

Sur l'air de la Provençale, *Per tam què beauta secondè*, &c.

DANS ce jour, on s'aime, on s'encense,
Avec des vœux on se poursuit;
On reprend son indifférence
Avec le Manteau de la nuit.

A la cour, aux champs, à la ville,
Le grand jour sert moins qu'il ne nuit;
Mais pour rendre un succès facile,
Prenez le Manteau de la nuit.

A là cour, celui qu'on embraſſe,
Eſt ſouvent celui qu'on détruit;
En plein jour, un fourbe, avec grace,
S'y ſert du Manteau de la nuit.

ICARE ſe laiſſe ſéduire
Par les vains honneurs qu'il pourſuit;
On le ſert, pour le mieux détruire.
Avec le Manteau de la nuit.

L'AMOUR eſt le bonheur ſuprême,
Quand le myſtère le conduit:
Et le jour pare ce qu'on aime
Moins que le Manteau de la nuit.

UNE beauté que rien ne touche,
Craint bien moins l'amour que le bruit.
Voulez-vous la moins farouche?
Prenez le Manteau de la nuit.

DÈS que le cœur ſe développe,
Un amant s'offre, il vous ſéduit:
Par bonheur l'amour s'enveloppe,
Avec le Manteau de la nuit.

UNE dévote encore belle,
Redoute le monde & le fuit ;
Le démon se glisse chez elle
Avec le Manteau de la nuit.

ON croit prendre une épouse neuve,
Son ingénuité ravit:
Connoît-on la fille, ou la veuve,
Avec le Manteau de la nuit?

ON sait ce que chacun en pense:
Pour vous que la vertu conduit,
Un cœur pur, l'esprit, la prudence,
Sont vos seuls Manteaux de la nuit.

ACCEPTEZ ce présent utile,
On peut en tirer un grand fruit.
On fait tout, quand on est habile,
Avec le Manteau de la nuit.

LE MANTEAU DE LIT.

CONTE.

MON père, dit un jour Zizaldi au roi Claude-le-petit, je m'ennuie d'être au college, & je veux me marier.

A ces mots, le monarque tomba dans la rêverie, mit la main sur son front, leva les yeux sur son fils en soupirant, & s'écria avec un air de dépit : Je ne crois pas qu'on me rattrape à être Manteau de lit, j'aimerois mieux être le temple de la gloire. Aussi de quoi m'avisai-je de devenir amoureux ? Etant amoureux, de quoi m'avisai-je de me marier ? M'étant marié, de quoi m'avisai-je d'être jaloux ? Et devenu jaloux, de quoi m'avisai-je de vouloir être Manteau de lit ? Je n'en aurois pas moins été prince ; oui, sans doute, j'aurois dû prendre le parti de vivre selon mon état, & de ne rien aimer. Encore passe, si j'avois

été grand ; mais la nature m'a fait si petit, qu'en vérité, le roi, mon père, auroit tout aussi bien fait de s'en épargner la peine. Mais, je l'insulte peut-être sans raison ; que sais-je, si ce fut lui qui en fit les frais ? Je puis l'accuser à tort, & je lui fais réparation. S'il n'est pas mon père, je ne l'en estime pas moins, & s'il l'est en effet, je ne l'en estimerai pas plus : Je me flatte qu'il me le rend bien. Abrégeons ; car, j'ai souvent remarqué que les petits hommes content longuement, & cela n'est pas convenable.

Après avoir passé quinze ans avec des maîtres qui ne m'apprenoient rien, on songea à me marier avec une princesse à qui je n'aurois peut-être pas appris grand-chose. Elle étoit fille d'un roi voisin, s'appelloit Persilette, & étoit de ma famille ; je voulois me donner des airs de la trouver trop petite, parce que je me donnois ceux d'en aimer une trop grande. J'adorois la grande Elvanire, fille de la fée Manto. Je crus qu'elle m'aimoit, parce que je la divertissois, & je ne fis pas attention à un grand rival, fade, sérieux & plat, qui me paroissoit l'ennuyer, parce qu'il l'occupoit. Je n'avois pas assez d'usage du monde pour savoir que l'amant préféré, est moins celui qui fait rire, que celui qui en empêche.

C'étoit dans ce dernier cas qu'étoit le grand

Balandrin. Il étoit aimé, mais ce n'étoit pas un parti convenable pour la fille de la fée; car quoique Balandrin fût Prince, ce n'étoit cependant qu'un Gentilhomme de Picardie; il étoit plus beau que moi, mais j'étois de meilleure maison, cela me rassuroit.

Je n'en fus pas inquiet avant mon mariage, la tête pensa m'en tourner après. On n'est jamais jaloux lorsqu'il faudroit l'être; on l'est souvent lorsqu'il faudroit ne l'être plus. Attendre qu'on soit marié pour prendre ce parti-là, c'est demander de la lumière lorsqu'on a monté un escalier.

Enfin j'en fis la faute, je n'y retomberai plus. C'est à vous, mon fils, à profiter de mon exemple pour ne vous point marier, ou pour vous prouver qu'il faut toujours avoir mauvaise opinion d'une femme, mais qu'il ne faut jamais chercher à s'en convaincre. Je déclarai ma passion au roi; il l'approuva, & partit le lendemain avec moi pour aller chez la fée Manto, lui faire la demande de sa fille. Je n'ai jamais tant vu de Manteaux. On y voyoit tous ceux qui ont été, qui sont & qui seront. La fée étoit sur un trône garni de Mantelets.

Nous l'abordâmes. La demande d'Elvanire fut faite avec éloquence, & accordée avec grace; on

nous maria dès le soir même, & je passai la nuit avec ma grande femme. Je la soupçonnai d'avoir du penchant à la raillerie ; je fis de mon mieux pour lui prouver combien je l'aimois, elle sourioit froidement, & recevoit mes attentions avec une politesse indolente, comme un bouquet que je lui aurois présenté le jour de sa fête.

Je fis une si grande dépense que je n'avois pas le petit mot à dire le lendemain ; elle en badina, en me disant que j'étois un mari dans la regle des vingt-quatre heures. Cette plaisanterie, en me faisant voir qu'elle avoit la connoissance du théâtre, me persuada que je ferois bien d'être jaloux ; je le fus, & je fis mal. J'observai Balandrin, je remarquai de l'intelligence entre ma femme & lui. Je devins furieux, & j'allai porter des plaintes à la fée, qui me tint ces discours.

Mon ami, vous êtes jaloux ; si c'est sans sujet, vous êtes injuste ; si c'est avec raison, vous êtes un sot. Toutes mes représentations ne vous empêcheront pas d'être l'un ou l'autre. J'ai un moyen de vous faire savoir lequel des deux vous êtes ; c'est de vous faire Manteau de lit. Manteau de lit ! m'écriai-je ; je n'avois jamais oui parler de cette charge. C'en est une fort jolie, reprit la fée, & qui vous mettra bientôt en état de connoître la vérité.

Oui ; répliquai-je ; avec la jaloufie qui me dévore, je confentirois à devenir gillet ? Si mes foupçons font fondés, je prendrai mon parti plus aifément ; on s'accoutume plutôt à la honte qu'au foupçon. Au même inftant, la fée me toucha de fa baguette, & je devins un Manteau de lit, très-bon & très-commode ; elle m'envoya à fa fille comme un préfent. J'étois vraiment un fort beau Manteau des Indes, bien garni d'aidredon, & certainement je puis dire, fans me vanter, que j'étois beaucoup plus joli & plus chaud en Manteau qu'en homme.

Elvanire me reçut avec beaucoup de tranfport, elle m'admira, me loua & m'effaya ; je fus flatté de me fentir fi près d'elle, & fur-tout en état d'obferver toutes fes actions.

Elle appella une de fes femmes, & lui tint ce difcours affreux, qui me frippa tout-d'un-coup, & me refferra comme fi j'étois gelé. Quoi, Zélis ! tu m'affures que monfieur ne reviendra pas ce foir, & que je puis recevoir Balandrin fans crainte de me commettre ? Oui, madame, répondit Zélis ; celle qui a apporté ce Manteau de lit, m'a affuré que votre mari étoit pour quelques jours chez madame votre mère, & en conféquence j'ai fait avertir Balandrin de fe rendre ici à onze heures. Mais vraiment, dit Elvanire, il en eft dix & demie,

je ſuis tentée de me coucher, je penſe qu'on a plus beſoin de ſon lit, quand on ſe porte bien, que lorſqu'on eſt malade. Madame, dit Zélis en la couchant, n'ôtez-vous pas votre Manteau ? Non, répondit-elle, je veux le garder cette nuit, c'eſt un égard que je dois à ma mère : mais, mon dieu ! pourſuivit-elle, il me paroît bien court, n'eſt-il pas ridicule ? Vois donc où il me va. Il y a beaucoup d'honnêtes gens, répondit Zélis, qui ſe contenteroient de vous venir-là. Tu es toujours folle, reprit Elvanire.... Dans cet inſtant, j'entendis du bruit, on ouvrit la porte, c'étoit Balandrin; le ſon de ſa voix me fit treſſaillir. J'omets les complimens, les fadeurs, les tranſports qui furent exprimés de part & d'autre ; je paſſe ſous ſilence la joie d'être enſemble, & de me croire abſent. Ce n'étoit rien; Balandrin ſe plaça à côté d'Elvanire, il n'y fut pas long-tems, je défendois le terrein tant que je pouvois, je fis de vains efforts, mes obſtacles furent inutiles. Ah ! qu'un mari ſouffre cruellement lorſqu'il eſt le Manteau de lit de ſa femme ! J'étois ſi agité que j'échauffai trop Elvanire. Voilà un Manteau, dit-elle, qui me cauſe une chaleur horrible. Eh bien, donnez-le moi, dit Balandrin, j'en ferai uſage, auſſi bien ai-je froid aux reins. Qu'on imagine, s'il eſt poſſible, l'humiliation de mon emploi. Je ne fus pas

long-tems ſtable dans mon nouveau poſte, je ſautai pendant un quart-d'heure à l'impériale du lit, en retombant toujours à-plomb ſur le dos de Balandrin. Cet exercice me chiffonna ſi fort, que je n'étois pas reconnoiſſable. Mon indigne femme & mon heureux rival en rirent beaucoup. Elvanire conclut que ſa mère s'étoit moquée d'elle, en lui envoyant un meuble d'une ſi mauvaiſe étoffe; elle m'enferma dans une de mes boëtes à ſavonnettes, & me rapporta le lendemain chez la fée Manto. Ah, bon dieu! s'écria-t-elle, en me voyant, qu'eſt-ce que ce chiffon-là, ma fille? C'eſt votre Manteau de lit, ma mère. Le Manteau de lit! répartit la fée; & ſavez-vous ce que c'eſt que ce Manteau? Non, ma mère, dit la fille. Eh bien, pourſuivit la fée, c'eſt votre mari; vous auriez dû vous en douter, quand vous avez vu qu'il venoit à rien. Ce Manteau-là, mon mari! reprit Elvanire en rêvant, il ne m'a jamais tant ſervi; non, cela n'eſt pas concevable. Soyez-en certaine, dit la fée en me touchant de ſa baguette. Je repris ma figure humaine, je vis ma femme étouffant de rire, lorſque j'étouffois de colère. Monſieur, dit-elle, je ne ſuis pas fâchée de votre aventure, vous avez vu de quelle façon Balandrin m'a traitée; je ſouhaite que vous profitiez de ſes exemples. Moi, dit ſa mère, je ſouhaite que

cela vous corrige de votre curiosité. Et vous, mon fils, continua gravement le roi, mon père, je desire que cela vous guérisse de la fureur de vous marier. Au reste je crois que vous ne ferez point mauvais usage de mon histoire; je ne l'ai racontée que pour votre profit, ce sont des secrets de famille qu'il est inutile de divulguer.



LE MANTEAU TROUSSÉ.

ZIZALDI n'eut pas plus de respect pour son père que s'il n'avoit jamais été Manteau de lit ; il crut qu'il pourroit toujours duper sans l'être. On ne se rend pas justice ; tout le monde se croit capable d'être Balandrin, & il y a peu d'hommes qui ne soient quelquefois Claude-le-petit.

Le roi Claude voyant son obstination, lui demanda qui il vouloit épouser. Pouvez-vous, répondit-il, me faire une pareille question ? J'ai trop de probité pour vouloir me marier à quelqu'autre qu'à ma robe de classe.

Cette robe étoit une fille très-jolie, nommée Zéphirine. Sa mère étoit dame du palais de la fée Manto. Elle vouloit que Zéphirine sût le latin, & la changea en robe d'écolier. Le hasard fit qu'elle fut destinée à Zizaldi, elle fit toutes ses classes sur ses épaules ; mais ce ne fut pas alors qu'elle lui pesa le plus. Elle ne devoit pas naturellement se laisser séduire par lui, puisqu'elle ne le voyoit jamais en face.

La fée avoit jetté sur elle un charme qui l'em-

pêchoit de parler, l'amour ſeul ou la compaſſion pouvoient le rompre.

Rien n'eſt ſi dangereux que la pitié. Zizaldi, quoiqu'il fût fils de roi, avoit la tête fort dure. On avoit ſouvent recours au châtiment, la robe fut tant de fois dérangée par le correcteur, que les cris de Zizaldi excitèrent ſa compaſſion. (Un régent de mes amis m'a aſſuré que la ſituation où ſe trouva ſi ſouvent Zéphirine avec Zizaldi, lui fit tirer des conjectures avantageuſes ſur la figure du jeune prince; mais ce ſont-là des diſcours de régent, Zéphirine avoit alors trop de ſentiment pour juger du viſage d'un homme autrement que par ſon nez.) Un jour on étoit près de faire l'exécution, la robe émue ne put s'empêcher de frémir & de cier, *aye!*

Le correcteur abandonna l'entrepriſe, & alla dire que le derrière de Zizaldi parloit. Je me ſuis toujours douté, dit un vénérable, que ce petit drôle-là avoit de l'eſprit. On enferma auſſi-tôt le prince dans ſa chambre, tête-à-tête avec ſa robe; ils ſe parlèrent, s'inſtruiſirent, & s'attendrirent au point qu'ils ſe firent réciproquement une promeſſe de mariage. Ma chère Zéphirine, diſoit le prince, je vais vous ôter pour vous embraſſer tout à mon aiſe. Je n'en ſentirai rien, répondit la robe; je ne ſuis animée que ſur vos épaules, dès que je les quitte, je redeviens une ſimple robe, auſſi

ſotte que le ſont ſouvent ceux qui les portent. Quoi! s'écria Zizaldi, il faut que je vous laiſſe? mais, en vérité, vous n'êtes pas-là dans une honnête place : du moins, permettez-moi de vous careſſer! Prenez donc garde, dit la robe avec émotion, vous ne ſavez pas ce que vous me faites.... Ah! finiſſez donc je vous en prie, ces badineries-là ne me conviennent pas, ſi vous croyez que je ne puiſſe pas vous les rendre. Alors le prince ſauta dans la chambre, & rioit en criant: Ah! ah! je vous en conjure ma chère robe, arrêtez-vous donc, ah! vous me chatouillez. Le roi entra dans cet inſtant, accompagné du régent. Vous voyez dans quel état eſt le prince, il eſt tout en nage. Voilà la vie qu'il mene avec ſa robe; vous ſentez bien que dans une maiſon comme la nôtre, cela ne peut ſe ſoutenir plus long-tems. Ce fut alors que Zizaldi dit à ſon père, qu'il étoit las d'être au college, & qu'il vouloit ſe marier. La mère de la robe étant inſtruite de cet événement, redemanda ſa fille, qu'elle trouva comme un Manteau trouſſé, c'étoit un pli qu'elle avoit au college. La mode s'en eſt établie parmi les femmes, il y en avoit beaucoup, qui à la fin de la journée paroiſſoient s'être mépriſes, & avoir mis le Manteau trouſſé devant au lieu de le mettre derrière.

GARDER LES MANTEAUX.

Le roi alla dans le palais demander la robe en mariage, la mère ſentit l'honneur de cette alliance.

Vous croyez ſans doute que cette robe-là vêcut bien avec ſon mari? Point du tout; quoiqu'ils ne ſe fuſſent pas quittés, ils ne s'étoient jamais vus. La figure de Zizaldi déplut à Zéphirine. Mais on me trompe, dit-elle, je ne crois pas que ce ſoit-là le prince. C'eſt lui-même, ma fille, reprit la mère. Cependant, pourſuivit la fille, je ne reconnois pas les traits de ſon viſage. Et comment diable, s'écria le roi impatienté, voudriez-vous avoir vu les traits de ſon viſage dans l'endroit où vous étiez placée? ce n'eſt pas aſſurément ſa phyſionomie que vous êtes à portée de reconnoître. Enfin je ne ſais que vous dire, répondit Zéphirine, mais je n'aime point cette figure-là; j'ai vu pluſieurs écoliers, que j'aimerois mieux que Zizaldi. En vérité, madame, dit le roi à la mère, votre fille fait d'étranges raiſonnemens pour une robe de claſſes; elle a perdu tout ſon tems, & à votre place, j'aimerois autant qu'elle eût été robe-de-chambre.

Enfin, après bien des minauderies, le mariage ſe conclut. Zéphirine fut coquette, Zizaldi fut jaloux. Elle attiroit chez elle toutes ſes connoiſſances

du college, les recevoit chaudement, & Zizaldi froidement. Il lui en faisoit des reproches : Que voulez-vous ? répondoit-elle, nous avons fait nos classes ensemble.

Elle brusqua son mari tant qu'elle ne fut que coquette ; mais elle le caressa lorsqu'elle voulut le tromper ; c'est le piege le plus commun des femmes. Comme la vanité de l'homme le rend infaillible, ce sera toujours le plus usité & le moins usé.

Mon cher Zizaldi, lui dit-elle un jour, je vous aime à la folie, je ne conçois pas, lorsqu'on a un mari tel que vous, comment on peut se donner le travers d'écouter des amans. Oh ! répondit le prince, vous avez bien de la bonté ; ce n'est pas que vous ne pensiez juste au moins, mais vous avez raison, & je crois réellement que vous m'aimez. Et comment ne vous aimerois-je pas ? reprit-elle ; vous avez de l'esprit comme un ange, & vous êtes bien le plus honnête homme. . . . Oh ! pour honnête homme, dit le prince, je le suis, & cela fait beaucoup de plaisir la nuit à une femme.

Il y a, poursuivit-elle, deux de vos amis qui prétendent qu'ils m'en feroient plus que vous, sans être assurément aussi honnêtes-gens. Vraiment, dit le prince, je crois bien qu'ils ne sont pas honnêtes-gens ; puisqu'ils veulent me jouer ce tour-là, car cela n'est pas bien au moins. Je le sais à merveille ;

dit Zéphirine, aussi je veux qu'ils en soient les dupes. Et dites-moi, je vous prie, interrompit le prince, quels sont ces deux bons amis? C'est, répondit Zéphirine, le grand Crisolin & son cousin Bazidi. Comment! s'écria Zizaldi, ils sont cousins, & ils voudroient .... Mais savez-vous bien que ces gens-là n'ont point de dévotion? Ils en ont si peu, dit Zéphirine, que pour s'introduire la nuit dans mon appartement, ils ont recours à la magie. A la magie? dit le prince; voilà une mauvaise plaisanterie & j'en pourrois bien être la dupe. En ce cas, dit la princesse, je ne le serois pas; mais je vous suis trop attachée pour vouloir vous tromper. Vous n'imagineriez jamais à quel expédient ils veulent avoir recours. Voyons, dit Zizaldi, instruisez-m'en, cela est peut-être *ridicule*, & j'en rirai. Non, répondit Zéphirine, vous croirez la chose impossible; ils veulent entrer chez moi sous la forme de deux Manteaux. Il n'y a rien de plus simple, répliqua Zizaldi, mon père avec qui vous dînez & soupez tous les jours, a bien été Manteau de lit, tel que vous le voyez.

Vous qui parlez, n'avez-vous pas été robe de classe? il n'est pas plus difficile que ces deux messieurs soient Manteaux. Vous avez raison, poursuivit Zéphirine; c'est ce soir que deux femmes doivent me les apporter, comme un présent que la fée Manto veut vous faire. Oh! vraiment, dit

le prince, voilà un joli présent, elle en a fait un dans le même goût à mon père, elle ne varie point ses plaisanteries. En vérité, plus j'y pense & plus je me trouve heureux d'avoir une femme aussi vertueuse que vous. Oh! répartit la princesse, ma vertu ne vaut pas la peine qu'on en parle. Mais quelle conduite voulez-vous tenir dans la circonstance présente? Quelle conduite? reprit Zizaldi; je vais le dire à mon père. Cela est très-prudent, dit la princesse, mais cette précaution ne remédie pas toujours au mal. Vous vous trompez, madame, car mon père & moi nous attendrons ce soir messieurs les Manteaux, & nous verrons un peu s'ils ont du coeur. J'approuve cette idée, dit Zéphirine, il est bon de les punir de leur témérité.

Zizaldi, glorieux de l'approbation de sa femme, & encore plus de sa vertu, alla trouver son père, l'instruisit, & lui conta le bonheur de son mariage.

Zéphirine, de son côté, fit avertir les deux cousins de se rendre, le soir, dans son appartement par la porte de derrière, & d'envoyer, par l'autre porte, deux femmes avec deux Manteaux.

Dès que le jour baissa, le roi Claude & monsieur son fils se mirent majestueusement en embuscade à la porte d'entrée. Les deux femmes s'y ren-

dirent peu de tems après avec les deux Manteaux. Alte-là, mesdames, s'il vous plaît, donnez-nous ces Manteaux, & pour cause. Les deux femmes obéirent, & se retirèrent.

Ah, ah! s'écria Zizaldi avec un air de victoire, ah! nous vous tenons donc, messieurs les Manteaux; messieurs les cousins, vous voulez me faire l'honneur de m'épargner de la peine, & de me donner du chagrin.

Comment! dit le roi, au Manteau qu'il tenoit, vous avez pu penser que mon fils seroit assez sot pour vous laisser tranquillement passer la nuit avec sa femme? Allons, allons, vous n'y pensez pas, & pour un Manteau vous devriez avoir plus d'esprit; mais je vois bien que cela n'est pas toujours nécessaire.

Ils avoient déja passé la moitié de la nuit à la belle étoile, à tenir des propos de cette force, & malgré la chaleur de la conversation ils grelottoient.

J'ai bien froid, dit Zizaldi, mais ce qui me console, c'est que ces deux Manteaux ont aussi froid que nous. Il me vient une idée, mon père, ce seroit de les battre. Vous avez raison, mon fils, cet exercice nous vengera & nous échauffera. Ils prirent chacun une baguette & frappèrent à tour de bras sur les Manteaux. Voilà, disoient-ils en riant, une aventure qui vous corrigera des bonnes fortunes.

fortunes. Mais ils sont assez battus, vergettons-les à-présent. Messieurs, dit le roi en vergettant de toute sa force, cela doit paroître un peu rude à des agréables aussi délicats & qui ont la peau si douce; mais aussi de quoi vous avisez-vous de vouloir abuser ma bru? En voilà assez, mon fils, nous avons chaud, ne nous refroidissons pas; la nuit est avancée, si vous m'en croyez, nous porterons ces messieurs chez votre femme, afin que du moins elle leur accorde la faveur de les plaindre. Vous avez raison, dit Zizaldi. Ils s'attendoient à se donner la comédie aux dépens des Manteaux. Mais quelle fut leur surprise de trouver en entrant chez Zéphirine, Crisolin & Bazidi qui étoient prêts d'en sortir! Eh quoi! messieurs, dit Crisolin, vous vous donnez la peine de nous apporter vous-mêmes nos Manteaux; cela est trop attentif. Le mien est bleu, sire, c'est vous qui l'avez, je vous demande assurément bien pardon. Voici le mien dit Bazidi, il est d'écarlate, mais il ne m'a jamais paru si propre. Par hasard, dit-il à Zizaldi, vous seriez-vous donné la peine de le battre & de le vergetter? C'est pousser la politesse trop loin. En ce moment ils firent la révérence & prirent congé du roi & du prince, en leur criant: Ah! messieurs, du moins ne nous reconduisez pas; cela nous obligeroit de ne plus revenir.

Nos deux Gardes-Manteaux étoient confondus.

quelque perſonne que ce fuſt, bien cognoiſſoit-il les bons chevaliers parmy les maulvais. Mais je vous lairray tout ceci pour vous compter icelle adventure dont je vous ay parlé, qui advint en la court de ce gentil roy Artus.

Ce fut à une Penthecouſte que ledit roy voulut tenir la plus haulte & riche court qu'il euſt oncques en ſa vie tenue; car il manda à celle foys à tous les roys, ducs, contes, barons, chevaliers & eſcuyers, qui de luy terre tenoient, qu'ils ne failliſſent à venir à celle belle feſte & aſſemblée, car il y devoit avoir grans jouſtes & tournoys; & pour ce vouloit-il que chaſcun y amenaſt ſa femme ou ſa mye, ce qui fut fait: car tant y vint de nobleſſe & de chevalerye, avecques dames & damoyſelles, que oncques paravant n'avoit eſté veüe une ſi belle compaignye au royaume d'Angleterre, comme elle y fut à celles foys-là en la cité de Kamalot, qui toute en fut pleine.

Il ne faut pas demander ſi la reine Genievre ſut recueillir & feſtier la compaignye & par eſpécial les dames. Elle même les loge chaſcune ſelon ſon degré, dedens les belles chambres de ſon triumphant palais toutes garnyes de très-riches tapiſſeryes, où elles trouverent tout ce que meſtier leur eſtoit. La reine les viſite l'une après l'autre, & les feſtie en leur faiſant de riches dons, tant en habillemens de fins draps d'or & de ſoye, comme en bagues & joyaulx,

car la couſtume eſtoit pour lors ainſy le faire; & ſi bien la bonne reyne ſçeut ordonner ſes préſens, qu'il n'y en eut pas une ſeulle qui pour l'heure ne ſe tînt à trop heureuſe & contente.

... Aultre part le roy feſtie les princes & chevaliers, en leur donnant chevaulx, harnoys, habillemens, & de tout ce qui à chevalerye apertenoit; car puis Alexandre n'avoit point été ung ſi accompli prince comme il étoit. Il feit tant de belles choſes en ſon temps, que la bonne renommée & l'effect de ſes vertus l'ont fait nommer *preux* juſques en la fin du monde. Pour abréger, il feit préſens & à grans & à petits, tant que chéſcun ſe diſpouſa de mener joye plus que en feſte où il euſſent jamais eſté; ce que l'on euſt fait ſi ne fuſt Mourgue la fée, qui par ſon enchantement deſlibéra de troubler la reine & toute ſa belle compaignye, pour ce que elle eſtoit envieuſe de ſa grant beauté, & jalouſe de meſſire Lancelot du Lac qu'elle aimoit; mais il ne la vouloit aimer; qui fut cauſe de la faire conſpirer ſur la reine & toutes ſes dames telle choſe dont la feſte fuſt deſpartye, & par adventure ſi la reine l'euſt fait ſemondre à celle feſte, l'inconvénient jamais ne fuſt advenu.

Ainſy comme je vous ai ja compté, fut toute celle nobleſſe grande dès le Samedy veille de Penthecouſte aſſemblée & lougée dedens Kamalot, deſliberée commencer le lendemain à faire grant chere.

Chafcun fe lieve matin, & fe pare de fes meilleurs habillemens comme à telle fefte appartenoit. Les feigneurs & gentilshommes s'en vont au palais pour accompaigner le roy en la grant églife. D'aultre part viennent les dames au logis de la reine pour faire de mefmes, & lui font compaignye jufques après le fervice fait, que le roy & la reine s'en retournent avec toute leur fuite jufqu'au palais, où ils trouverent desja les grans tables mifes & couvertes, toutes apreftées pour difner; mais le roy avoit une couftume que à tel jour jamais ne fe affeyoit pour manger, que premierement ne fuft advenue en fon palais quelque adventure. Donques le roy, en attendant fi riens furviendroit, s'étoit appuyé à une feneftre qui regardoit fur la maiftreffe rue de Kamalot, & devifoit avecques meffire Gauvain. Il eftoit ja près de none, quand meffire Queux le fénéchal vint au roy & lui dit: Sire, vous jeûnez trop, long-tems a que voftre difné eft preft. Le roi lui refpont, & dit: Queux, ne favez-vous dez long-tems ma couftume? Me veites-vous oncques affeoir au manger à tel jour comme nous fommes aujourd'huy, que premierement ne fuft advenue quelque adventure céans? Sire, il eft vray, refpondit Queux, mais il y en a içi ung cent, voire deux en cefte falle, qui meurent de faim; & en difant ces parolles, le roy regarde aval la rue, & voit venir ung jeune gentilhomme monté fur ung cheval qui

bien monstroit aux enseignes de sa sueur qu'il avoit longuement couru ; & aussi il estoit chargé, car il pourtoit sur son col une grosse malle de fin velours cramoisy toute à bendes, & lassée de soye verde ; au bout du lasset avoit une petite serreure d'argent, dont la clef estoit d'or qui la tenoit fermée. Le jeune gentilhomme arrive au pied des degrez du palais ; assez y eut qui son cheval lui tint ; quand il fut descendu, il prent sa malle sur son bras & se met à monter au palais. Le roy qui tout ce voit par la fenestre, se torne vers sa compaignye, & dit assez haultement : Or croy-je que nous disnerons tost, car j'ay veu arriver messaiger qui nous aporte nouvelles bien hastives, ou je suis deceu. En disant cecy, le gentilhomme entre dedens la salle, & s'adresse là où il voit le roy. Assez lui fait-on place, & lui qui estoit saige & bien aprins pour savoir faire son messaige, met le genoil en terre en saluant le roy, & dit : Sire, je suis transmis à vous de par une très-haulte dame qui moult vous aime, laquelle vous supplye de par moy qu'il vous plaise luy ouctroyer ung dong, devant que plus vous en dye. Car elle me a chargé de ainsy le faire ; mais tant vous puis-je bien dire de par elle, Sire, que en ce don ne pouvez vous avoir reprouche ni domaige. Le roy pense ung petit, & ne respont riens ; adonc messire Gauvain qui de costé lui estoit, lui dit : Sire, vous ne pouvez refuser ce don qu'il

ne fust tourné à villenye, veu que ny pouvez avoir honte ny domaige. Alors le roy haulce la teste & dit au Gentilhomme : Amy, & je vous ouctroye le don que demandé m'avez ; & le gentilhomme le remercye de par sa dame le plus humblement qu'il le sut faire, & prent sa malle & la délasse. Vous devez entendre que le roy avoit grant desir & toute la chevalerye qui là estoit assemblée, de voir ce qui estoit dedens ; le gentilhomme en tire hors le plus beau & riche Mantheau, qui ancoures eust esté veu en ce tems-là au royaume d'Angleterre. Il estoit d'ung riche pourpre tout battu à or, semé de feuillages couverts de très-grosses perles, la bourdure en estoit toute semée de grappes de raisins, dont les grumes estoient de purs diamans naifs, & les autres des fins balais & rubis, tous percez à jour, en maniere que vous eussiez dit que c'estoient vrays raisins venans de vigne, tant estoit l'euvre bien enchâssée que c'estoit chose merveilleuse de le voir. Le roy tout le premier s'esbahit de la grant richesse qu'il voit, aussi font tous ceulx de la salle. S'il estoit estrange, ne fault s'esmerveiller, car il estoit fée, & fait d'une fée par enchantement ; en effet tant fut l'ouvraige auctentique de ce Mantheau, que à peine le pourroit-lon croyre. Mais tout ce avoit fait la faulce Mourgue pour mieulx à ce qu'elle entendoit parvenir. C'estoit affin que la reine & ses Dames qui point ne savoyent sa vertu, desirassent à le vestir

pour le cuider avoir ; mais si elles eussent sceu de quelle soye il estoit tissu, jamais ne l'eussent vestu, ni ne se fussent trouvées pour chose du monde en ce lieu ni place où ce Mantheau eust esté : car il estoit de telle vertu qui descouvroit par son enchantement la desloyauté des dames & aussi des damoyselles, car ja nulle d'elles ne l'eust vestu que le Mantheau ne lui eust esté trop court ou trop long, pour peu qu'elle se fust meffaite envers son mary ou son amy. Ainsy fut adonques tiré hors de la malle ce riche Mantheau par le gentilhomme messaiger, & présenté au roy en lui disant toute sa vertu, & en oultre lui dit : Sire, le don qu'il vous a pleu ouctroyer à madame ma maistresse est tel, qu'il n'y aura céans dame ni damoyselle à qui vous ne le fassez assayer, & celle à qui il sera de mesure ni trop court ni trop long, ma dame lui en fait le présent par tel si, qu'elle en sera toute sa vie honnourée. Pourquoy, Sire, puisqu'il vous a pleu donner ce don à ma dame, je me suis délibéré jamais partir de céans que je n'en aye veu l'espreuve. Sire, vostre plaisir sera mander toutes les dames, & les faire venir en vostre présence, si en verrez l'essay : je suis venu de loing, faites que la fiance de vostre proumesse & parolle ne perde son nom, qui estes par tout le monde renommé le plus véritable roy qui vive. Quand le roy oyt parler le gentilhomme messaiger, & voit qu'il ne se peut

desdire de la promesse qu'il lui a faicte, il est trop marry, car il cougnoist évidemment que ce sont des ouvraiges de Mourgue, qui toujours s'assayoit faire desplaisir en tout cas à la reine, & que à cause de ce toute la compaignye sera troublée; mais il n'y peut mettre remede. Lors messire Gauvain prent la parolle, & dit au roy: Sire, puisque tant y a, il faut que vous mandez la reine, & toutes les dames & damoyselles de céans, qu'elles viennent icy à vous. Or y allez donques, dit le roy, & menez avecques vous le roy Urien, & dites à la reine que je l'attens & qu'elle s'en vienne icy disner, & que elle amene toute sa belle compaignye, car je veulx tenir promesse à ce messaiger. Le roy Urien & messire Gauvain s'en vont quérir la reine ainsy comme le roy le commande, & la treuvent qu'elle vouloit ja laver ses mains pour disner en sa chambre, car elle ne pouvoit plus attendre. Messire Gauvain parla le premier, & dit: Madame, le roy nous envoye à vous & vous mande que veniez disner en salle, voyre fait le roy Urien, & amenez toute vostre belle compaignye, le roy veult voir laquelle est plus belle, car il lui vouldra faire ung présent. C'est d'un Mantheau le plus riche que vous veites oncques, l'on le lui a maintenant apourté, & le veult donner à celle à qui il sera le mieux séant, il le nous a ainsy promis. Ils se garderent très-bien de desclairer la vertu qu'il avoit, car ja dame ne

fust venue. Là reine part de sa chambre, & s'en va avec les deux chevaliers, en grand desir d'essayer ce riche Mantheau, & ne laisse en ses chambres dame ne demoyselle qu'elle n'amenne. Elle est venue jusques en salle, où elle fut fort reguardée pour sa très-grant beaulté; sa noble compaignye là suit, chascun lui fait place; elle est venue devant le roy qui tenoit le Mantheau entre ses mains, & en le desplïant dit à la reine: Madame, j'ay donné ce beau Mantheau que vous voyez à celle de toute la compaignye à qui il sera le mieulx séant. Et plus n'en dit, car il lui desplaisoit de tant en faire. La reine qui voit la grant beaulté du mantel, le desire & convoite de tout son cueur, & pour ce le prent elle toute la premiere, & le fait mettre sur ses épaules pour le assayer. Mais sans nulle doubte il lui fut ung petit trop court devant, bien du travers d'un doy, mais il estoit de bonne longueur par derriere. Messire Yvain le fils au roi Urien qui estoit de costé ellè, lui voit tout changer le visaige pour ce que elle s'apperçeoit à la risée des gens qu'il y a queulque chose. Messire Yvain lui dit: Madame, il m'est advis que ce Mantheau vous est assés bien fait par derriere, mais le devant est ung peu court, faites le assayer à celle damoyselle qui est auprès de vous, car elle est de vostre taille. C'est la mye Hector le fils. Ores, baillez le lui, madame, je vous en prie; & la reine le lui baille.

La damoyselle voulentiers le prent & le vest incontinent; mais sans nulle doubte il lui fut court de demy grant pié de tous costez. Mais regardez, fait messire Gauvain, comment il s'est retrait, si n'a il pas été pourté loin, puisque la reine la laissé. La reine regarde autour d'elle, & dit aux gentilshommes : Messieurs, ne m'étoit-il pas plus long que à ceste damoyselle. Messire Queux qui estoit le plus grant gaudisseux de la maison du roi, dit à la reine en cette maniere : Madame, voyrement estes-vous plus loyalle que elle? Dea! fait la reine, messire Queux, comment l'entendez-vous? Dites-le moi à coup je le veulx savoir. Alors messire Queux lui va tout compter de point en point comment Mourgue avoit envoyé ce Mantheau au roi, par ce messaiger présent, lequel avoit à faulses enseignes prins la foi du roi, qui lui avoit promis le faire assayer à toutes les dames & damoyselles de sa maison; & que le roy avoit fait ceste promesse, dont il estoit très desplaisant; mais il n'y avoit plus de remede, car pour riens ne faulseroit sa foy. La reine fut saige & se pense que si elle fait semblant de courrous que la honte en seroit plus grande; si le prent en jeu & en rit, comme celle qui n'estimoit que mocquerye tout ce qui venoit de Mourgue. Toutefoys si eust-elle bien voulu n'y estre point venue à celle foys, ce néanmoins en chere joyeuse dit tout hault : Or ça, mesdames, qu'allez vous

attendant, puys que j'ai commencé la premiere? Que ne vous despeschez vous de le vestir, & assayer comme moi? Messire Queux qui estoit tant joyeux que plus ne pouvoit, de ce qu'il voit si entreprinses ces poures dames, leur dit : Or ça, mesdamoysselles, avansez-vous, affin que on cougnoysse aujourd'huy la plus loyalle de céans, & que ce beau Mantheau soit à elle; aujourd'huy sera cougnue la foy que vous tenez à ces poures chevaliers qui tant seuffrent de peine pour vous aultres. Quant les poures dames oyent parler messire Queux qui se va ainsy mocquant d'elles, & scevent desia la vérité du Mantheau, il n'y eust celle qui n'eust bien voulu estre en son pays. Chescune refuse à le vestir; le roy les reguarde qui en prent pitié & dit au messaiger : Amy, il me semble que désormais pouvez vous remporter votre Mantheau; car il est si très *mal taillé*, à ce que je puis ja voir, qu'il ne saura bien venir à dame de céans. Ha! sire, fait le messaiger, je vous appelle de promesse, jamais ne l'oseroys reprendre qu'il n'ait par tout céans été assayé, & en vostre même presence. Sire, ce que le roy promet doit estre tenu; or doncq fait le roy : Puisque l'ay promis qu'il se tiengne, mais il m'en desplaist. Adoncq n'y eut pour ce dame ni damoyselle qui ne très suast d'angoysse; & qui ne changeast de coulleur. Chescune veult faire honneur à sa compaigne de le lui faire assayer la premiere, sans de riens lui en-

pourter envie. La reine voit messire Queux, qui ne se peust taire & ne fait que railler, l'appelle, & lui dit : Messire Queux, assayez-le à vostre femme sans tant caquetter, si verrons comment il lui fera. Or estoit il maryé à une très-belle damoyselle des plus avancées de cheux la reine, & y avoit telle fiance qu'il lui sembloit bien qu'il n'en avoit point de loyalle au monde, si celle là ne l'estoit. Messire Queux par le commandement de la reine l'appelle : Venez avant, ma mye, car aujourd'huy sera cougneue vostre grant valleur, & serez nommée la fleur des dames : prenez-moy ce Mantheau hardiment & le vestez ; car je croy qu'il a esté fait pour vous seulle. Sa femme lui respont : Messire Queux, il m'est advis, mais que ce fust votre plaisir, qu'il vauldroit mieulx que le feissiez assayer à ces aultres dames que vela, il leur semblera advis par adventure que je le veuille assayer la premiere par arrogance ou par orgueil, & m'en sauront pis. Ne vous chaille, ma mye, fait messire Queux, je vous promets ma foy, que si elles devoyent enraiger, vous le vestirez la premiere. Et lui mesme sans plus dire le lui met sur les espaules : mais ce villain Mantheau se alla si très fort raccourci par derriere, qu'il ne couvroit pas le jarret, & par le devant ne venoit que environ deux doys soubs le genoil. Sainte Marie ! fait messire Brehus sans pityé qui estoit tout joignant d'eux, & qu'est-ce que je voy, messire Queux ? Que vous

dites, vous eussiez vous jamais creu cecy? Or vous y fiez car aultrement vous auriez tort. Messire Queux ne sait quelle contenance tenir; il voit qu'il ne peust couvrir cecy, chescun en est joyeux pour ce qu'il avoit tant mal mené de langaige les poures dames. Dès l'heure, commence il à perdre son haut caquet, & baisse la teste. Messire Ydier l'appelle & lui dit: Messire Queux, que voulez vous dire de ce Mantheau? A mon advis qu'il seroit bon à vostre femme s'il n'estoit si court; le retiendra elle ou non, affin que les aultres l'assayent? Queux ne respont riens; mais sa femme toute despite & honteuse le desvet & le gette au beau milieu de la place, & s'en fuyt tant marrye que plus ne peult, en maudissant le Mantheau & celle qui jamais l'envoya. Quant les dames voyent qu'il sera forse que chescune assaye la fortune, pource que le roy l'a ainsy promis, & qu'il n'y a point de remede, elles sont tant dolentes que plus n'en peuvent, & ne scevent à quel saint se vouer. Messire Lucan le bouteiller, qui estoit fort aimé du roy, & des plus près de sa personne; il lui dit: Sire, il faut que vous faciez assayer ce mantheau à la mye de messire Gauvain, qui tant est belle & saige, vraiment elle ne deust pas demeurer des dernieres. La damoyselle étoit appellée Genelas, & l'aimoit fort messire Gauvain. Toutesfois, il avoit eu quelque peu de soupesson d'elle & d'un chevalier, & eust bien voulu que

messire Lucan n'eust point mis cela en jeu. Néanmoins le roi fait appeller la damoyselle, qui n'ose reffuser. Le Mantheau lui est vestu, lequel s'estendit si long par derriere qu'il treinoit bien un pié & demi. Le pan devant du costé dextre ne lui venoit pas au genoil, mais le senestre le couvroit. Alors messire Queux qui longuement avoit perdu le parler, le recouvra; car il a moult grande joie de ce Mantheau, qui tant s'estoit défiguré sur la poure damoyselle Genelas. Il dit : Or ne serai je hay, mais mocqué seulet, las dieu mercy. Messire Gauvain regarde sa damoyselle de travers, comme celui qui est très mal content. Messire Queux la prent & la meine seoir de costé sa femme & dit : Mademoiselle, tenez vous près de ma femme, car vous êtes aussi femme de bien quelle. Le roi qui voit toute sa cour pleine de ris, ne se peut tenir de faire comme les aultres, deslibere puisque tant en a fait, qu'il en verra la fin. Il prend par la main la mye de messire Yvain, le fils au roi Urien, l'ung des meilleurs chevaliers de la table ronde, & lui dit : Mademoiselle, ce Mantheau à mon advis doit estre vostre; car je n'ouys oncq dire chose de vous, pourquoy vous ne le deviez avoir. Greflet le petit qui estoit des mignons du roi print la parole, & dit : Sire, vous affermés fort pour cette damoyselle, attendez ung peu, jusques ayez veu ce qu'il à dieu plaira en dispouser. Faites-le lui mettre sur les espaules vistement,

vistement, si le verrons. Le Mantheau fut affublé, mais sans nulle doubte ce fut toute pityé de le voir, tant estoit de mauvaise sorte sur elle; car il treinoit par devant, & ne venoit que jusques au cul par derriere? Helas, mon dieu! dit Greflet, voicy une terrible tromperye, il est bien fou qui en femme se fye, je n'en ai ancour veu une qui n'ait fait quelque finesse à son homme. Sire, vous asseuriez meintenant que ceste-cy le gagneroit, regardez comment vous en êtes. La poure damoyselle est tant honteuse qu'elle ne scet que dire. Elle a prins ce Mantheau par l'attaiche, & l'a getté sur ung chevalier. Queux le seneschal lui a dit: Madamoyselle, ne vous courroussez point, ce sont des fortunes de ce monde, allez vous seoir auprès de Genelas & de ma femme si serez guerye; & elle sy en va bien peneusement. Le roy appelle la mye de Perseval le Galloys, & lui dit: Belle, assayez ce Mantheau, je vous en prye, car je me fye tant au bon rapport que l'on fait de vous, que si nous avons failly aux aultres, à mon advis ne fauldrons nous point à vous. Greflet prent la parole de rechef, & dit au roi: Sire, vous souvient-il comment il vous en print à l'aultre coup de ce que vous aviez tant affermé, gardez qu'il ne vous en adveigne ainsy à cette foys. La poure damoyselle seuffre que on le lui mette sur le dos; car force lui est. En effet, dèz

ce qu'il fut sur elle, les attaiches vont rompre tellement que le Mantheau tumbe à terre. La damoyselle est bien desplaisant & le laisse là, & s'en va asseoir de costé les aultres, baissant la teste sans oser regarder le roi au visage, ne chevalier qui soit là, & maudit en son cueur celui ou celle qui en trouva jamais l'invencion. Je ne croy pas, *fait le* roi, que ce Mantheau face jamais honneur à dame ne à damoyselle de céans. Le messaiger relieve son Mantheau, & dit : Or me faut-il chercher aultres attaiches. Lors boute la main en sa malle si en tire de semblables, car il ne veult en nulle maniere que par faute d'attaiches sa besoigne soit destourbée. Le roy reprent le parler, comme ung peu fasché de l'ennui qu'il voit à ces poures dames, & dit au messaiger : Ami, n'est-ce pas assez assayé? *il seroit* meshuy tems que je disnasse. Le roi ne demandoit sinon occasion de tout laisser ; mais le messaiger se remet avant, & appelle du roi pour la foi qu'il lui a promise devant toute sa baronnye, disant : Sire, vous ne feites oncques tort à homme, je vous supplie ne commencez point à moi, tenés votre promesse. Toute la chevalerye de leans est esbahye ; car il n'y a celui qui n'y ait femme ou amye. Messire Ydier avoit son amoureuse auprès de lui, qui ne cuidoit pas que en tout le monde en eust une de plus grant loyaulté pleine. Il la prent

par la main, & lui dit : Or ma mye, vous savez le grand amour que je vous ay toujours pourtée, & la fiance que j'ay eu en vous, pourquoy je me tiens seur comme de la mort que ne pensates oncques à me faire ung maulvais tour; dont à ceste heure fort mon cueur se rejoye, car je cougnoys clerement que ce Mantheau vous sera de mesure; vostre bonté & loyaulté vous feront aujourd'hui grant honneur. Or regardez, ma mye, de quoi il sert d'estre ainsi loyalle, je suis plus aise de l'envye que auront sur vous ces aultres damoyselles, & du desplaisir que vous ferez aux médisans que d'aultre chose. Je les verray à cette fois bien marrys & confus, & ne fust-ce que messire Queux : allés ma mye empoignez moi ce Mantheau, & le vestez hardiment devant tout le monde, pour estre la fleur des dames. La damoyselle à moytié entreprinse respondit : Messire Ydier, mon bon & loyal amy, il me semble, soubs correction, que ne vous devriez si fort haster, & devriez attendre que le roi le commandast. Non, non, dit messire Ydier, faites seulement ce que je vous dis. Lors la damoyselle prent tout doulcement le Mantheau & le vest, mais oncques habillement quelle pourtast ne lui fust si bien fait de mesure comme il se trouva par devant, tant que toute la compaignye qui estoit de ce costé-là cuida ung coup qu'elle l'eust gaigné; puis ils tour-

nerent à voir le derriere; mais c'estoit toute pitye; car sur ma foy il ne venoit pas jusques aux fesses, dont la risée commensa merveilleusement grande. Ha! damoiselle, dit Greflet, je ne voy nul moyen que ce Mantheau vous soit jamais bon; car l'on ne le sauroit jamais tant tirer par derriere qu'il soit à l'esgal du devant. Queux aussi ne se peust tenir de parler, pource que messire Ydier l'avoit gaudi, & lui dit: Qu'en dites-vous, messire Ydier? Il est bien mussé à qui le cul appert. Messire Ydier ne scet que dire, sinon que par courrous il prend le Mantheau, & le gette jusques aux pieds du roy. Queux prent la damoyselle par la main, & la meine avec les autres qui ja avoyent assayé la vertu du Mantheau, & leur dit: Mesdames, faites grant chere, je vous ameine compaignye. Mais nulle n'y eut qui l'en remerciast. Que vous irois-je plus comptant pour faire longue la matiere? Mais pour conclusion il n'y eut chevalier leans qui ne le feist assayer à sa femme ou à sa mye, dont ils eurent depuis les cueurs doulens; car tel y avoit eu fiance, qui oncques puis ne feit que grumeler. Le messaiger voyant que son Mantheau ne se veut accourder d'estre à nulle des damoyselles qu'il ait leans veues, dit tout hault: Or je voy bien qu'il m'en fauldra rapourter mon présent de là où je vins, dont il me desplaist. Sire, je vous supplie affin que je me soye acquitté de mon

devoir, qu'il vous plaise renvoyer ancour ung coup, par toutes les chambres de céans chercher s'il y a plus riens, car j'ay tousjours ouy dire que oncques adventure n'advint en vostre maison qui ne s'en retournast fournye ; ce seroit grant malheur s'il m'en failloit ainsy retourner. Par mon chef, dit messire Gauvain, Sire, il vous dit vray. Lors commande le roy à Greflet qu'il s'en voyse chercher par toutes les chambres de leans, & qu'il ne demoure jusques à la plus petite que tout ne vieigne. Greflet s'y en va vistement, & ne laisse coing ne quignet de tout le palais, où il ne fasse sa queste, ainsy que le roy le commande. Et après tout avoir bien cherché, n'y trouve qu'une seulle damoyselle couchée sur un lict malade. Greflet la salue, disant : Madamoyselle, levez sus, il vous fault en salle venir, le roy vous demande. Messire Greflet, dit la damoyselle, je obéyray voulentiers au roy, mais vous voyez comment je suis, pourquoy il me semble que me devez tenir pour excusée, long-tems a que je n'ay bougé d'icy, & ne suis habillée ne accoustrée pour me trouver en salle. Madamoyselle, dit Greflet, je attendray jusques vous soyez mise en point pour venir, car aultrement ne m'en puis-je retourner sans vous mener. Quant la damoyselle voit qu'il n'y a remede, elle se lieve & se accoustre le plus honnestement qu'elle peut, & s'en vient en salle avecques

Messire Greflet. Quand son amy qui là estoit la voit venir, tout le sang luy mue dedens le corps, tant qu'il luy apparoist au visaige. Il avoit esté joyeux à merveilles de ce qu'elle ne s'estoit point trouvée en la compaignye, pour les dangers qu'il y avoit veu ; mais sa joye est tournée en deul, de peur qu'elle n'y reçoive déshonneur & reprouche ; car il l'aimoit de si grant amour, que plus ne pouvoit ; & si ce eust esté à son dit, jamais n'eust le Mantheau assayé. La damoyselle est jusques devant le roy venue. Le messaiger luy présente le Mantheau, & luy conte toute sa vertu. Et ainsy qu'il luy disoit ces parolles, voicy venir le chevalier amy de la damoyselle, & si vous voulez savoir son nom, je vous advise que c'étoit messire Karados brise-bras, bon chevalier & hardy, lequel s'aproucha de sa Dame, & luy dit : Hélas ! ma mye, je vous prye que si vous doubtez de riens, que ne vestez point ce Mantheau, car pour chose de ce monde je ne vouldroye voir devant mes yeulx vostre honte, ne chose pourquoy je ne vous doyve tant aimer comme je fais ; j'en aime beaucoup mieulx estre en doubte que d'en sçavoir la vérité, & vous voir assise à costé madamoyselle Genelas & la femme de messire Queux. Greflet prent la parolle, & dit à Karados : De quoy vous tourmentez-vous tant ? n'en voyez-vous pas là plus de deux cent assises sur ces bancs, que l'on

cuidoit au matin entre les plus loyalles de tout le pays ? & touttefoys vous avez veu comment il en va. La damoyselle qui de riens ne s'esbahissoit en faisant chere joyeuse, dit à messire Karados : Ami, de quoy vous sociez-vous ? cuidez-vous que je vous doyve estre meilleure que les aultres ? au regard de moy je le vestiray & ne m'en socye, car je ne me veulx pas vanter de en riens passer les aultres. Au pis venir ne pouvez faillir d'estre très-bien accompaigné, voyre des plus gens de bien du monde. Par ma foy je le vestiray, & deussiez-vous ancoures plus plaindre, & en advienne ce qu'il pourra. Je seroye, fait-il, content que non, mais le roy commande que si. Maintenant elle l'a prins, & affuble très-hardiment devant toute la compaignye qui regardoit de grant affection quelle en seroit la fin ; mais en effect, ce Mantheau fut si bien seant & de bonne mesure, & devant & derriere sur la damoyselle, que tous les cousturiers du monde ne l'eussent seu mieulx tailler pour elle. Le gentilhomme messaiger qui maintenant voit l'adventure achevée, dit tout hault : Damoyselle, damoyselle, je vous promets que vostre amy doit estre à cette heure bien joyeux ; car je veulx que vous saichiez que j'ay pourté vostre Mantheau en maints estranges lieux, & l'ay fait assayer à mille dames & damoyselles à qui oncques il ne fut bienséant, & n'en veis jamais que

vous seulle à qui il fust bon, pourquoy je le vous deslivre, car il est vostre de bon droit; le roy mesme le conferme: dont la damoyselle très-humblement le remercya. Il n'y a leans dame ny chevalier qui aille à l'encontre combien qu'il y ait de l'envie assez, mais semblant n'en font, car ils ne sçavent chose nulle sur la damoyselle à redire. Le messaiger prent congié du roy, car moult lui tarde de retourner à sa dame rapourter son messaige, ny ne veult demeurer au disner pour priere qu'on lui fasse. Le roy se assiet à table, car temps en estoit; maints chevaliers y disnerent, qui après s'en retournerent en leurs maisons tristes & doulens, qui oncques puis n'en rirent; mais qui qu'en ait deuil, messire Karados s'en va avec sa mye tant joyeulx & content, que il n'estoit poussible de plus, & empourterent le Mantheau, & le garderent depuis toute leur vie bien cherement. Après leur trespas, il fut mis en ung lieu secret, & n'y a plus personne de nostre temps qui saiche où il est, que moy. Pour quoy je veulx bien advertir vous, ma cousinne, la premiere, que quand il vous plaira l'assayer, il est en ma puissance le faire apourter, ou pour vous, ou queulqu'une de vos bonnes amyes. Touttefoys si vous voyez que on le doyve ancoures laisser là où il est, qu'il y demoure; vous y penserez. Au regard de moy, je ne veux sinon ce que vous voulez;

car je ſuis & ſeray tant que je vivray voſtre meilleur amy ; & puis que le Mantheau vous ſeroit ung peu court, ſi ne lairroye-je pas de vous aimer. Or vous ay-je eſchevé mon compte, c'eſt du *Mantheau mal taillé*, ſinon que j'avoye oublié à vous dire le nom de celle qui par ſa bonté gaigna le dangereux Mantheau, ſachez que on l'appelloit. . . . . .

Fin du ſixième Volume.

TABLE

DU SIXIÈME VOLUME.

SUITE DU RECUEIL DE CES MESSIEURS.

HISTOIRES NOUVELLES.

LES MANTEAUX.

PREMIÈRE PARTIE.

Fin de la Table du sixième volume.

A SENS,
De l'Imprimerie de la veuve TARBÉ, Imprimeur du Roi, 1787.

AVIS

Pour placer les figures des Tomes V & VI des Œuvres du comte de Caylus.

SOIRÉES DU BOIS DE BOULOGNE. Ciel ! quel objet me frappa, c'étoit la marquiſe elle-même ! . . . . . *Tome V, page 55.*

RECUEIL DE CES MESSIEURS, *à deux de jeu.* Ah, ma belle marquiſe ! *page 382.*

Idem. Nouvelle Eſpagnole. Allez, ma chère Iſabelle, allez appeller nos gens. *t. VI, p. 20.*

LES MANTEAUX. *Le Manteau fourré.* Elle voulut prendre une ſerviette qu'il portoit ordinairement ſur ſon eſtomac. *page 400.*

Faute à corriger dans ce volume.

Page 118, *note* (2), tome VIII, *liſez* tome IX.